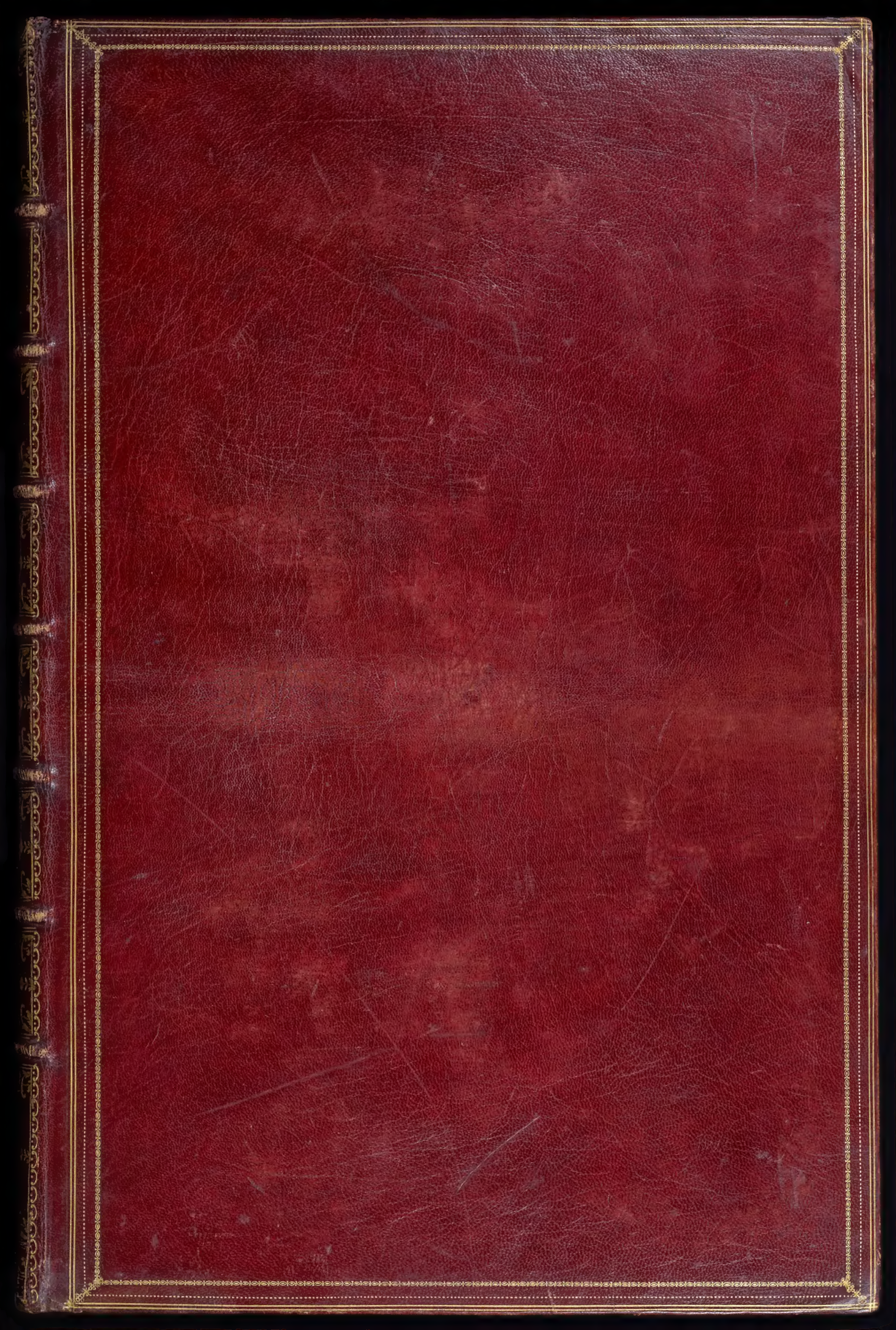
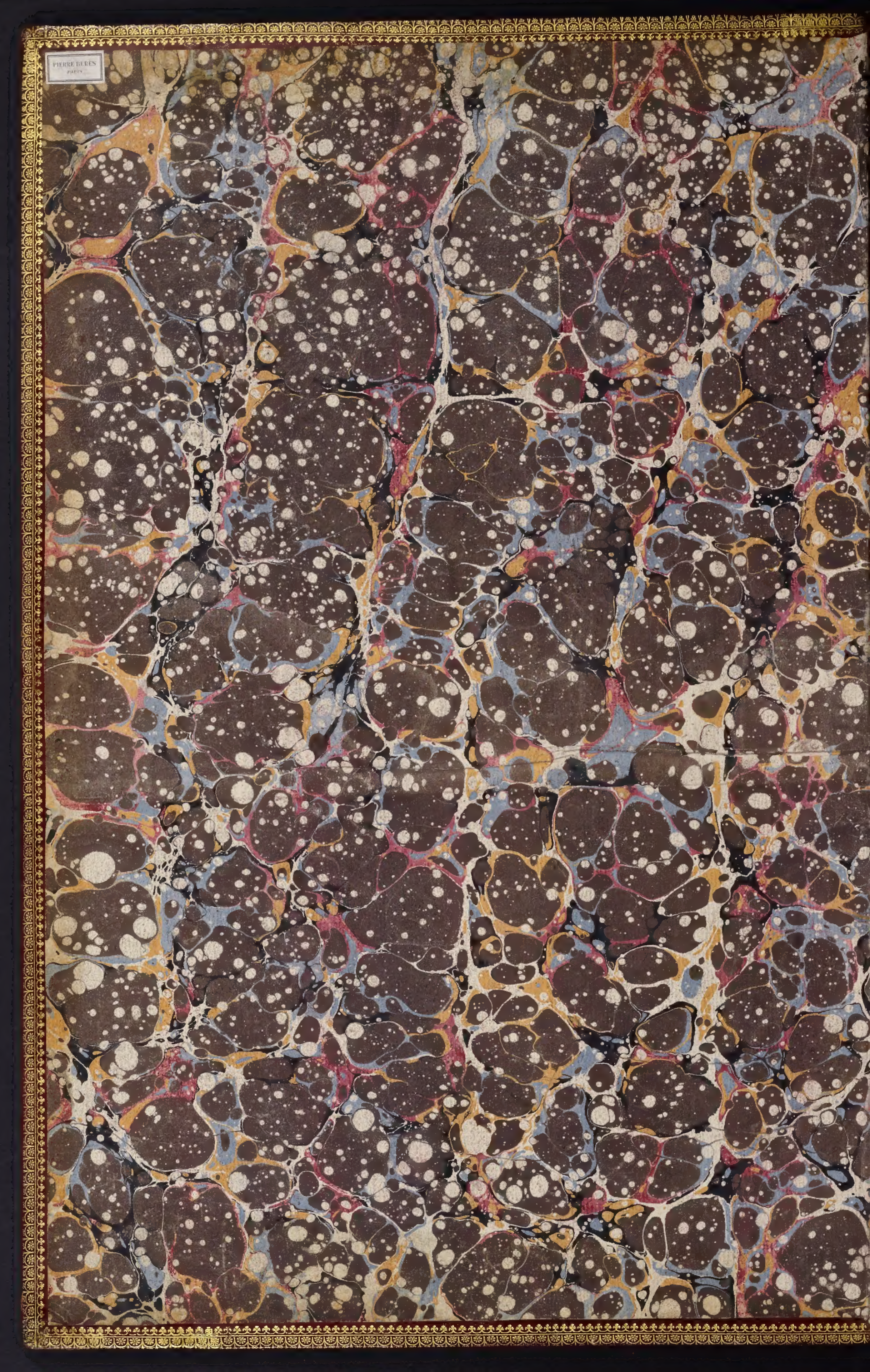
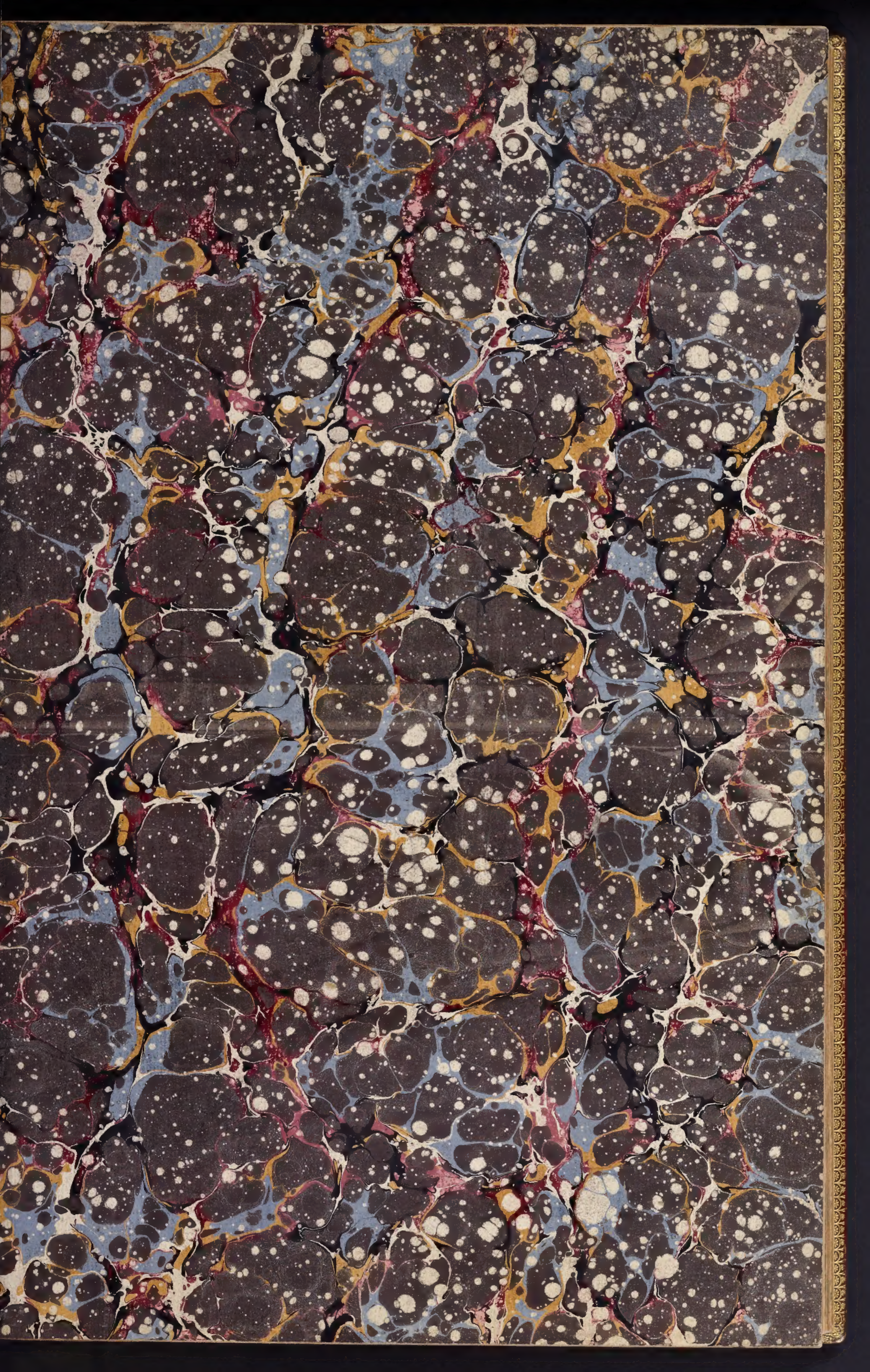




PIERRE BERÈS
PARIS





VOYAGE
PITTORESQUE
DE
NAPLES ET DE SICILE.

PREMIER VOLUME.

PREMIÈRE PARTIE.

Omnium, non modo Italiâ, ſed toto orbe terrarum, pulcherrima Campaniæ plaga eſt. Nihil molliùs cælo : denique bis floribus vernat. Nil uberius ſolo : ideo Liberi Cererifque certamen dicitur. Nihil hoſpitalius mari : hic illi nobiles portus, Cajeta, Miſenus, & tepentes fontibus Bajæ : Lucrinus & Avernus quædam maris oſtia. Hic amicti vitibus montes, Gaurus, Falernus, Maſſicus, & pulcherrimus omnium Veſuvius, Ætnæi ignis imitator. Urbes ad mare, Formiæ, Cumæ, Puteoli, Neapolis, Herculaneum, Pompeii, & ipſa caput urbium Capua, quondam inter tres maximas Romam, Carthaginemque numerata. Florus, Lib. I, c. XVI.

VOYAGE PITTORESQUE
OU
DESCRIPTION DES ROYAUMES
DE
NAPLES ET DE SICILE.

PREMIÈRE PARTIE DU PREMIER VOLUME,

CONTENANT

Un Précis Hiſtorique de leurs Révolutions. Les Cartes, Plans & Vues du Royaume & de la Ville de Naples. Ses Palais, ſes Égliſes, ſes Tombeaux,

Ses Poëtes, Peintres & Muſiciens célèbres. Le Véſuve, avec l'Hiſtoire de ſes Éruptions les plus connues. Les Mœurs & Uſages du Peuple Napolitain, ainſi qu'une idée de ſon Gouvernement, du Commerce & des Productions naturelles de ce Pays.



A PARIS.

M. DCC. LXXXI.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÉGE DU ROI.



Madame

Vous présenter cet Ouvrage, en obtenir la permission de Votre Majesté, est sans doute le Prix et la Récompense la plus prétieuse que je pouvois desirer ;

C'est à un Goût très vif, à la passion des Arts qu'il doit sa naissance; Depuis quelques années il fait l'occupation principale et la plus agréable de ma Vie, et je leur devrai encore à ces Arts aimables, un bonheur de plus, celui de vous en faire l'hommage.

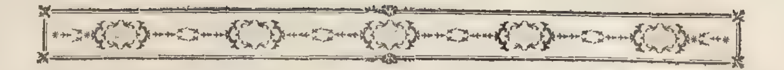
Il ne manqueroit rien à ce bonheur Madame, si cette Description des Royaumes de Naples et de Sicile, et celle des Monuments curieux que renferment ces Pays méritoient les regards de Votre Majesté; C'est la seule maniere de Voyager que puissent lui permettre l'amour de ses Peuples et la félicité du Maître que nous chérissons.

Je suis avec le plus profond respect,

Madame,

De Votre Majesté

Le très humble, très Obéissant
et très fidel Sujet
L'Abbé de Saint Non



AVANT-PROPOS.

Le Royaume de Naples dont nous avons entrepris la description dans cet Ouvrage, peut à juste titre être considéré comme une des parties de l'Italie qui mérite le plus de curiosité. La beauté & la douceur de son climat si célébré de tous les temps, & si recherché des Anciens, les Monumens antiques qu'il renferme, & qui sans être aussi nombreux & aussi magnifiques que ceux de Rome, sont d'un genre & d'un caractère qui leur est particulier, enfin une multitude de phénomènes intéressans pour les Physiciens & les Naturalistes, tout concourt à rendre le Royaume de Naples digne de l'attention & des recherches de l'Observateur & de l'homme de goût, autant ou plus que le reste de l'Italie : il a même l'avantage d'intéresser encore plus la curiosité, puisqu'il est beaucoup moins connu.

Ce n'est pas que tous les Voyageurs qui ont parcouru l'Italie n'aient sans doute visité Naples, comme ils ont vu Rome & les autres villes de ce pays ; mais il n'y en a qu'un très-petit nombre qui aient été curieux de porter leurs pas jusqu'à l'extrémité du Royaume de Naples, qui aient osé, pour ainsi dire, traverser la *Calabre*, cette belle partie de l'Italie, depuis long-temps inculte, inhabitée, & que l'on regardoit comme en proie aux bandits, & l'effroi des Voyageurs. Il étoit encore bien plus rare de voir & de parcourir la Sicile, & sans deux ou trois Voyageurs, qui en dernier lieu nous en ont donné quelques descriptions, ce pays, si intéressant à tant d'égards, nous seroit encore aujourd'hui presque inconnu (1).

(1) MM. *Bridone* & le Baron *de Riedzel*. Nous avons encore d'autres descriptions de la Sicile faites plus anciennement & beaucoup plus étendues, telles que le Voyage de d'*Orville* & celui de *Fazelli*, mais ces Ouvrages n'ayant point été traduits en françois, sont fort peu répandus ici & connus de peu de personnes. M. *de Burigni*, de l'Académie des Belles-Lettres, nous a donné aussi, en 1745, une Histoire générale de la Sicile qui est très-estimée, mais il n'est question dans cet Ouvrage que des différentes révolutions de cette Isle, l'Auteur n'en fait d'ailleurs qu'une description infiniment sommaire & ne parle même en nulle façon de ses Monumens.

Ce font effectivement les Lettres agréables de M. *Bridone* fur la Sicile qui nous ont le plus fait defirer de connoître & d'avoir fous les yeux les Vues & les Monumens d'un pays dont il nous a donné des détails écrits avec autant de goût que d'efprit. Ce fera donc une defcription plus étendue de cette Ifle autrefois fi célèbre, avec les Vues de fes villes, de fes antiquités & de fes fites les plus pittorefques que nous offrirons dans la feconde Partie de cet Ouvrage. Mais en nous bornant dans celle-ci à parler de la ville de Naples & de fes environs, inftruifons en peu de mots nos Lecteurs de la marche & du plan que nous nous propofons de fuivre.

Il étoit fans doute à propos de placer à la tête de cet Ouvrage la Carte géographique de la totalité du Royaume de Naples & des pays que nous allons parcourir. Celle-ci a été gravée & réduite avec le plus grand foin d'après la grande Carte de *Zannoni* pour la partie méridionale de l'Italie, & quant à la Sicile, on s'eft conformé à celle qui a été levée en 1720 par les foins du Baron *de Shmettau*, & que l'on regarde dans le pays comme étant la meilleure & la plus exacte qui ait été faite jufqu'ici.

On a cru devoir indiquer par des points & une ligne coloriée la route qu'ont tenue les Deffinateurs dans toute la fuite de ce curieux Voyage. Nous les verrons en fortant de Naples, par *Acerra* & *Benevent*, traverfer les plaines de *la Pouille* pour aller gagner les côtes de la Mer Adriatique; ils les fuivront le long de la Terre d'*Ottrante*, en paffant par *Bari*, *Brindifi*, *Lecce*, *Ottrante*, *Gallipoli* & *Tarente*; nous les verrons côtoyer enfuite la Bafilicate pour arriver en Calabre.

Nous les y accompagnerons fur toute leur route, & vifiterons avec eux les reftes précieux du Temple de *Metaponte*, & après avoir traverfé ces plaines fertiles & délicieufes où étoit fituée l'antique *Sibaris*, nous arriverons à *Capo delle Colonne* où font les ruines de ce Temple de Junon Lacinienne, fi fameux dans l'antiquité. Ayant enfin doublé la pointe de l'Apennin, à l'extrémité de l'Italie, nous arriverons à *Reggio*, pour paffer de là en Sicile.

Après avoir traverſé le Canal de *Meſſine*, nous les verrons monter ſur l'Etna, ſe repoſer à *Catane* aux pieds même de ce Volcan formidable, & de-là entrer dans l'intérieur de la Sicile juſqu'à *Caſtro Giovani*, l'antique *Enna*, regagner à *Termini* le bord de la mer pour faire enſuite le tour de toute la Sicile. Nous irons parcourir & examiner avec eux tous ſes Monumens, ſes Temples en ruine, vaſtes débris de ſon ancienne magnificence; & après une courſe légère à l'Iſle de Malte, dont ils nous donneront également les Vues & les deſcriptions, nous rejoindrons la Côte de la Sicile, & finirons par l'antique & fameuſe ville de Syracuſe.

Revenus à *Meſſine*, nos Voyageurs ont retourné par une autre route, & après avoir paſſé devant le fameux écueil de *Scylla*, ils ont, comme on le voit par la ligne indiquée, remonté toute la Calabre en s'arrêtant dans les endroits les plus conſidérables & dont les ſites pittoreſques & ſauvages leur ont fourni des Vues & des Tableaux du caractère le plus neuf; entrant enſuite dans la Principauté de *Salerne*, ils ſe ſont arrêtés un inſtant aux Temples de *Peſtum*, & enfin ont regagné Naples, après avoir été viſiter la fameuſe Iſle de *Caprée*, autrefois les délices de Tibère.

La quantité de ſites intéreſſans de la ville de Naples, ainſi que les différens objets de curioſité que nous avons ſucceſſivement préſenté à nos Souſcripteurs, formant une ſuite de cent vingt-huit Eſtampes, nous avons penſé qu'en les réuniſſant au texte & à la deſcription que nous y avons jointe, l'enſemble en deviendroit d'un trop grand poids, & trop conſidérable pour être donné & ſur-tout relié dans un ſeul Volume, en conſéquence nous avons cru devoir le ſéparer en deux Parties, qui ſeront données ſucceſſivement & à auſſi peu de diſtance l'une de l'autre que l'impreſſion pourra le permettre, la ſeconde Partie étant actuellement ſous preſſe.

Chacune de ces deux Parties qui doivent compoſer le premier Volume de notre Voyage, formeront deux Tomes ſéparés, qui ſeront reliés auſſi ſéparément, & dont chacun contiendra ſix Chapitres. Nous allons d'abord indiquer en peu de mots ce qui doit faire le ſujet des ſix premiers.

Le premier Chapitre contiendra, indépendamment de la Carte générale dont nous venons de parler, celle d'une première partie du Royaume de Naples, ſavoir la Terre de *Labour* ou la *Campanie*, & une ſeconde Carte, qui eſt celle des environs de Naples, nous y avons joint une courte deſcription purement géographique de ce Royaume, enſuite le plan même de Naples, & différentes Vues générales de cette ville priſes ſous les aſpects les plus heureux.

Le ſecond Chapitre renferme ſes Monumens modernes, comme Palais, Egliſes, Tombeaux & ce qui peut avoir paru de plus intéreſſant dans l'intérieur même de Naples, & propre à donner une idée de ſa conſtruction.

Nous avons réuni dans le troiſième quelques-uns de ſes principaux Tableaux & de ſes Peintures les plus remarquables; ce que nous en donnons ſuffira pour faire connoître ſes plus habiles Peintres, dont nous avons cru devoir comparer les talens & le génie particulier à ceux des autres grands Artiſtes des différentes Ecoles Italiennes.

Le quatrième Chapitre traite des Poëtes célèbres de Naples & renferme une Notice abrégée de leurs Vies & de leurs Ouvrages. Nous parlerons auſſi, dans ce même Chapitre, des plus grands Muſiciens Napolitains devenus, à juſte titre, célèbres dans toute l'Europe.

Le Véſuve, ſes différens aſpects, ſoit dans ſes temps de calme, ſoit dans les moments les plus effrayans de ſes éruptions, feront le ſujet du cinquième Chapitre. Nous avons joint à ces différentes Vues & à la deſcription du Volcan une hiſtoire abrégée de ſes éruptions les plus fameuſes, depuis celle qui a détruit Herculanum, en l'an 79 de l'Ere Chrétienne, ſous l'Empire de Titus, juſqu'à la dernière arrivée récemment en 1779.

Enfin le ſixième Chapitre contiendra quelques détails ſur les uſages, les mœurs, les coſtumes, &c. des Habitans de Naples: nous dirons auſſi dans ce Chapitre un mot de la fameuſe ſédition de *Mazaniello*, en y joignant le tableau & la repréſentation vraiment tragique de ce qui ſe paſſa alors à Naples en l'année 1647.

Nous

Nous ne donnons point en ce moment la Notice des ſix autres Chapitres qui nous reſteront à traiter, attendu qu'ils ſont réſervés pour la ſeconde Partie de ce premier Volume. Nous croyons que nos Lecteurs nous ſauront gré d'avoir ainſi ſéparé un Ouvrage devenu par l'abondance & la richeſſe de la matière beaucoup plus volumineux que nous ne penſions d'abord. Nous nous y ſommes encore déterminés d'autant plus volontiers, que notre ſecond Volume nous offroit par ſon ſujet & par ce qu'il doit contenir une diviſion toute naturelle, dont la première Partie ſera le Voyage de la Calabre ou grande Grèce, & la ſeconde celui de la Sicile, qui ſeront auſſi donnés ſucceſſivement pour être reliés en deux Tomes ſéparés.

Avant de nous occuper de la deſcription de la ville de Naples & de ſes différens Monumens, nous avons cru à propos de donner à nos Lecteurs une idée de l'hiſtoire même du pays que nous nous projettions de leur faire parcourir. C'eſt le but qu'on s'eſt propoſé dans un tableau rapide des révolutions de Naples & de Sicile, qu'on trouvera à la tête de ce premier Volume. Ce Précis hiſtorique eſt l'ouvrage d'un Homme de Lettres connu & eſtimé, & nous eſpérons qu'il ne ſera pas lu ſans quelque plaiſir.

Une Introduction encore aſſez naturelle à notre Voyage de Naples, étoit la relation de la route que nos Deſſinateurs avoient faite eux-mêmes pour y arriver. Ce Voyage, fait en partie par mer, & en plus grande partie par terre, nous a paru d'autant plus propre à être placé ici, que nos Voyageurs en paſſant par Rome, ont pu s'arrêter un moment dans cette ville célèbre, & nous tracer en peu de mots une idée de ſes principaux Monumens.

Nous réſervons pour la ſeconde Partie de ce premier Volume les détails que nous avons à donner de la curieuſe Collection des antiquités d'*Herculanum*, ceux de la découverte beaucoup plus récente de *Pompeïi*, ainſi que la deſcription de l'autre partie des environs de Naples, connus plus préciſément ſous le nom de *Champs Phlégréens*, dont nos Souſcripteurs ont déja les Vues & les Gravures,

& qu'ils voudront bien conſerver pour être réunies & reliées avec la ſeconde Partie de ce Texte que l'on imprime actuellement.

Enfin nous croyons que l'enſemble de cet Ouvrage pourra être agréable par ſa variété, & plaire ſur-tout à ceux qui ſont ſenſibles aux productions des arts, puiſque c'eſt à eux & au choix des Artiſtes que nous y avons employé, qu'il devra tout ſon mérite.





EXPLICATION

DES FLEURONS, VIGNETTES ET ORNEMENS

RÉPANDUS DANS CE PREMIER VOLUME.

LE Fleuron du titre de cet Ouvrage ne ſera point une énigme pour ceux qui connoiſſent la ſituation de la ville de Naples : placée entre le Véſuve d'un côté, & les Champs Phlégréens de l'autre (1), conſtruite elle-même ſur un terrein volcanique, on doit regarder cette ville comme étant exactement poſée ſur le fourneau d'une mine. C'eſt ce que l'Artiſte, auquel nous devons cette ingénieuſe compoſition, a voulu repréſenter par cette Figure de Femme aſſiſe : la couronne civique qu'elle a ſur la tête, déſigne la ville de Naples ; le calme, la ſérénité qui règnent ſur ſon viſage, font alluſion à la tranquillité de ſes habitans. Ces feux, ces éclairs, ces pierres enflammées & lancées dans les airs, ſont les effets ordinaires des Volcans dont elle eſt entourée. On voit que ces Nymphes, ſaiſies d'effroi & ſe ſauvant dans les roſeaux, repréſentent les Sirènes, & ſur-tout la Nymphe *Parthenope*, dont, ſuivant la Fable, la ville de Naples avoit pris le nom dans ſon origine.

PAGE 38.

ON a cru devoir réunir ſur des Planches d'Architecture, à la fin des premiers Chapitres de cet Ouvrage, quelques Médailles relatives aux ſujets & aux pays dont il étoit queſtion : c'eſt pourquoi, à la fin de l'Introduction ou du Précis Hiſtorique des Révolutions de Naples & de Sicile, on a indifféremment choiſi des Médailles de Syracuſe, de Hyeron, d'Agathocles &c., comme étant celles de la Sicile qui peuvent être les plus connues. Notre deſſein eſt au reſte d'apporter par la ſuite à ce choix tout l'ordre dont il ſera ſuſceptible, & de donner, en faiſant la deſcription de la grande Grèce, ainſi que de la Sicile, les Médailles anciennes de toutes les villes dont nous aurons à parler.

PAGE 56.

A la ſuite du Voyage de Marſeille à Naples, nos Voyageurs s'étant aſſez arrêtés à Rome pour nous en occuper un moment, & nous donner une deſcription rapide de ſes principaux Monumens, on a cherché à raſſembler ſur la même table les Médailles des meilleurs Empereurs, ceux-là ſeuls dont les noms méritent d'être conſervés dans la mémoire des hommes : comme Auguſte, Titus, Marc-Aurèle, Antonin, Trajan, &c.

---

(1) Les Champs Phlégréens ſont un aſſemblage de Volcans réunis & accumulés à différentes époques, les uns à côté des autres, ce qui a fait donner par les Anciens à tout ce Canton le nom de *Campi Phlegrei*, *Champs de Feu*.

On y a joint quelques Médailles de Romains célèbres, & plusieurs Types intéressans, faits pour donner une idée de ce genre de curiosité.

Pages 70 & 94.

On a également réuni sur deux Tables d'Architecture tout ce qu'on a pu rassembler de Médailles connues de l'ancienne ville de Naples & dans le temps qu'elle étoit Colonie Grecque; car depuis la domination des Romains, il paroît qu'il n'en existe point, ou du moins qui méritent quelque attention. C'est presque toujours, dans celles-ci, la figure d'une Diane, sous le nom d'*Artemise*, qui étoit sans doute la Divinité tutélaire de la Campanie, avec quelques accessoires qui y sont joints, & qu'on peut regarder comme autant d'emblêmes, faisant allusion à la richesse & à la fertilité du pays. Le type ou revers de presque toutes ces Médailles Napolitaines, représente un bœuf à face humaine, couronné par une victoire ou une renommée. Quelles que puissent être les différentes idées & les recherches savantes de nos Antiquaires, sur ce bœuf avec une face d'homme, nous ne pouvons croire qu'il y ait une explication plus naturelle de cette allégorie, que de la regarder comme le symbole même de l'Agriculture, le bœuf ayant toujours été pris pour le compagnon le plus utile à l'homme dans les travaux de la terre.

Page 120.

Les attributs de la Peinture, réunis au bas d'un piédestal sur lequel est placé le buste de la Nature, n'ont sûrement besoin d'aucune explication ni de commentaire. Cette jolie composition, couronnée d'un palmier où sont attachés les Médaillons des plus habiles Peintres de Naples, devoit être placée à la fin du Chapitre où nous avons décrit quelques-uns de leurs ouvrages.

Pages 125, 139 & 147.

A la tête des Poètes Napolitains est le portrait du Tasse; il a été copié avec soin d'après un portrait de cet homme célèbre, gravé à-peu-près de son temps, & conservé dans le Cabinet des Estampes de la Bibliothèque du Roi. Ceux du Cavalier Marini & du Poète Sannazar, ont été faits & dessinés d'après les bustes en marbre qui existent sur leurs Tombeaux à Naples.

Page 134.

On voit au milieu du Fleuron placé à la suite de la Vie du Tasse, l'urne qui renferme les cendres de ce Poète; un flambeau renversé, & la faulx du temps l'accompagnent : au flambeau est attaché la lyre, & à la faulx le chalumeau & la flûte pastorale, pour indiquer les différens genres de ses poésies. Au haut de la faulx est la couronne de lauriers qui avoit été destinée au Tasse, & que la mort lui enleva; mais elle est remplacée par celle de l'Immortalité qui étend ses rayons, pendant que la fumée du flambeau renversé soutient & lie cette ingénieuse composition. L'Artiste habile,

habile, auquel nous en ſommes redevables, eſt ſûrement un de ceux dont les talens ont le plus contribué à orner cet Ouvrage, & dont les conſeils nous ont été les plus utiles.

PAGE 160.

QUOIQUE les Tombeaux des Anciens aient infiniment varié de forme, il paroît cependant qu'ils avoient plus ordinairement la figure d'une eſpèce de coffre quarré, plus ou moins allongé, ou bien en hauteur; quelquefois ils étoient arrondis ſur les côtés comme le beau Tombeau de porphyre qui avoit été fait pour Agrippa, & qui ſert aujourd'hui de Monument à un Pape de la Maiſon *Corſini.* Le modèle d'après lequel eſt fait celui que nous avons choiſi pour Ovide eſt à Rome, à la *villa Matthei.* L'uſage des Anciens étoit, comme on ſait, de faire ſervir ces Tombeaux à renfermer une urne de marbre ou de porphire, dans laquelle on mettoit les cendres des morts. Quant au buſte du Poète que l'on voit repréſenté ſur ſon Tombeau, il a été gravé avec le plus grand ſoin & la plus exacte reſſemblance, d'après les Médailles d'Ovide, que l'on a connues dans les Cabinets du Cardinal *Ottoboni* & du Baron *Spanheim.*

PAGE 208.

L'ESSAI Hiſtorique du Véſuve eſt terminé par la repréſentation de ce phénomène extraordinaire qui a caractériſé la dernière Eruption arrivée au mois de Juillet 1779. On ſent combien il eſt difficile, pour ne pas dire impoſſible, de repréſenter un des effets les plus giganteſques & des plus effrayants de la nature. Il en eſt auxquels l'art ne peut atteindre, & celui-ci étoit du nombre : mais on a eſſayé d'en donner une idée d'après les Gravures que l'on a reçues de Naples, & dont les Deſſins ont été faits ſur les lieux dans le moment même de l'Eruption. Toutes les deſcriptions qui en ont été envoyées, ont aſſuré que cette formidable gerbe de feu avoit duré pendant trois quarts-d'heure de ſuite, toujours de la même force & à-peu-près de la même élévation, & qu'on avoit eſtimé que cette élévation devoit être de deux mille pas, ou environ trois fois la hauteur du Véſuve : ainſi, en donnant à cette Montagne, comme les opérations les plus récentes & les plus exactes l'ont prouvé, trois mille ſix cents quatre-vingt-quatorze pieds de hauteur perpendiculaire, depuis le niveau de la mer, cette gerbe devoit avoir plus de onze mille pieds d'élévation.

PAGE 213.

CETTE Corne d'Abondance, emblême de la Fertilité, & d'où naiſſent tous les genres de productions, pourroit ſervir d'armes parlantes à tous les pays où règnent des Volcans; elle eſt ſoutenue & entourée par pluſieurs morceaux de laves qui ont été lancés des Montagnes volcaniques que l'on voit dans l'éloignement. On a vu ſouvent de ces morceaux de laves d'une groſſeur énorme, rejettés à des diſtances conſidérables, & dans la dernière Eruption ſur-tout, il y en a eu du diamètre de douze & dix-huit pieds qui ont été portés à plus d'un mille de la bouche du Véſuve.

On doit cependant obſerver, en paſſant, que toutes ces déjections des Volcans auxquelles on donne le nom de *lave*, ne ſont pas, à proprement parler, la lave même, qui doit toujours avoir été miſe en fuſion & couler comme un fluide ; mais dans les fortes Eruptions, elles ſont preſque toujours précédées par des pluies abondantes de cendres & de pierres embraſées, lancées à une hauteur prodigieuſe, parmi leſquelles il y a quelquefois des morceaux de marbres ou des parties de l'ourlet du crater, qui ſont jettées à de grandes diſtances, comme il eſt arrivé dans l'Eruption de 1779.

PAGE 220.

Le Fleuron qui eſt à la fin du Chapitre du Véſuve, le repréſente également dans le moment d'une Eruption. L'idée de l'Artiſte, en cherchant à oppoſer ainſi les caractères & l'expreſſion de ſes figures, a été de déſigner la frayeur & l'effroi d'un côté, le calme & la tranquillité de l'autre. Peinture exacte du pays & de ſes habitans, puiſque l'abondance & la fertilité ſont toujours le produit des Volcans, dans les mêmes lieux qu'ils déſolent & ravagent dans d'autres momens. Il étoit difficile de rendre plus heureuſement l'idée qu'on doit ſe faire du pays que nous avons à peindre.

PAGE 242.

Nous avons cru ne pouvoir mieux terminer les détails de la fameuſe Révolte de Naples, à la tête de laquelle étoit le Lazaron *Mazaniello*, que par ſon portrait. Nous avons été aſſez heureux pour le découvrir dans l'œuvre d'un des plus grands Graveurs qui aient exiſté, *Stephano della Bella.* Ce fameux Artiſte vivoit préciſément dans le même temps que Mazanielle, & s'étoit fait ſans doute un plaiſir de tranſmettre à la poſtérité les traits de cet homme extraordinaire. Ce portrait a été imité le plus exactement qu'il a été poſſible, & gravé à l'eau-forte par le *Labelle* & le *Callot* de nos jours, ou celui de nos Artiſtes que l'on peut dire approcher le plus du genre & de la fineſſe de ces deux célèbres Graveurs.

PAGE 249.

Quant au ſujet du dernier Fleuron, on voit qu'il a rapport à la Fête de la Cocagne, ſi célèbre de tous les temps à Naples, & ſi chère ſur-tout aux *Lazaroni.* Cette Fête n'exiſte plus à Naples depuis peu d'années, comme nous le verrons dans la ſuite de cet Ouvrage, à cauſe des déſordres & des accidens qu'elle occaſionnoit. Tous les Voyageurs qui s'y ſont trouvés pendant le carnaval, & qui auront été témoins des exploits de cette partie du Peuple de Naples, ſe rappelleront d'avoir ſouvent vu de ces hommes aſſez hardis & aſſez vigoureux pour s'élever ainſi les uns au-deſſus des autres, afin d'atteindre juſqu'aux proviſions ſuſpendues au faîte de l'édifice, aux riſques de ſe culbuter & de s'eſtropier en tombant. Pluſieurs, à force de remplir leurs chemiſes de poules, d'oyes, de dindons, & de tout ce qu'elles pouvoient contenir, en reſtoient ſi embarraſſés & devenoient ſi peſans, qu'il leur étoit impoſſible de ſe remuer ; leurs camarades les tranſportoient alors en triomphe, en enviant leur ſort & leur adreſſe.
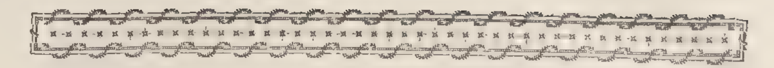


TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE PREMIER VOLUME.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

Analyſe

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

FAUTES D'IMPRESSION A CORRIGER.

PAGE 104, en parlant du *Titien*, ligne neuvième; il mourut en 1776, *lisez* en 1576.
Même page 104, ligne seize, ôtez une s au mot *qu'ils*; *lisez*, qu'il.
Page 155, à la Note V; au lieu de *la Caverne*, *lisez* Lac Averne.
Page 183, ligne vingt-huit; la septième Eruption, *lisez* la huitième.

DE L'IMPRIMERIE DE CLOUSIER, RUE SAINT-JACQUES.



TRADUCTION DU PASSAGE DE FLORUS

MIS EN ÉPIGRAPHE AU COMMENCEMENT DE CE VOLUME.

» Il n'exifte point de contrée non-feulement en Italie, mais dans l'Univers, dont » la beauté égale celle de la *Campanie*. Il n'y a pas de climat plus tempéré : deux fois » l'année le printemps y donne des fleurs, & fon terroir eft la fécondité même : auffi » l'on peut dire que c'eft le champ où Bacchus & Cérès fe difputent à qui y répandra » plus de richeffes. Ses rivages font femés de ports célèbres, tels que *Gaëte*, *Misène*, » *Bayes*, renommé par fes bains chauds. On y trouve encore les lacs de *Lucrin* & » d'*Averne*, qu'on peut regarder comme autant de retraites & d'afyles affurés pour » les vaiffeaux.

» C'eft dans ce pays que font fitués ces Monts renommés par leurs vins exquis, » les Monts *Gaurus*, *Falernes*, *Maffique*, & le plus fertile de tous, le Véfuve, » qui jette des feux comme l'*Etna*. C'eft-là enfin que font ces villes connues par leur » fituation délicieufe, *Formies*, *Cumes*, *Puteoles*, *Naples*, *Herculanum*, *Pompeïi*, » & fur-tout *Capoue*, compté autrefois au nombre des trois plus grandes villes du » monde, Rome & Carthage « (1).

---

(1) L. Anneus Florus étoit un Hiftorien Latin qui vivoit deux cents ans après Augufte. Il étoit de la famille des *Annéens* qui avoit déja produit *Senèque* & *Lucain*. Florus compofa une Hiftoire Romaine, fon ftyle eft brillant, concis, mais un peu recherché & fouvent obfcur.





PEINTURE DU ROYAUME DE NAPLES.

OH, que ne puis-je errer aux champs de Parthenope!
C'eſt-là que la Nature en grand ſe développe,
Qu'en Eté tout-à-coup ſur la cime des Monts,
Le Peintre voit, s'enflamme & ſaiſit ſes crayons,
Deſſine ces lointains, ce bizarre mélange
De vallons, de côteaux qu'enrichit la vendange;
D'où la vigne rampant juſqu'aux rives des mers
Va faire à ſes doux fruits boire les flots amers;
Tous ces Golfes, ces Ports, ces flots parſemés d'Iſles,
Ces Monts brûlants changés en des Côtes fertiles;
Des laves de ces Monts encor tout menaçants;
Sur des Palais détruits d'autres Palais naiſſants;
Et dans ce long tourment de la terre & de l'onde,
Un nouveau Monde éclos des débris du vieux Monde.

HÉLAS je n'ai point vu ce ſéjour enchanté,
Ces beaux lieux où Virgile a tant de fois chanté;
Mais j'en jure & Virgile & ſes accords ſublimes;
J'irai, de l'Apennin je franchirai les cimes;
J'irai, non pas cueillir le ſtérile rameau
Dont l'ignorance avide ombrage ſon Tombeau,
Mais au bord de ces mers, ſur ces rives chéries
Où ſouvent s'égaroient ſes douces rêveries,
J'irai, plein de ſon nom, plein de ſes vers ſacrés,
Les lire aux mêmes lieux qui les ont inſpirés.

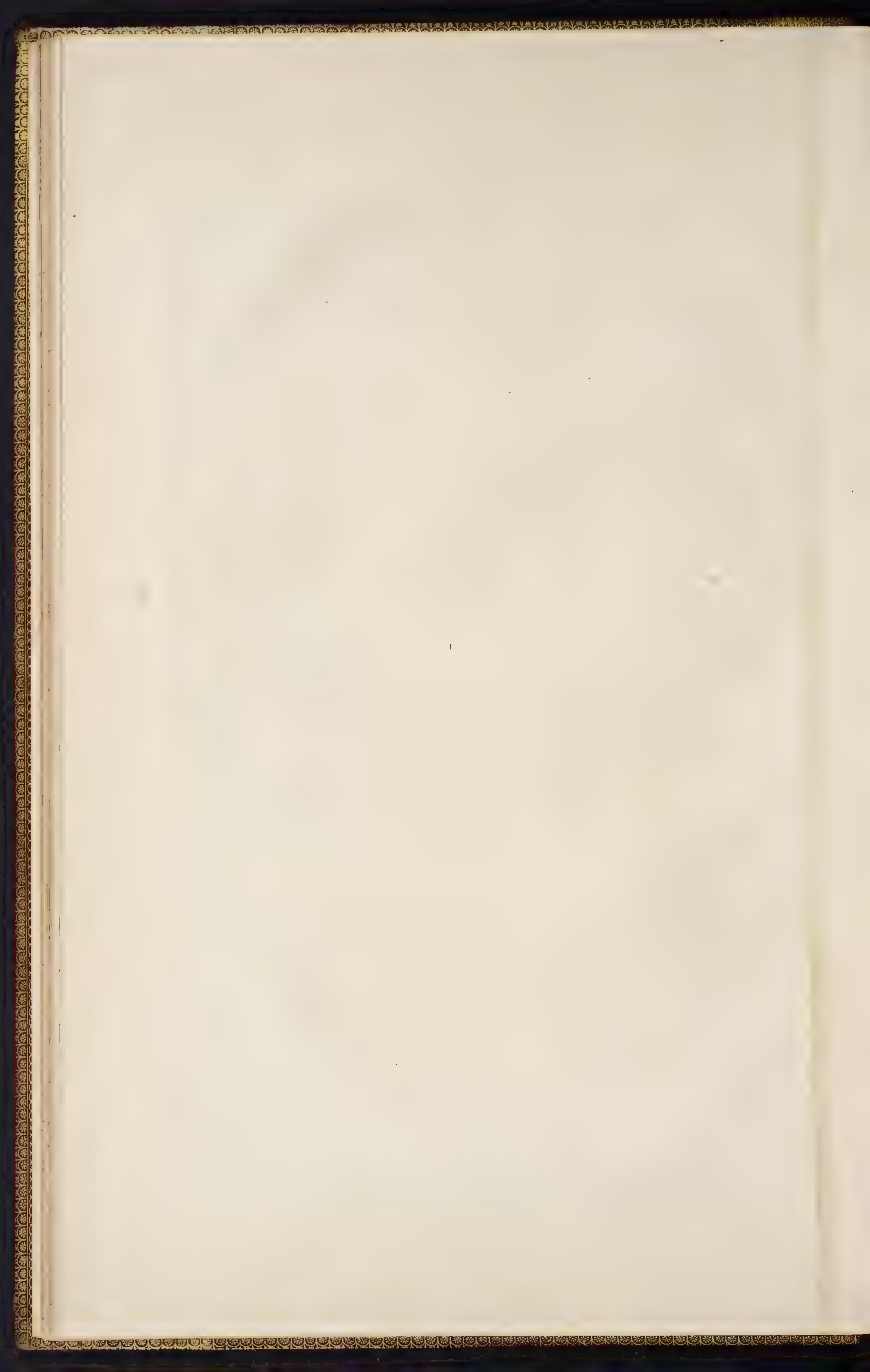
Poëme de l'Art d'orner la Campagne, par M. l'Abbé DE L'ISLE, *de l'Académie Françoiſe.*

VOYAGE



Patrimoine de St. Pierre
Civita Vecchia
Bracciano
Rome
Albano
Tivoli
Velletri
Terracina
Gaete
Aquila
Lanciano
Molise
Naples
Cumes
I. Ponsa
I. Ventotene
I. d'Ischia
I. de Capri
G. de Naples
G. de Salerne
Mer de Naples
Mer de Toscane
I. du Goze
I. du Camin
Mer de Malte
Mer Méditerranée
La Valette
Port S. Paul
Echelle
Isles
Isles d'Agathes
Trapani
Palerme
Cefalu
Mazara
C. Boeo ou Lylibée
Sicile
Val di Mazara
Girgenti
Alicata
Terra Nova
Pointe de Barbarie
Afrique
Cap Bon
I. Pantalaria
Mer Méditerranée


Echelles
CARTE
DES ROYAUMES
DE NAPLES ET DE SICILE,
Pays anciennement appellé
GRANDE GRÈCE:
Dressée et Réduite
Pour la partie D'ITALIE, d'après la Carte de Zannoni,
et pour la SICILE,
d'après celle du Baron Schmettau,
Par le S.r Clermont
M.DCC.LXXX
GOLFE DE VENISE
GOLFE DE TARENTE
MER IONIENNE
PARTIE DE LA GRÈCE
TERRE DE BARI
POUILLE
OTRANTE
Gallipoli
C. Leuca
Bari
Manfredonia
Foggia
Brindisi
Cotrone
C. delle Colonne
G. DE SQUILLACE
Reggio
Corfou I.
G. de Drin
Dulcigno
Syracuse
Augusta
Tropea
Oppido
Cassano
Sibaris
Rossano
Bernaldo
Policoro
Lecce
Potenza
Monte S. Angelo
Tremiti
Diomede



VOYAGE
PITTORESQUE
DU
ROYAUME DE NAPLES.

PRÉCIS HISTORIQUE
DES
RÉVOLUTIONS DE NAPLES ET DE SICILE.

CHAPITRE PREMIER.

Les Royaumes de Naples et de Sicile furent réunis ſous les mêmes loix au commencement du douzième ſiècle, depuis cette époque & hors l'intervalle de cent cinquante années, ne formant qu'une ſeule & même puiſſance, nous avons cru devoir préſenter ſous un ſeul & même point de vue les principaux évènemens de leur hiſtoire.

En effet, dans cet intervalle même, où les deux Royaumes ſont ſéparés, pendant cette longue rivalité des Maiſons d'*Aragon* & d'*Anjou*, les guerres civiles que ſe font les deux peuples, c'eſt-à-dire leurs Souverains, ſemblent mêler & confondre les annales des deux Empires. Nous ne les ſéparerons donc point, même dans le précis des évènemens de ce période, où les alternatives de leurs victoires & de leurs défaites ne forment pour les deux peuples qu'une ſuite de mêmes calamités : & quant aux ſiècles reculés, la Sicile ſeule mérite d'attirer nos regards, puiſqu'elle étoit déja couverte de villes opulentes & célèbres, dans un temps où Naples n'étoit qu'une République obſcure, reſſerrée dans les limites d'un territoire borné, diſtinguée ſeulement par l'antiquité de ſa fondation antérieure à celle de Rome même, mais bientôt recherchant l'amitié de ces redoutables voiſins, & heureuſe ſous la protection de cette alliance, juſqu'au moment où elle paſſe ſous leur Empire.

La Sicile, célèbre avant les temps hiſtoriques, partage avec la Grèce les

Isles de l'Archipel & les belles contrées de l'Asie, l'honneur de rappeller ces traditions antiques, recueillies & ornées par l'imagination des Poëtes. Elle est en effet, ainsi que ces contrées, le théâtre des évènemens & des prodiges consacrés par la Mythologie, le berceau de plusieurs de ses fables mêmes & la patrie de ces Héros & de ces Dieux admis par la postérité. Ces peuples, sous un ciel heureux dans un climat fertile, cultivèrent de bonne heure, ainsi que les Grecs, les arts de l'imagination, & témoins, comme eux, des phénomènes variés & des merveilles de la nature, ils virent naître des Artistes pour la peindre & des Poëtes pour la chanter.

On conçoit qu'avec ces avantages la civilisation n'y dut pas être moins prompte; aussi la Sicile est-elle représentée comme un pays florissant, couvert de Républiques déja puissantes, au temps même où les Sicanes, peuplade Espagnole, où les Sicules, Nation Italienne, y viennent chercher des établissemens. Mais ce furent les Grecs, Fondateurs de plusieurs Colonies, telles que *Géla*, *Agrigente*, *Syracuse*, qui en y portant leur Langue, leurs usages, leur caractère, développèrent le génie des indigènes, & transportèrent, pour ainsi dire, la Grèce dans la Sicile. Même esprit: mêmes effets de cet esprit: un pays partagé en différens Etats, les uns Républicains, les autres soumis à un Tyran, des guerres, des rivalités, des divisions intestines, des usurpateurs, des conspirations: tout rappelle les Grecs & leur histoire. Mais leur histoire même n'offre rien de plus beau peut-être & de plus imposant que le moment où Syracuse, après deux siècles d'un Gouvernement orageux, forme, sous les Loix de *Gélon*, la seule grande puissance de la Sicile. Quel spectacle de voir *Gélon* usurpant, il est vrai, l'autorité souveraine, mais la dévouant aux soins de la félicité publique, repoussant les Carthaginois qui, voisins de la Sicile, y possédoient d'anciens établissemens, portant en peu d'années son peuple au plus haut degré de splendeur; ensuite, venant seul, sans armes, dans la place publique, au milieu des Syracusains armés par ses ordres, offrant de rendre compte de sa conduite, même de ses facultés, à ses Sujets assemblés, & déposant le pouvoir suprême entre les mains de ses Concitoyens. Le peuple, dans le transport de sa reconnoissance, lui rend d'une acclamation unanime l'autorité abdiquée, la consacrant même par le nom de Roi; car il n'avoit régné que sous celui de Préteur. On lui décerne une statue qui le représente désarmé, vêtu en simple Citoyen, tel qu'il s'est présenté à l'assemblée le jour de son abdication. C'étoit en effet le plus beau de sa vie.

Gélon, Tyran de Siracuse. Avant J. C. 480.

Gélon dépose son autorité entre les mains du peuple.

C'est à un tel caractère qu'il appartenoit d'être, comme l'a dit un de nos grands Ecrivains, le seul homme, qui dans un traité de paix, ait jamais stipulé

pour l'humanité entière. Vainqueur des Carthaginois qu'il chasse de son Isle, il leur impose, parmi les conditions du traité, la loi de renoncer chez eux aux sacrifices de victimes humaines; & consacrant par la Religion même ce sentiment humain, il ordonne, aux frais des vaincus, la construction de deux Temples, l'un à Carthage, l'autre en Sicile; monumens augustes où fut déposé, sous la garde des Dieux, le double du traité qui les frustroit de ces cruelles offrandes.

Le respect attaché à la mémoire de ce Prince fut tel que les Syracusains supportèrent patiemment après lui ses deux frères *Hieron* & *Trasibule*: pardonnant à l'un d'être un Roi foible & indolent, trop peu digne du sang de *Gelon*, & à l'autre d'être un Tyran barbare qui le déshonoroit. Les vexations de ces deux règnes réveillèrent dans les Syracusains cet esprit démocratique si naturel aux Grecs; mais la République, rendue à son ancienne forme, perdit cette énergie & cette influence souvent plus fortes & plus rapides sous le Gouvernement d'un seul. C'est ce qu'on vit dans une suite de guerres contre des voisins moins puissans qu'elle. Un grand danger lui rendit bientôt toutes ses forces, & l'on retrouve la Syracuse de Gélon, à la grande époque de la descente des Athéniens en Sicile.

Une discussion pour des limites de frontières entre deux petites Républiques Siciliennes, dont l'une appelloit Athènes à son secours, fut un prétexte dont l'ambition d'*Alcibiade* se prévalut pour engager une guerre qui commença la ruine de sa Patrie. Les premiers succès des Généraux Athéniens parvenus à bloquer Syracuse par terre & par mer, effrayèrent Lacédémone, qui envoya aux Syracusains des troupes & un Libérateur. Mais cette violente crise avoit fait sentir à Syracuse le besoin d'un Chef contre les ennemis étrangers. *Hermocrate* repoussa plus d'une fois les Carthaginois qui possédoient encore des établissemens dans l'Isle, & préparoit ainsi les usurpations & la grandeur de *Denis* son gendre: Tyran bizarre, avide de conquêtes & recherchant les Philosophes, inégal dans le développement de ses talens politiques & militaires, épris de la gloire, & se déshonorant par des cruautés gratuites, méditant une descente à Carthage & mourant de joie du succès d'une Tragédie.

Avant J. C. 414.

Denis, Tyran de Syracuse.

Denis le jeune, autre Tyran, indigne même de son père, offre le tableau affligeant d'un Prince, qui, né avec d'heureuses dispositions, appelle d'abord autour de lui la philosophie & les arts, les exilant bientôt à la voix des flatteurs, vendant *Platon* pour s'en défaire, se livrant ensuite à tous les vices de sa fortune, enfin chassé deux fois pendant un règne qui ne fut qu'une longue guerre contre ses peuples. Dans l'état où étoit réduite Syracuse, déchirée au-dedans, menacée

Avant J. C. 4[illegible]5.

au-dehors, affoiblie par des paſſages violens du deſpotiſme à l'anarchie, & de l'anarchie au deſpotiſme, elle tourne les yeux vers Corinthe, ſon ancienne Métropole, & demande par des Ambaſſadeurs des ſecours contre ſes tyrans domeſtiques & ſes ennemis étrangers, les Carthaginois.

Corinthe poſſédoit un Citoyen qui, après avoir ſervi ſa Patrie dans la guerre & dans la paix, n'aſpiroit depuis vingt ans qu'à ſe faire oublier d'elle. Il avoit caché dans un déſert ſa mélancolie & ſon déſeſpoir plutôt que ſes remords. *Timoléon* pouvoit-il les connoître? Le meurtre qu'il avoit commis avoit ſauvé la République, il avoit chéri ſa victime, il l'avoit, dans un combat, couvert de ſa perſonne. Mais *Timophane* aſpire à la tyrannie. *Timoléon* l'immole & pleure ſon frère. Il le pleure vingt ans, enſéveli dans ſa retraite, & ſe croyant un objet de la haîne céleſte, non pour avoir châtié un Tyran, mais pour l'avoir trouvé dans un frère qu'il chériſſoit. A la prière des Ambaſſadeurs Syracuſains qui demandent un Général, un ennemi des Tyrans, un Vengeur de la liberté, le peuple s'écrie, TIMOLÉON. On députe vers lui; on le preſſe, il obéit ſans joie: il part.

Avant J. C. 346.

Les Syracuſains appellent Timoléon à leur ſecours.

Le nom de Timoléon avoit hâté la levée des troupes. Il voit de loin la côte de Sicile; mais pour aborder à Syracuſe, il falloit échapper à la flotte des Carthaginois. Son habileté triomphe de cet obſtacle. Il aborde, il bat *Jectas*, Tyran de Léonte, qui, ſous prétexte de ſecourir les Syracuſains contre Denis, aſpiroit à le remplacer. Sa victoire lui livre Syracuſe. Il renvoye Denis à Corinthe, voyage qui fit un proverbe dans la Grèce. Il falloit encore renvoyer les Africains à Carthage; c'eſt ce que fit une nouvelle victoire de Timoléon. Les conditions de paix qu'il leur impoſa aſſurèrent la liberté de toutes les villes Grecques qu'ils avoient opprimées; & déja ſes ſoins avoient purgé la Sicile des Tyrans qui ne dépendoient pas des Carthaginois. De retour à Syracuſe, il ſe donne à lui-même un ſpectacle fait pour ſon cœur; maître de la citadelle, dernier aſyle du dernier Tyran, il appelle le peuple à la deſtruction de ce monument odieux; & de ſes débris même, ſur la même place, il fait élever un édifice public conſacré à l'adminiſtration de la Juſtice. Syracuſe étoit déſerte, il rappelle les exilés; mais leur nombre ne ſuffiſant pas pour repeupler la ſolitude de cette ville immenſe, une nouvelle Colonie arrive de Corinthe, qui redevient en quelque ſorte la fondation de Syracuſe.

Timoléon ſe fixe en Sicile.

La Sicile délivrée, vengée, repeuplée, heureuſe par les ſoins d'un ſeul homme, Corinthe redemande Timoléon. Mais déja il habite une retraite ſolitaire près de la ville dont le bonheur eſt ſon ouvrage; la Sicile eſt la nouvelle Patrie que ſon cœur adopte & où il n'a point à pleurer les Tyrans qu'il a punis. C'eſt aux frais

frais de la République que fut préparé son asyle champêtre. Un décret lui assigna pour sa maison le plus bel édifice de la ville; car il y venoit quelquefois pour les délibérations les plus importantes, à la prière du Sénat & du peuple; un char alloit le chercher & le reconduisoit chez lui avec un nombreux cortège. Les plus illustres Citoyens alloient fréquemment lui porter leurs hommages; on lui présentoit les Voyageurs & les Etrangers les plus célèbres de la Sicile & de la Grèce qui vouloient voir ou avoir vu *Timoléon*. Mais devenu vieux, il ne pouvoit que les entendre, & la perte de sa vue ajoutoit à l'intérêt & à la vénération publique. Il recueillit jusqu'au dernier moment de sa vie ce tribut habituel de respects unanimes & volontaires. Sa mort fut une calamité; &, parmi les honneurs prodigués à sa mémoire, on distingue le décret qui ordonnoit d'aller demander à la ville de Corinthe un Général dans les dangers de Syracuse.

Mort de Timoléon.

La République jouit vingt ans du fruit des exploits & des bienfaits de *Timoléon*. Mais de nouvelles factions amenèrent de nouveaux malheurs. Le plus grand de tous fut *Agathocle*. Né dans la dernière classe des Citoyens, élevé par son mérite à un commandement militaire, il parvint à la puissance de Denis avec de plus grands talens & un plus grand éclat. On le vit, dans un de ces revers qui le priva du fruit de ses premiers succès, sortir de sa capitale assiégée par les Carthaginois, & passant la mer, porter la guerre en Afrique; conduite audacieuse, justifiée par l'évènement, sans exemple jusqu'alors & depuis imitée par plus d'un Capitaine. Il avoit porté la hardiesse jusqu'à brûler ses vaisseaux en abordant au rivage ennemi, pour mettre ses soldats dans la nécessité de vaincre ou de mourir, autre exemple d'audace qui a trouvé aussi d'illustres imitateurs.

Agathocle est élu Tyran de Syracuse. Avant J. C. 310.

On admire, malgré soi, dans ce caractère souillé de cruautés & de vices, différens traits d'une grandeur imposante. Fils d'un Potier de terre, loin de rougir de son origine, il s'en faisoit un triomphe de tous les jours, & dans les festins qu'il donnoit à ses courtisans, il mêloit aux coupes d'or des convives la coupe d'argile de leur Maître, fier de la bassesse de sa naissance qui constatoit la supériorité de ses talens & lui laissoit l'honneur d'être son ouvrage; orgueil nouveau, plus raisonnable après tout, plus noble même que l'orgueil fondé sur des ancêtres. Chassé enfin malgré ses talens, mais né pour asservir, il mourut en Italie, Tyran des Brutiens, & victime d'une vengeance particulière & inouïe (1).

Agathocle est chassé de Sicile & meurt en Italie. Avant J. C. 278.

(1) Un curedent empoisonné par un de ses ennemis consuma ses gencives. Le poison se communiqua rapidement à toutes les parties de son corps qui ne fut bientôt plus qu'une plaie. Déchiré par ses douleurs, on le porta vivant sur un bûcher.

Il laiſſoit une fille dont l'hymen attira ſur la Sicile de nouvelles infortunes. Elle avoit épouſé *Pyrrhus*, Roi d'Epire, à qui les Syracuſains eurent l'imprudence de demander pour Roi le fils qu'il avoit eu d'elle; ils vouloient obéir au petit-fils de cet *Agathocle* qu'ils avoient déteſté & banni. Ils eſpéroient d'ailleurs ſe faire de Pyrrhus un appui contre les Carthaginois; mais Pyrrhus ſe croyant leur Roi ſous le nom de ſon fils, ils s'indignèrent & ſe laſsèrent de ſes violences au point de s'allier avec ces mêmes Carthaginois pour le chaſſer de la Sicile. L'imprudent Roi d'Epire alla commettre de nouvelles fautes en Italie, abandonnant la Sicile livrée plus que jamais à des diviſions inteſtines, aux deſcentes des Africains & à des déſaſtres qui ne ceſsèrent qu'au commencement du règne d'*Hiéron*.

Avant J. C. 269.

Hiéron deſcendu de *Gélon*, qui, comme lui, fit le bonheur de Syracuſe, avoit, comme lui, commencé par être un uſurpateur. Il avoit fait la paix avec les Carthaginois & même s'étoit ligué avec eux contre les Mamertins, peuplade Italienne & guerrière qui avoit envahi Meſſane, un des plus beaux territoires de l'Iſle, & qui s'étoient fortifiés par une alliance avec Rome: époque remarquable de la première deſcente des Romains en Sicile. Hiéron battu par eux, mécontent des Carthaginois, les abandonne pour s'allier aux vainqueurs dont ſa prudence prévoit la grandeur future, conduite qui fit pendant ſoixante ans le bonheur de Syracuſe. On vit avec ſurpriſe cette ville heureuſe & jouiſſant d'une tranquillité conſtante & inaltérable au milieu des calamités du reſte de la Sicile entre les armées & les flottes des deux grandes Puiſſances qui ſe diſputoient l'empire du monde.

Hiéron gouverne la Sicile & en fait le bonheur.

Dans ce long période, *Hiéron* s'occupant de l'adminiſtration intérieure de ſon Royaume, du commerce, ſur-tout de l'agriculture, compoſant même un Livre ſur cet art, première richeſſe de tous les pays & ſur-tout du ſien, y rapportoit la plupart des Loix dont il rédigea lui-même le Code, Loix qui gouvernèrent la Sicile après lui & qui furent reſpectées par les Romains. Il raſſembloit autour de lui tous les arts, ceux d'utilité, ceux d'agrément, ceux même de la guerre, car ce fut à ſa ſollicitation, qu'*Archimède*, ſon parent & ſon ami, appliqua la géométrie & la mécanique à des uſages militaires. Il remplit ſes arſenaux de machines pour l'attaque & la défenſe des places, inventions d'*Archimède* qui bientôt après furent dirigées contre ces mêmes Romains dont il avoit été ſoixante ans l'allié le plus fidèle. C'eſt ce qu'on vit après la mort de ſon fils *Hiéromine* qui rompit une alliance utile & glorieuſe, pour s'unir avec les Carthaginois & ſe précipiter dans leur ruine.

Ses deux Succeſſeurs, *Epicide* & *Hippocrate* ſe déclarèrent auſſi contre les

Romains, qui, après plusieurs victoires, vinrent assiéger Syracuse. Les deux Tyrans subalternes qui l'opprimoient au-dedans, sous prétexte de la défendre au-dehors, osèrent lutter contre la puissance Romaine, & fortifiés du génie d'*Archimède*, plus habile Géomètre que politique éclairé, engagèrent ou forcèrent ce grand-homme à défendre la ville contre une flotte & une armée également formidables. On n'attend pas de nous que nous insistions sur les détails de ce siége fameux, où les talens d'un seul homme arrêtent & repoussent pendant trois ans un des plus grands Généraux de Rome.

Archimède.

Siége de Syracuse par Marcellus.

Marcellus, après des pertes multipliées sur terre & sur mer, effet des machines d'*Archimède*, change le siége en blocus, & se consolant de tous ses vains efforts contre la capitale par des conquêtes & des victoires dans le reste de la Sicile, réunit enfin toutes ses forces pour livrer un assaut général. On dit que prêt à donner le signal de toutes les attaques, qui devoient être suivies du pillage, immobile & rêveur à l'aspect de cette ville célèbre & malheureuse, séjour autrefois de tant de grands-hommes en tout genre, nés ou illustrés dans son sein, au souvenir de tant d'évènemens qui signalèrent sa puissance, Marcellus ne put commander à son émotion ni même retenir ses larmes. Syracuse fut presque entièrement détruite, mais elle se releva par degrés de sa ruine & resta toujours l'ornement de la Sicile devenue Province Romaine.

Avant J. C. 212.

Naples, une des plus anciennes Républiques de l'Italie, mais peu guerrière au milieu de tant de voisins belliqueux, s'étoit volontairement soumise à la puissance Romaine, seul moyen de s'en faire un appui. Cette ville conserva ses priviléges & ses loix municipales sous les protecteurs qu'elle s'étoit choisis, & par un bonheur surprenant, les guerres qui désolèrent l'Italie dans les différentes époques de Pyrrhus, d'Annibal, de Spartacus & de la guerre sociale, n'attirèrent sur elle que la moindre partie des calamités qui accablèrent plusieurs des villes attachées aux Romains. Naples & la Sicile gouvernées, l'une par ses loix particulières, l'autre par des Préteurs ou des Proconsuls, demeurent pendant plusieurs siècles presque oubliées des Historiens Romains qui ne citent Naples que comme un séjour de délices & de volupté, & la Sicile comme le grenier de l'Empire. Elles eurent sans doute à souffrir quelquefois, comme tant d'autres Provinces, des abus d'une administration dure & violente; mais le nom Romain les préserva des calamités attachées à la guerre & aux dissentions intérieures: heureux ces deux peuples, s'ils eussent continué d'échapper à l'Histoire. Mais elle les retrouve vers la fin du cinquième siècle, plongés dans le cahos du démembrement de l'Empire Romain, passant dans l'espace de soixante & quinze années, sous les loix d'*Odoacre*, de *Théodoric*, de *Totila*, Conquérans

Naples, simple Province Romaine.

qui, malgré les idées de terreur attachées à leurs noms, mêlèrent quelques vertus, même la clémence, à leurs exploits guerriers, & qui ſeuls, avec les *Béliſaires* & les *Narsès*, leurs ennemis & quelquefois leurs vainqueurs, ſont diſtingués dans la confuſion d'un tableau monotone, chargé de perſonnages obſcurs & trop ſouvent odieux. D'autres Barbares, les Sarraſins, ſe répandent dans la Sicile, s'y maintiennent, aſſurent leurs conquêtes; & profitant des rivalités mutuelles, des diſſentions inteſtines qui déſoloient les villes & les Principautés d'Italie, épioient le moment de s'emparer de Naples.

Eſt gouvernée par les Ducs.

Au milieu de ces convulſions, Naples avoit conſervé ſa conſtitution Républicaine ſous des Chefs appellés *Ducs*, indépendans plus ou moins de l'Empire d'Orient, ſuivant la foibleſſe plus ou moins grande des Empereurs, qui depuis long-temps n'avoient ſur l'Italie qu'un vain titre de Souveraineté. Mais ce cahos va s'éclaircir: tout change par un de ces évènemens inattendus qui rend à l'Hiſtoire le droit d'intéreſſer; mérite que celle d'Italie avoit perdu depuis trop long-temps.

CHAPITRE II.

An de J. C. 1005.

C'EST au retour d'un voyage à la Terre-Sainte que quarante ou cinquante Gentilshommes Normands vont jetter en Italie les fondemens d'un Empire. Ils deſcendent à Salerne au moment où cette ville, aſſiégée par les Sarraſins, avoit capitulé & préparoit ſa rançon. Indignés de la foibleſſe de leurs hôtes, & ſemblables à ce Romain qui s'offenſant de l'appareil d'un traité honteux le rompt & l'annulle par ſa préſence, ces généreux Chevaliers offrent aux Salertins de les défendre. La nuit même, ils fondent dans le camp des Barbares, les taillent en pièces & rentrent à Salerne couverts de gloire & chargés de butin. Ces Libérateurs, laiſſant après eux leur renommée, emportent les regrets des Salertins, & repaſſent bientôt dans leur patrie étonnée du récit de leurs exploits.

Arrivée des Normands en Italie au retour d'une Croiſade.

Trois cents Normands, ſous le commandement de *Rainulf*, paſſent les mers & viennent en Italie recueillir le fruit des premiers ſuccès de leurs compatriotes. L'Italie étoit alors partagée preſqu'en autant de petites Souverainetés qu'elle avoit de villes importantes. Par-tout des haînes, des rivalités, des combats. Les Normands qui attendoient tout de leurs armes, trouvoient ſans ceſſe l'occaſion de vendre ou de louer leur valeur & leurs ſuccès; des Guerriers toujours victorieux ne pouvoient reſter long-temps ſans un établiſſement durable. Un Duc de Naples, en leur aſſignant un territoire, entre ſa ville & Capouë, fut le premier

premier qui paya véritablement leurs ſervices. Les Normands y fondèrent la ville d'Averſe; & l'on peut remarquer avec une ſorte de ſurpriſe que le premier établiſſement de ces Conquérans ne fut pas une conquête.

Les Normands fondent la ville d'Averſe auprès de Naples.

Trois frères, *Guillaume Bras-de-Fer*, *Drogon* & *Humfroy*, fils de *Tancrède de Hauteville*, Seigneur Normand des environs de Coutances, accourent en Italie, à la tête des aventuriers qui voulurent s'aſſocier à leur fortune. Ils offrent leurs ſervices au Commandant Grec nommé *le Catapan* & marchent contre les Sarraſins de Sicile. Les Sarraſins ſont vaincus. Guillaume tue leur Général; la Sicile alloit retourner à l'Empire, mais les Grecs, jaloux de leurs Libérateurs, les privèrent de leur part dans le partage du butin. Ingratitude imprudente! Les Normands irrités méditant ſans ſe plaindre une vengeance utile, abandonnent le perfide Grec à ſes ennemis, &, repaſſant la mer, fondent ſur ſes Etats d'Italie. Ils s'emparent de la Pouille, de la Calabre, & bravant à la fois le Pape & l'Empereur, ne reçoivent que de leur épée l'inveſtiture de leurs nouveaux Etats.

1035.

Vont faire la guerre aux Sarraſins en Sicile.

Cette audace a ſans doute quelque choſe d'impoſant. Voir un petit nombre de Guerriers protéger, conquérir, aſſervir des villes, des Etats, des Princes, vaincre ſans alliance & jetter ſeuls les fondemens d'un Empire durable, braver avec impunité les deux Puiſſances redoutables de l'Italie, faire un Pape priſonnier, & ſéparant dans ſa perſonne le Pontife, du Souverain, reſpecter l'un, dicter des loix à l'autre, ſaiſir une Couronne entre l'Autel & le Trône Impérial, & ſe l'aſſurer par la jalouſie mutuelle de l'Empire & du Sacerdoce: un tel tableau a droit de frapper l'imagination, & celle de pluſieurs Hiſtoriens n'a rien négligé pour l'embellir.

S'emparent de la Pouille & fondent le Royaume de Naples.

Mais en recherchant la cauſe du merveilleux, car le merveilleux en a une, quelle réſiſtance pouvoient oppoſer de petits Etats diſperſés, des peuples toujours en guerre, ſans troupes réglées, ſans diſcipline; des Sujets tantôt ſous la domination des Empereurs trop éloignés pour les gouverner, tantôt ſous un Duc électif ou uſurpateur, tantôt ſous le joug des Barbares & ſachant à peine le nom de leurs Maîtres; quelle réſiſtance, dis-je, pouvoit oppoſer un tel pays à la valeur exercée de ces Chefs célèbres dont le nom ſeul raſſembloit ſous leurs drapeaux les mécontens de tous les partis.

Robert au bruit de ces nouveaux ſuccès, *Guiſcard* & *Roger*, autres fils de Tancrède de Hauteville, quittent leur vieux père, & déguiſés en Pélerins, car l'Italie prenoit des précautions contre les nouveaux émigrans de la Normandie; ils arrivent, le bourdon à la main, chez leur frère déja maître de deux riches Provinces. Là, dans l'épanchement de leur tendreſſe & de leur joie, ils partagent

Les enfans de Tancrède de Hauteville ſe partagent leurs conquêtes.

entre eux leurs conquêtes & leurs espérances, & sans autre traité que leur parole, il règne entre eux dès ce moment une intelligence invariable; conduite plus étonnante peut-être que leur établissement & qui sans doute en assura la durée.

Le Pape & l'Empereur se liguent contre eux.

Mais leur puissance commençoit à alarmer le Pape & l'Empereur. Le Pape, à la tête d'une armée composée d'Allemands, d'Evêques & de Prêtres que Henri III envoya contre ces aventuriers, les excommunia. L'armée taillée en pièces, l'excommunication fut nulle, & Léon IX prisonnier. Le Pontife fit les avances. *Humfroy* reçut, pour la Pouille & la Calabre, une investiture qu'il n'avoit pas demandée & qu'il n'étoit bientôt plus temps de lui offrir.

Le Pape est fait prisonnier.

Léon avoit pressenti qu'il étoit de sa politique de maîtriser l'indépendance des Normands en se hâtant de légitimer leurs usurpations. Il leur donna même une investiture qu'ils ne demandoient pas, celle de la Sicile qu'ils ne possédoient point encore.

En effet Robert, s'appercevant que les Papes pouvoient donner ce qu'ils n'avoient pas, les crut assez puissans pour lui ravir ce qu'il possédoit. Il prêta foi & hommage au Saint-Siége & s'en reconnut Feudataire; véritable origine des prétentions que la Cour de Rome eut dans la suite sur le Royaume des deux Siciles.

Le Pape protégeoit les Normands pour contenir l'Empereur, & les Normands, protégés par le Pape, augmentoient leur puissance en sanctifiant leurs conquêtes. Ce fut en effet sous l'étendard du Pontife que *Robert* & le Comte
1072. *Roger* chassèrent les Sarrasins d'Italie & s'emparèrent de la Sicile. Brillante destinée de deux frères dont l'un, *Robert*, se préparoit, en mourant, à la conquête de l'Empire d'Orient, & l'autre, *Roger*, Comte de Sicile, obtint du Pape Urbain II, cette fameuse Bulle de Légation par laquelle il se fit créer Légat né du Saint-Siége en Sicile, lui & ses Successeurs.

Les Normands obtiennent du Pape l'investiture de la Sicile.

Cependant au milieu de tant de révolutions, parmi tant de peuples accoutumés au joug, qui se soulageoient en changeant d'oppresseurs, les Napolitains s'étoient maintenus libres; ni l'établissement fortuné des Normands, ni le siècle brillant de leurs conquêtes, qui venoit de ravir presque toute l'Italie à la foiblesse des Empereurs, & la Sicile aux armes des Sarrasins, n'avoient pu changer l'état heureux & primitif de son ancien Gouvernement. Naples renfermée dans son patrimoine Républicain sous l'administration constante de ses Ducs électifs conservoit encore ses priviléges & son indépendance.

1139. Ce ne fut que vers l'an onze cent trente-neuf, à la mort de *Sergio VIII*,

le dernier de ſes Ducs, que cette ville ouvrit volontairement ſes portes à la puiſſance des Normands, & prêta ſerment de fidélité à *Roger* deux, premier Roi de Sicile. C'étoit la deſtinée de Naples de prévenir les violences en ſe donnant au plus fort, conduite qu'elle avoit autrefois tenue à l'égard des Romains. Les Napolitains acceptèrent le fils de *Roger* avec le titre de Duc pour les gouverner ſelon leurs loix.

Naples eſt réuni à la Sicile.

Mais la Sicile eut bientôt à regretter la domination des Sarraſins, & celle des autres Barbares qui l'avoient gouvernée. Des favoris cruels, des Eunuques inſolens jettèrent les Siciliens dans un déſeſpoir inutile qui n'enfanta que des révoltes & des conjurations impuiſſantes. *Guillaume* ſurnommé *le Mauvais*, fils & Succeſſeur de *Roger* deux, régnoit alors. Il mourut. Pour le peindre, il ſuffit d'obſerver qu'on n'oſa pas même graver une inſcription ſur ſon tombeau. 1166.

La Sicile reſpira quelque temps ſous *Guillaume-le-Bon*; mais une faute de ce Monarque fut pour elle une ſource de malheurs. Quelle imprudence d'appeller la Maiſon de Souabe en Sicile? Il pouvoit tranſmettre ſa Couronne à *Tancrède*, dernier rejetton du ſang de *Hauteville*, & il marie une Princeſſe de trente-ſix ans, dernière héritière du Royaume, à Henri VI, Roi des Romains, fils du célèbre *Barberouſſe*. C'étoit détruire l'équilibre que la Maiſon Normande avoit intérêt de maintenir entre les Empereurs & les Papes; cependant dans l'abſence de Henri & de ſon épouſe, Tancrède, fils naturel du Duc Roger, fils de Roger II, monta ſur le Trône de Sicile. Il en reçut même l'inveſtiture du Pape. Mais les principaux Seigneurs & Barons du Royaume, refusèrent de reconnoître une élection à laquelle ils n'avoient pas préſidé. La Sicile fut bientôt embraſée des premiers feux d'une guerre civile. Henri paroît alors en Italie, à la tête d'une puiſſante armée. Couronné Empereur après la mort de ſon père, il vient réclamer les droits de *Conſtance* ſon épouſe, & conquérir ſon Royaume de Sicile. Les Allemands ſont vaincus.

Guillaume-le-Bon, Roi de Sicile, appelle la Maiſon de Souabe pour lui ſuccéder.

Cauſe de la guerre & des malheurs de la Sicile.

1195.

L'Empereur avec de nouveaux ſecours s'avance dans la Campanie, accompagné de ſon épouſe, héritière de ſes conquêtes. Henri retourne en Allemagne. Tancrède vainqueur, mais ſans jouir de ſa victoire, pleurant un fils auſſi cher à ſes peuples qu'à lui-même, ne put réſiſter à ſon chagrin, & ſon retour à Palerme fut bientôt ſuivi de ſa mort. Après lui Henri vint ſaiſir ſon héritage, & s'en aſſura par la mort de tout ce qui reſtoit du Sang Royal; prémices d'un règne affreux, où l'on vit un peuple laſſé des crimes atroces, & des cruautés recherchées de ſon Tyran, ſe ſoulever contre lui, l'aſſiéger & lui impoſer la loi de ſortir du Royaume; où l'on vit le Tyran obéir, mêler une terreur baſſe

aux projets de vengeance qu'il méditoit en fuyant, entraîner avec lui une épouse forcée d'entrer dans la conjuration publique, mourir enfin à Messine d'une mort précipitée. Telle étoit l'horreur attachée à son nom, qu'en soupçonnant l'Impératrice d'avoir empoisonné son époux, on ne vit qu'un bienfait à chérir au lieu d'un crime à détester; & la haîne publique lui en fit un de la sépulture qu'elle avoit obtenu du Pape pour son mari. Mais en lui vendant cette grace la Cour de Rome refusa de reconnoître la légitimité de Frédéric son fils, & par une de ces absurdités indécentes qui peignent tout un siècle, elle força l'Impératrice à racheter publiquement, au prix de mille marcs d'or pour le Pape & pour chacun des Cardinaux, l'investiture du Royaume de Sicile pour Frédéric, & à faire sur l'Evangile, en présence du Pontife, le serment exigé d'elle sur la fidélité conjugale & sur la légitimité de son fils.

Henri, fils de Tancrède, meurt à Messine, détesté de ses peuples.

Le Pape est élu Régent du Royaume des deux Siciles.

Après ce marché avilissant, l'Impératrice meurt, & nomme, par Testament, Tuteur de Frédéric & Régent du Royaume ce même Pontife, qui avoit outragé les cendres du père, flétri l'honneur de la mère, & contesté la naissance & les droits du fils.

Origine des prétentions de la Cour de Rome.

Telle fut l'origine des prétentions de la Cour de Rome sur les deux Siciles dans les interrègnes qui les désolèrent. Quelle époque de ses droits! celle où un Tuteur, surprenant ce titre à la foiblesse d'une mère superstitieuse, s'en sert pour devenir l'oppresseur du fils, & après avoir excommunié ceux qui méconnoissent sa Tutelle, cherche dans l'Europe à qui vendre l'héritage & les dépouilles de son pupille.

1198.

C'est à l'histoire d'Allemagne à peindre les vertus, les talens, les exploits & les malheurs de Frédéric deux; elle le montre portant dès le berceau le poids de la haîne des Papes, achetant deux fois son couronnement par le vœu forcé d'une Croisade; excommunié pour avoir différé son départ, excommunié de nouveau pour être parti excommunié, chargé d'un troisième anathême dans le temps où ce Prince délivroit les lieux Saints, déposé par une Bulle, appuyée d'une Croisade qu'un Pape en personne prêchoit contre lui dans la Chaire de Saint Pierre. Déposition dont l'inimitié ambitieuse du Pontife fit retentir l'Europe, & que son orgueil notifia même au Sultan de Babylone.

Frédéric excommunié & déposé.

La Sicile témoin, comme l'Empire, des infortunes de son Maître, le fut constamment des périls attachés à sa personne, dans le voisinage de son ennemi le plus implacable; elle le vit en butte aux fureurs & aux trahisons, dont l'ascendant sacré des Papes l'environnoit de toutes parts, chercher, au milieu d'une Garde Mahométane, un rempart inaccessible aux attentats de la superstition; après

après cinquante ans de malheurs causés par le Saint Siége, ce Prince mourut, & mourut absous.

Frédéric meurt en 1250.

Le Pape Innocent IV profita de la mort de son ennemi, pendant que Conrad, l'héritier du Trône, étoit en Allemagne. Il entre en Sicile comme dans un territoire de l'Eglise; excite à la révolte la Pouille, la Terre de Labour, & fait déclarer en sa faveur Naples & Capouë.

Mais Frédéric, habile à prévoir les desseins du Pontife qui venoit de l'absoudre, avoit nommé par son testament, Gouverneur de l'Italie en l'absence de Conrad, Mainfroy, son fils naturel, à qui il avoit donné la Principauté de Tarente.

Mainfroy est nommé Gouverneur du Royaume.

Dans ces siècles de barbarie, on se plaît à voir paroître un homme ambitieux sans crime, dissimulé sans bassesse, supérieur sans orgueil, qui conçoit un grand dessein, trace de loin son plan, se crée lui-même des obstacles qui retardent, mais assurent sa marche, amène ainsi tout ce qui l'entoure à son but, &, comme contraint, se fait entraîner où il aspire. Tel est Mainfroy. Caractère développé par les faits mêmes, & par les circonstances difficiles qui le formèrent sans doute. Chargé du Gouvernement pendant l'absence de Conrad, il prévoyoit, sans s'effrayer, la future jalousie de son frère & de son Maître; mais se préparant à souffrir des injustices qui pouvoient le conduire, il s'en frayoit le chemin par des exploits, par des vertus, qui lui concilioient l'estime des Grands, & l'amour du peuple.

Portrait de Mainfroy.

Conrad arrive, il trouve, grace à la valeur & aux soins de son frère, un Royaume tranquille pour récompense: envieux & persécuteur, il dépouille Mainfroy de ses Seigneuries, & chasse du Royaume les parens & les alliés maternels de ce rival cru dangereux.

Conrad, héritier de Frédéric, chasse Mainfroy de ses Etats.

Politique odieuse, & mal-adroite, utile aux desseins secrets d'un homme qui savoit profiter d'une humiliation comme d'un avantage, & dont le génie supérieur forçoit les autres à lui tenir compte de ce qu'il faisoit pour lui-même. En effet, Mainfroy, qui voyoit avec plaisir l'indignation publique se charger du soin de le venger, affectoit de répondre aux injustices nouvelles par des services nouveaux.

Tout va bientôt changer de face. Conrad meurt, ne laissant qu'un fils en bas-âge, nommé Conradin. Mainfroy fut accusé d'avoir empoisonné son frère; crime dont l'histoire n'offre aucune preuve, non plus que de l'emprisonnement de Frédéric son père, dont il eut la douleur de se voir charger. Dans l'absence des preuves, si l'on songe que le Pape, ennemi mortel de la Maison de Souabe, fut également accusé de ces deux crimes, croira-t-on Mainfroy coupable du

Conrad meurt, & laisse Conradin en bas-âge, héritier de son Royaume.

premier, en voyant Frédéric juſtifier ſon fils, &, dans ſon lit de mort, joindre à ſes derniers bienfaits le regret profond de ne pouvoir lui laiſſer un Trône ? Qui le croira coupable du ſecond quand ce même Pape, à l'inſtant de la mort de Conrad, s'avance en armes ſur le territoire de Naples, quand le Royaume entier regarde Mainfroy, dans ce moment de criſe, comme l'eſpoir de la Nation, & l'appelle à la Régence qu'il refuſe ? L'heure n'étoit pas venue, il vouloit un Empire, & n'attendoit que l'inſtant d'avouer ſon ambition. Il fait déclarer Régent du Royaume un Allemand (le Marquis d'Honnebruch) abſolument incapable de gouverner & propre à ſes deſſeins. D'Honnebruch ne peut ſuffire à ſa nouvelle dignité; l'Etat n'a qu'un Régent, il demande un Chef. Cependant le Pape s'eſt déclaré, il eſt en Italie, ſoulève les peuples, marche de conquêtes en conquêtes, s'eſt établi à Naples, tient déja la moitié du Royaume; le reſte n'attend que ſa préſence. La Sicile étoit perdue, & d'Honnebruch ne pouvoit la ſauver quand l'Etat alarmé vint prier Mainfroy de prendre la Régence. Il accepte alors, au nom de Conradin, un titre qu'il n'auroit pris ni plutôt ni plus tard.

Mainfroy accepte la Régence.

Le Régent marche aux ennemis, remporte une victoire ſignalée, entre dans la Pouille, ſoumet les villes rebelles. Innocent IV, honteux & indigné d'un ſuccès ſi rapide qui lui raviſſoit un Royaume dont il ſe croyoit déja poſſeſſeur, n'oſant s'expoſer ſur un champ de bataille, meurt dans ſon lit à Naples, de rage & de déſeſpoir. Mainfroy repaſſe en Sicile, où ſes grands deſſeins devoient s'accomplir. La Reine Eliſabeth, femme de Frédéric, craignant pour les jours de ſon fils Conradin, fit répandre le bruit de ſa mort.

Quels motifs pouvoient déterminer cette Princeſſe à commettre une telle imprudence, craignoit-elle pour ſon fils les vues ambitieuſes & les deſſeins ſecrets d'un oncle & d'un Régent ? Eliſabeth les ſervoit; elle perdoit ſon fils au lieu de le ſauver. Etoit-ce un mouvement de tendreſſe, un de ces preſſentimens maternels dont le cœur n'eſt pas maître ? Pourquoi donc ſe hâter de le faire revivre & de redemander ſon héritage ?

La Reine fait répandre la nouvelle de la mort de Conradin.

Quoi qu'il en ſoit, les Seigneurs & les Barons du Royaume n'eurent pas plutôt appris cette nouvelle, qu'ils vinrent trouver Mainfroy & le conjurèrent de monter ſur un Trône, où il étoit appellé par ſa naiſſance, par ſes exploits & par le Teſtament même de Frédéric. Il n'étoit ni du caractère ni de la politique du Régent de les prendre au mot. Il s'attendoit à de nouvelles ſollicitations encore plus preſſantes des Prélats & de la Nobleſſe; il les reçut avec complaiſance, ſe fit repréſenter ſes droits, raconter tous ſes titres, & ſe laiſſa couronner.

Mainfroy eſt couronné en 1258.

Elisabeth se repentit bientôt de sa fausse politique ou de ses timides précautions; elle fit reparoître son fils & redemanda son héritage au Prince de Tarente. Il n'étoit plus temps. Le Régent crut pouvoir garder le Royaume par droit de conquête & d'élection. La Reine alla porter ses plaintes au Saint-Siége, oppresseur de sa Maison.

Le Pape, qui n'attendoit qu'un murmure favorable pour se venger des mépris & de la valeur de Mainfroy, l'excommunia & mit son Royaume en interdit. Mais ce Prince, dont la famille sembloit être vouée aux foudres de Rome, regardoit l'excommunication comme un héritage des Princes de sa Maison; il n'en fut pas effrayé.

Le Pape Clément IV l'excommunie.

Clément IV alors possesseur du Siége Apostolique, & héritier de l'ambition des Papes, avoit juré la perte d'un ennemi si redoutable. Il publia des Croisades, mit le Royaume de Naples & de Sicile à l'encan & le fit offrir à presque tous les Souverains de l'Europe qui le refusèrent. C'étoit pour la seconde fois qu'un Pape promenoit en Europe un Royaume à vendre, & ne trouvoit pas d'acquéreur; étoit-ce de la Maison de Saint-Louis que devoit sortir l'acheteur d'un Empire dont le vendeur n'avoit pas le droit de disposer, & comment Saint Louis, qui avoit rejetté ce marché criminel, permit-il à Charles d'Anjou, son frère, de se rendre à la face de l'Europe le complice de *Clément* en acceptant ses offres illégitimes? Un ordre donné à Charles d'imiter ce refus juste & sage eût sauvé à la France & à l'Italie deux cents ans de guerres & d'infortunes.

Met le Royaume de Naples en interdit, & en offre la Couronne à tous les Souverains de l'Europe.

Charles d'Anjou, frère de St-Louis l'accepte.

Tandis que Mainfroy, occupé du soin de se défendre, lève des troupes, équipe des flottes & se dispose à repousser des frontières de son Royaume l'ennemi qui le marchande, son Royaume est vendu, par un traité entre le Pape & le Comte d'Anjou. 1265.

Le Comte arrive à Rome, y reçoit l'investiture des Etats qu'il alloit conquérir, entre en Italie où les Croisés le joignent de toutes parts. Le malheureux Mainfroy se voit trahi, abandonné de tous côtés. Il rassemble son courage & ses forces, & cherche le Comte usurpateur.

Reçoit l'investiture du Pape.

Les Croisés, armés par le Comte d'Anjou & bénis par l'Evêque d'Auxerre, se rangent en bataille dans la plaine appellée du *Champ Fleuri*, le combat s'engage, il ne dura qu'une heure & fut sanglant.

Mainfroy, à la tête de dix Chevaliers, dont l'ardeur répondoit à son courage, voit ses troupes plier de toutes parts. Il perd toute espérance. La valeur lui reste. Il se précipite au milieu des escadrons ennemis & meurt comme il avoit voulu vivre, en Roi.

Mainfroy est vaincu & tué en combattant. 1266.

Ainsi périt ce Prince extraordinaire, le premier dont l'ambition n'ait pas été criminelle & dont l'usurpation semble être légitime ; le seul dont la politique ait gagné les Sujets avant que sa valeur ait conquis le Royaume. Persécuté par un frère injuste, vendu par un Pape vindicatif, & vaincu par un Prince féroce, il fut sage dans ses humiliations, modéré dans ses succès, & grand dans ses revers. On trouva le corps du malheureux Prince quelques jours après la bataille. Le Comte *Jourdan*, son ami, se jette dessus & l'arrose de ses larmes. Le Comte d'Anjou lui refuse la sépulture, & Clément le fait jetter sur les bords du Marino aux confins du Royaume.

Charles d'Anjou, maître de la Sicile.

Cette victoire rendit Charles maître de la Sicile. Il fit son entrée à Naples avec Béatrix son épouse. Le peuple inconstant le reçoit en triomphe & lui prépare des fêtes lorsqu'il demande des bourreaux, & fait périr dans les supplices plusieurs Barons & Gentilshommes qui tenoient encore pour Mainfroy.

1269. Charles s'applaudissant de ses cruautés & de ses conquêtes, se voyoit enfin paisible possesseur de ses nouveaux Etats ; mais le sang qu'il fit répandre força bientôt ses Sujets à se croire encore ses ennemis.

Conradin, ce fils de l'imprudente & sensible Elisabeth, caché depuis son enfance au sein de l'Allemagne, à quinze ans deux fois détrôné, sans avoir porté la Couronne de ses ancêtres, voyant les peuples mécontens, les croit fidèles. On lui représente envain la double puissance d'un usurpateur qui le brave & d'un Pape qui le proscrit, il s'arrache des bras d'une mère en pleurs & court se montrer aux Provinces qui le reçoivent avec joie. Le jeune Frédéric, Duc d'Autriche & dernier espoir de sa Maison, renouvelle dans ce vil siècle l'exemple de ces amitiés héroïques consacrées dans l'antiquité, il veut suivre & suit la fortune de *Conradin* son ami, dont il plaignoit les malheurs, & partage avec lui les hasards d'une guerre qu'il croit trop juste pour être malheureuse.

Conradin paroît en Italie.

Sous cet auspice, Conradin se présente en Italie, son audace, sa jeunesse, ses droits, ses premiers succès lui font bientôt un parti redoutable. Le Pape qui commence à le craindre, l'excommunie : Charles le joint dans la Pouille & lui présente le combat.

Les jeunes Princes firent dans cette journée des actions dignes de leur naissance & de la justice de leur cause. L'armée Royale étoit en déroute ; on poursuivoit les fuyards. On se voyoit maître du champ de bataille, quand Charles sort d'un bois voisin, où la prudence d'un Chevalier François nommé *Alard de Saint-Valtry*, l'avoit caché ; il fond avec un corps de réserve sur les

les vainqueurs, les taille en pièces & leur arrache la victoire. *Conradin* échappe au carnage avec son ami; mais la trahison le fit bientôt tomber entre les mains du vainqueur. Le Comte fit jetter les malheureux Princes dans les prisons de Naples, d'où ils ne devoient sortir que pour marcher au supplice.

Offre le combat à Charles d'Anjou, est vaincu & fait prisonnier.

Le Pape de qui Charles tenoit la Sicile, en vendant les Etats du père, avoit proscrit la tête du fils, Arrêt horrible qui fut donné tranquillement comme un conseil. *S'il vit,* avoit dit le Pontife, *tu meurs, s'il meurt, tu vis.*

Le Comte d'Anjou fut fidèle au traité par lequel il s'étoit engagé à faire périr l'héritier légitime du Trône. Naples vit dresser un échafaud. *Conradin* & *Frédéric* que la prison avoit séparés, se revirent alors pour la dernière fois. Le Prince de Souabe se reprochoit la mort de son ami. Frédéric le console & monte le premier au supplice; ainsi l'avoit ordonné le Comte d'Anjou, qui, pour rendre aux yeux du généreux *Conradin* la mort plus cruelle que la mort même, vouloit qu'il fût teint du sang de son ami.

Ce Prince infortuné voit tomber à ses pieds la tête de Frédéric. Il la saisit & la baigne de ses pleurs. Il monte à son tour & paroît aux yeux du peuple qui fond en larmes. Conradin rassemble ses esprits, & agissant encore en Roi sur un échafaud dressé dans ses Etats, il jette son gant, nomme son oncle Pierre d'Aragon, héritier du Trône, s'écrie : *O ma mère! que ma mort va vous causer de chagrins*, & meurt.

Supplice de Conradin en 1270.

Pourquoi l'histoire, qui s'est chargée de tant de noms odieux, n'a-t-elle pas consacré celui du genéreux Chevalier qui osa ramasser le gant du Prince & porter en Espagne ce précieux gage dont *Pierre d'Aragon* sut profiter dans la suite.

Le Comte d'Anjou se voyoit après tant de meurtres & d'assassinats, paisible possesseur d'un Royaume qu'il avoit acquis par le fer & par le feu, mais qu'il ne sut pas gouverner. Les gibets, les bourreaux, les exactions en tout genre effrayoient les peuples, & la Sicile vit renaître les règnes désastreux de Guillaume premier & de Henri six, les Nérons de l'Italie moderne.

Le Comte d'Anjou règne en Sicile & s'y fait détester.

Au milieu de ces sanglantes exécutions, Charles demandoit au Saint Pere la permission d'envahir les Etats de l'Empereur. Et tandis que la Cour de Rome la lui refusoit, elle entroit elle-même dans la conspiration qui devoit ravir à Charles la plus belle partie de ses possessions. *Jean de Procida*, Seigneur d'une Isle de ce nom aux environs de Naples, banni pour son attachement

à la Maiſon de Souabe, avoit fait adopter ſon reſſentiment & ſa vengeance à preſque tous les Souverains. Après avoir négocié ſecrètement avec *Michel Paléologue*, Empereur d'Orient, & Pierre d'Aragon, il s'étoit rendu ſous un habit de Moine auprès du Pape Nicolas III, qui l'avoit reçu comme un Ambaſſadeur de l'Eſpagne & de l'Empire. Revenu en Sicile ſous ce même déguiſement, il s'occupoit alors à ſoulever les peuples & préparoit les eſprits à la révolte, pendant que Michel & Pierre, ſous différens prétextes, levoient des troupes & équipoient des flottes. Tout étoit concerté, quand un évènement imprévu hâta la révolution préparée par une Ligue de Rois & lui donna l'apparence d'une émeute populaire.

Vêpres Siciliennes, le 29 Mars 1282.

Le vingt-neuf Mars mil deux cent quatre-vingt-deux, à l'heure de Vêpres, un habitant violoit une Sicilienne; aux cris de cette femme le peuple accourt en foule. On maſſacre le coupable; c'eſt un François, le nom réveille la haîne; les têtes s'échauffent: on s'arme de toutes parts. A l'inſtant dans les rues, dans les places publiques, au ſein des maiſons, au pied des Autels, hommes, femmes, enfans, vieillards, huit mille François ſont égorgés. Palerme nage dans le ſang.

Cette horrible boucherie eſt le ſignal de la révolte, toute l'Iſle eſt ſous les armes, & tout ce qui porte le nom François eſt immolé. Ainſi finit la domination Françoiſe chez un peuple, qui venoit de voir maſſacrer ſes deux derniers Rois par un frère de Saint Louis.

Les Hiſtoriens qui tracent avec les couleurs les plus fortes le tableau des déſaſtres de la Sicile, qui la montrent réduite à l'état le plus affreux, déchue non-ſeulement de ſon ancienne ſplendeur, mais même de la ſituation déplorable où l'avoient miſe les cruautés d'Henri VI, regrettant le joug barbare de ſes anciens Maîtres, Grecs, Sarraſins, Normands, Allemands, dont les vexations n'avoient pu la porter à de telles extrémités, ces mêmes Hiſtoriens ſemblent chercher une cauſe étrangère à cette horrible vengeance. Cette vengeance eſt inouïe ſans doute & rien de cruel n'eſt juſte. Mais qui n'en voit la ſeule & véritable cauſe dans les excès atroces commis journellement par les François? Comment ne pas la voir dans leur tyrannie publique qui réunit & ligua contre eux les Grands de l'Etat appuyés enſuite par des Souverains étrangers, & dans leur tyrannie particulière & domeſtique qui mit la rage dans le cœur des peuples? En faut-il d'autre preuve que l'attentat même qui fut le ſignal du maſſacre? Le coupable ne devient-il pas l'accuſateur de ſa Nation? tandis qu'un autre François ſauvé, protégé même par les meurtriers, ſemble expliquer du moins, s'il ne l'excuſe en quelque ſorte, la fureur des

Siciliens? Il exiſte un homme juſte, *Guillaume de Porcelet*, François d'origine & Gouverneur de l'Iſle de Calafatimi; cet homme eſt ſeul excepté du maſſacre général; on le reſpecte & on s'empreſſe à lui fournir un bâtiment pour le reconduire dans ſa patrie. Ce décret tacite & unanime de tout un peuple qui révéroit l'innocence & l'intégrité d'un ſeul François, ſemble juſtifier la proſcription de tous les autres & renouveller contre leur mémoire l'arrêt exécuté contre leurs perſonnes.

Guillaume Porcelet eſt excepté ſeul du maſſacre & reconduit en France.

Charles étoit violent; à la nouvelle de la révolte & du carnage, il entre en fureur, & jurant d'exterminer la race Sicilienne, il vient mettre le ſiége devant Meſſine. Il étoit ſur le point de s'en rendre maître & de recouvrer la Sicile en vainqueur implacable, ſi la flotte d'Aragon ne fût venue ſecourir la ville aſſiégée & raſſurer l'Iſle malheureuſe. Le Comte d'Anjou forcé de lever le ſiége, eſt pourſuivi par l'Amiral *Loria*, perd vingt-neuf vaiſſeaux, en voit brûler trente à ſes yeux, & trop foible pour ſupporter la diſgrace qui le prive de ſa vengeance, il pleure d'impuiſſance & de rage.

Charles veut former le ſiége de Syracuſe.

Eſt repouſſé par l'Amiral Loria.

Pierre d'Aragon, maître de la mer & vainqueur de Charles, entre dans Meſſine aux acclamations du peuple, & bientôt la Sicile couronne dans ſon Libérateur l'oncle & l'héritier de *Conradin.*

Pierre d'Aragon, oncle & héritier de Conradin, eſt élu Roi de Sicile.

Charles vaincu, & n'ayant plus d'eſpoir dans ſes armes, cherche à ramener les peuples par ſa clémence. Il publie des amniſties, rétablit la Sicile dans tous ſes droits & tous ſes priviléges, étend même ſes bienfaits juſques ſur Naples: baſſe indulgence qui ne trompa & ne ramena perſonne. La Sicile qui le brave, mépriſe ſes dons perfides, & Naples ſeule en profite contre le gré du Tyran.

Ce Monarque s'apperçoit que la feinte eſt vaine, & renouvelle la guerre, il quitte ſes Etats, court en Provence pour chercher de l'argent & des troupes.

Pierre ſut profiter de ſon abſence. L'Amiral *Loria*, après s'être emparé de l'Iſle de Malte, ſe préſente au port de Naples & l'inſulte. Le jeune Prince de Salerne, à qui ſon père avoit recommandé la modération & la prudence, ſort avec ſoixante-dix galères pour repouſſer l'ennemi qui le brave: mais ayant plus de courage que d'expérience, il eſt fait priſonnier à la vue de ſes Sujets.

Loria, maître de l'héritier du Trône, impoſe des loix & redemande *Béatrix*, fille de *Mainfroy*, priſonnière au Château de l'Œuf, & menace les jours du Prince, ſi l'on refuſe de la rendre. *Loria* prévoyant le retour de Charles, revient avec Béatrix à Palerme où il laiſſe le Prince de Salerne en captivité.

Le peuple demandoit hautement la mort du fils de Charles, comme une juste représaille de la mort de Conradin. Mais on voit avec plaisir que *Constance*, qui commandoit en Sicile pendant l'absence du Roi, son époux, dédaignant de se venger du père sur un fils innocent, prit soin de soustraire le jeune Prince au ressentiment des Siciliens & le fit conduire en Aragon.

1285. Charles d'Anjou meurt accablé des malheurs qu'il s'est attiré par ses cruautés.

Cependant Charles arrive à Naples, son peuple est révolté, son fils est dans les fers, il se voit assailli de toutes parts, & ne respire que la vengeance. La vengeance lui échappe, il se préparoit au siége de Messine; on lui montre son fils dont on menace la tête s'il approche de la ville. Enfin accablé de malheurs qu'il ne peut imputer qu'à son ambition sanguinaire, il meurt à *Foggia* dans la Pouille, âgé de soixante & cinq ans, & ne laisse au Prince de Salerne, son héritier, que le Royaume de Naples.

CHAPITRE III.

La Sicile & le Royaume de Naples sont séparés.

C'est ainsi que les crimes de Charles d'Anjou, funestes à sa Maison presque autant qu'à lui-même, marquent la séparation des deux Royaumes.

Robert, Comte d'Artois, Régent du Royaume de Naples.

Naples, pendant que son Prince languit dans les fers, reste abandonnée à l'autorité de Robert, Comte d'Artois & du Cardinal de Sainte-Sabine. Charles d'Anjou, emportant au tombeau la douleur de laisser son unique héritier entre les mains de ses ennemis, crut devoir les nommer Régens par son Testament.

Pierre d'Aragon ne jouit pas long-temps de ses triomphes & de sa nouvelle Couronne. Se sentant proche de sa fin, il voulut assurer à ses fils la possession de la Sicile. Le Pape *Honorius* refuse aux Ambassadeurs de ce Prince l'investiture de son héritage & répond par une excommunication à la demande légitime du nouveau Roi.

Les Régens Napolitains appuyoient de leurs armes impuissantes la haîne ambitieuse du Pontife, qui se flattoit de l'autoriser bientôt par l'aveu &
1288. par le nom de *Charles deux d'Anjou*, que l'entremise d'Edouard, premier Roi d'Angleterre, venoit de tirer de sa prison. Mais il apprend que Charles, par le Traité, a reconnu *Jacques*, second fils de Pierre d'Aragon, pour Roi de Sicile.

Le Pape irrité renouvelle la guerre, force ce même Charles de réclamer la Couronne de Sicile à laquelle il venoit de renoncer par un Traité solemnel, excommunie Alphonse, frère de Jacques, pour avoir trempé dans ce crime & fait

croire

croire à tous les Princes de l'Italie qu'il peut ſeul annuller un Traité conclu entre deux Rois, par l'entremiſe d'un Souverain.

Voilà donc Charles, contraint au nom de la Religion d'être parjure, faiſant la guerre au Roi Jacques, contre ſa conſcience & la foi des ſermens, & vainqueur malgré lui-même, ménageant ſon ennemi dans ſes victoires pour ſe faire pardonner ſon infidélité.

Pendant cette guerre Alphonſe meurt; & Jacques, ſon frère, Souverain excommunié, de deux Royaumes en interdit, paſſe en Eſpagne pour ſe faire couronner Roi d'Aragon.

Jacques ſe voyoit deux puiſſans ennemis à combattre, Charles II, Roi de Naples, & Philippe-le-Bel. Le Pape avoit relevé le premier de la foi des ſermens comme d'un crime, & offroit au ſecond la Sicile pour le Comte de Valois, ſon fils. Cette dangereuſe poſition força Jacques à prendre le parti de ſacrifier un de ſes Etats pour ſe conſerver l'autre; il renonça à la Sicile en faveur du Roi de Naples.

Ce fut treize ans après les Vêpres Siciliennes, après treize ans d'une guerre défenſive & meurtrière, que cette Iſle malheureuſe apprit la nouvelle effrayante d'un Traité qui la rendoit à la Maiſon d'Anjou. Elle en frémit. La conſternation y fut générale, & cauſa le même effroi, que la nouvelle des Vêpres Siciliennes avoit produit chez la Nation qui en fut la victime. Les Etats aſſemblés en tumulte ſe hâtèrent d'élire pour leur Roi, *Frédéric*, 1296.
troiſième fils de Pierre d'Aragon.

Boniface ne fut pas plutôt informé de la nouvelle élection, qu'il accuſa de ſupercherie le nouveau Roi d'Aragon, & ſe crut trompé parce qu'il n'étoit pas obéi. Jacques courut à Rome diſſuader le Pontife, & pour le convaincre de ſon innocence, il ordonna à tous ſes Catalans & à ſes Aragonois de ſortir de Sicile. *Blaſe d'Allagon* ſe refuſa à cet ordre dicté par la foibleſſe & parut à la tête d'une armée redoutable, croyant ſon maître trop puiſſant pour n'être pas légitime. Ce fut par un procédé auſſi généreux que ce grand Général fit un devoir aux principaux Aragonois de ſuivre ſon exemple.

Le peuple Sicilien, préférant l'excommunication à la tyrannie, juroit à ſon Prince de lui conſerver la Couronne au prix de ſon ſang, & Frédéric garda généreuſement un Royaume qu'il ne pouvoit céder ſans ingratitude envers ſon peuple.

Le Pape voyant que Charles, malgré ſes victoires, déſiroit toujours la paix, & que Frédéric, malgré ſes défaites, trouvoit ſans ceſſe dans l'amour de ſes peuples des reſſources inépuiſables pour la guerre, craignit que

l'accommodement ne ſe conclût ſans ſa participation. Il s'annonce alors en Médiateur ; mais ſe faiſant de ce titre même une arme nouvelle contre le Roi de Sicile, & cherchant le moyen d'ébranler la fidélité de ſes Sujets, il envoye à Meſſine le Chevalier *Calamandra* ſur un vaiſſeau chargé de pardons & d'indulgences promiſes à la rebellion. Ruſe odieuſe & inutile. L'Amiral Sicilien *Loria* refuſe l'entrée du port à ce dangereux navire, & répond par des ſignaux de guerre à ce ridicule Envoyé de paix. Ce fut le dernier ſervice que cet Amiral rendit à ſa Patrie, qu'il va bientôt trahir pour paſſer au Service étranger.

Alors Boniface, perdant toute retenue, défend à Charles de ſonger à la paix, & cherche à Frédéric un nouvel ennemi dans la perſonne de Jacques d'Aragon, ſon frère, qu'il arme enfin contre lui.

La flotte de Frédéric eſt enveloppée & vaincue, au Cap d'Irlande, mais le vainqueur lui-même, prévoyant une victoire aſſurée, avoit, par un ſecret avis, prévenu le Prince du danger qu'il couroit ſur ſa flotte : générosité qu'il exerçoit à l'inſçu du Pape & que méritoit Frédéric, qui dans la guerre même oſa croire au conſeil d'un frère forcé d'être ſon ennemi.

Frédéric, plus heureux ſur terre, remporte une victoire & fait priſonnier Philippe, Prince de Tarente, fils de Charles d'Anjou. Malgré ce dernier avantage il demande la paix, unique deſir des Princes, unique eſpoir des peuples ; le Pape s'y oppoſe. Boniface appelle en Italie le Comte de Valois, & flattant les vaines eſpérances de Marguerite *de Courtenay*, ſa femme, à la Couronne de Conſtantinople, il promet à ce Prince un Trône imaginaire, s'il veut participer au crime d'une uſurpation réelle.

En effet le Comte arrive en Italie avec une armée formidable, & ſecondé de Loria qui avoit paſſé au parti Napolitain & du Duc de Calabre, ſecond fils de Charles, il fait une deſcente en Sicile. *Frédéric*, ſeul avec ſon peuple, réſiſte de toutes parts. L'armée ennemie ſe conſume ; la peſte y joint ſes ravages, & le Comte de Valois s'en retourne avec opprobre, Guerrier ſans talens, incapable à la fois de ravir une Couronne & indigne de la porter.

1302. La paix ſe conclut enfin, & dans le Traité qui portoit que la Sicile retourneroit à Charles ou à ſes héritiers, après la mort de Frédéric, on remarque la condition que le Pape impoſe à ce dernier, de régner ſous le nom de Roi de *Trinacrie*.

Que prétendoit Boniface ? Son orgueil croyoit-il s'épargner une humiliation, en donnant aux Etats que ſon ennemi conſervoit, le nom que la Sicile portoit aux temps fabuleux ?

Pendant ce long période, l'hiſtoire particulière de Naples n'offre rien de remarquable. Ce Royaume perdit avec regret Charles deux, le plus juſte & le plus infortuné de ſes Rois. Il étoit âgé de ſoixante-trois ans. Il en avoit régné vingt-quatre, après une longue captivité, à laquelle ce Prince n'auroit peut-être jamais renoncé s'il eût prévu l'injuſtice de trois Papes conſécutifs, & les mêmes malheurs dont ſon père avoit été accablé. 1309.

Que penſer de cette ſuite de Papes, dynaſtie ſingulière de Souverains étrangers l'un à l'autre, travaillant ſans relâche pour des Succeſſeurs inconnus, adoptant, près de la tombe, un ſyſtême d'ambition uſurpatrice qu'ils ſoutiennent par des parjures & par des crimes, & auquel ils immolent, pour la plupart, les reſtes d'une longue vie dévouée juſqu'alors à la vertu.

Robert, Duc de Calabre, Roi de Naples.

Charles avoit laiſſé par ſon Teſtament la Couronne de Naples à *Robert*, Duc de Calabre, l'un de ſes fils. Ce Prince, occupé du bonheur de ſes peuples, veilloit au gouvernement intérieur de ſes Etats, quand Frédéric de Sicile, ligué avec l'Empereur Henri VII & commandant la flotte combinée de Gênes & de Piſe, vient deſcendre en Calabre & y commet des hoſtilités qu'il auroit pouſſées plus loin, ſans la mort de l'Empereur ſon puiſſant allié. Le Roi de Naples vengea cette injure par une deſcente en Sicile, expédition inutile & malheureuſe, ſuivie bientôt de la mort d'un fils tendrement aimé. Telle étoit l'eſtime de *Robert* pour le Prince, qu'en apprenant ſa mort, il s'écria : *la Couronne eſt tombée de deſſus ma tête.*

Jeanne, 1re. fille de Robert.

Le Roi de Naples, privé de ſon unique héritier, donna tous ſes ſoins à l'éducation de ſa petite-fille, la célèbre *Jeanne*. Mais cet aïeul ſi tendre préparoit, ſans le ſavoir, les malheurs de la jeune Princeſſe ; il vouloit faire rentrer la Couronne dans la branche à qui elle devoit appartenir, il fit épouſer à Jeanne, *André ſecond, fils de Charobert*, Roi de Hongrie, ſon neveu ; le Prince & l'Infante, âgés l'un & l'autre de ſept ans, furent fiancés. Le Roi Charobert fit accompagner ſon fils d'un certain nombre de Seigneurs Hongrois, ſes Gentilshommes, & du Moine *Robert*, ſon Gouverneur. *André* prit à Naples le nom de Duc de Calabre.

1333. Epouſe André, fils de Charobert, Roi de Hongrie.

Cependant le Roi de Naples affligé de la foibleſſe & même de l'imbécillité du jeune André, déſigné ſon Succeſſeur, preſſentant les intrigues du Moine Robert & du parti Hongrois, engagea ſes peuples par ferment à ne reconnoître que *Jeanne*, ſa fille, pour leur Souveraine, & déclara par ſon Teſtament qu'elle régneroit ſeule.

Jeanne après la mort de Robert, ſon aïeul, ne fut pas long-temps à s'appercevoir qu'il avoit tout prévu ; mais jeune encore, trop foible pour répondre

à ses sages précautions & soutenir ses droits, en conservant toujours le nom de Reine, elle en perdit bientôt l'autorité. Le Pape, abusant de ces dissentions conjugales qu'il croyoit favorables à ses desseins, protège le Moine & le parti Hongrois, contre les droits de la Reine & le Testament de son aïeul; il publie une Bulle pour le couronnement du jeune André, politique funeste & intéressée qui devoit entraîner la ruine du Royaume.

Charles de Durazzo, Prince du Sang Royal, s'étoit rangé du parti de la Reine & des autres Princes; les Barons même, indignés de la Puissance Hongroise, avoient suivi son exemple. Tous s'étoient promis de prévenir les desseins de la Cour de Rome & de se défaire du Prince imbécille qu'on alloit couronner. Le jour de la cérémonie approchoit. *André* fut assassiné au sortir de la chambre de la Reine à *Averse* où étoit la Cour. On l'étrangla & son corps fut jetté par une fenêtre.

1345. André est assassiné à Averse.

La Reine, à dix-huit ans, veuve ainsi d'un Prince qu'elle n'aimoit pas, entendit les rumeurs & les soupçons du peuple; & tandis que le Moine Robert & les Hongrois étoient encore dans la consternation, elle assemble son Conseil, se justifie avec éloquence, & fait informer sur un crime qui venoit de se commettre presque sous ses yeux.

Deux Gentilshommes peut-être innocens, furent punis de mort. Le Pape veut connoître d'un attentat, suite funeste de sa Bulle. Jeanne, loin de s'y opposer, envoye même à Louis, Roi de Hongrie & frère d'André, un Ambassadeur, & se remarie bientôt à *Louis*, frère de *Robert*, Prince de *Tarente*, fils de *Charles deux*.

Jeanne épouse Louis, Prince de Tarente.

Mais le Roi de Hongrie s'avance en Italie avec une armée formidable, faisant porter à la tête de ses troupes un étendard noir sur lequel on avoit représenté la fin tragique de son malheureux frère. Jeanne épouvantée, assemble son Conseil, & jugeant que le vengeur est inflexible, elle se retire en Provence avec son nouvel époux, laissant à Naples son fils *Charobert*, âgé de trois ans, pour désarmer, s'il se peut, le vainqueur.

Le Roi de Hongrie descend en Italie.

Louis, dont l'étendard annonce les projets, ne trouvant point de résistance, poursuit sa marche. Les villes lui font présenter leurs clefs, il y met des garnisons, sème par-tout l'épouvante; tout reste immobile à son aspect. Son armée s'arrête aux environs d'Averse. Louis reçoit au Château le Duc de Durazzo & tous les Seigneurs qui viennent à sa rencontre, portant avec eux l'enfant Charobert dans son berceau; il passe avec eux dans la galerie; le signal est donné, les troupes Hongroises se rangent en bataille; appareil de terreur! Louis s'informe du lieu de l'assassinat, & quelle est la fenêtre fatale. On

On lui montre l'un & l'autre. Le Roi tire une lettre que Charles, Duc de Durrazo avoit écrite & qui dépoſoit contre lui; il ordonne qu'on étrangle ce Prince, & que ſon corps ſoit jetté par la fenêtre, où celui d'André, ſon frère, avoit paſſé : il ſort à l'inſtant d'Averſe & marche à Naples. Le peuple en foule s'empreſſe à lui offrir les honneurs dûs à ſon rang; il les refuſe, fait raſer les maiſons des Princes du Sang, ſéjourne deux mois à Naples, en paſſe deux autres à parcourir ce Royaume, laiſſe des Officiers dans toutes les places & retourne en Hongrie. 1347.

Venge la mort de ſon malheureux frère & fait jetter Durazzo par une fenêtre.

La Reine cependant étoit venue trouver le Pape à Avignon; elle y plaida ſa cauſe en public, & le Pontife reconnut ſon innocence. Il envoya même au Roi de Hongrie un Légat dont il connoiſſoit l'éloquence & l'adreſſe. Mais Louis, maître de Naples, après la mort du jeune Charobert, devoit être d'autant plus inflexible, que la politique & l'ambition ſe joignoient alors à la vengeance.

Telle fut pourtant l'habileté du Légat Négociateur, ou peut-être le noble déſintéreſſement de Louis, que Jeanne obtint la permiſſion de rentrer dans ſes Etats.

Jeanne rentre dans ſes Etats.

La Reine, dans le beſoin d'argent où elle étoit, vendit Avignon au Pape pour quatre-vingt mille florins d'or de Provence. Boniface ſe doutant bien que le prix modique d'une acquiſition ſi importante donneroit lieu à des réflexions déſavantageuſes, eut ſoin de prêter aux intentions de Jeanne un motif religieux, indiqué par ces paroles : *Plus heureux celui qui donne que celui qui reçoit*; adroite citation de l'Ecriture Sainte; mais qui par malheur, aux yeux de la politique mondaine, ne lève pas entièrement les ſoupçons ſur l'intégrité des Juges & l'innocence de Jeanne. 1348.

Vend Avignon au Pape.

La Reine, avec les quatre-vingt mille florins du Pape, vint deſcendre au Château de l'Œuf, ſeule place qui lui reſtât dans ſon Royaume. Les Napolitains la revirent avec joie; & le Roi de Hongrie ayant rappellé ſes troupes & conſenti à la paix, Jeanne & Louis, ſon époux, ſe firent couronner dans leur ville capitale.

Pendant les troubles de Naples, la Sicile livrée aux factions des *Palices* & des *Clermonts*, Princes du Sang révoltés, n'avoit pas été plus tranquille. L'*Infant D. Juan*, dont la Régence habile avoit dompté & puni les ſéditieux vendus à la Maiſon de Naples, avoit malgré le Pape & les Factieux, négocié la paix avec la Reine Jeanne, tandis que le Roi de Hongrie lui diſputoit à elle-même ſa Couronne. Il ſe voit forcé d'appeller un Evêque étranger pour le Sacre du jeune Louis, les Prélats du Royaume refuſant leur miniſtère à leur Souverain.

La Sicile livrée à de nouvelles factions.

Après la mort de l'Infant, nouvelles calamités; le nouveau Régent, le célèbre *Blaze d'Allagon*, trouve dans la Reine mère un appui des *Clermonts* & des *Pallices*. Il voit sa Souveraine favoriser ses ennemis personnels, protéger les factions, ne trouver qu'un ennemi dans le soutien de la Couronne & lui défendre de pénétrer dans le Royaume. Cet ordre imprudent devient pour les deux partis un signal de carnage & de cruautés. Division générale; tout respire la guerre, & le peuple épouvanté déserte la Patrie pour se retirer dans la Sardaigne & dans la Calabre.

On se flattoit que la prochaine majorité du Roi, réunissant tous les partis, alloit rendre le repos à l'Etat & dépouiller *Palice* d'un pouvoir dont il avoit
1353. trop abusé. Vaine espérance: il jouit de la faveur & de l'amitié de son jeune Maître, dont le nom va consacrer sa puissance; le peuple désespéré ne voit plus dans son Roi qu'un instrument de la tyrannie de Palice, & qu'un Chef de la faction élevée contre un Régent choisi par la Noblesse & estimé de la Nation.

Palice avoit osé persuader au Roi de convoquer les Etats à Messine. Tout Palerme assiége le Palais, demande la mort du Ministre criminel, force les portes de la Maison Royale, & massacre Palice, presque sous les yeux de son Maître.

Alors le désordre est au comble. Les Clermonts refusent d'obéir au Roi, & protégeant la révolte de plusieurs villes du Royaume, ils appellent en Sicile la Reine Jeanne & Louis son époux. Cent douze places vendues ou surprises arborent l'étendard de Naples; & l'Europe, les yeux ouverts sur cette Isle malheureuse, juge de l'excès de ses calamités, en la voyant sacrifier sa haîne pour le nom d'Anjou, & prête à passer sous les loix de cette Maison détestée.

Le jeune *Louis de Sicile* meurt: *Frédéric*, son frère, lui succède, Prince âgé de quatorze ans. Son règne n'est qu'une suite de désastres sous la Régence de sa sœur, simple Religieuse incapable de gouverner un Monastère & qui se trouve à la tête de l'Etat.

Jeanne de Naples & son époux entrent en triomphe à Messine & *Frédéric* va perdre la Sicile. Mais il existe un homme qui veille sur sa destinée. *Blaze d'Allagon* attaque l'escadre Napolitaine, la disperse, & malgré ses blessures, va battre sur terre le Général qui assiége la place, sauvant ainsi par deux victoires en un jour la Sicile & son Roi. Ses succès amènent un paix générale que le Pape ratifie enfin ne pouvant plus s'y opposer.

Jeanne, de retour dans ses Etats, veuve de Louis, veuve encore du jeune

Prince *de Majorque*, car ſes maris ſe ſuccèdent rapidement, épouſe en quatrième nôces le *jeune Othon*, Duc de *Brunſwick*, mariage imprudent qui ſembloit annuller l'adoption qu'elle avoit faite de *Charles de Durazzo*; c'étoit en effet l'écarter du Trône attaché aux droits de la Princeſſe *Marguerite*, ſa femme, héritière de Naples, & la naiſſance d'un fils qu'elle venoit de lui donner rendoit cette injure plus ſenſible & plus amère.

Le Pape voyant matière à de nouveaux troubles, excité par l'intérêt de donner à ſon neveu la Principauté de Capoue & par l'orgueil de diſpoſer d'un Royaume, ſert les projets de *Durazzo*. Il excommunie Jeanne, donne 1380.
à Charles l'inveſtiture du Royaume de Naples par une Bulle que le Roi de Hongrie devoit protéger de ſes armes. Jeanne effrayée, cherche un appui dans la Maiſon de France, en adoptant pour nouvel héritier Louis, Duc d'Anjou. *Charles de Durazzo*, maître de la capitale & du Royaume pendant que l'armée d'Othon eſt campée aux environs de Naples, tient la Reine aſſiégée dans le Château neuf & la force de capituler à cinq jours de trève. Le cinquième jour expire, le Prince Othon préſente alors la bataille à Durazzo, il eſt vaincu & fait priſonnier. La Reine ſe rend au vainqueur, qui envoye conſulter Louis de Hongrie ſur le traitement qu'il doit lui faire. C'étoit demander la mort de *Jeanne*, *Louis* inflexible, toujours obſtiné à la croire coupable du meurtre d'*André*, ſon frère, prononce contre elle un arrêt de mort dont Durazzo ſe rend exécuteur.

Mort de la Reine Jeanne Ire. 1382.

Bientôt le Pape, mécontent du nouveau Roi, qui ſans doute n'avoit point aſſez payé ſes ſervices, appelle un autre *Duc d'Anjou* en Italie. Ce Prince paroît à la tête d'une puiſſante armée & s'annonce par des ſuccès rapides. Mais tout change encore. *Durazzo* ſent la néceſſité de ramener le Pape; c'eſt ce qu'il fait par un Traité avantageux pour la Cour de Rome. Alors le Saint Père excommunie ce même Duc d'Anjou dont il venoit de ſe ſervir, publie une Croiſade contre lui & promet des Indulgences à quiconque tournera ſes armes contre ce Prince. Durazzo, paiſible poſſeſſeur du Trône, va briguer celui de Hongrie vacant par la mort du Roi Louis & périt dans les troubles de ce Royaume, livré comme celui de Naples aux fureurs des diſſentions inteſtines.

Marguerite, veuve de Durazzo, plus incapable de gouverner que Jeanne elle-même, fait proclamer Roi ſon fils & oſe ſe charger de la Régence. Dans l'anarchie intolérable, fruit de ſon incapacité & de celle de ſes Miniſtres, ſes peuples forcés de ſe gouverner eux-mêmes, ſe créent une Magiſtrature, ſous le nom des *huit Seigneurs du bon Gouvernement*. C'étoit le temps du

Anarchie. Magiſtrature créée ſous le nom des 8 Seigneurs du bon Gouvernement. grand ſchiſme qui produiſit tant d'anti-Papes. Ces huit Seigneurs reconnoiſſent pour Roi de Naples le fils du précédent Duc d'Anjou, attiré comme ſon père en Italie par Clément, Pape d'Avignon. Ce Pontife lui avoit donné l'inveſtiture du Royaume de Naples à l'excluſion de Ladiſlas ſoutenu par Boniface II, onzième Pape de Rome. Moment curieux de l'hiſtoire où l'on voit deux Princes ſe diſputer un Royaume, à la ſolde l'un & l'autre de deux Pontifes qui ſe diſputent la Thiare. Ce fut *Ladiſlas* & le Pape Romain qui l'emportèrent ſur *Louis d'Anjou* & ſon Pape d'Avignon. Sa mort, effet d'une vengeance vile

1414. & atroce (1), laiſſe le Trône à *Jeanne deux*, ſa ſœur.

Jeanne deux monte ſur le Trône de Naples. Jeanne, dont les mœurs influèrent ſur les révolutions du Gouvernement, étoit déja connue par des foibleſſes avant de monter ſur le Trône. Le rapprochement des différens traits relatifs à ſon règne & conſacrés par les Hiſtoriens de Naples, forment un tableau aſſez ſemblable à celui que préſentent quelques-uns de ces Romans françois fondés ſur le mélange de la galanterie & des intrigues de Cour. L'hiſtoire contemporaine, en parlant de cette Princeſſe qui deſcendoit quelquefois de ſon rang, eſt forcée de deſcendre elle-même de ſa dignité.

Pandolphe Alopo, amant choiſi dans un ordre inférieur, & devenu trop rapidement grand-Sénéchal du Royaume, ne ſut pas ſe faire pardonner les bontés de ſa Souveraine. *Jeanne*, ſoit pour appaiſer les murmures du peuple, ſoit pour aſſurer la tranquillité de l'Etat, prit le parti de ſe marier. *Jacques, Comte de la Marche*, Prince de la Maiſon de France, fut l'époux qu'elle préféra. Il devoit, aux termes du Traité, s'en tenir au titre de Gouverneur-Général du Royaume. Mais la flatterie ou le mécontentement des Seigneurs députés par la Cour de Naples pour aller au-devant de ce Prince, lui donna le nom de Roi, & trompa de cette manière les précautions & la politique de la Reine.

1415. Jacques diſtingue parmi les Députés *Jules-Céſar de Capouë*. Ce Seigneur, excité par le mouvement d'une reconnoiſſance indiſcrète, ou par le deſir de devancer dans la confiance de *Jacques* les courtiſans, ſes rivaux, apprit au Comte de la Marche les préférences dont la Reine, ſon épouſe, honoroit depuis long-temps *Pandolphe Alopo*.

Jeanne, informée de l'empreſſement des Seigneurs à ſe donner un Maître,

---

(1) Ce Prince aimoit la fille d'un Médecin de Pérouſe. Le père gagné, dit-on, par les Florentins, donna à ſa fille un mouchoir dont le contact devoit irriter les deſirs & même fixer le cœur de ſon amant. Ladiſlas & ſa maitreſſe furent également victimes de cette ruſe abominable. Ils moururent l'un & l'autre d'une maladie de langueur.

crut

crut devoir confirmer, dans une assemblée publique de la Noblesse, le titre que le Comte de la Marche, son époux, venoit de recevoir en arrivant.

Jacques fut donc proclamé Roi. Son premier acte de Souveraineté fut de condamner *Pandolphe* à perdre la tête sur un échafaud. Il se donnoit pour venger des injures antérieures à son mariage des soins qu'il eût mieux valu rendre pour en prévenir de nouvelles. Des Lecteurs François sont affligés de voir un Prince de leur Nation se souiller d'une cruauté que suivit bientôt un ridicule, augmenté encore, comme on le verra, par la perte d'une Couronne.

La Reine dissimula son ressentiment. Surveillée par un vieil Officier François, elle attendoit de ses disgraces le retour de la faveur du peuple Napolitain, étonné d'une jalousie françoise. La Cour revint la première. Les Seigneurs qui depuis la chûte de *Pandolphe* s'étoient flattés d'obtenir les premières places, s'indignèrent de les voir toutes accordées à la Nation du Prince. Ils s'apperçurent alors que Jeanne étoit captive & trop étroitement gardée, on le fit remarquer au peuple.

En ce moment *Jules-César de Capouë*, qui croyoit sans doute avoir de grands droits à la reconnoissance du Prince, & mécontent de se voir oublié, forme contre le Roi une conspiration que son imprudence confie à la Reine. Il espéroit que Jeanne lui pardonneroit, en faveur d'une conjuration formée contre son mari, la confidence faite autrefois contre son honneur à ce mari même. Mais la Reine accordant l'intérêt de son ressentiment avec celui de sa délivrance, obtient sa liberté, en immolant César & son secret, & en avertissant le Roi d'un attentat dont elle sut lui ménager une preuve incontestable.

Le criminel est puni, & la Reine libre, un moment, se hâte de paroître en public, le peuple la revoit avec joie; on craint une détention nouvelle, on s'empare de sa personne; & tandis que la multitude demande à grands cris la liberté de Jeanne, les Grands mêlant leur intérêt particulier à la rumeur populaire, demandent impérieusement les premières charges de la Couronne.

Le Roi, forcé de capituler, accorde tout. Parmi les Seigneurs Napolitains que ce Monarque venoit d'honorer de dignités nouvelles, parut *Caraccioli*, élevé au rang de grand-Sénéchal. Il réunissoit tous les dons de la figure & de l'esprit. Le choix de la Reine, car il falloit un choix, se décida pour *Caraccioli*, & sa passion devint publique.

L'adreſſe du Favori, habile à ménager les Grands, à s'aſſurer du peuple, mit bientôt le Roi dans les fers de ſon épouſe, & ſon appartement devint ſa priſon. Mais abuſant alors de l'accroiſſement de ſon crédit, bientôt ſon pouvoir chancèle ; le peuple tourne contre l'amant le même reſſentiment qu'il venoit de montrer contre l'époux. La Cour de Naples députe au Roi de France : & croira-t-on que ce Monarque s'adreſſe au Pape pour venger l'injure faite à un Prince de ſa Maiſon ?

Caraccioli prévoit l'orage ; mais ne paroiſſant s'occuper que des intérêts de la Reine, devenus les ſiens, il prend le parti de s'immoler, & trompant ſes ennemis, il dicte lui-même l'arrêt de ſon exil, le Roi Jacques étant toujours détenu.

Du lieu de ſa retraite, cet adroit Courtiſan parvint à regagner la confiance du Pape & à raſſurer les Princes du Sang ; il reparoît l'année ſuivante à la Cour, & fait couronner publiquement ſa Souveraine, ſans que le nom de ſon époux ſoit prononcé, excluſion tacite, mais cruelle qui le vengeoit d'un Souverain, ſon rival.

Le Roi Jacques avili par une longue captivité, haï de la Reine & mépriſé de ſon peuple, libre enfin, repaſſe en France, Comte de la Marche, & va mourir Moine au fond d'un Cloître.

On appelle contre le pouvoir de *Caraccioli*, appuyé de la Reine, un *Louis trois*, Duc d'Anjou, contre lequel Jeanne appelle à ſon tour *Alphonſe*, Roi d'Aragon & de Sicile qu'elle adopte pour ſon héritier : mais bientôt elle eſt forcée d'adopter contre cet Alphonſe, ce même Louis trois qui venoit d'être battu par lui ; alternatives d'adoptions qui furent plus funeſtes à Jeanne que la variété de ſes galanteries.

Caraccioli, Grand-Sénéchal du Royaume de Naples & Amant de la Reine, eſt aſſaſſiné.

Après ces troubles où s'étoit conſumée la jeuneſſe de la Souveraine & du Favori, le Favori n'aimant plus, n'étant plus aimé, eut l'imprudence de ſe croire encore néceſſaire. Un jour, il exigeoit de Jeanne une grace nouvelle & la demandoit avec fierté. Surpris d'un refus, le premier qu'il eût reçu d'elle, il ſe livra à toute la violence de ſon emportement, & la Reine porta les marques d'un outrage impardonnable à l'amour même. Les Courtiſans obtinrent de la Reine l'ordre d'arrêter ſon ancien Favori.

La Reine Jeanne meurt en 1442.

La haîne publique alla plus loin que ſon ordre, & Caraccioli fut maſſacré. La Reine ne lui ſurvécut pas long-temps. Avant de mourir elle avoit vu deſcendre au tombeau Louis trois d'Anjou dont elle s'étoit fait un appui par adoption contre Alphonſe également adopté par elle. Son Teſtament ſubſtitua à Louis trois d'Anjou, *René*, ſon frère. C'eſt ce même René, qui depuis chaſſé

du Royaume de Naples par Alphonſe, & paſſant dans ſa fuite par Florence, eut la foibleſſe de recevoir du Pape l'inveſtiture d'une Couronne qu'on venoit de lui ravir.

CHAPITRE IV.

APRÈS la mort de Jeanne deux & la retraite de René d'Anjou, Alphonſe, déja Roi d'Aragon & de Sicile, devenoit encore poſſeſſeur de Naples. Deux fois il avoit été adopté par Jeanne, mais le fruit de cette double adoption lui étoit ravi par les droits que le Pape & le Teſtament de la Reine avoient donné à René d'Anjou. Les armes à la main, il veut annuller le choix de la Reine, ſon Teſtament & l'inveſtiture du Pontife en faveur de la Maiſon d'Anjou : & en Souverain habile, il légitima les droits de la force par le ſceau de l'autorité Pontificale toujours impoſante en Italie. Il fit demander en même-temps l'inveſtiture de Naples à Eugène de Rome & à Félix cinq d'Avignon, promettant de reconnoître pour Pape le premier qui le reconnoîtroit pour Roi. Félix ſe trouvoit lié aux intérêts d'Anjou & attendoit tout de la France ; ce fut donc Eugène qui, profitant des offres d'Alphonſe, ratifia par une Bulle ſes premières adoptions & ſa dernière conquête.

Les deux Royaumes de Sicile & de Naples ſont réunis.

Alphonſe d'Aragon eſt reconnu Roi par le Pape Eugène.

La Sicile gouvernée par des Vice-Rois, ſous un Prince aſſez puiſſant pour maintenir la paix, aſſez éclairé pour protéger les arts, jouiſſoit depuis quelques années d'une heureuſe tranquillité & d'une ſituation floriſſante. Naples partagea bientôt la même félicité & dut aux ſoins du Monarque qui préféroit le ſéjour de cette ville, pluſieurs de ſes embelliſſemens : Naples & la Sicile reſpirèrent donc ſous un Prince, ami de ſes peuples, des loix & des lettres, refuge & protecteur des Savans qui s'exiloient en foule de Conſtantinople, & dont il ſauva même quelques-uns des bûchers de l'Inquiſition. Aragonois, Siciliens, Napolitains, tous ſe crurent Compatriotes ſous un Monarque qui partageoit entre eux ſes ſoins & ſa préſence & qui ſuffiſoit au bonheur de tant de peuples. Il s'en occupa d'autant plus conſtamment, qu'une fois établi ſur le Trône, il eut moins que ſes Prédéceſſeurs à lutter contre l'ambition des Papes & qu'il put être bienfaiſant avec ſécurité ; c'eſt de ſon temps que monta ſur la Chaire de Saint Pierre le vertueux Nicolas V, élu malgré lui-même, homme à jamais reſpectable, qui, après le ſchiſme d'Occident, nomma Doyen du Sacré Collége ſon Concurrent détrôné, l'anti-Pape Félix. Ce Pontife dédaignant le faux honneur de briller dans les faſtes de la Cour de Rome parmi

1450.

Nicolas V, Pape vertueux.

les Papes soutiens de l'ambition Pontificale, lui préféra l'honneur véritable de laisser un nom cher à l'humanité. Il partagea avec Alphonse la gloire de faire oublier à l'Italie les calamités qui l'affligeoient depuis long-temps, mais comme si le Royaume de Naples eût été destiné à expier, par un des fléaux de la nature, la tranquillité dont il jouissoit sous Alphonse, un affreux tremblement de terre engloutit cent mille de ses Sujets (1).

Mort d'Alphonse en 1458.

Ce désastre fut bientôt suivi de la mort d'Alphonse, Monarque vraiment digne de l'être, à la mémoire duquel on ne peut reprocher que quelques foiblesses, entre autres celle qu'il eut pour Ferdinand, son fils naturel. Il l'avoit nommé son Successeur, & avoit obtenu pour lui une Bulle d'investiture peu de temps avant sa mort, laissant à son frère Don Juan, déja Roi de Navarre, l'Aragon & la Sicile. Ce fut une faute qui fit après lui le malheur du Royaume de Naples, que Dom Juan auroit pu protéger de toute la puissance Aragonoise & Sicilienne; c'étoit le seul moyen d'en imposer à l'ambition des Papes. En effet Calixte trois, qui après la mort de Nicolas cinq, avoit repris l'ancien systême Pontifical, & qui avoit déja inquiété les dernières années d'Alphonse, préparoit de nouvelles traverses à Ferdinand, possesseur d'un seul Royaume abandonné à lui-même. Dès-lors la branche Napolitaine d'Aragon devint l'objet de la jalousie des Pontifes, encouragés par l'espérance de consommer sa ruine. Calixte rappelle en Italie René & Jean d'Anjou; il fomente, il irrite les troubles intérieurs du Royaume, & pousse l'emportement jusqu'à soulever contre Ferdinand la Puissance Ottomane.

Calixte trois, nouveau Pontife, renouvelle les troubles en appellant encore la Maison d'Anjou au Trône de Naples.

Scanderberg vient au secours de Ferdinand, Roi de Naples.

Le Roi de Naples alloit succomber sous tant d'ennemis, lorsque le fameux Scanderberg se rappellant les grands services qu'il avoit reçu du père de ce Prince vola à son secours, & le délivra de tant de Puissances liguées pour la ruine de ses Etats. Après cette espèce de triomphe, le Monarque eut la foiblesse d'abandonner le Gouvernement au naturel féroce & indomptable d'Alphonse, son fils, ce qui attira sur lui la haîne & le courroux des Barons Napolitains. Une conspiration se forma sur-le-champ; le Comte de *Sarno* & *Petruccio*, Secrétaire du Monarque, sont à la tête: & le Pontife pour profiter de ces temps orageux, appelle de nouveau en Italie un petit-fils de *René d'Anjou*.

Nouvelle guerre civile.

Ferdinand découvrit le complot & montra aux Conjurés une fermeté qui ne leur laissoit aucun espoir d'échapper aux supplices. Les Barons audacieux

---

(1) Le Roi assistoit à la Messe. Aux premières secousses du tremblement de terre, tout le monde sortoit avec effroi. Le Prêtre même quittoit l'Autel. Alphonse le retient & lui ordonne d'achever le Sacrifice.

osèrent

osèrent lui faire des propositions qui étoient très-avantageuses aux rebelles. Le Roi dissimula son ressentiment & crut ne pas devoir les rejetter, en attendant qu'il pût faire repentir des Sujets d'avoir traité avec leur Souverain. Le Pape, le Roi d'Aragon & le vertueux Frédéric, frère d'Alphonse, furent garants du Traité qui par-là devenoit respectable à Ferdinand : mais un cœur accoutumé au crime ne connoît rien de sacré.

Lorsque les esprits furent calmes, & que la haîne ou la crainte eurent cédé à la sécurité, Ferdinand fit éclater une vengeance odieuse & terrible. Le Comte de *Sarno*, entièrement rassuré par les bontés qu'il recevoit chaque jour du Monarque, marioit sa fille au Duc d'*Amalfi*, & les nôces se célébroient à la Cour dans le palais même qu'habitoit le Roi. On se livroit à l'allégresse. La scène change. La fête devient une désolation. Le Roi, sans respect pour sa parole, pour les droits de l'hospitalité, pour le nom du Pape & du Roi d'Espagne, garant du Traité d'amnistie, fait arrêter le Comte de *Sarno* & tous ceux qu'il croit ses complices. Le Comte, *Petruccio* & ses enfans sont décapités dans la cour du château. Une foule de Noblesse est proscrite, leurs biens confisqués & envahis. Le Roi devient l'horreur du peuple & des Nations étrangères. Mais par une fatalité odieuse & qui révolteroit encore davantage si le crime n'étoit pas lui-même sa punition, Ferdinand, après cet attentat, ne laissa pas de régner six ans, dans une paix & une tranquillité dont il n'avoit pas joui jusqu'alors. Ce fut son fils, bientôt son successeur, qui sembla porter seul la peine tardive des forfaits arrachés à la foiblesse de son père.

1487. Le Comte de Sarno & Petruccio sont décapités.

Charles VIII, Roi de France, venoit, en montant sur le Trône, d'acquérir des prétentions au Royaume de Naples. Le Comte du Maine, héritier de René avoit, à l'exclusion de son neveu, légué par Testament les droits de la Maison d'Anjou à Louis XI, son cousin-germain. La vieillesse de ce Monarque, livrée toute entière dans le sein de son Royaume à l'exercice pénible de la tyrannie, & consommant chez lui l'ouvrage de la servitude publique, avoit négligé ces droits que réclama bientôt l'ambition mal conseillée du jeune Charles. Le nouveau Roi de France apprend que le Pape Alexandre VI vient de donner à Alphonse l'investiture de Naples que Charles demandoit pour lui-même. Il lève une armée, descend en Italie, & une terreur panique avoit déja saisi Alphonse, qui déposant la Couronne entre les mains de son fils, Ferdinand deux, va cacher dans un Cloître la honte de son règne & les remords de sa vie. Il y mourut dans les convulsions d'un désespoir féroce, & sa mort désirée si long-temps, parut encore trop tardive à ses peuples.

Charles VIII, héritier des droits de la Maison d'Anjou au Trône de Naples, entre en Italie à la tête d'une armée.

1494.

1495. Charles marche droit à Rome, s'en rend maître, demande au Pape l'investiture de Naples. Le Pontife lui répond naïvement qu'il faut attendre que sa conquête soit plus avancée. Charles sort de Rome, va s'emparer de Naples déja abandonnée par son Souverain. Il confie les places conquises à des Gouverneurs, qui par une conduite téméraire & violente aliènent les peuples & indisposent tous les Souverains d'Italie. Le vainqueur va se trouver réduit à repasser en France; mais il falloit s'en ouvrir le passage à travers des armées ennemies; il falloit protéger sa retraite par une victoire & triompher pour fuir. C'est l'avantage que procura la brillante journée de Fornouë.

Charles VIII s'empare de Naples.

Alexandre six, intimidé par Charles qui le menaçoit d'un Concile où devoit être déposé un Pontife qui déshonoroit la Thiare, avoit enfin accordé au Roi de France l'investiture de sa conquête, mais cette investiture lui devenoit inutile, ainsi que son couronnement célébré avec tant de faste à Capouë. A peine est-il repassé en France que Ferdinand deux est
1498. rentré dans Naples; il y meurt, & sa mort est bientôt suivie de celle de Charles huit.

Louis XII veut faire revivre ses droits & se qualifie Roi de Naples.

Louis XII, son Successeur, qui avoit de son chef des droits sur le Duché de Milan, se porte pour héritier des droits de Charles huit sur Naples & s'en étoit déja qualifié Roi. L'inutile campagne de Charles en Italie avoit coûté à la France le Roussillon & la Cerdagne qu'il avoit fallu céder à Ferdinand le Catholique pour acheter son inaction. Louis XII, destiné à être encore plus trompé par ce Prince que ne l'avoit été Charles huit, craignant d'être traversé dans sa conquête par les prétentions du Roi d'Espagne, conclut avec lui un Traité par lequel ces deux Monarques se partageoient le Royaume de Naples qu'ils devoient tous deux attaquer en même-temps.

Partage le Royaume de Naples avec le Roi d'Espagne.

On vit donc deux Rois, l'un nommé Très-Chrétien, l'autre le Catholique, unis pour dépouiller un Souverain légitime, demander au Pape Alexandre VI, opprobre du Saint-Siége, la permission de partager sa dépouille, & dans l'instant où ce Pontife est en liaison publique avec le Turc, lui représenter ce pacte unique & révoltant comme un Traité religieux qui bientôt va réunir & armer les Chrétiens contre les Infidèles. Quelle fut la victime de cette union perfide? c'est ce vertueux Frédéric, second fils de Ferdinand premier, qui, lors de la conjuration des Barons Napolitains, étoit déja tellement estimé qu'on le força de servir de garant à son père, & qui toujours plus cher à la Nation, venoit de parvenir au Trône par droit d'hérédité. C'est lui que l'on vit chassé de ses Etats par les armes des deux Rois ligués, venir recevoir une

Frédéric, fils de Ferdinand & Prince vertueux, est enfin reconnu Roi, mais est obligé de céder aux forces de la France & de l'Espagne réunies.

pension du Roi de France & mourir bientôt après, en Touraine, laissant une veuve & des enfans que Louis s'engage par un Traité solemnel, à laisser manquer de tout (1).

Fatalité étrange qui choisit le vertueux Louis XII pour être l'instrument d'une iniquité si cruelle & dont il ne retira aucun avantage; les François & les Espagnols furent unis tant qu'il fallut conquérir, mais ils se brouillèrent bientôt lorsqu'ils n'eurent plus qu'à jouir de leurs conquêtes, il s'éleva, pour le partage de la dépouille de Frédéric, des discussions entre le Général Espagnol & le Vice-Roi François.

Discussions nouvelles entre les Espagnols & les François.

Nemours, il faut l'avouer, fut l'agresseur; il remporta une victoire sur les Espagnols; mais Gonsalve, mieux secondé par sa Cour, reprit bientôt l'avantage & chassa les François battus de tous côtés. Louis souhaite la paix. Ferdinand consent à traiter. Mais tandis qu'il envoye en France des Ambassadeurs à la tête desquels est l'Archiduc Philippe, son gendre, il ordonne à Gonsalve de poursuivre la conquête de Naples. Qu'arrive-t-il? il reçoit à la fois la nouvelle d'une victoire de son Général & la nouvelle du Traité conclu par Philippe avec le Roi de France. Il fait à l'Archiduc l'outrage de le désavouer à la face de l'Europe. C'est alors que son gendre put répéter ce mot d'un Prince contemporain sur le Roi Catholique. *Je voudrois, quand il fait un serment, qu'il jurât du moins par un Dieu auquel il crût.*

Les François sont battus & obligés de quitter l'Italie.

1504.

Louis XII, étonné de la perfidie du Roi d'Espagne, s'indigne & veut armer; mais l'épuisement de la France l'oblige à sacrifier son juste ressentiment. De nouvelles circonstances amènent enfin un Traité par lequel il renonce entièrement au Royaume de Naples, en donnant pour épouse à Ferdinand, Germaine de Foix, sa nièce.

Louis XII renonce à la Couronne de Naples.

Ainsi ces longues & ruineuses prétentions de la Maison de France sur le Trône de Naples, n'eurent d'autre effet que d'assurer à cette Princesse un mariage illustre & malheureux.

La Cour de France vit dans ce Traité la cession d'un droit litigieux sur un Royaume qu'elle venoit de perdre. Celle d'Espagne y vit la possession tranquille d'un Royaume usurpé, dont elle jouiroit désormais, sans craindre pour l'avenir les réclamations d'une Maison rivale & puissante. Ferdinand réunit donc Naples à ses vastes domaines, & se hâta de faire un voyage dans ses nouveaux Etats. Mais ce voyage, que sa politique crut nécessaire,

Le Royaume de Naples & de Sicile passe pour toujours sous la domination Espagnole.

1506.

(1) Louis fut fidèle à cet odieux article de son Traité avec Ferdinand. La veuve de Frédéric ayant refusé de se remettre avec ses enfans au pouvoir du Roi Catholique, se retira à Ferrare; ils y moururent tous dans la misère, Louis XII & le Roi Catholique, leur parent, ne leur faisant passer aucun secours.

montrant de près aux Napolitains leur nouveau Maître, diminua leur admiration & prouva qu'un Prince peut remplir l'Europe de sa renommée, sans que sa personne mérite aux yeux de ses Sujets les respects prodigués à son nom.

Le Royaume de Naples est opprimé par les Vice-Rois d'Espagne.

Où l'intérêt & l'action cessent, l'histoire devroit s'arrêter. Mais nous devons un coup-d'œil aux principaux évènemens dont Naples ou la Sicile furent les théâtres sous les Vice-Rois Espagnols, ou dans les révolutions qui leur donnèrent de nouveaux Souverains! Devenues Provinces d'Espagne, malheureuses obscurément, l'ambition fastueuse de Charles-Quint les traita comme un pays de conquête.

La tyrannie sombre & tranquille de Philippe deux pèsa sur elles plus encore que sur le reste de ses Sujets. Sous ces Successeurs, Philippe trois & Philippe quatre, l'Espagne accoutumée à se croire puissante, & cherchant à prolonger sa méprise, sans cesse affamée d'hommes & d'argent, leur demanda ce que lui refusoient tant d'autres Provinces épuisées. Un Vice-Roi osoit-il dans les temps de calamités faire des représentations à la Cour de Madrid? c'étoit demander son rappel. De cette oppression naquirent des tumultes populaires ou des conspirations réfléchies.

Le joug Espagnol devint si odieux, qu'on vit à cette époque Naples sans cesse déchirée par des factions & n'offrir pendant un long espace que des scènes d'horreur. Les trois frères *Impératori* appellent François Ier en Italie
1600. & s'engagent à lui en ouvrir les barrières. *Campanella*, Moine Calabrois, conçoit la folle idée d'ériger Naples en République & porte par-tout l'étendard de la révolte. *Aleffi* brave la puissance législative & oblige le Souverain à révoquer un impôt sur les grains, envain un insensé Gouverneur de Palerme, forcé de diminuer le prix du bled, crut y suppléer en diminuant le poids du pain.

Sédition de Mazaniello, en 1647.

Mais l'histoire ne nous présente point de calamités aussi effrayantes que celle où *Mazaniello* plongea ce Royaume; cet homme de la plus basse extraction, alliant à un caractère féroce une ame téméraire & hardie, entreprit de faire abolir les impositions que le Duc d'*Arcos*, alors Vice-Roi de Naples, venoit de mettre sur les fruits & les légumes, nourriture ordinaire du peuple. Le 7 Juillet 1647, s'étant mis à la tête d'une troupe de mécontens, tous gens de son état & aussi déterminés que lui, le nombre des séditieux augmenta bientôt à tel point que le Duc d'*Arcos* fut obligé de se réfugier dans une des principales forteresses de la ville.

Encouragés par cette foiblesse du Vice-Roi, les Révoltés, au nombre de plus

plus de cinquante mille, ayant mis *Mazaniello* à leur tête, se portèrent à tous les excès & tous les désordres dont est capable une multitude effrénée; les prisons furent ouvertes, les maisons des principaux Nobles livrées aux flammes & toute la ville pendant dix jours entièrement abandonnée au pillage.

Ce souvenir funeste remplit encore d'effroi les habitans de Naples dont les pères furent témoins de cette horrible catastrophe. Il n'y eut peut-être jamais d'exemple plus frappant de la fureur d'un peuple révolté, mais en même-temps de son inconstance & de sa légéreté; *Mazaniello* ne pouvant soutenir le poids de la puissance & de l'autorité sans bornes à laquelle il avoit été élevé, & se croyant tout permis, se porta à des actions si extravagantes & si cruelles qu'il devint en horreur à ce même peuple qui, la veille, venoit de le regarder comme son Dieu tutélaire. Il fut lui-même massacré, on porta sa tête en triomphe au bout d'une pique, & son corps fut traîné avec ignominie.

A peine la tranquillité commençoit-elle à renaître dans Naples que le Duc 1648.
de Guise vint encore la troubler, mais sa tentative sur cette ville est l'exploit d'un aventurier magnanime qui cherchant à rappeller le souvenir des prétentions de ses ancêtres sur une Souveraineté, court à la gloire plutôt qu'au succès dans une entreprise audacieuse, &, entend, presqu'au moment de sa retraite, les instigateurs de son projet, heureux d'échapper au châtiment, remercier le Ciel par des *Te-Deum* de la fuite du Prince qu'ils avoient nommé le Protecteur de la liberté.

La protection donnée par Louis XIV aux Messinois qui venoient d'arborer 1675.
l'étendard de la révolte, est une de ces diversions qui n'ont pour objet que d'inquiéter une Puissance ennemie. Louis XIV vainement reconnu à Messine, abandonna les révoltés au ressentiment de la Cour de Madrid, & sacrifie les Messinois au besoin de la paix, par le Traité de Nimégue.

Depuis cette époque, nulle révolution à Naples ni en Sicile, jusqu'au 1707.
moment où pendant la guerre de la succession, les armes Impériales, heureuses entre les mains du Prince *Eugène*, mettent Naples sous le pouvoir de l'Em- 1713.
pereur, en dépit de la fidélité qu'elle venoit de jurer à Philippe cinq. Le Traité d'Utrecht donne la Sicile à *Victor-Amédée*, Duc de Savoie, celui de tous les Princes qui étoit le plus éloigné d'y prétendre.

L'Empereur traite avec le Duc de Savoie qui reçoit la Sardaigne en échange. La Sicile reconquise par les Espagnols, reprise de nouveau par 1734.
l'Empereur, passe enfin dans les mains de *Don Carlos*, à qui le Cardinal *de Fleury* fait assurer le prix de ses exploits & la Couronne des Deux-Siciles par le Traité de Vienne du quinze Mai mil sept cent trente-quatre.

Les deux Etats heureux ſous la domination de Don Carlos, comptent parmi ſes plus grands bienfaits, celui d'avoir été préſervés de l'Inquiſition.

Ferdinand ſix, Roi d'Eſpagne, ſon frère, étant mort, Don Carlos lui
1759. ſuccéda ſur le Trône d'Eſpagne, & remit la Couronne de Naples à ſon troiſième fils Ferdinand quatre, en mil ſept cent cinquante-neuf, époque d'un Gouvernement enfin tranquille & heureux ſous le règne de la branche Eſpagnole de la Maiſon de Bourbon.



VOYAGE DE MARSEILLE A NAPLES.

(1) Nous partîmes de Marſeille le 4 Novembre 1777, ſur la Tartane l'*Anne-Catherine*, montée par un Capitaine Provençal plus prudent qu'habile, plus marchand que marin, & plus intéreſſé que tout autre choſe. Nous ſortîmes de Marſeille avec un vent ſud-eſt, fort bon pour dépaſſer les Iſles de *Pomeguay* qui forment une aſſez foible rade à ce port, mais fort mauvais pour faire route à notre deſtination, c'eſt-à-dire à Naples.

Dans un quart-d'heure nous étions déja au-deſſus du château d'*If*, lorſqu'on fit appercevoir à notre Capitaine qu'il lui manquoit un Paſſager : il fut donc obligé de revirer de bord, & de retourner l'attendre à l'entrée du port. Ce fut-là où nous commençâmes à apprendre de quelle importance eſt une demi-heure en mer, car pendant celle que nous perdîmes, nous eûmes le chagrin de voir les vaiſſeaux qui étoient ſortis du port après nous, nous devancer, & bientôt échapper à nos yeux. A peine en effet notre étourdi de Paſſager fut-il arrrivé à bord, que le vent baiſſa. Nous paſsâmes tout le reſte de la journée à faire de petites bordées preſque inutiles, & enfin nous fûmes obligés de remorquer avec la chaloupe pour faire la même route que nous aurions faite le matin en un inſtant.

Nous reſtâmes aſſez bien à la mer toute cette première journée ; ſur le ſoir un vent d'eſt enfla la vague, & commença à nous cauſer à tous un peu de mal au cœur. Je fus attaqué le premier ; le courage que j'avois eu le matin m'avoit fait croire que j'étois vainqueur de la mer, & que mon triomphe étoit aſſuré : mais malheureuſement il fallut bien en rabattre le ſoir : le vent d'eſt augmenta & nous donna une briſe inſupportable. Auſſi mes compagnons de voyage partagèrent bientôt ma diſgrace.

Nous paſsâmes toute la ſeconde journée avec le même vent, & dans la même ſituation. Le 6 au matin, nous apprîmes avec une joie extrême que nous allions

---

(1) Il ne ſera peut-être point indifférent à nos Lecteurs avant d'entrer à Naples & de nous occuper de la deſcription de cette ville, de les arrêter un moment ſur la route & de leur faire connoître une partie du chemin qu'ils auroient à parcourir pour y arriver. Ce Voyage depuis Marſeille juſqu'à Naples, dont une moitié a été faite par mer & l'autre par terre, nous a paru une introduction aſſez naturelle à notre Ouvrage, & d'autant plus agréable qu'elle commence à faire connoître le pays & en partie les mœurs & le caractère de quelques-uns de ſes habitans.

relâcher à *la Ciotat*, petit port à quatre lieues de Marſeille. Nous y arrivâmes auſſi fatigués, auſſi défaits que ſi nous euſſions fait un voyage aux *Terres Auſtrales*, & avec cette apathie de ſcorbutiques les plus décidés. Il y avoit effectivement deux jours & demi que nous n'avions mangé, & que nous avions preſque toujours été ſur le grabat. Auſſi ne vouloit-on pas nous laiſſer paſſer, lorſque nous fûmes au Bureau de ſanté, où nous fûmes arrêtés, par deux vieillards couleur de bronze qui avoient l'air plus peſtiférés que tous les Levantins.

La Ciotat eſt une petite ville aſſez agréablement ſituée au fond d'une rade que le *Bec de l'Aigle*, rocher très-eſcarpé, met à l'abri du vent d'eſt. Deux môles ou jetées du même côté forment un petit port propre à recevoir tous les Vaiſſeaux Marchands du Levant, ſoit ceux qui ſortent de Marſeille lorſqu'ils y vont attendre le vent, ſoit ceux que la difficulté d'entrer dans ce port oblige de mouiller dans celui-ci en attendant le moment favorable.

Nous attendions le vent de nord ſans oſer l'eſpérer, lorſque la nuit du ſecond jour de notre arrivée, notre Capitaine vint nous avertir que l'ancre étoit levée & que la chaloupe nous attendoit. J'en frémis, & je ſentis mon courage m'abandonner. Il me fallut toute l'envie que j'avois d'arriver à Naples, pour réſiſter aux inſtances que me faiſoient mes Compagnons de continuer notre voyage par terre; quelques fatigues que nous pûſſions trouver au paſſage des montagnes & de la Corniche de *Gênes*, je ſurmontai ma répugnance ainſi que leurs oppoſitions, nous nous embarquâmes par un vent frais, & nous ſortîmes gaiement de la rade.

Le vent fraîchit encore à la hauteur de *Toulon*, & à midi nous avions déja paſſé les Iſles d'*Hières*: alors nous cinglâmes droit au *Cap-Corſe*: nous perdions déja le *Cap-Rouge* entre *Fréjus* & *Antibes*, & en même-temps les Terres de France, lorſque nous apperçûmes à l'entrée de la nuit les montagnes de la Corſe que l'on entrevoyoit dans les vapeurs qui reſtoient élevées de ce côté au coucher du ſoleil. La vague étoit groſſie, & je retombai, ainſi que pluſieurs de mes Compagnons, dans ce mal-être inconcevable qui détache entièrement de l'exiſtence, & dans lequel l'ame affaiſſée ne s'ouvre plus ni à la crainte ni à l'eſpérance.

A la vue de la Corſe, le vent baiſſa: nous remontâmes l'Iſle avec quelque réſiſtance de la part du vent qui étoit devenu nord-oueſt, & à peine eûmes-nous doublé la pointe, que le vent redoublant de force, nous fîmes juſqu'à cinq lieues par heure; & ayant bientôt depaſſé l'Iſle de *Capraya* & l'Iſle d'*Elbe*, nous allâmes mouiller dans la Baie de *Piombino*. Le premier plaiſir que j'en

reſſentis

reſſentis fut l'eſpoir de deſcendre à terre, avec le projet de ne plus remonter à bord, puiſqu'il étoit décidé que je n'étois ni ne ſerois jamais marin. Cet eſpoir fut de courte durée, car le Capitaine nous apprit que le ſoleil étant couché, nous ne pouvions plus aller à terre; les Commis de ſanté n'étant point à la rade, il fallut, tout en trouvant les loix de la mer un peu barbares en ſubir la rigueur. Je retombai donc ſur mon grabat, & me dévouai de nouveau.

Le matin du troiſième jour, nous ſortîmes avec un petit vent de la rade de *Piombino*; nous paſsâmes devant *Caſtiglione* avec le nord-oueſt, nous cinglions à la pointe de *Giglia*, lorſqu'un vent preſque impétueux nous portant au large, & nous menaçant de nous ôter la liberté de notre navigation, nous obligea à tourner court, & à entrer dans la rade de *Telamone*, où enfin je touchai à cette chère Italie que je cherchois comme Enée.

Telamone eſt un triſte Fort, bâti au fond d'une plage, ſur une élévation adoſſée contre une chaîne de montagnes arides & couvertes de brouſſailles, au bas deſquelles un marais abſolument abandonné rend le pays auſſi mal-ſain qu'inculte. Tout annonce l'indigence à *Telamone*; c'eſt la pauvreté Italienne, la mal-propreté Eſpagnole, & la pareſſe des deux peuples réunies tout à la fois dans le même lieu. Rien à manger, un grenier pour chambre à coucher, de triſtes ruines qui n'étoient pas ſeulement pittoreſques, voilà ce que nous offrit *Telamone*; mais c'étoit la terre ferme, le Continent de l'Italie; tout nous parut riant.

Nous quittâmes gaiement notre bord & tout ce que nous y laiſſions pour nous rendre à pied à *Orbitello*, qui appartient, ainſi que l'autre, au Roi de Naples, qui poſsède ces deux villes avec celle de *Porto-Ferrayo* dans l'Iſle d'*Elbe*, afin de conſerver un poſte qui lui laiſſe l'entrée de cette partie de l'Italie. Nous arrivâmes à *Orbitello* après avoir ſuivi les bords des marais l'eſpace de douze milles, ſans rencontrer d'autres habitations qu'un petit Fort appellé *les Salines*, où nous trouvâmes pour garniſon douze poules, un cocq aſſez fier, & un chat. Les beſoins de première néceſſité font tout entreprendre. Il y avoit une citerne dans la forteresſe, nous avions ſoif; nous attaquâmes.

Aux approches d'*Orbitello*, le pays eſt cultivé: la côte eſt plantée de vignes, & les marais deſſéchés ſont remplacés par des jardins abondans entourés de haies plantées d'aloës. La ville eſt ſituée dans un fond, commandé par des montagnes arides, où ſont bâtis deux Forts à l'eſt, baignés par deux grands marais qui, dans l'occaſion, défendroient mieux la ville que les fortifications, & qui lui donnent la réputation d'imprenable & de *pucelle*, nom commun

à plusieurs villes & forteresses qui n'en ont pas moins été prises, ou qui peuvent l'être.

L'intérieur de la ville, assez joli, se réduit aux édifices nécessaires à une ville de guerre, & au petit commerce qu'entretient une garnison : l'air mal-sain qu'on respire à *Orbitello* en fait redouter jusqu'au commandement, quoique ce soit une place de confiance. La vue d'un Passager dans cette ville est une chose si rare pour les habitans, qu'ils le rançonnent pendant qu'ils le tiennent. On n'eut pas honte de nous demander une somme exorbitante pour nous transporter jusqu'à *Civita-Vecchia*, malgré la protection du Commandant qui ne répondit autre chose, sinon que les chevaux qui devoient nous conduire nous attendoient depuis long-temps, & attendroient long-temps d'autres Voyageurs.

Tout le territoire depuis *Telamone* jusqu'à dix milles au-delà d'*Orbitello*, appartient au Roi de Naples : des Fermiers le cultivent au profit du fisc ; la Ferme la plus considérable est celle de la pêche du lac ; elle consiste en anguilles qui se vendent en *Toscane* & dans le *Siennois*. Cette pêche est perpétuelle, & se fait avec des madragues posées aux deux embouchures du lac dans la mer, l'une à l'est, & l'autre à l'ouest de cette ville ; de sorte que par l'un ou l'autre côté, la mer entre, sort & renouvelle l'eau du lac : la Ferme de cette pêche peut aller à 40,000 liv. de notre monnoie : la Garnison d'*Orbitello* est de 600 hommes.

A dix milles d'*Orbitello*, nous passâmes vis-à-vis les ruines de *Lancedonia*, détruite par le fameux Barberousse : nous laissâmes ces ruines à droite (1), & vînmes dîner sur le bord d'une petite rivière dans les Etats du Grand-Duc, qui s'avancent jusqu'à la mer par une petite portion de terre enclavée dans les Etats du Pape & du Roi de Naples. Nous traversâmes cette partie des Etats du Grand-Duc en un quart-d'heure, & nous entrâmes dans le patrimoine de Saint Pierre ; nous découvrîmes d'abord *Mont-Alto*, où nous devions aller coucher, quoique nous fussions encore à douze milles de cette petite ville, qui n'a point du tout l'air d'être aussi riche qu'elle pourroit l'être, car elle est le premier grenier d'abondance des Etats du Pape, & domine sur une plaine immense qui produit les grains dont elle est l'entrepôt.

(1) Il paroît que ces ruines de *Lancedonia* ne sont autre chose que celles de l'ancienne *Coza* qui étoit une des principales villes des Volsques dans l'Etrurie. C'est une des villes de l'antiquité dont les ruines se soient le plus conservé ; on y voit des portes, des rues toutes entières, & la plus grande partie des murailles d'une construction inaltérable aux temps. C'étoit la voie *Aurélienne* qui y conduisoit & qui existe encore au bas de la montagne où étoit situé l'antique *Coza* dont les principaux monumens ont été transportés & sont encore à *Orbitello*.

Nous allâmes, en longeant cette magnifique plaine, dîner à *Cornetto*, qui eſt encore un grenier d'approviſionnement pour Rome. Ce fut dans cette petite ville que nous commençâmes à boire du vin d'*Orvietto* très-eſtimé en Italie, & qui me parut reſſembler beaucoup à notre excellent cidre. Nous partîmes de *Cornetto* après le dîner, & nous arrivâmes à porte-fermante à *Civita-Vecchia*, qui eſt un port ou plutôt une rade plus agréable par ſon aſpect, qu'elle n'eſt ſûre pour les vaiſſeaux. Elle ſeule eſt ouverte au commerce que le Pape Benoît XIV a rendu abſolument libre, ce qui y fait aborder une grande partie des vaiſſeaux qui commercent en Italie.

Le port de *Civita-Vecchia* eſt entièrement artificiel, car la nature n'y a rien fait, & n'y offroit pas ſeulement une plage. *Trajan* y fit conſtruire un Môle à grands frais, & avoit fort affectionné cette entrepriſe; mais le temps, ou les ouvrages des Papes ont abſolument fait diſparoître les travaux de l'Empereur. Actuellement deux Môles en demi-cercle s'avancent dans la mer, & une autre partie du cercle iſolé & plus extérieur embraſſe l'eſpace laiſſé entre les deux premiers, & forme deux entrées ou deux ſorties. Deux phares placés aux extrémités de ce troiſième Môle éclairent les deux entrées d'orient & d'occident: dans le fond de cette rade eſt le petit port qui renferme les deux frégates & les galères du Pape qui y pourriſſent dans la plus parfaite ſécurité. C'eſt autour de ce port & dans ces galères que l'on entaſſe une quantité prodigieuſe de Galériens auſſi inutiles & auſſi déſœuvrés que ceux que nous avons à Marſeille. Le Pape actuel, Pie VI, vient cependant d'en employer deux cents à l'établiſſement d'une manufacture de filage de laine.

La ville de *Civita-Vecchia* eſt petite, mais bien bâtie; en général les maiſons & les Egliſes ſont agréables ſans avoir rien de remarquable. Tout y eſt fait avec beaucoup de ſoin & entretenu de même. Enfin cette ville paroît avoir été l'objet d'affection de pluſieurs Papes & ſur-tout de Benoît XIV. Nous en partîmes l'après-midi, & nous continuâmes notre route ſur un chemin fort agréable le long de la mer, où nous rencontrâmes quelques tours bâties d'eſpace en eſpace : ce ſont des ouvrages modernes pour ſervir de ſignaux contre l'attaque imprévue des Barbareſques. Nous arrivâmes à la nuit à *Montrone* : nos Conducteurs nous ſignifièrent que ce ſeroit là que nous paſſerions la nuit.

Montrone n'eſt qu'une Seigneurie dont le Fermier fait du château une hôtellerie. Nous entrâmes dans une grande halle qui étoit la cuiſine. Soixante perſonnages diſtribués en pluſieurs grouppes, étoient occupés & animés de paſſions différentes. Quelques lumières diſperſées éclairoient ſéparément; ici

on jouoit, là on chantoit, là on buvoit, & tout cela avec la même activité & la violence Italienne. Tous crioient, tous gesticuloient, & s'agitoient à travers une fumée de tabac qui formoit un nuage. Des Matelots étendus sur des bancs mêloient leurs ronflemens aux cris & aux juremens des perdants. Tout cela formoit un contraste des plus frappans : nous entrâmes douze sans que cela fit évènement, en poussant ceux qui dormoient, nous nous établîmes auprès du feu; ensuite pressant de nos coudes les épaules d'un grouppe de Joueurs, nous conquîmes un espace sur une des longues tables qui coupoient ce vaste taudis, & nous nous trouvâmes assis entre des dormeurs d'un côté & des Joueurs de l'autre. Nous mangeâmes du pain & du fromage, ensuite il fallut imiter nos voisins.

Pendant que nous dissertions sur le choix qu'il y avoit à faire, on vint nous donner une scène tout-à-fait nationale : un des Paysans s'avança & nous proposa d'improviser; sans attendre notre réponse, il commença une Eglogue & nous chanta soixante couplets : malgré l'énergie de sa déclamation & l'air d'enthousiasme qu'il y mettoit, je crus que sa mémoire en faisoit tous les frais; mais soufflé par notre Postillon, il chanta chacun de nous l'un après l'autre, & s'adressant à notre Dessinateur, il lui fit vingt couplets, où il y avoit au moins quatre ou cinq idées heureuses; puis se tournant vers l'Ingénieur ou Géographe que nous avions avec nous, il passa en revue tous les Royaumes & toutes les régions de l'univers; après cette nomenclature, venant à des idées plus poétiques, » Devenez, lui disoit-il, le guide du Nautonnier, montrez-lui » la route la plus courte pour nous transmettre les trésors d'un autre hémisphère, » montrez-lui les passages dangereux, ceux qu'il faut éviter ou choisir «; & tout-à-coup s'élevant à une poésie de pure fiction, » Marquez-nous l'Isle heureuse » où *Le Tasse* nous a dit qu'Armide porta l'heureux Renaud. Que votre nom » devienne célèbre dans tous les lieux dont vous aurez tracé les contours & » fixé les limites «.

J'étois émerveillé de ce que j'entendois. Ses couplets se succédoient sans interruption : les veines de son front s'enfloient; il y portoit la main comme un inspiré; il se levoit à tout instant & mettoit une de ses jambes sur le bout de la table. Le tableau étoit parfait. Il avoit des admirateurs qui l'écoutoient la bouche béante & l'applaudissoient des pieds & des mains. Mais les Joueurs & les Buveurs qui n'en faisoient pas mention, l'obligèrent par leurs bruyantes querelles à chanter à tue-tête. La mienne commençoit à se lasser, lorsqu'un nouvel énergumène s'empara de la scène d'une manière encore plus bruyante.

C'étoit

C'étoit notre Poſtillon: celui-ci n'étoit pas Poète, mais un Littérateur forcené. Il interpella le premier Orateur, & partit de-là pour comparer tous les Poètes Latins & Italiens. Il nous récitoit alternativement le *Dante*, l'*Arioſte*, le *Taſſe*, le *Marini*, &c., & nous faiſoit ſentir les beautés de comparaiſon par des argumens ſans fin. Enſuite il tonnoit en déclamant les différens paſſages. Les éclats de ſa voix couvrirent le bruit que faiſoient les autres, & réveillèrent les dormeurs qui ſe levèrent en jurant; il donna pour un moment des diſtractions aux Joueurs, il étonna même notre Poète; enfin il attira toutes les attentions, excepté celles de deux êtres de la Société, qui avoient enviſagé, au moment de notre arrivée, deux piſtolets à deux coups que nous avions poſés ſur la table. Ces armes avoient produit ſur eux l'effet de la tête de Méduſe. Ils paroiſſoient comme pétrifiés, & ſe parloient de temps en temps ſans oſer détourner les yeux. Enfin on avertit qu'on alloit diſtribuer l'avoine, & notre Poète Littérateur courut à l'écurie, mais ſans renoncer au plaiſir de réciter encore des vers de *Tebalda*.

Je ne ſais ſi de pareilles ſcènes ſont fréquentes dans ce pays, mais celle-ci me parut bien originale, & peignant bien le caractère d'une Nation, dont l'imagination & le génie naturel ſe diſtingueront toujours parmi toutes les autres. Je profitai du moment que notre déclamateur étoit allé ſoigner ſes mules pour queſtionner notre *amphion*. Il nous dit qu'étant orphelin, il avoit appris à lire d'un Berger, ſon camarade, qui ne ſavoit qu'aſſembler ſes lettres; qu'en travaillant à la journée, il avoit amaſſé de quoi acheter tous les Poètes Italiens; qu'il en avoit quarante volumes qu'il ſavoit à-peu-près par cœur, mais qu'il eſpéroit d'apprendre le françois afin de lire auſſi nos Poètes. La poéſie ne lui donnoit aucun dégoût du métier dans lequel il étoit né, & il ne montroit aucun deſir de le quitter. Toute cette émulation étoit pur amour de la choſe: il trouvoit en elle ſa récompenſe & ſon bonheur.

Quelle diſtance de cet homme à nos Payſans! A quoi donc attribuer cette différence? ſont-ils nés moins bien organiſés? non. Les moyens ſont les mêmes, la misère eſt la même: mais un ſoleil ardent qui développe les facultés de l'ame, mais un ciel heureux & riant qui ôte aux beſoins l'aſpect du malheur, tel eſt l'avantage du pauvre en Italie. Les Payſans peuvent ſe croire heureux dès qu'ils n'ont plus faim. La biſe n'attriſte point leurs chaumières; leurs enfans rient en mangeant du pain; ils s'en procurent ſans un travail forcé, & rien ne flétrit leur imagination.

Nous partîmes pour Rome au milieu de la nuit. Nous fîmes une partie du chemin ſur une voie Romaine qui n'eſt pas ſi belle que la voie Appienne, &

qui n'a pas comme elle de parapets pour les gens à pied ; mais elle eſt auſſi merveilleuſe par la ſolidité des matériaux. Les pierres ſemblent être de fer ; & je ne ſais à quoi comparer ce ciment qui paroît n'avoir éprouvé encore aucune altération. Je parlerai plus à loiſir de ces ouvrages des Romains, qu'il faut regarder comme des géants, à la vue de tout ce qui nous reſte d'eux.

Le cœur me palpitoit en approchant de la capitale du Monde. Je la cherchois aux premiers rayons du jour ; je ne la découvris que lorſque je fus dans les fauxbourgs, parce que ce côté n'eſt point avantageux pour y arriver. Le premier objet qui frappa ma vue fut *Saint-Pierre*. Cette maſſe énorme eſt ſi bien proportionnée qu'on ne peut juger de ſa grandeur qu'après l'avoir bien examinée & parcourue plus d'une fois. Ce ſuperbe édifice ne produit jamais cet étonnement qu'inſpirent les choſes giganteſques, mais preſque toujours de l'admiration. Je me promis, en paſſant auprès, de lui donner mon premier hommage, ainſi qu'à quelques-uns des principaux & des plus remarquables monumens de cette ville, dont je déſirai d'emporter au moins avec moi une première idée.

On ne doit juger Rome, on ne peut en avoir une idée juſte, qu'après y avoir fait un long ſéjour : ainſi je dirai ſeulement la première impreſſion qu'elle me fit ; c'eſt qu'en l'admirant, je cherchois des Romains à Rome. Si en montant au Capitole mon ame s'élevoit, ſi ma mémoire grandiſſoit mon imagination, une légion de frocs dont je me voyois bientôt entouré détruiſoit mon illuſion & l'énergie de mon ame.

Sur les pompeux débris de Bellone & de Mars
Un Pontife eſt aſſis au Trône des Céſars.
Des Prêtres fortunés foulent d'un pied tranquile
Les tombeaux des Catons & la cendre d'Emile.

Je ne me trouvai à mon aiſe que lorſqu'allant à *Campo Vacino*, une pluie imprévue ayant fait diſparoître les Romains modernes, me laiſſa avec les véritables, c'eſt-à-dire au milieu de leurs plus beaux reſtes.

Saint-Pierre, qui a été bâti & orné des dépouilles de l'antiquité, eſt auſſi le plus bel ouvrage moderne : j'y arrivai par la place qui eſt vis-à-vis : je ne la trouvai pas auſſi ſpacieuſe que je me l'étois figurée ; c'eſt cependant la plus belle choſe que l'on connoiſſe en ce genre, peut-être la ſeule capable de donner une idée des places & des *Forum* de l'ancienne Rome : elle fut faite ſur les deſſins du *Bernin*. L'on peut croire qu'il a été très-gêné dans l'exécution, ayant été

obligé de prendre pour centre de ſa place l'Obéliſque que Sixte V avoit fait déja élever bien avant lui (1).

Ces deux fontaines jailliſſantes aux deux côtés de l'Obéliſque, forment la décoration la plus noble tant par leur maſſe générale, que par la quantité d'eau qu'elles jettent continuellement, & qui y forme une gerbe très-élevée. Je n'admirai pas autant le Portail de l'Egliſe, qui, ſi j'oſe le dire, me parut médiocre, d'une architecture en bas-relief, & en général de peu d'effet, quoique coloſſal: mais toute critique ceſſe quand on eſt arrivé au veſtibule, qui eſt avec raiſon admiré, & regardé comme une des plus belles parties de cet immenſe Edifice.

Ce Temple, le plus vaſte qui exiſte & qui ait peut-être jamais exiſté, ne peut étonner à un point ſuffiſant que l'homme vraiment inſtruit dans l'architecture, en état d'en apprécier les beautés comme d'en connoître les défauts, & d'en juger enfin ſans préjugés. Quand on conſidère que la conſtruction de ce Monument a duré deux ſiècles & plus, ſous dix Souverains différens, & à-peu-près autant d'Architectes qui ſe ſont ſuccédés, on ſera étonné qu'une entrepriſe de cette nature ait pu ſe terminer (2).

---

(1) Cette aiguille Egyptienne décoroit anciennement le Cirque de Néron, qui étoit placé dans le lieu même où l'on a depuis bâti Saint-Pierre de Rome, & dont les fondemens exiſtent encore ſous une partie de l'Egliſe. Elle a 72 pieds d'un ſeul morceau de granit oriental. C'eſt le ſeul Obéliſque qui ait été trouvé en entier, parce qu'il n'avoit pas été renverſé par les Barbares, & qu'il étoit reſté encore ſur pied. Sa hauteur totale, en y comprenant la croix qui le termine & le piedeſtal, eſt de 124 pieds.

(2) Ce fut ſous le Pontificat de Jules II que *Bramante* compoſa les plans de l'Egliſe de Saint-Pierre, & c'eſt ce Pape qui en poſa les premiers fondemens en 1506. Les projets de cet Architecte ſéduiſirent par leurs richeſſes & leur élégance. Mais n'ayant point de ſolidité, l'on fut obligé après ſa mort de fortifier & d'aſſurer par de nouveaux travaux tout ce qu'il avoit élevé. Léon X en chargea *San Gallo*, le Frère *Joconde*, & Raphaël qui étoit neveu de Bramante.

Dans le premier plan donné par ce grand Architecte, mais plus homme de génie que grand Conſtructeur, l'Egliſe de Saint-Pierre devoit avoir la forme d'une Croix Latine, c'eſt-à-dire une Nef principale & plus longue que les autres. Ce fut *Balthaſar Peruzzi* qui penſa devoir à cet égard réformer le plan du Bramante & donner à l'Egliſe la forme d'une Croix Grecque, en rendant les quatre Nefs égales; ce qui eût ſans doute été préférable, & auroit donné dans l'intérieur beaucoup plus d'effet au Dôme que l'on n'apperçoit que quand on eſt au-deſſous.

Michel Ange ayant été chargé enſuite par le Pape Paul III de préſider aux travaux de cet édifice, approuva l'idée & le plan de *Peruzzi* pour la Croix Grecque. Il donna un nouveau deſſin du Dôme, moins riche, moins hardi que celui du *Bramante*, mais plus ſolide & qui a été exécuté tel qu'il eſt aujourd'hui. *Michel Ange* étant mort en 1564, l'exécution de ſon plan fut confiée à *Vignole*, & enſuite à *Jacomo della Porta*. Sixte V voulant enfin terminer ſous ſon Pontificat ce vaſte édifice, auquel la coupole manquoit encore, aſſocia *Dominique Fontana* aux deux autres Architectes. En vingt-deux mois & avec ſix cents ouvriers, le Dôme fut achevé, & Sixte V plaça la dernière pierre le 14 Mai 1590, au bruit de l'artillerie du Château Saint-Ange, peu de mois avant ſa mort.

Depuis, ſous le Pontificat de Paul V, *Carlo Maderno* termina l'Egliſe; & comme on crut néceſſaire d'y ajouter deux Chapelles de plus, l'une pour les Fonds Baptiſmaux & l'autre pour l'Office journalier des Chanoines de St.-Pierre, on rentra

Dominique Fontana, un des plus grands Artiſtes qu'y ait employé Sixte V, a calculé que la dépenſe faite de ſon temps & avant lui montoit à 45 millions d'écus Romains, ce qui fait environ 246 millions 250 mille livres de France. Que l'on conſidère enſuite la quantité de marbres précieux, porphyres, granits, dont l'intérieur eſt orné ; qu'on y joigne les peintures en moſaïque, qu'on eſtime les bronzes du baldaquin & de la Chaire de Saint-Pierre, ce qu'a dû coûter la place & le périſtile, & on verra qu'il ne ſuffira pas de doubler cette ſomme : auſſi peut-on dire qu'un Edifice de ce genre ne pouvoit de nos jours avoir été fait qu'à Rome, & par des Souverains qui, tels que les Papes, euſſent le droit d'attribuer d'auſſi grandes ſommes au culte d'un Dieu auquel ils doivent tout, & dont ils ſont les Vicaires.

Une des choſes qui frappe le plus en entrant dans Saint-Pierre, eſt un ſuperbe Baldaquin qui couvre & couronne l'Autel principal de l'Egliſe, il eſt ſoutenu par quatre grandes colonnes torſes, compoſites. Tout le monde ſait qu'elles ont été faites en entier, ainſi que la Chaire de Saint-Pierre, avec le bronze que l'on retira de la voûte du *Panthéon*. Quoique la forme de ces colonnes ſoit fort critiquée, elles ſont cependant de l'effet le plus riche, & doivent être regardées comme des chefs-d'œuvre pour l'exécution. On en peut dire autant d'une autre grande compoſition du *Bernin* appellée la Chaire de Saint-Pierre, qui termine l'Egliſe de la manière la plus heureuſe. Les quatre Docteurs qui ſoutiennent la Chaire, ſont compoſés d'un grand ſtyle, l'attitude & le mouvement des figures y eſt bien contraſté, quoiqu'un peu maniéré, ainſi que tout ce que le *Bernin* a deſſiné; elles ont chacune quinze pieds de proportion. Aux deux côtés de cette machine coloſſale ſont deux très-beaux Mauſolées des deux Papes Paul III & Urbain VIII, l'un par *Guillaume de la Porte*, & l'autre par le *Bernin.* Ils méritent tous deux une attention particulière.

Ce magnifique Baldaquin en bronze dont je viens de parler, peut en quelque façon ſervir d'échelle pour juger de la grandeur de l'Edifice dans lequel il eſt placé, en ſongeant que depuis le pavé de l'Egliſe juſqu'au ſommet de la Croix qui le termine, il a 122 pieds de hauteur, c'eſt-à-dire 24 pieds de plus que la pointe du fronton du Louvre : mais comme rien n'eſt grand que par comparaiſon, ce Baldaquin qui ſeroit coloſſal par-tout ailleurs, devient proportionné

malheureuſement dans la forme de la Croix Latine. C'eſt ce même Architecte qui a auſſi donné le deſſin du portail & du veſtibule qui furent achevés en 1610; & enfin le *Bernin* fut chargé par Alexandre VII, de faire exécuter la ſuperbe colonade ou périſtile de la place de Saint-Pierre dont il avoit donné les deſſins ; il les termina entièrement ſous le Pontificat de Clément XI, en 1721.

ſous

ſous une coupole dont la hauteur intérieure eſt de 340 pieds ſur un diamètre de 132.

On ſait que ce diamètre eſt exactement celui du *Panthéon*, & que ce fut le *Bramante*, ce génie extraordinaire, qui conçut l'idée giganteſque d'élever cette coupole immenſe & que l'on regardoit comme le chef-d'œuvre de l'architecture des Anciens, de l'élever, dis-je, en l'air, & de la faire poſer ſur quatre piliers de plus de 100 pieds de hauteur (1).

Pour rapprocher les chefs-d'œuvre des deux temps d'architecture, j'allai de Saint-Pierre au Panthéon, décoré par *Agrippa*, gendre d'*Auguſte*. C'eſt ce qui nous reſte de plus entier de ce temps; quoique par une barbarie inconcevable on l'ait fort dégradé dans différens temps, en en ôtant tout ce qu'il étoit poſſible d'en enlever ſans le détruire; malgré cela il eſt encore ſi impoſant, ſon Portail eſt encore ſi noble, ſi grand & ſi ſublime, qu'on n'a pu parvenir à rien faire au-deſſus, & que depuis, les plus beaux périſtiles n'ont eu de nobleſſe & de caractère, qu'autant qu'ils ont avec celui-ci plus ou moins de reſſemblance. Le dedans du Panthéon n'eſt pas moins ſurprenant, le jour qui s'y introduit ſeulement par la coupole, répand dans ce Temple une lumière myſtérieuſe ſur tous les objets, & les éclaire d'une manière magique.

On eſt incertain ſi la totalité du Panthéon fut conſtruite par *Agrippa*. On voit en effet entre le portique & la rotonde une diſparité de conſtruction qui peut faire penſer que le Temple même avoit été bâti du temps de la République Romaine, & que le portique fut ſeulement ajouté par Agrippa.

---

(1) Cet Architecte, un des premiers qui ait contribué à retirer ſon art des ténèbres où tant de ſiècles d'ignorance & de barbarie l'avoient plongé, conçut l'idée ſublime du plus magnifique Dôme qui ait jamais été imaginé. Son plan à-peu-près ſemblable à celui de l'intérieur du Pantheon, avoit de même huit ouvertures ſéparées par autant de maſſifs, & diviſées chacune en trois entre-colonnes à jour formées par quatre colonnes & autant de pilaſtres. Une magnifique colonnade continuë & ſans interruption décoroit l'extérieur du Dôme de la manière la plus riche & la plus élégante.

Telle étoit la beauté de cette compoſition, que juſqu'à préſent on n'a rien imaginé dans ce genre qui puiſſe lui être comparé. Le Dôme de Saint-Paul de Londres eſt celui qui en approche le plus; mais qu'il y a encore loin de la copie à l'original! Malheureuſement *Bramante* ne réuniſſoit pas l'art de la conſtruction à ſes autres talens, dans un degré ſuffiſant pour exécuter une machine auſſi compliquée, & qui même aujourd'hui où cet art s'eſt beaucoup perfectionné, exigeroit les reſſources du plus habile Conſtructeur. Les piliers qui devoient porter cet immenſe Dôme, ne furent pas fondés avec aſſez de ſoin, & leur foibleſſe ſe manifeſta ſi promptement, que ceux qui après *Bramante* furent chargés de la conduite de cet Edifice, furent obligés de reſtreindre & de dénaturer même ſon idée. Sans doute que le grand *Michel Ange*, quoique ſon rival, n'eût pas manqué de l'adopter dans la ſuite, s'il en eût conçu la poſſibilité; & ce qui prouve ſa prudence à cet égard, c'eſt que tel qu'il eſt, il contient encore tant de principes de deſtruction, qu'on a été obligé d'en aſſurer la ſolidité par pluſieurs énormes cercles de fer dont il eſt étroitement lié.

La maſſe générale de ce portique eſt belle & nóble. On pourroit peut-être trouver que le fronton eſt un peu trop élevé pour la grandeur des colonnes ; elles ſont de granit oriental, & ont 40 pieds de hauteur (1).

Malgré toutes les dégradations faites à cet Edifice & le tort infini que lui a ſur-tout cauſé l'élévation du terrein qui l'entoure, en détruiſant l'effet du ſoubaſſement qui le ſupportoit, c'eſt ſans doute le Monument qui a échappé le plus entier à la barbarie des temps & des hommes, celui ſur lequel on peut le mieux juger du point de perfection où les Anciens avoient porté leur architecture. Le Panthéon eſt encore orné des plus beaux marbres dans ſon intérieur. Les grandes colonnes ſont de *jaune antique*, celles des Tabernacles, de *porphyre*, toutes les baſes & les chapiteaux ſont en marbre blanc, ainſi que les architraves & les corniches, & toutes les friſes en porphyre. Le pavé ſur-tout eſt ſans contredit le plus riche qui exiſte dans le monde, étant compoſé de grands diſques de porphyre & de jaune antique encadrés dans des bandes d'autres marbres précieux de différentes couleurs. On devroit bien pour le conſerver, vitrer l'ouverture qui éclaire le Temple par le milieu de la voûte, la pluie qui tombe par-là le dégradant abſolument.

Du Panthéon, nous courûmes au Coliſée dont les débris & les ruines, malgré leur dévaſtation, nous parurent encore bien impoſantes : c'eſt effectivement de tous les Monumens des Anciens, celui qui étonne le plus par ſa grandeur, & qui peut donner une idée de ces Edifices immenſes dont nous parlent tous les Auteurs du temps, & que l'imagination a peine à concevoir.

Veſpaſien fit élever ce prodigieux Amphithéâtre qui fut nommé *Flavien*, du nom de la famille de cet Empereur, & *Coloſſée*, parce qu'on voyoit près de l'endroit où il fut conſtruit une Statue coloſſale de *Néron*. Douze mille Eſclaves Juifs que Veſpaſien avoit ramenés de ſon expédition de *Judée*, furent employés à ſa conſtruction qui fut terminée en moins de deux années. L'architecture de cet Edifice eſt extrêmement négligée, & d'une exécution groſſière, quoique la conſtruction & la ſolidité en aient été très-ſoignées. Cette ſolidité eſt telle, qu'elle auroit triomphé du temps, ſi les Romains modernes, plus

---

(1) On ſait que ce Temple avoit été élevé dans l'antiquité au culte de tous les Dieux. Un Pape (Grégoire IV) penſa ne pouvoir mieux faire que de le conſacrer à tous les Saints. Mais ce qu'il a fait de mal, lui & ſes Succeſſeurs, c'eſt d'en avoir enlevé toutes les richeſſes qui le décoroient en bronzes & en ſtatues. On fait monter à 286 mille livres peſant de métal, poids de marc, ce que l'on en a retiré pour former le Baldaquin & la Chaire de Saint-Pierre, & on eut encore de quoi fondre quatre-vingt pièces d'artillerie.

barbares que les Goths à qui ils en attribuent fauſſement la deſtruction, n'en avoient hâté la ruine en le démoliſſant pour en employer les matériaux à leurs nouvelles conſtructions. Le Palais *Farnèſe*, la Chancellerie, & le Palais de Véniſe à Rome ont été élevés avec ces débris.

La partie gauche du Coliſée eſt heureuſement encore aſſez conſervée; mais tout le reſte de ſon enceinte, ainſi que preſque tout l'intérieur en eſt détruit. Les portiques du rez-de-chauſſée & ceux du premier étage ſubſiſtent encore du côté qui a le moins ſouffert; on y voit même des portions conſidérables des voûtes qui portoient les gradins ſur leſquels étoient aſſis les Spectateurs, mais dont il ne reſte plus le moindre veſtige. C'eſt du haut du plan incliné formé par ces voûtes, qu'on jouit encore, mais avec un plaiſir mêlé de regrets, de toute l'étendue de cette étonnante conſtruction, & de l'effet qu'y devoient produire 50 mille Spectateurs réunis & applaudiſſant enſemble au ſuccès de quelque ſpectacle (1).

Ce que l'on conçoit le moins, c'eſt la grandeur prodigieuſe du voile dont on couvroit cette immenſe ſuperficie pour mettre les Spectateurs à l'abri de l'ardeur du ſoleil. Ce fait eſt ſi ſurprenant qu'on croiroit pouvoir révoquer en doute ce que les Auteurs en diſent, ſi on ne voyoit encore au Coliſée même, & à pluſieurs Monumens de ce genre, les canaux & les ouvertures où s'encaſtroient les pièces de bois qui ſervoient à ſoutenir & à tendre le voile en queſtion, qui par ſurcroît de magnificence étoit ici teint en pourpre.

Après ces trois Monumens principaux, auxquels nous commençâmes par rendre nos hommages, ce qui dans Rome rappelle & caractériſe le plus l'idée de la grandeur des Anciens dans leurs Edifices publics, c'eſt la vue de ces aiguilles, ou obéliſques Egyptiens, qu'on rencontre encore dans quelques places de cette ville. Les Romains, ces illuſtres brigands, qui dépouillèrent les Nations vaincues de tous les objets de luxe qu'ils rencontroient, enlevèrent d'Egypte, & trouvèrent moyen de tranſporter chez eux ces maſſes énormes. Ils les ont enſuite employées à décorer leurs Cirques & leurs Tombeaux.

(1) Ce Monument, dont le plan eſt une ellipſe d'une très-belle forme, a 580 pieds de long ſur 480 de large & 156 de hauteur. Les Auteurs anciens diſent que 80 mille Spectateurs aſſis & plus de 20 mille debout pouvoient voir commodément les jeux qui s'y célébroient, & qui étoient des combats de Gladiateurs, ou des chaſſes d'animaux féroces. Mais en calculant les gradins ou ſiéges, ſur 2 pouces de large & 18 pouces pour aſſeoir chaque Spectateur, on ne trouve réellement de place que pour 50 mille hommes aſſis; & ſi on y en ajoute 10 mille debout, on aura tout ce que peut contenir cet Amphithéâtre. Mais je ne comprends pas dans ce calcul l'arène qui a 263 pieds de long ſur 165 de large, vu que c'étoit le lieu deſtiné pour le ſpectacle, & non pour y placer les Spectateurs.

Auguste fut le premier qui les fit connoître à l'Italie. Il fit placer au milieu du grand Cirque, & consacra au Soleil celui que l'on voit aujourd'hui en arrivant à Rome à la porte du Peuple (1).

Nous avons déja parlé de cet autre Obélisque qu'on voit devant l'Eglise de Saint-Pierre, & qui avoit été autrefois placé dans le Cirque de Néron: mais le plus élevé que l'on voye à Rome, est celui que Sixte V fit également placer par *Fontana* devant l'Eglise de Saint-Jean-de-Latran. Ce fut Constantin qui l'avoit fait porter de Thèbes à Alexandrie, & l'Empereur Constance qui le fit ensuite transporter à Rome. Il a, en y comprenant le piedestal, 140 pieds de hauteur.

Deux autres Monumens que l'on voit dans le même genre à Rome, sont d'autant plus précieux à y retrouver encore, que nous savons qu'ils furent élevés tous deux en l'honneur de deux des meilleurs Princes que le monde ait connu, *Trajan* & *Marc-Aurèle.*

La colonne Trajane fut élevée après la victoire que cet Empereur remporta sur les Daces. L'inscription que l'on lit sur la base de la colonne apprend qu'elle désignoit par sa hauteur de combien on avoit baissé les montagnes & le terrein dans le lieu où elle étoit placée, l'on sait que c'étoit une superbe place publique appellée *Forum Trajani.* Ce fait est d'autant plus extraordinaire que la colonne a 118 pieds de hauteur. Appollodore de Damas fut l'auteur de ce Monument, si la place dans laquelle il étoit situé y répondoit par la beauté de sa décoration, c'est avec justice qu'elle a été tant célébrée par les Auteurs contemporains; il paroît que rien n'étoit aussi magnifique dans l'ancienne Rome que ce Forum Trajani. *Pausanias*, *Aulugelle*, *Ammian*, disent que l'on y voyoit des bâtimens d'une grandeur & d'une magnificence jusqu'alors inconnue, des arcs, des statues, une Basilique dans laquelle les Consuls donnoient audience au peuple, & une Bibliothèque ornée d'un péristile superbe dans laquelle tous les Gens de Lettres célèbres avoient des statues de bronze. On peut dire à ce sujet

(1) Ces Obélisques, les plus anciens Monumens du Peuple le plus anciennement civilisé, avoient été, à ce que l'on croit, consacrés par les Egyptiens eux-mêmes au culte du Soleil. On voit encore dans la haute Egypte les carrières d'où ils ont été tirés. Cette espèce de marbre, qu'on appelle *granite rouge* d'Egypte, est aussi dure que le porphyre & aussi précieux. Ces antiques Monumens sont presque tous couverts de caractères hiéroglyphiques, dont jusqu'ici on n'a pu donner aucune explication. Il est vraisemblable qu'ils étoient destinés à instruire les peuples des principaux évènemens de leur histoire, ou des différentes époques de l'année relatives à l'agriculture & aux travaux de la terre. Les Romains, étonnés de la beauté & de la noblesse de ces Monumens, en firent transporter un grand nombre à Rome, & en ornèrent leurs Cirques & leurs places publiques. On lit dans *Aurelius Victor*, qu'il y avoit dans Rome quarante-huit Obélisques pareils, mais de différentes grandeurs.

qu'on

qu'on regarde le ſiècle même de Trajan comme ayant été celui du plus haut point de grandeur de l'Empire Romain, pour les ſciences comme pour les arts (1).

La colonne Trajane eſt dorique, ſes proportions ſont belles, les détails ſimples & nobles, on monte dans l'intérieur juſqu'au ſommet, par 192 marches de marbre. Sixte V qui fit reſtaurer ce Monument par le Cavalier *Fontana*, fit placer au-deſſus une ſtatue de Saint-Pierre à la place de celle qui repréſentoit l'Empereur Trajan lui-même. Le terrein qui l'entouroit s'étant fort élevé par la deſtruction ſucceſſive de l'ancienne Rome, Sixte V fit creuſer une enceinte de onze pieds de profondeur autour du piedeſtal de la colonne. Elle eſt toute en marbre blanc, & ornée dans ſa hauteur de bas-reliefs qui repréſentent les guerres & les victoires de Trajan. Toutes les figures ſont du plus grand caractère. L'on déſireroit qu'il y eût ſeulement plus de proportion entre les hommes & les acceſſoires qui ſont beaucoup trop petits. On y voit des Soldats aſſiéger & défendre des fortereſſes qui leur viennent à mi-corps, traverſer d'une enjambée des fleuves, des ponts & des montagnes, & cent autres diſproportions que toute la beauté de la ſculpture ne ſauroit faire pardonner.

Le détail de la colonne Antonine, & les bas-reliefs également en ſpiral autour du Monument, ne ſont pas auſſi eſtimés. Elle eſt à-peu-près de la même hauteur que l'autre colonne. Les combats & les victoires remportés par Marc-Aurèle font voir que ce Monument n'avoit point été élevé, comme on l'a cru long-temps, à l'Empereur Antonin, mais à ſon Succeſſeur Marc-Aurèle, ſous le règne de l'Empereur *Commode*. Ce Prince ayant été appellé auſſi quelquefois, *Divus Antoninus* ou *Marcus Antoninus*.

---

(1) En examinant attentivement les Edifices antiques dont l'époque eſt connue, on peut ſe faire une échelle qui ſerviroit à fixer la date des autres. Les premiers Romains, ainſi que leurs voiſins les *Etruſques*, ne penſoient qu'à la ſolidité dans la conſtruction de leurs Edifices. La matière la plus précieuſe qu'ils y employoient étoit la pierre tiburtine. Lorſque la République devint plus puiſſante, lorſqu'elle eut ſoumis la Grèce, le marbre s'introduiſit dans les Temples. On fit venir à Rome des Artiſtes Grecs; mais il paroît que leurs productions furent peu nombreuſes avant les Empereurs, puiſqu'Auguſte diſoit qu'il avoit trouvé Rome de brique & qu'il la laiſſoit de marbre. Le Panthéon & le Portique d'Octavie prouvent que du temps de ce Prince, l'Architecture n'étoit parée que de ſa ſageſſe & de ſa pureté. La magnificence d'Auguſte qui étonnoit la ſimplicité Républicaine, fut éclipſée par celle de ſes Succeſſeurs. Les marbres & les pierres les plus riches furent amenés de l'Egypte & de l'Orient. Les bas-reliefs & les ornemens de tous les genres furent prodigués: l'Architecture en fut couverte, ſurchargée, & même lorſque l'art ſe perdit, le mauvais goût d'une magnificence mal entendue ſubſiſta toujours. C'eſt ce qu'on voit par les Termes de Dioclétien, par l'Arc de *Septime Sévère*, celui des *Orfèvres*, & celui de *Conſtantin*. Telle a été & telle ſera toujours la marche de l'Architecture. D'abord la ruſticité, enſuite la belle ſimplicité, le goût, puis la richeſſe, & enfin la profuſion, ennemie de l'ordre & qui détruit tout, ce ſont les périodes par leſquelles elle paſſe néceſſairement.

Malgré tout l'intérêt dont devoit être pour nous la vue de tant de Monumens intéreſſans, nous ne voulûmes point retarder davantage notre objet principal, qui étoit de gagner Naples, & nous ne fîmes que jetter preſqu'en paſſant un coup-d'œil ſur les conſtructions modernes de Rome. Quand on ne feroit que traverſer rapidement cette ville, il ſeroit impoſſible de n'être pas frappé du nombre & de la beauté de ſes Palais. Quelques-uns ſont d'une très-belle architecture : le Palais *Farnèſe* ſur-tout réunit à l'extérieur le plus majeſtueux une quantité de beaux détails que les Architectes étudient avec avidité; & pluſieurs autres, tels que ceux de *Barberini*, *Borghèſe*, *Bracciano*, *Altieri* & *Sciarra Colonna*, joignent à la magnificence de leurs décorations une étendue impoſante.

Ce ne fut que quand je me trouvai hors de Rome qui exiſte, que je reconnus l'immenſité de celle qui exiſtoit, & que la moderne diſparut pour ainſi dire à mes yeux. Nous marchâmes deux heures avant d'être hors de ſon enceinte. Ce n'eſt qu'à la montagne de *Marino* que l'on commence à bien juger de l'enceinte véritable de Rome : mais c'eſt aſſez parler d'une ville qu'on n'a fait qu'entrevoir.

Je me garderai bien auſſi de vouloir décrire le pays que j'ai traverſé en courant la nuit. Je ne dirai donc rien de mon voyage de Rome à Naples, ſinon qu'après avoir laiſſé *Freſcati* à gauche, nous allâmes dîner à Marino; qu'après avoir traverſé les montagnes, & laiſſé à droite le lac d'Albano, ancien crater d'un Volcan, nous arrivâmes de nuit à *Velleïtri*, célèbre par la naiſſance d'*Auguſte*. Je ne diſtinguai rien, ſinon, au clair de la lune, dans une petite place, une ſtatue en bronze d'un Pape (Urbain VIII) qui me parut du plus grand ſtyle.

Nous partîmes bien avant le jour pour aller dîner à *Piperno*, la plus triſte & la plus miſérable de toutes les villes, dans la ſituation la plus incommode, avec l'aſpect le plus auſtère. Elle ſe vante cependant d'avoir été la capitale des Volſques. Nous arrivâmes de nuit à *Terracine* & en repartîmes à deux heures du matin; car les infatigables mules qui vous traînent en Italie, vous forcent par la lenteur de leur marche, à être auſſi patient qu'elles ſont entêtées, & à la longue vous accoutument à être auſſi infatigables qu'elles.

Avant d'arriver à Terracine, nous trouvâmes la voie Appienne qui exiſte encore dans toute ſa beauté, & qui eſt bordée de ruines & de Tombeaux ſelon l'uſage antique. Des montagnes pittoreſques, les travaux des Romains qui ont oſé tracer cette route entre des rochers effrayans & la mer ſur le bord de laquelle ils viennent ſe terminer, tant d'évènemens célèbres dont tout ce canton

fut le théâtre, c'étoient bien des raiſons pour nous promettre de revenir voir *Terracine* en détail. A ſix milles de cette ville, nous arrivâmes aux frontières des Etats du Pape, & à l'entrée de ceux du Roi de Naples. Nous découvrîmes à la pointe du jour *Fondi*, qui offre un des plus délicieux payſages qu'il ſoit poſſible de rencontrer.

C'eſt à partir des environs de *Fondi*, qui ſont, comme nous venons de le dire, le commencement du Royaume de Naples, que l'on peut ſe faire une idée de la beauté & de la richeſſe de tout ce pays. Preſque par-tout l'image de la végétation la plus abondante & de la fertilité même, ſoit par l'excellence de ſon ſol ou la douceur de ſon climat; mais l'abandon dans lequel trop ſouvent le laiſſent ſes habitans en rend quelquefois le ſéjour mal-ſain; c'eſt ce qui arrive à *Fondi*. Soit la proximité des fameux *Marais Pontins* qui en ſont à très-peu de diſtance, ſoit le voiſinage d'un lac conſidérable qui a environ quatre milles d'étendue entre la ville & la mer, il eſt certain que tout ce Canton eſt très-peu peuplé, malgré l'excellence de ſes productions & la pêche de ſon lac qui produit les plus belles anguilles poſſibles. Les Anciens faiſoient le plus grand cas de ſes vins qui ſont encore aujourd'hui fort eſtimés, & tous ſes environs abondent en orangers, en citronniers, oliviers & en fruits de toute eſpèce.

Le Môle de *Gaëte*, à la Douane près, eſt ce que la nature peut offrir de plus riant. Il avoit paru tel aux Grecs & aux Romains, & c'eſt un des pays qui offre encore le plus d'objets de recherches aux Curieux & aux Antiquaires. Nous paſsâmes l'après-dîner le *Garigliano* (le *Liris* des Anciens) après avoir foulé les ruines de l'ancienne *Minturne* dont on voit encore les reſtes d'un amphithéâtre à quelque diſtance du chemin. Nous vînmes coucher à *Calvi*, & allâmes dîner le lendemain à *Capouë-la-Neuve*, qui eſt à deux milles de l'ancienne Capouë & qui ne laiſſe pas d'avoir ſes délices. L'empreſſement que nous avions d'arriver à Naples ne nous permit point d'aller voir les ruines de cette ville célèbre, l'émule & la rivale de Rome.

Enfin après avoir traverſé la plaine la plus fertile & la plus cultivée, le bourg d'*Averſa* & deux villages auſſi peuplés d'enfans que la campagne l'eſt d'arbres, nous arrivâmes à Naples dont l'entrée ſeroit riante ſi la plus impertinente Douane ne venoit chagriner l'eſprit des Voyageurs, enchantés par l'aſpect de la nature & du climat de cette heureuſe contrée, qu'on a à ſi juſte titre appellée le Jardin de l'Europe. Quoiqu'aux premiers jours de Décembre, j'en ſentis tout le charme, je ne trouvai plus rien d'exagéré dans tout ce que j'en avois lu; quand on a tout peint & tout décrit, il reſte encore à rendre un effet magique qui exiſte dans l'air, qui colore tous les objets, & qui fait que

ceux-mêmes que l'on connoît dans les autres climats ne se ressemblent plus dans celui-ci & y deviennent nouveaux.

Mais entrons, si l'affluence nous le permet : c'est la première idée que la population de cette ville nous donne, même en sortant de Paris. Quelque larges que soient les rues, elles sont si embarrassées, si bruyantes ; les gestes multipliés, la pantomime turbulente des passans, y jettent tant de mouvement & d'activité qu'il faut se recueillir un instant pour y discerner quelque objet.



CHAPITRE PREMIER.

CARTES GÉOGRAPHIQUES

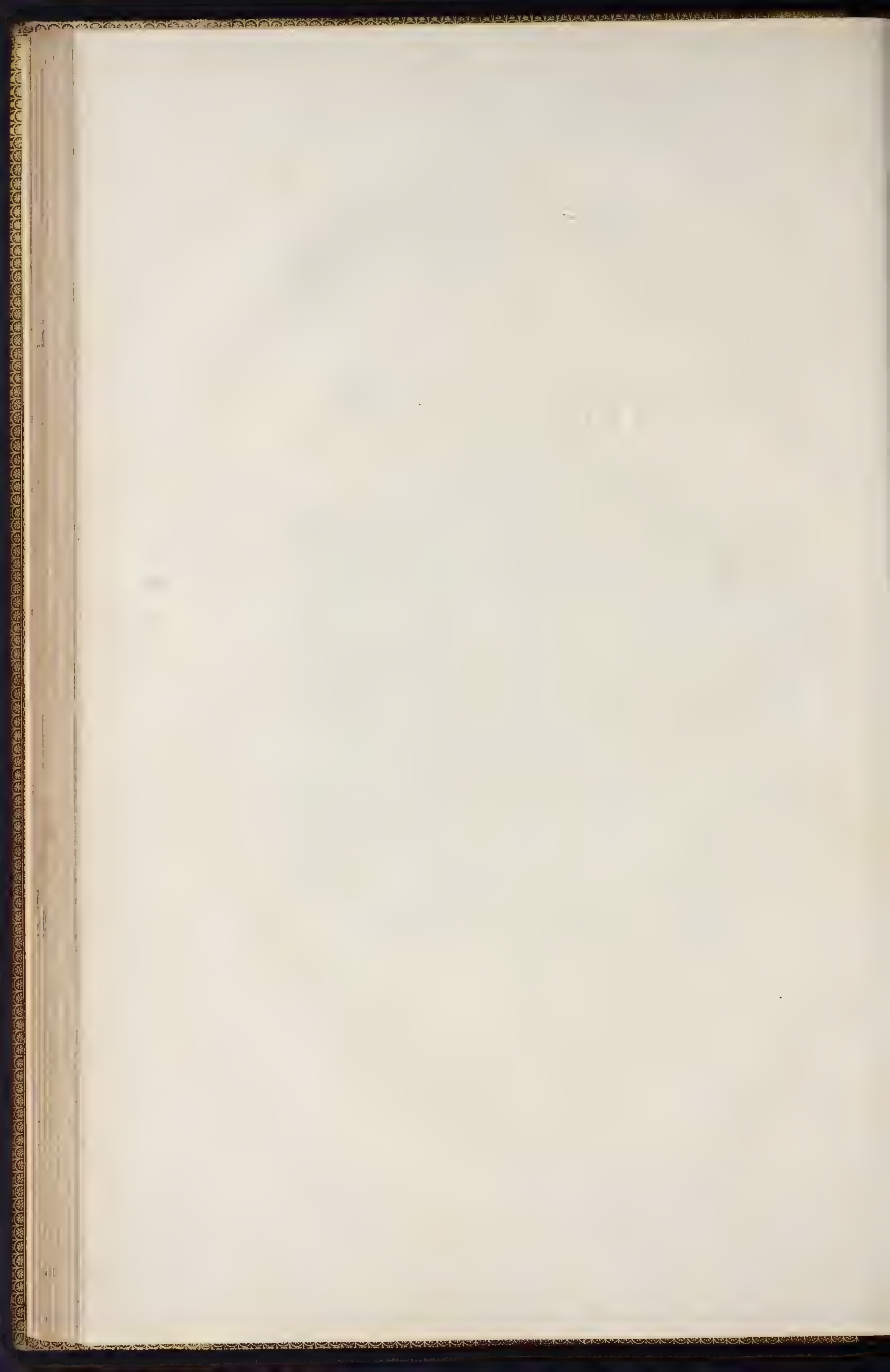
DU ROYAUME DE NAPLES.

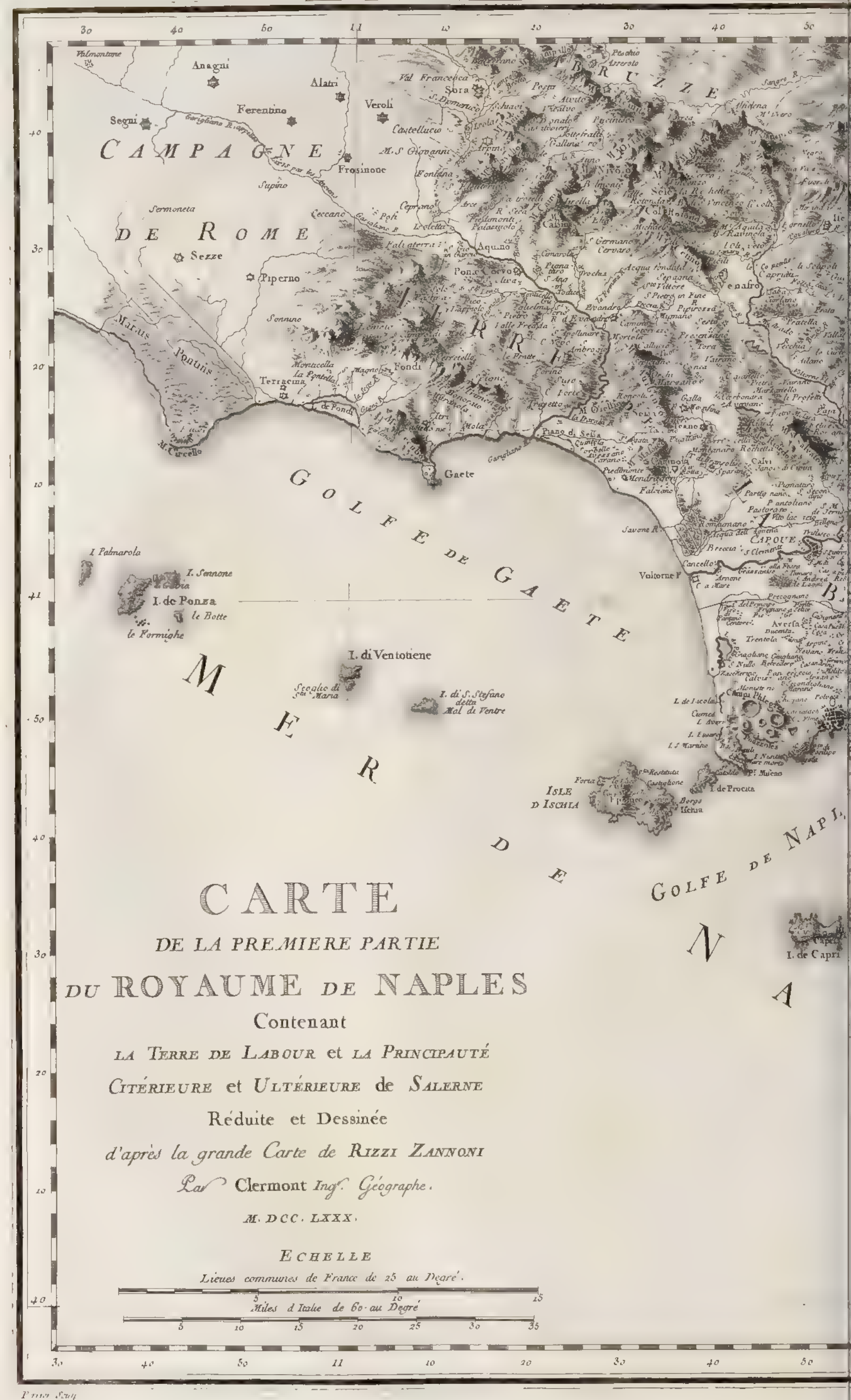
PLAN TOPOGRAPHIQUE,

ET

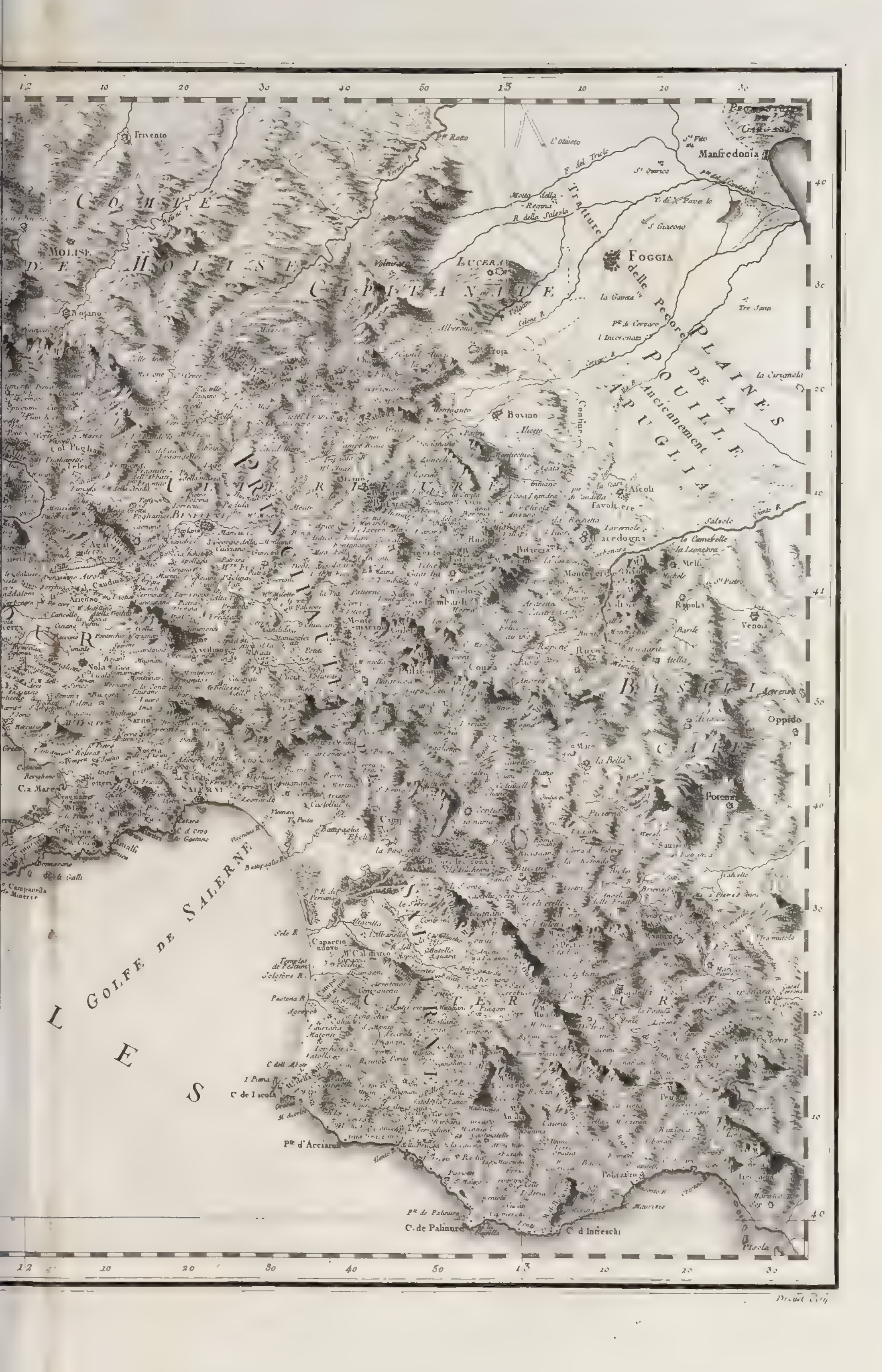
VUES GÉNÉRALES DE CETTE VILLE

PRISES DE DIFFÉRENS ASPECTS.

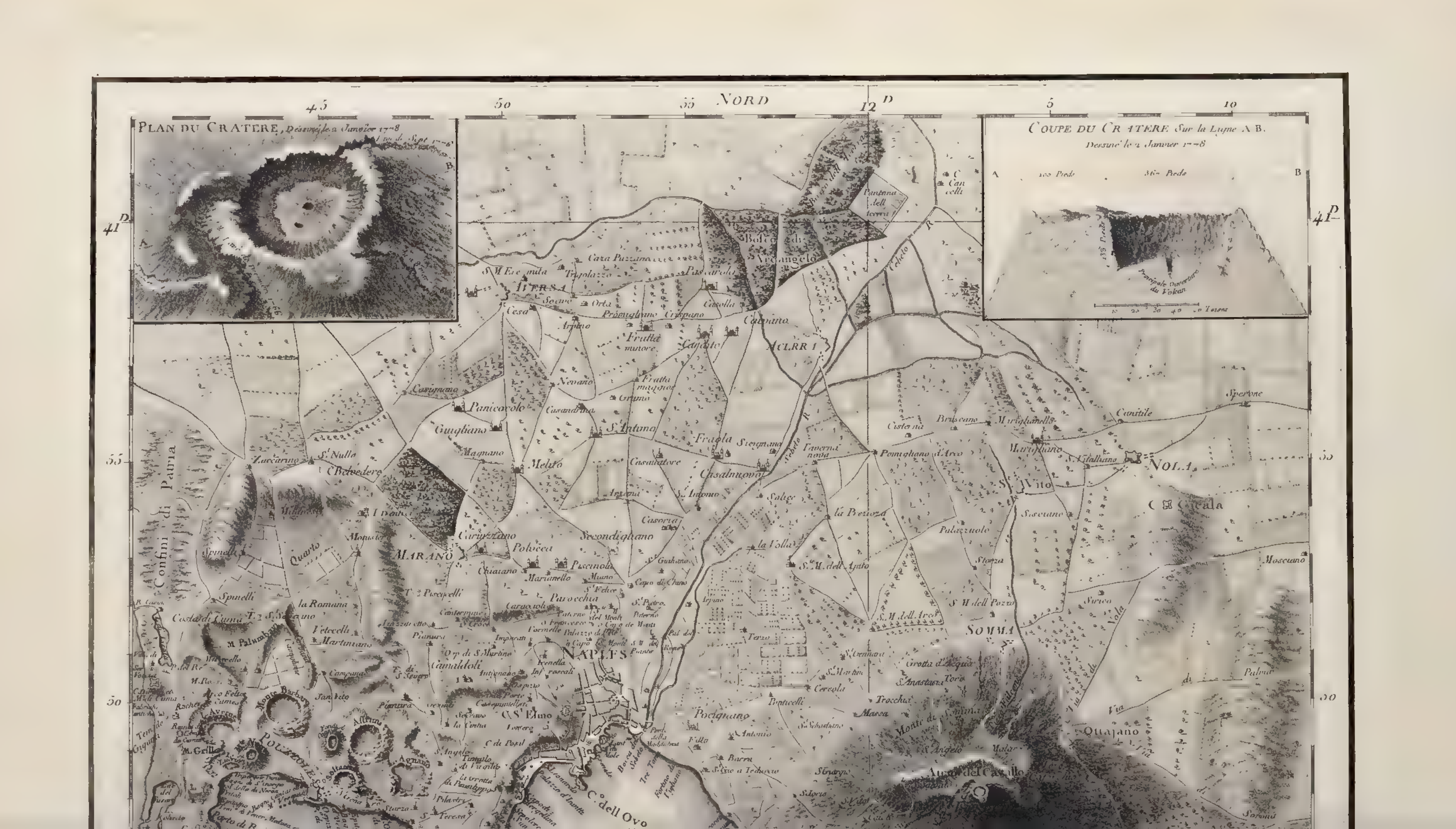



CARTE
DE LA PREMIERE PARTIE
DU ROYAUME DE NAPLES
Contenant
LA TERRE DE LABOUR et LA PRINCIPAUTÉ
CITÉRIEURE et ULTÉRIEURE de SALERNE
Réduite et Dessinée
d'après la grande Carte de RIZZI ZANNONI
Par Clermont Ingr. Géographe.
M. DCC. LXXX.
ECHELLE
Lieues communes de France de 25 au Degré.
Miles d'Italie de 60 au Degré
CAMPAGNE DE ROME
Marais Pontins
GOLFE DE GAETE
MER DE NA
GOLFE DE NAPL
Anagni
Alatri
Ferentino
Veroli
Segni
Frosinone
Sezze
Piperno
Terracina
Fondi
Gaete
CAPOUE
I. de Ponza
I. Palmarola
I. di Ventotiene
ISLE D ISCHIA
I. de Procida
I. de Capri

N° 118



Trivento
COMTE
DE MOLISE
MOLISE
Bojano
CAPITANATE
LUCERA
FOGGIA
Manfredonia
S. Giacomo
Tratture delle Pecore
Tre Santi
Troja
Bovino
PLAINES DE LA POUILLE
Anciennement APUGLIA
la Cerignola
Ascoli
Lacedogna
Salsola
Venosa
Rapola
Oppido
Potenza
la Bella
Avellino
Nola
Sarno
C.a Mare
GOLFE DE SALERNE
Capaccio nuovo
C. de Licosa
Pte d'Acciaroli
Pte de Palinure
C. de Palinure
C. d'Infreschi
Policastro
12
10
20
30
40
50
13


NORD
PLAN DU CRATERE, Dessiné le 2 Janvier 1778
COUPE DU CRATERE Sur la Ligne A B.
Dessiné le 2 Janvier 1778
Principale Ouverture du Volcan
AVERSA
NAPLES
MARANO
NOLA
SOMMA
CASERTA
POUZZOLE
Confini di Patria
C.o dell Ovo
Atrio del Cavallo
Casalnuovo
Pomigliano d'Arco
Marigliano
Giugliano
Quarto
Secondigliano
Melito
Panicocolo
C.S.t Elmo
Camaldoli
Quajano
S.t Vito
Cicala
Mosciano
Monte di Somma



CARTE
DES ENVIRONS
DE LA VILLE ET DU GOLFE
DE
NAPLES
Reduite d'après celle de Don Carlo Weber Capitaine,
Et assujetie aux Observations Astronomiques
Par le Sieur Clermont Ing.r Geographe.
M DCC LXXVIII
Echelle.
Milles d'Italie de 60 au Degré
Milles d'Angleterre de 60 au Degré.
Lieues d'Allemagne de 2000 Verges du Rhin de 15 au Degré
Lieues communes de France de 25 au Degré
GOLFE DE NAPLES
GOLFE DE SALERNE
Capo e Prom.o Misena
T. del Greco
T. Bassano
Capo Bruno
Pompeia
Bottaro
Scafati
Angri
T. dell Annunciata
F. del Revigliano
CASTELLAMARE
Porto Cariello
LETTERE
Stabia
M.te Gigo
M.te Toro
M.te Mojano
Vico
SORRENTO
MASSA
Capo di Sorrento
Mare Piano
Donnarano
AMALFI
Conca
Collo
Canota
Scala
Gravé par Perrier
Niquet Scrip.
N.o 11.



CARTE DE LA TERRE DE LABOUR,

Avec une courte Description Géographique du Royaume de Naples.

AVANT d'entrer dans les détails intérieurs du pays que nous avons à décrire, il est sans doute à propos d'en faire connoître l'étendue & la situation. C'est pour cette raison qu'on a cru devoir faire graver, & mettre à la tête de cet Ouvrage non-seulement une Carte générale du Royaume de Naples, dans laquelle est aussi comprise la Sicile qui fait partie de ce Royaume, mais encore des Cartes particulières & très-détaillées que l'on a séparées suivant les divisions géographiques qui ont paru les plus naturelles.

On a pensé ne pouvoir mieux faire que de prendre pour modèle la grande Carte dressée en 1769 par *Rizzi Zannoni* d'après les ordres du Roi des Deux-Siciles. Cette Carte a été faite avec le plus grand soin, & est effectivement la meilleure & la plus exacte que l'on connoisse : mais comme elle est d'une très-grande étendue, on l'a fait réduire en trois parties. Nous mettons à la tête de ce Volume la première division, qui comprend la Terre de Labour, autrefois la *Campanie*, la Principauté de *Salerne* divisée en ultérieure & citérieure, avec une partie de la *Capitanate* qui formoit l'ancienne *Apulia*. Les deux autres divisions qui renfermeront, l'une la Terre d'*Otrante* & l'autre la *Calabre*, seront données dans le second Volume.

Tout ce pays, connu anciennement sous le nom de Grande-Grèce à cause du grand nombre de Colonies Grecques qui vinrent s'y établir, forme une presqu'Isle considérable qui occupe à-peu-près la moitié de l'Italie : elle est bornée au nord & au couchant par la campagne de Rome, la *Sabine* & la Marche d'*Ancone*; à l'orient, par le Golfe de Vénise ou Mer Adriatique; au midi & à l'occident par une partie de la Méditerranée, appellée Mer de Toscane, & autrefois Mer *Tyrrhénienne.*

La plus grande longueur du Royaume de Naples du midi au nord, depuis le Cap *Spartivento* à l'extrémité de la Calabre jusqu'à l'embouchure du *Tronto* qui sépare l'*Abruzze* de la Marche d'*Ancone*, est d'environ 350 milles, & sa largeur depuis le Golfe de *Gaëte* jusqu'à la pointe de la *Capitanate* ou de la *Pouille* au Cap ou Promontoire *Gargano*, est d'environ cent milles; ce qui forme plus de quatre cents lieues de côtes.

On divise le Royaume de Naples en dix Provinces, savoir : la Terre de Labour où est située la ville même de Naples, la Principauté de *Salerne*,

l'*Abruzze*, le Comté de *Molisse*, la *Capitanate* ou la *Pouille*, la *Basilicate*, la Terre de *Bari*, la Terre d'*Otrante*, & les deux Calabres, ultérieure & citérieure.

La plus grande partie de tout ce Royaume, un des plus fertiles & des plus beaux qu'il y ait en Europe, est aujourd'hui presque déserte & comme inconnue; la Terre de *Labour* & les environs de Naples étant presque les seuls cultivés & habités. Ce n'est pas qu'il n'y ait dans le reste du Royaume de Naples beaucoup de villes & d'habitations susceptibles, par les productions naturelles du pays, d'un très-grand commerce; mais excepté la ville de *Tarente* qui fournit une assez grande quantité d'huile, de laine & de coton, tout ce pays est bien loin de son antique splendeur. Nous verrons cependant dans la description que nous avons à en faire, & qui doit former la première partie de notre second Volume, que toute cette extrémité de l'Italie renfermoit autrefois des villes & des colonies puissantes qui ont produit de grands-Hommes, & chez lesquelles les sciences & les arts ont été portés fort loin.

La seconde de ces Cartes est la totalité du Golfe même de Naples & de ses environs, tant de la partie de *Pouzzol* que de celle du Vésuve, & jusques près de l'extrémité du Cap ou Promontoire de *Minerve*, ce qui comprend une grande partie de la *Terre de Labour*. On a pensé ne pouvoir mieux faire que de se régler & prendre pour modèle la Carte que l'on trouve à la tête de l'Ouvrage des Peintures d'Herculanum, levée par les ordres mêmes du Roi de Naples. Nous avons cependant cru devoir la rectifier dans la partie du Golfe de Pouzzol & des Champs Phlégréens, d'après les observations de MM. de *La Vega*, Ingénieurs du Roi des Deux-Siciles, & une superbe Carte de ce canton intéressant des environs de Naples dont ils nous ont fait présent & que l'on retrouvera gravée dans la suite de cet Ouvrage.

PLAN DE LA VILLE DE NAPLES.

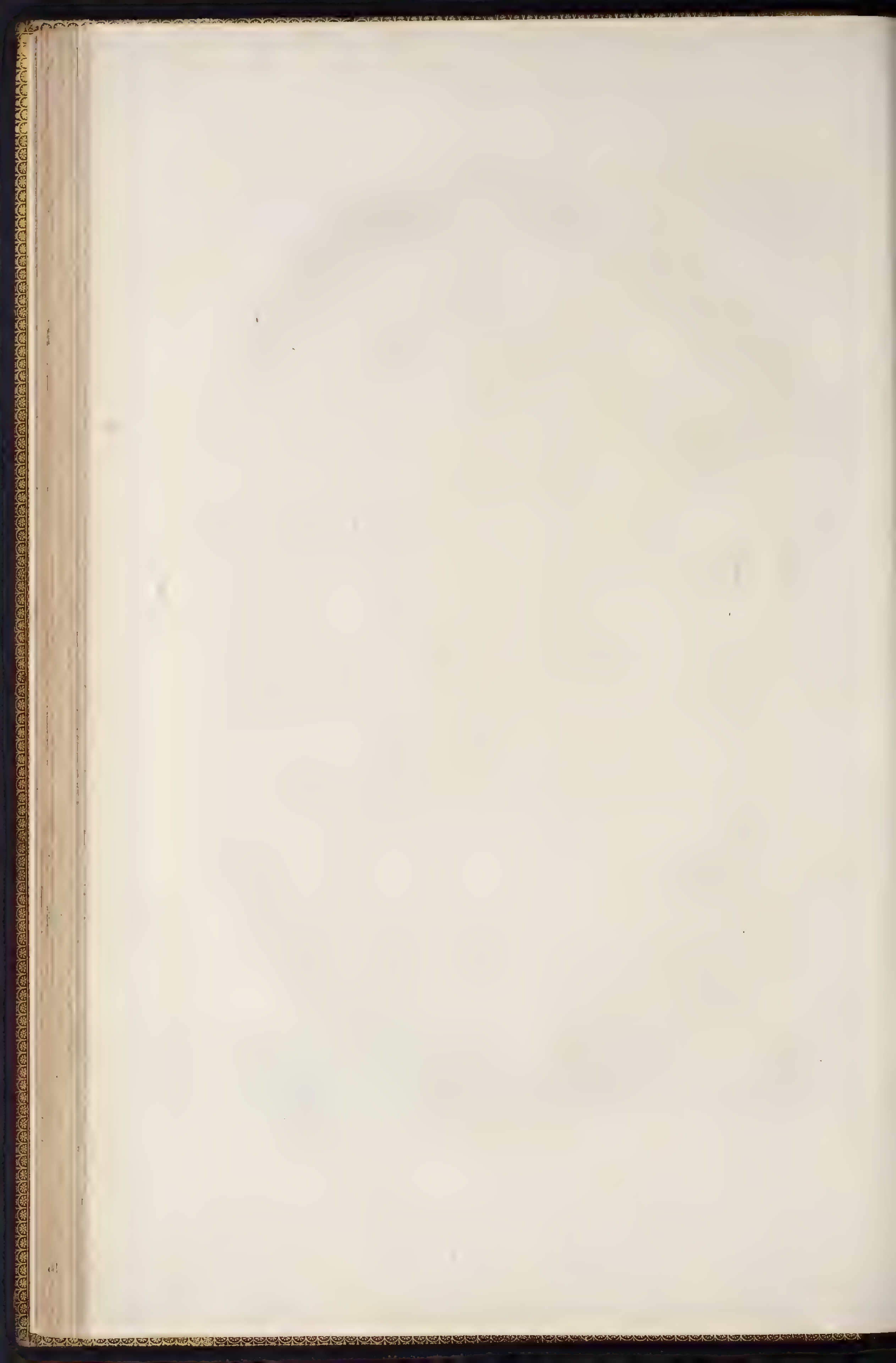
NAPLES est située au 40e degré 50 minutes de latitude, & 31 degrés 52 minutes de longitude, à 43 lieues de Rome & 340 de Paris environ. Son origine est si ancienne qu'elle se perd dans les temps fabuleux. Le nom de *Parthenope* qu'elle porta long-temps étoit, à ce que dit la fable, celui d'une des Sirènes qui cherchèrent à séduire *Ulisse* par le charme de leurs voix. Cette Sirène fit naufrage sur les bords de la mer *Thirrénienne*, y fut enterrée, & son Tombeau ayant été trouvé par les premiers Fondateurs de la ville de Naples, ils



N.° 46

Plan de la Ville de Naples

A.P.D.R.



ils donnèrent à leur ville le nom de *Parthenope*, ſous lequel elle a été déſignée depuis dans tous les Poètes Latins.

D'autres traditions auſſi anciennes, & qui ſont bien plus vraiſemblables, diſent que les habitans de *Cume*, une des premières colonies Grecques établies en Italie, ont fondé eux-mêmes cette ville & lui ont donné le nom de *Néopolis*, qui ne veut dire autre choſe que ville nouvelle. Quoi qu'il en ſoit, il commença d'en être parlé comme d'une grande ville 300 ans avant Jéſus-Chriſt, & Tite-Live dit que les villes de *Paleopolis* & de *Néapolis*, habitées par le même peuple & très-voiſines l'une de l'autre, avoient été bâties par les *Cuméens* venus par mer de l'Iſle d'*Eubée*, aujourd'hui *Negrepont*, Iſle très-puiſſante dans le canton & ſur le rivage de la mer où ils s'étoient établis (1).

Si l'on voit encore dans cet Auteur qu'en 535 elle offrit aux Romains des ſecours pour les aider à chaſſer *Annibal* de l'Italie, & lui envoya, à ce que dit l'Hiſtorien, quatre-vingt vaſes d'or d'un poids conſidérable, *quadraginta pateræ aureæ magni ponderis*. Il paroît au reſte que les Napolitains demeurèrent toujours attachés aux Romains, & que juſqu'à ce que leur ville fut déclarée Colonie Romaine ſous les Empereurs, elle conſerva la religion, la langue & les uſages des Grecs. Nous verrons par la ſuite que les Empereurs & les plus riches habitans de Rome venoient s'y établir, & jouir des délices de ce climat enchanteur.

Dans le cinquième ſiècle, à la décadence de l'Empire, Naples ſubit le ſort de toutes les villes d'Italie. Les Goths s'en emparèrent ; Béliſaire la reprit & la livra au pillage après un long ſiége : elle fut encore priſe & dévaſtée par Totila ; elle paſſa de-là au pouvoir des Empereurs d'Orient ; enſuite les Rois Lombards la rendirent tributaire ; & ce ne fut qu'après une ſuite de démêlés & de guerres éternelles avec les Princes de Bénévent, de Capouë, de Gaëte, les Grecs & les Sarraſins, qu'elle prit une forme nouvelle à l'arrivée de ces Gentilshommes Normands, comme nous l'avons vu dans le Précis hiſtorique du Royaume de Naples, vers le commencement du onzième ſiècle.

Dans la deſcription que nous avons à donner de la ville de Naples, de ſa ſituation, de ſa forme, ainſi que des objets de curioſité qu'elle renferme, nous avons cru indiſpenſable de préſenter ici le plan topographique de cette ville. Nous l'avons fait graver avec beaucoup de ſoin, & en préférant celui qui nous a paru le plus détaillé.

---

(1) *Palæpolis fuit haud procul inde, ubi nunc Neapolis ſita eſt; duabus urbibus populus idem habitabat. Cumis erant oriundi. Cumani ab Chalcide Euboica originem trahunt. Claſſe, qua advecti ab domo fuerant, multum, in ora maris ejus, quod accolunt potuere.* Tite-Live, Liv. 8.

Au premier aſpect, & en conſidérant la poſition de Naples, bâtie en amphithéâtre ſur le bord de la mer, on doit ſentir combien la ſituation en eſt agréable; ſon étendue dans ſa plus grande longueur eſt au moins de 3000 toiſes; ſon circuit, en faiſant le tour de ſes anciens murs, à partir de la porte ou du Château des Carmes, (N°. 55.) remontant au Palais de *Capo di Monte*, (N°. 1.) allant enſuite au Château Saint-Elme (N°. 8.) & redeſcendant de-là ſur le bord de la mer depuis l'extrémité du fauxbourg de *Chiaïa à Capo di Mergellina*, & continuant juſqu'au pont de la Magdeleine à l'autre extrémité de la ville; ce circuit, dis-je, eſt au moins de trois lieues de France.

Sa conſtruction intérieure eſt, comme on le voit, très-irrégulière, ainſi que le ſont néceſſairement preſque toutes les villes très-anciennes, & conſtruites ou augmentées à différentes époques. La plus belle de ſes rues eſt celle que l'on nomme la rue de Tolède (N°. 36.); elle a environ 540 toiſes de longueur.

Quant à ſes places publiques auxquelles on donne à Naples le nom de *Largo*, il n'y en a aucune de régulière. La plus ſpacieuſe eſt celle qui eſt près le Palais des Etudes ou Muſæum de Naples. (N°. 6.) La place du Marché des Carmes eſt célèbre dans l'hiſtoire de cette ville, parce que c'eſt le lieu où on a commencé la fameuſe ſédition de *Mazaniel.* Il y a encore devant, le Château neuf (N°. 23.) *il largo del Caſtello*, qui eſt aſſez étendu, mais ſans nulle décoration. C'étoit juſqu'à ce moment le lieu deſtiné à ces ſpectacles populaires, appellés *Cocagnes*, ſpectacles barbares qui viennent enfin d'être réformés depuis peu (1).

Un des Edifices principaux & des plus conſidérables de la ville de Naples eſt ſans doute le Palais du Roi. (N°. 22.) Sur les hauteurs à l'extrémité de la ville (N°. 1.) il y en a un autre, appellé *Capo di Monte*, mais le Roi ne l'habite point, & il eſt comme abandonné.

Le Château neuf eſt déſigné par le N°. 24. Celui qu'on appelle *Caſtello del'Ovo*, par le N°. 30; celui-ci eſt bâti au bout d'une langue de terre qui avance dans la mer: c'eſt une eſpèce de petite fortereſſe qui ne ſeroit pas d'une grande défenſe; la ſeule importante qu'il y ait à Naples par ſa ſituation, comme par ſes fortifications, eſt le Château *Saint-Elme.* (N°. 8.)

Au-deſſous de ce Château (N°. 9.) eſt la belle Maiſon des Chartreux dans un des ſites les plus agréables de l'univers. Le Môle ou Fort de la Lanterne,

---

(1) Cette eſpèce de Fête fort ancienne à Naples, & bien faite pour caractériſer les mœurs de ſes habitants, nous a paru mériter d'être repréſentée ſur une Planche particulière; elle ſera donnée dans un des Chapitres de ce Volume & nous en parlerons alors avec quelques détails.

bâti au milieu du port de Naples, eſt une des promenades, & un des lieux les plus fréquentés de la ville.

En général toutes les Egliſes de Naples, qui y ſont en très-grand nombre, ſont plus curieuſes par leurs richeſſes intérieures, & la quantité d'ornemens en tout genre dont elles ſont embellies, que par le mérite de l'architecture, qui y eſt preſque par-tout très-médiocre, ſoit dans ſes Palais, ſoit dans preſque tous ſes autres Edifices.

Cette ville eſt, relativement à ſa grandeur, une des plus peuplées de l'Europe. Les derniers dénombremens portent le nombre de ſes habitans à cinq cents mille environ, ſur leſquels on doit compter au moins huit ou dix mille Religieux ou Religieuſes: on en peut juger par le nombre de Maiſons de Moines & de Couvens de toute eſpèce, dont Naples eſt remplie; puiſqu'on y compte dix-ſept Maiſons de Franciſcains, quinze de Dominicains & vingt de Camaldules, Chartreux, Bénédictins, &c.

Le nombre des Avocats & Gens de Loix, appellés *Paglietti*, y eſt auſſi très-conſidérable. On aſſure qu'il monte à près de 30 mille.

Une autre claſſe d'hommes très-nombreuſe à Naples, eſt celle du petit peuple, qui par pareſſe & à la faveur du climat, vit preſque dans l'état de ſauvage. C'eſt ce qu'on y appelle les *Lazzaroni*: ils y habitent les rues, les rivages de la mer, ſont très-peu vêtus, ſe nourriſſent de poiſſons ſecs & de légumes, n'ont aucune propriété & n'en veulent point avoir, couchent à l'air dans des places ou ſur des terraſſes, parce que la température d'un climat toujours ſerein le leur permet, & paſſent ainſi doucement leur vie ſans ſoins ni ſoucis; leur langage, qui eſt le Napolitain du bas peuple, paroît rude, mais il eſt quelquefois énergique; ils y joignent un accent & des geſtes animés (1).

Les Lazzaroni font en quelque façon Corps, puiſqu'ils ſe nomment un Roi; mais il eſt preſque toujours penſionné par le Gouvernement. Leurs paſſions ſont violentes; & ce Corps dans les révolutions pouvoit, autrefois ſur-tout, être redoutable. Il l'eſt moins aujourd'hui, par les progrès de la police & le nombre des Troupes; mais il préſente une image de misère & de barbarie que les mœurs du reſte de l'Europe rendent encore plus frappante.

Nous n'entrerons point ici dans de plus grands détails ſur cette ville, dont nous avons voulu donner ſeulement une première idée, nous réſervant de nous étendre davantage par la ſuite ſur les mœurs & les uſages de ſes habitans.

(1) Ils y ſont ſi multipliés, ſi caractériſtiques, ſi conſacrés à chaque mouvement des paſſions, qu'avec une parfaite connoiſſance de leurs expreſſions, on pourroit de la ſimple vue & ſans le ſecours de l'ouïe, ſuivre la converſation animée de deux Napolitains

VUES DE LA VILLE DE NAPLES,

Prises sur le bord de la Mer.

CETTE Ville, bâtie en amphithéâtre, offre un des plus beaux aspects possibles. Comme elle forme un demi-cercle sur le bord de la mer, le Peintre célèbre d'après lequel on a gravé ces Estampes, l'a représentée sous deux points de Vue. Le premier est pris de l'extrémité du fauxbourg de *Chiaïa*, près du chemin qui conduit à Pouzzol par la Grotte de Pausilippe. Le demi-cercle est terminé par le Château de l'Œuf, & dans l'éloignement on apperçoit le Vésuve. Sur les hauteurs est situé le Château Saint-Elme; & un peu au-dessous la Chartreuse de Saint-Martin.

L'autre Vue, peinte par le même Maître, est prise de l'autre extrémité de la ville, également sur le bord de la mer; & du pied de la Tour ou Bastion des Carmes appellé *il Torrione del Carmine*. L'on apperçoit en avant dans la mer le Môle ou Fort de la Lanterne; au-dessus est le Palais du Roi; & plus loin à l'extrémité du Tableau, ce même Château de l'Œuf que l'on voit du côté opposé dans l'autre Vue de Naples. Cette distance d'une extrémité de la ville à l'autre peut former environ 2600 toises.

Ces deux Vues peintes par un Artiste célèbre, exact imitateur de la nature, ont été gravées avec fidélité; elles donnent l'idée de la plus belle partie d'une ville dont tous les Voyageurs ont admiré, ou décrit avec enthousiasme la situation; mais ce que les arts, dont nous empruntons en ce moment le secours, ne peuvent rendre, c'est le charme de son climat, la beauté d'un ciel presque toujours pur & serein; avantage principal d'un séjour que les Romains, maîtres de l'univers, & devenus sensibles à toutes les voluptés, venoient habiter de préférence.



VUE



1.re Vue de la Ville de Naples prise du Faubourg de Chiaja
Peint d'après Nature par M. Vernet Peintre du Roi

I. P. D. R.



IIᵉ. Vue de la Ville de Naples prise du Bastion appellé il Torrione del Carmine.

Nº 1. Peinte d'après Nature par M. Vernet Peintre du Roi. A.P.D.R.





Vue de la Ville de Naples Prise du Palais de Capo di Monte

Dessiné d'après nature par Chastelet.

A P D R

VUE DE NAPLES,

Prise du Palais de Capo di Monte.

Pour ne laisser rien à désirer sur l'idée que nous voulons donner de la ville de Naples & de sa situation, nous avons cru devoir joindre aux Vues que l'on vient de donner, ainsi qu'au Plan topographique de cette ville, deux autres Vues prises des lieux d'où l'on peut la découvrir en plus grande partie, comme en étant les endroits les plus élevés.

Celle qui se trouve sous le numéro 47, est l'aspect que l'on découvre du Palais du Roi, appellé *Capo di Monte*. Cet Edifice considérable a été bâti sur les dessins de *Van Vitelli*, Architecte Romain de grande réputation en Italie, & à juste titre. On prétend que ce séjour a été abandonné à cause du peu de solidité de ses fondemens, & malgré toute la dépense que l'on a faite pour les assurer. On dit encore que les difficultés que l'on a trouvées pour y faire venir des eaux, sont cause qu'il n'est plus habité. La situation en est au reste infiniment agréable, attendu qu'il domine sur toute la ville de Naples que l'on découvre d'un bout à l'autre.

Ce Palais, malgré l'abandon dans lequel on le laisse, est un des objets de Naples les plus intéressans à voir, par la quantité de choses vraiment curieuses qui y sont conservées. Ces richesses consistent en une bibliothèque considérable, un médailler très-riche, très-nombreux, & sur-tout dans une collection de Tableaux des plus grands-Maîtres, formée par les Princes de la Maison Farnèse; elle y fut apportée par Don Carlos, lorsqu'il passa de Parme à Naples (1).

Le Fort que l'on voit à la droite de l'Estampe, sur le haut de la montagne, est le Château Saint-Elme; & dans l'éloignement & à l'entrée du Golfe, est l'Isle de Caprée, & plus loin la Côte de Sorrente.

---

(1) Indépendamment de la Collection des Tableaux conservés à *Capo di Monte*, tous les Voyageurs se rappelleront avec plaisir deux objets de curiosité des plus intéressans qu'il y ait dans ce Palais, l'un est un Livre d'Office de la Vierge qui a appartenu à un Cardinal de la Maison Farnèse, & qui est orné de miniatures d'un fini & d'une perfection achevée; il a été peint en 1546 par *Clovio Macedo*, Elève de Michel-Ange. Tous les détails d'ornemens, cariatides, arabesques, camées y sont peints avec un goût & un esprit infini.

L'autre curiosité, très-précieuse dans un autre genre, est une coupe ronde antique formée d'une *agate onix* orientale, qui a huit pouces de diamètre sur deux pouces environ de profondeur. Dans le fond de la coupe est un Sujet composé de plusieurs figures en bas-relief, & en-dehors on a gravé une Tête de Méduse qui occupe tout le dessous du vase.

VUE DE NAPLES,

Prise du Château Saint-Elme.

La ville de Naples, bâtie sur la pente d'une montagne, est terminée entre le couchant & le nord par le Château Saint-Elme, qui la domine & la commande entièrement. L'importance de la situation de ce Château le fit fortifier dans le temps que Louis XII fit la conquête du Royaume de Naples ; mais ce fut Charles-Quint qui en fit une fortification & une citadelle dans les règles. C'est aujourd'hui un héxagone assez régulier de cent toises environ de diamètre, avec des fossés creusés dans le roc, des mines, des souterreins & une grande citerne.

C'est de l'angle de cet héxagone, & du pied même du Château Saint-Elme, qu'est prise cette autre Vue de Naples, telle qu'elle est présentée dans cette gravure. L'on y découvre une grande partie de la ville, mais à une trop grande distance pour pouvoir en distinguer les détails : ce que l'on peut voir parfaitement, c'est la forme du Golfe de Naples qui décrit un demi-cercle, & qui est terminé dans l'éloignement par le Vésuve, au pied duquel on apperçoit la ville & le Château de *Portici*.

Nous placerons ici, à la suite de ces premiers aspects & des Vues générales de Naples, ce qui nous a été envoyé en dernier lieu sur la forme & la construction de cette ville ; ce détail fait sur les lieux par un Voyageur rempli de goût & qui connoît Naples parfaitement, est bien capable d'en donner l'idée la plus juste & la plus vraie.

L'entrée de Naples par la route de Rome est plus pittoresque qu'imposante. Le grand chemin taillé dans une montagne de tuf, a l'air d'un ravin à travers lequel on découvre une petite partie de la ville, dont les Edifices vont se couvrant les uns & les autres sur un plan incliné. En avançant & dépassant la gorge, le théâtre s'élargit : on rencontre à droite un grand Edifice, qui est un Hopital considérable. La rue qui suit a plutôt l'air d'une place que d'une rue, quoique l'œil ne soit attiré ni fixé par aucun objet particulier, l'ensemble en est *grandiose*. En suivant cette rue, laissant *Capo di Monte* à droite, & le quartier de la vieille ville à gauche, on arrive à une première place fort grande, appellée *Largo di Pigni*, parce qu'autrefois c'étoit une forêt de pins ou de sapins.



Vue d'une partie de la Ville et du Golfe de Naples, prise du Château St. Elme

N.° 48

Dessinée d'après Nature par Chatelet

A P D R

Cette place eſt terminée par un Edifice appellé le *Palais des Etudes*, bâti ſur les deſſins de *Fontana*; ſans être d'une architecture régulière, ce Palais eſt cependant d'un effet agréable. Cet Edifice étant deſtiné d'abord à être une eſpèce de Collége, ſervira lorſqu'il ſera rétabli & augmenté, à placer les tréſors que l'on a tirés des fouilles d'*Herculanum* & de *Pompeii*, & à les mettre enfin hors de la portée du Véſuve qui pourroit venir les retrouver à *Portici*, & les engloutir de nouveau.

Quand on a paſſé le Palais des Etudes, en tournant à gauche, on entre bientôt ſur la place *dello Spirito Santo*. Cette place, bâtie il y a peu d'années ſur les deſſins de *Van Vitelli*, a la forme d'un demi-cercle: la partie circulaire eſt décorée d'un ſeul ordre dorique; les colonnes engagées ſont ſurmontées d'un entablement, d'une corniche & d'une baluſtrade ornée de figures. Au milieu de cet Edifice eſt un piedeſtal portant le modèle d'une figure équeſtre, qui doit être celle du Roi d'Eſpagne actuel, mais qui n'eſt ni découverte, ni même fondue. Cette place eſt agréable par ſa forme; mais ſon architecture tout-à-la-fois lourde & maigre, en ôte tout l'effet.

On découvre de-là la rue de *Tolède*, qui eſt une des belles rues que l'on puiſſe voir par ſon étendue, par ſa largeur, ſon beau pavé, & une population d'une activité plus frappante qu'ailleurs. Quoiqu'elle ſoit ſituée dans la partie noble & la plus habitée de la ville, comme elle la partage preſqu'en deux, c'eſt un point de réunion pour tous les Etats, comme l'eſt le Pont-Neuf à Paris. Les carroſſes, les calèches, les gens à pied, à cheval, une populace criarde & geſticulatrice à l'excès, y font un *brouhaha* que Paris ne peut ſurpaſſer, ni peut-être égaler.

Au bout de cette rue, on trouve une place irrégulière où eſt le Palais du Roi, bâti par les anciens Vice-Rois. Cet édifice, quoiqu'impoſant par ſon étendue, n'a nulle beauté: il en étoit cependant bien ſuſceptible, ſur-tout dans la façade méridionale qui donne ſur la mer; la ſituation & l'aſpect de ce Palais ſeroient une choſe unique dans le monde, ſi au lieu d'une *Darſe*, & du coup-d'œil peu agréable d'un méchant Port de Galères qui s'y conſtruiſent, on eût fait des jardins qui euſſent deſcendu par des terraſſes & des gradins depuis le Palais juſqu'à la mer qui forme dans cet endroit un baſſin magnifique.

En avançant par *Santa-Lucia* juſqu'au Château de l'*Œuf*, on va toucher à l'extrémité de la ville oppoſée à celle par où l'on eſt entré. Le Château de l'*Œuf* élevé ſur un rocher, qui forme un promontoire ou une eſpèce de jettée ſur la mer, eſt bâti, dit-on, ſur les ruines du Palais que *Lucullus* avoit à Naples.

Ce Palais, que l'on place alternativement dans toutes les belles ſituations de la ville, auroit été mieux là qu'ailleurs, puiſque c'en eſt une des plus admirables. On y voit tout Naples ſe déployant dans ſa plus grande étendue, dominant également ſur les deux anſes qu'elle forme ſur la mer. C'eſt de ce ſeul point que l'on peut jouir à la fois de tout le développement de la ville.

L'on voit d'un côté cette riante Côte du *Pauſilippe*, que le Poète *Sannaſar*, qui l'habitoit, diſoit être un morceau du ciel tombé ſur la terre; le rivage de *Chiaïa*, où l'on conſtruit actuellement une promenade que ſa ſituation rend ſuperbe: derrière cette promenade, qui eſt une terraſſe preſqu'au niveau de la mer, les maiſons s'élèvent en amphithéâtre vers le Mont *Saint-Martin*, ſur lequel eſt bâti le Château *Saint-Elme* & une riche Chartreuſe: & rapprochant la Vue ſur ſoi, cette première anſe eſt terminée par *Pizzofalcone*, qui eſt une montagnolle de tufs ſur laquelle des maiſons entaſſées forment un grouppe tout-à-fait pittoreſque, elle vient aboutir juſqu'à la langue de terre du Château de l'*Œuf* qui ſemble en dépendre & en avoir été détaché.

La Vue ſe reportant ſur l'autre anſe, découvre d'abord le Palais, la Darſe, le Château neuf, le Môle, le Port; & dans le lointain, le quartier de l'ancienne ville, le *Tourrillon* des Carmes, fameux dans l'hiſtoire de Naples, le pont de la *Magdeleine*, & le chemin de *Portici* qui mène tout naturellement les regards ſur le Véſuve. Il eſt iſolé, & s'élève au milieu d'un vaſte demi-cercle que forme au loin la chaîne de l'*Appennin*, dont un bras ſemble ſe détacher pour venir embellir la Vue de Naples, & former devant elle un large baſſin de 30 milles de diamètre.

C'eſt ſur cette chaîne de montagnes de la plus belle forme, que ſont bâties, tout vis-à-vis de Naples, les villes de *Caſtellamare*, de *Sorrento*, & nombre de villages & de maiſons de campagne. L'Iſle de *Caprée*, placée entre la pointe de *Pauſilippe* d'un côté, & celle de *Minerve* de l'autre, paroît fermer ce baſſin & y laiſſer deux entrées pour en faire le plus grand & le plus beau Port du monde. Au reſte, ce Port, ſi ſuperbe à l'œil, n'eſt rien moins que ſûr: les courants, les bas-fonds, la difficulté d'y entrer & d'en ſortir, le danger d'y reſter, font redouter l'arrivée de Naples à tous les Navigateurs.

La place du Château neuf, appellée *il largo del Caſtello*, eſt la plus ſpacieuſe de la ville, mais ſans régularité & ſans autre Edifice conſidérable que le Château neuf qui y donne ſon nom, & qui eſt plus ancien que le Pont-Neuf de Paris, puiſqu'il fut bâti peu de temps après *la Baſtille* & ſur le même deſſin par *Charles d'Anjou*. Ce Château très-pittoreſque de tous côtés, a de beaux

&

& larges fossés. Il a été augmenté à plusieurs reprises : on a élevé entre deux de ses tours un arc de triomphe en l'honneur de *Ferdinand d'Aragon*, neveu de *Jeanne seconde*. Ce Monument du quatorzième siècle est le seul de Naples qui ait en même-temps de la magnificence & du caractère. Sans pouvoir être cité ni pour l'architecture, ni pour la sculpture, il peut être regardé comme une production bien surprenante du siècle où il a été fait, & prouve que les arts n'y étoient point du tout ignorés.

Les bas-reliefs représentent le Héros faisant son entrée à Naples; les ornemens accessoires y sont bien traités. Ce riche Monument a plus de cinquante pieds d'élévation, & est tout en beau marbre blanc : mais cette magnificence est en pure perte : car de petites barques & des corps-de-garde le masquent de telle sorte, qu'on n'en jouit point, & que très-peu de personnes y prennent garde, quoique ce soit le plus beau, & peut-être le seul Edifice de la ville qui puisse être cité ; tous les autres semblent être élevés en l'honneur du mauvais goût.

Il y a devant le *Giesu nuovo* & devant le Couvent de *San Domenico grande*, deux flèches ou aiguilles, ou espèces d'obélisques, car on ne sait comment appeller de pareils Monumens ; leur extrême magnificence ne servant qu'à en relever le ridicule. Les Architectes paroissent avoir pris soin de s'écarter également de la légéreté & de l'élégance gothiques, ainsi que de la noblesse de l'architecture grecque. Ce n'est qu'un amas de sculpture & d'ornemens en marbre, sans projet, sans objet, terminant à-peu-près en pointe & portant une figure de Vierge bien dorée. On pourroit s'étonner de ce qu'on n'a pas fait aussi dorer tous les marbres, afin de compléter l'inutilité de cette bizarre magnificence.

Les fontaines sont dans le même genre : il y en a un grand nombre, & pas une de bonne. On cite celle de *Médine*, parce qu'elle est la plus grande ; beaucoup de figures, beaucoup de marbres & de sculpture, sans goût, sans caractère & sans effet. Une quantité d'eau y est mesquinement distribuée dans un bassin qui ressemble au plan d'un labyrinthe, tant il est chantourné.

Il n'y a pas à Naples une Eglise qui ait un beau Portail : on a fait dessiner celui de *Saint-Philippe de Néri* comme un des plus riches & des plus réguliers. L'intérieur de l'Eglise est cité pour le plan, & la décoration qui est d'un assez bon goût. On en pourra juger par les gravures que l'on en trouvera dans la suite de cet Ouvrage : la peinture, la sculpture & l'architecture concourent & s'accordent à y former l'ensemble d'un beau Temple. On bâtit à présent à grands frais, sur les dessins de *Van Vitelli*, l'Eglise de l'*Annonziata*. On aura

à y regretter qu'un emplacement étroit ait contraint le génie de l'Auteur, & ait donné à l'Edifice des dimenſions trop alongées.

Il n'y a pas au reſte un beau Palais à Naples, ſi ce n'eſt celui de *Gravina*, dont le ſoubaſſement en boſſage, porte les croiſées du premier étage, & une friſe avec une belle corniche ſurmontée d'un attique, dont le tout n'eſt à citer que parce que c'eſt le ſeul Edifice de cette ville qui ſoit d'un ſtyle ſage & noble. L'hiſtoire de l'architecture de Naples ſera donc bien courte, puiſque tout ce que l'on peut dire de plus en ſa faveur, c'eſt qu'il n'y en a point.

Cependant de grandes rues, de grandes places bien pavées, de vaſtes maiſons couvertes en terraſſes qui offrent de grandes lignes & de grandes maſſes, un terrein montueux & tourmenté qui préſente des jardins élevés & ſuſpendus, couronne les Edifices, amène la campagne dans la ville & la ville dans la campagne. Des points de vues variés, de mer, de plaines & de montagnes, des aſpects alternativement riants, abondans & terribles & toujours animés, un beau ciel & un climat heureux, font de Naples l'enſemble d'une des plus belles & des plus délicieuſes villes du monde.



CHAPITRE SECOND.

ÉGLISES DE NAPLES,

PALAIS, TOMBEAUX,

ET

DIFFÉRENTES VUES

PRISES DANS L'INTÉRIEUR DE CETTE VILLE.

EGLISE



ÉGLISE DE SAINT-JANVIER.

LA Cathédrale de Saint-Janvier eſt une des plus belles & des plus anciennes Egliſes de Naples; elle fut bâtie ſous les premiers Rois de la Maiſon d'Anjou, vers 1280, & ſur les deſſins de Piſani, l'un des Architectes les plus fameux de ſon temps. Elle eſt enrichie de marbres, de ſtucs dorés & de peintures des meilleurs Maîtres. On y compte juſqu'à cent dix colonnes de granite, & de marbre d'Afrique très-rare.

C'eſt dans cette Egliſe que s'opère tous les ans, aux mois de Mai & de Septembre, le Miracle ſi célèbre de la liquéfaction du ſang de Saint Janvier, premier Evêque de Naples, & regardé par le peuple comme le Dieu tutélaire de cette ville; auſſi apporte-t-on à cette cérémonie la plus grande pompe & le plus grand appareil.

C'eſt ordinairement un Cardinal-Archevêque de Naples, qui y préſide, & entre les mains de qui s'opère le Miracle; il eſt entouré d'un Clergé très-nombreux, à la tête duquel on remarque trente Chanoines en habillemens violets, & la mitre en tête, ainſi qu'ils ſont repréſentés dans cette compoſition intéreſſante, où l'Artiſte a cherché à donner une idée de l'effet que produit ſur tous les aſſiſtans le deſir impatient de voir le Miracle s'opérer, & s'opérer promptement.

La châſſe dans laquelle eſt la tête du Saint, eſt, comme on la voit, placée ſur le Maître-Autel; c'eſt en y préſentant le Reliquaire, ou la phiole dans laquelle eſt renfermé le ſang, que ce ſang qui paroiſſoit ſolide & congelé, ſe liquéfie en plus ou moins de temps, un quart-d'heure au plus: le terme ordinaire paſſé, ſi le Miracle tarde, l'impatience ſe fait voir; de moment en moment elle s'accroît; on entend des ſanglots, des invocations, des apoſtrophes au Saint, enfin des murmures & des tranſports qui tiennent de la fureur.

Les femmes ſe frappent la poitrine, s'arrachent les cheveux & ſe plaignent au Saint de ſes rigueurs. La défiance fait porter des regards inquiets ſur les témoins qu'on peut ſoupçonner d'une foi ſuſpecte; & l'on a vu des Etrangers devenir la victime d'une dévotion changée tout-à-coup en fanatiſme. Un Conſul d'Angleterre aſſiſtant à cette cérémonie, dans un de ces momens dangereux où les faveurs du Saint ſe faiſoient trop attendre, fut averti de ſe retirer; & le Miracle qui s'opéra bientôt après, ne laiſſa pas douter au peuple qu'il avoit deviné la cauſe du retardement.

Voici la description que notre Voyageur nous fait de cette cérémonie dont il fut témoin & qu'il nous peint d'après nature. » J'allai à l'Eglise Cathédrale » de Saint-Janvier, c'étoit le 16 Décembre, jour de l'anniversaire du célèbre » Miracle de ce Saint; je fus d'abord attiré par les cris du peuple à sa Chapelle, » on procédoit au Miracle, j'avoue que le tableau & l'ensemble de cette » cérémonie étoit plus effrayant que curieux à voir, les femmes sur-tout » s'adressant au Saint à haute voix, le pressoient, crioient, s'attribuant chacune » en particulier ou le succès du Miracle ou la cause de ce qu'il ne s'opéroit » pas : elles étoient toujours entre une joie immodérée ou la douleur qui » ressemble au désespoir & à l'emportement. J'en ai vu, dans l'excès de leur » impatience, conjurer le Saint du ton de l'invective, les unes se jettoient à plat » ventre & fondoient en larmes, d'autres abîmées dans leurs réflexions, & faisant » l'examen de leur conscience, attribuoient à leurs péchés l'inefficacité des » prières des autres.

» Pendant ce temps un Prêtre tenoit la Relique dans ses mains & l'appuyoit » sur son estomac, un Clerc étoit auprès de lui avec une bougie, & à chaque » instant il versoit & reversoit la phiole en montrant au peuple ce qui s'y opéroit, » chaque fois les cris redoubloient jusqu'à la frénésie. Il y avoit près d'une » demi-heure que j'étois là, & quoique je me sentisse sur tout cela la conscience » fort nette, je craignis que comme étranger & malgré le cagotisme que » j'affectois on ne me jugeât pas tel. Je craignois de plus que la Pantomime » de tout ce qui m'entouroit ne me fît éclater, & sur-tout celle d'un Capucin » qui, près de la Relique, gourmoit tous ceux qui étoient présens, leur » reprochant leurs sottises avec détails & faisant l'interprète du Saint avec une » énergie qui donnoit à son visage l'expression & tous les mouvemens du » masque de Pantalon. J'aimai donc mieux sortir de la Chapelle, & imitant le » Consul d'Angleterre, je me retirai sans bruit (1) «.

---

(1) Ceux qui croyent au Miracle de la liquéfaction en parlent avec un enthousiasme si exalté, ce qu'ils en disent est si mystique, qu'on n'entend rien à leur croyance, sur laquelle une question est un doute & ce doute un sacrilége. Ceux qui sont plus raisonnables ne veulent point en parler, & jamais personne n'a osé écrire sur cela, ce qui prouve que le succès de l'opération importe autant au Gouvernement qu'à la populace qui le demande à grands cris. Au reste si le sang de Saint Janvier échauffe bien des têtes, on peut dire que sa liquéfaction est un moyen très-efficace dans bien des circonstances pour les calmer rapidement.

Ce qu'il y a de très-certain, c'est que la Relique du sang de Saint Janvier est toujours enfermée sous deux clefs, dont l'une est successivement confiée à un des Députés des Siéges de la Noblesse & l'autre entre les mains de l'Archevêque de Naples; s'il y a donc de la fraude dans l'opération, & que le secret dépende des Gardiens, nous avons toujours un grand Miracle à admirer, c'est que depuis huit siècles que cet Ordre est établi, ce secret soit passé dans tant de mains sans s'être divulgué.

Vue de l'intérieur de l'Eglise Cathédrale de S.t Janvier à Naples,

prise dans le moment du Miracle de la Liquéfaction du Sang.

Dessinée et Composée par Desprez Architecte Pensionnaire du Roi à l'Académie de Rome.

N.° 33

A P D R



Vue de l'Entrée et du Portail de l'Eglise de S.t Philippe de Neri à Naples.

41 — Dessiné d'après Nature, par Des Prez Architecte Pensionnaire à l'Académie de France à Rome — I. P. D. K.

PORTAIL DE L'ÉGLISE

DE SAINT-PHILIPPE DE NÉRI, A NAPLES.

L'ON a repréſenté dans cette Planche la Vue de l'Entrée & du Portail de l'Egliſe de Saint-Philippe de Néri ; elle appartient aux Pères de l'Oratoire, & eſt ſituée ſur une petite place dans la rue de *la Vicaria*, un des quartiers les plus peuplés de Naples.

Cette Egliſe très-ornée a été bâtie par Denis Bartholomée, Architecte célèbre : ſon Portail eſt revêtu de marbre blanc, avec des ornemens ſaillans mélangés d'autres marbres de différentes couleurs ; cette bigarrure n'eſt pas heureuſe ; & en général il eſt difficile d'aſſortir, dans les ornemens d'architecture & les décorations intérieures, cette variété de marbres : leurs teintes d'autant plus tranchantes que les marbres ſont précieux, ſe nuiſent ſouvent, & ſe refuſent à cette harmonie, & à ce beau ſimple qui fait le mérite eſſentiel de la belle architecture.

Pour donner plus d'intérêt à la Vue de cet Edifice, & joindre à la repréſentation des Monumens, celle du coſtume, l'Artiſte a repréſenté dans la place, ſur laquelle l'Egliſe eſt ſituée, la cérémonie d'un Convoi : ces ſortes de pompes funèbres ſe font à Naples avec un grand appareil : les morts y ſont portés à viſage découvert ſur des eſpèces d'eſtrades ornées de tapis & couvertes de fleurs. L'eſtrade eſt précédée & entourée d'un grand nombre de Confrairies de Pénitents, couverts de capuches & d'habillemens qui les diſtinguent. Ces établiſſements qui ſe ſont détruits dans une partie de l'Europe, à cauſe des inconvéniens & des ſcandales même qu'ils occaſionnoient ſouvent, ſe ſoutiennent encore en Italie, & principalement à Naples, ainſi que dans la Sicile & en Eſpagne.

VUE DE L'INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE
DE SAINT-PHILIPPE DE NÉRI.

CETTE Gravure repréſente l'intérieur de la même Egliſe, dont on a voulu donner une idée, comme étant une des plus riches & des plus magnifiquement décorées qu'il y ait à Naples : elle eſt de la proportion la plus élégante, les ornemens en ſtucs, en dorures, y ſont prodigués, & ſur-tout dans la friſe de l'entablement : l'Egliſe eſt diviſée en trois Nefs ; celle du milieu eſt ſoutenue par douze colonnes corinthiennes de granite, dont le fût eſt d'une ſeule pièce ; les baſes & les chapiteaux ſont de marbre blanc de *Carrare*. Indépendamment de ce genre de richeſſes, il y a encore dans cette Egliſe un nombre conſidérable de peintures eſtimées, dont la plus célèbre eſt une grande & immenſe compoſition peinte par *Luca Giordano*, qui remplit en entier & occupe toute la façade intérieure de cette Egliſe.

L'Artiſte qui a fait le deſſin dont nous offrons ici la gravure, s'eſt conformé à l'intention que nous avons, d'offrir à nos Lecteurs ce qui peut rendre nos Vues pittoreſques plus intéreſſantes par les idées du coſtume national des lieux que nous faiſons paſſer ſous leurs regards. Ils verront ici la repréſentation d'une Fête de Madone : la figure de la Vierge eſt portée en proceſſion avec cette pompe & cet appareil, pour leſquels la Nation Italienne a un goût & des talens particuliers.

Les Italiens excellent en effet dans l'invention & l'exécution de ces appareils paſſagers qui s'employent pour les Fêtes religieuſes & populaires : ils montrent une promptitude & une adreſſe remarquables pour les diſpoſer, ainſi que des reſſources inépuiſables pour les varier, & les rendre brillantes & ſur-tout agréables. On conçoit aiſément que les Fêtes de Saintes & de Vierges prêtent plus à ce genre de décoration qui leur eſt propre & qu'ils aiment : c'eſt auſſi le culte des Madones qui, dans toute l'Italie & ſur-tout à Naples, inſpire le plus ſouvent les Muſiciens, les Poëtes, les Peintres & les Décorateurs.



VUE



Vue Intérieure de l'Église de St. Philippe de Neri à Naples

N° 42 — Dessiné par Paris Architecte Pensionnaire du Roi à l'Académie de France à Rome — A P D R



Vue de l'intérieur du Cloître de la Chartreuse de S.t Martin à Naples

I P D R

VUE DU CLOÎTRE DES CHARTREUX,

A NAPLES.

Aux pieds du Château Saint-Elme, & ſur la montagne qui domine toute la ville de Naples, eſt la ſuperbe Chartreuſe de Saint-Martin dans une des plus belles ſituations de l'univers. Ce riche Couvent fut fondé par Charles d'Anjou, Duc de Calabre, & par la Reine Jeanne première, ſa fille, qui le dota de 12 mille ducats (environ cinquante mille livres de notre monnoie).

Il eſt peu de Maiſons Religieuſes qui renferment autant de richeſſes dans tous les genres. L'Egliſe ſeule peut être regardée comme une ſuperbe galerie des plus beaux Tableaux, & ornée de tout ce qu'il eſt poſſible d'imaginer en pierres précieuſes, en ſtucs, dorures & marbres les plus rares, ils y ſont répandus avec profuſion & cependant avec beaucoup de goût. C'eſt dans cette Egliſe que l'on voit ces fameuſes peintures de l'*Eſpagnolet*, repréſentant les douze Apôtres, qui ſe trouvent placées entre les archivoltes & les pilaſtres de la Nef, tous peints avec une ſublimité d'expreſſion, une variété de caractère, & un pinceau ſi vigoureux, que l'on n'imagine pas que la peinture puiſſe aller au-delà.

L'on a voulu donner une idée de la richeſſe de cette Maiſon, en repréſentant dans cette gravure l'intérieur de ſon Cloître, orné, comme on le voit, de colonnes d'ordre dorique en marbre, & de pluſieurs ſtatues. La plus délicieuſe poſition, l'air le plus ſalubre, les beautés & les richeſſes de tout genre, dont nous venons de parler, enfin l'accueil hoſpitalier qu'on éprouve dans cette ſainte & magnifique demeure, inſpirent l'envie de l'habiter, & feroient preſque déſirer de n'en plus ſortir. Un Etranger s'extaſioit ſur la beauté de cette habitation, s'écriant à pluſieurs repriſes, quelle charmante demeure! *Tranſeuntibus*, répondit triſtement le Moine qui le conduiſoit.



VUE DU PALAIS DU ROI.

Ce Palais fut bâti par les ordres du Comte de *Lemos*, Vice-Roi de Naples, ſur les deſſins du Chevalier *Fontana*. Il donne d'un côté ſur la mer dont il eſt très-proche, & de l'autre ſur une place fort grande, mais d'une forme irrégulière, & environnée de maiſons ſans aucuns ornemens. La façade de ce Palais a près de cent toiſes de longueur, avec trois grandes portes d'une hauteur égale, ornées de colonnes de granite qui ſupportent les balcons du premier étage.

Ces décorations conſiſtent en trois rangs de pilaſtres doriques, ioniques & corinthiens placés les uns ſur les autres, le tout couronné d'une corniche garnie alternativement de pyramides & de vaſes, ornement d'un goût aſſez gothique. Dans l'intérieur du Palais il y a un eſcalier impoſant par ſa grandeur.

A l'extrémité de la place l'on voit une eſpèce de petit arc de triomphe ſous lequel eſt une fontaine, & tout auprès une grande ſtatue de marbre antique que l'on appelle à Naples *il gigante* : elle fut trouvée près de *Cumes* dans les ruines d'un Temple antique que l'on dit avoir été conſacré à *Apollon*. Cette ſtatue repréſente un *Jupiter* en forme de *Terme*, auquel on a ajouté des ornemens de ſtucs & un piedeſtal de mauvais goût.



VUE DU PALAIS DE LA REINE JEANNE,

A NAPLES.

A l'extrémité du fauxbourg de *Chiaïa*, & préciſément ſur le bord de la mer, on voit un Palais très-conſidérable, auquel on donne communément à Naples le nom du Palais de la *Reine Jeanne*, quoique la forme & le deſſin de l'architecture ne donnent pas lieu de croire qu'il ait été conſtruit ſous cette Reine : elle vivoit dans le quatorzième ſiècle, temps où les arts étoient les plus ignorés : au reſte ce bâtiment eſt impoſant par ſa maſſe & par ſon étendue ; mais il paroît n'avoir jamais été fini, ni même habité, & il eſt aujourd'hui comme abandonné. Quelques perſonnes penſent qu'il fut bâti par la femme d'un Gouverneur de Naples nommée *Anna*, que l'on a confondue avec la Reine Jeanne dont il porte le nom.



Vue de la Place et du Palais du Roi à Naples

63 Dessiné d'après Nature par Renard Architecte. A.P.D.R.



Ruines d'un ancien Palais bâti par la Reine Jeanne près de Naples sur le bord de la Mer du côté du Pausilippe.

Dessiné d'après nature par H. Robert Peintre du Roi.

A.P.D.R.

Mais la vérité eſt que cet ancien Edifice, vulgairement appellé Palais de la Reine Jeanne, fut bâti par une Princeſſe de la Maiſon *Caraffa* nommée *Ogni Anna.* Il fut élevé vers la fin de l'autre ſiècle d'après les deſſins de *Coſme*, ainſi que celui de la *Roccella* qui en eſt très-voiſin & également ſitué ſur le bord de la mer. Il ne fut jamais achevé, ce qui lui donne depuis long-temps l'apparence d'une ruine tout-à-fait pittoreſque. Il a été queſtion pluſieurs fois de le rétablir pour en faire un *Caſin* du Roi de Naples, qui pendant une ſaiſon en occupe tout près de-là un autre bien moins royal.

Cette *Ogni Anna* qui bâtit ce Palais de plaiſance, étoit la dernière héritière de tous les biens de la Maiſon *Caraffa*, & par conſéquent une des plus riches Princeſſes de l'Italie. Elle fut donnée en mariage à un Vice-Roi de Naples pour l'Eſpagne, & mourut avant d'achever ce Palais. Sans être d'une architecture bien pure, il a de la majeſté ; ſa forme générale, ſa ſituation avantageuſe lui donneront toujours un aſpect de nobleſſe qui fera paſſer ſur les détails ; & en l'achevant tel qu'il eſt, il ſeroit encore le plus beau Palais de Naples.

Il y a à deux milles de cette capitale, ſur la route de *Nola*, la ruine d'un autre Palais vraiment habité dans ſon temps par la Reine Jeanne, il eſt appellé *Poggio-Reale.* Ce qui reſte des bains de ce Palais annonce qu'il avoit été conſtruit avec les recherches de la volupté, mais dans le goût & le ſtyle du ſiècle où régnoit cette Princeſſe. Comme il eſt pluſieurs fois queſtion dans l'hiſtoire, de cette Reine voluptueuſe, de l'uſage qu'elle faiſoit de cette maiſon ; comme le quartier où en ſont les ruines eſt un peu abandonné, la ſituation du Pauſilippe, l'état du Château qui y eſt conſtruit, le nom d'*Ogni Anna* aura fait prendre ces deux Palais l'un pour l'autre & les a confondus enſemble. Mais cette mépriſe doit être bientôt redreſſée par la ſimple obſervation de l'architecture du Palais en queſtion, dont la richeſſe & même l'élégance dans de certaines parties n'ont jamais pu appartenir au quatorzième ſiècle.





VUE DES CATACOMBES DE NAPLES.

On croit assez généralement que ces vastes souterreins auxquels on donne à Rome & à Naples le nom de Catacombes, ont été creusés par les Chrétiens de la primitive Eglise, pour y pratiquer secrètement leur culte. Il paroît effectivement que dans le temps des persécutions ils ont pu s'y retirer; & l'on voit bien que plusieurs endroits de ces souterreins ont été destinés, soit à la Prédication, soit à célébrer la Messe sur des autels grossièrement taillés dans le roc même, & qui existent encore.

Mais il est plus vraisemblable de penser que bien avant l'établissement de la Religion Chrétienne, le besoin des matériaux nécessaires pour construire les villes, a été l'origine de ces immenses excavations, semblables à celles qui, pratiquées successivement autour de Paris, se trouvent aujourd'hui soutenir sur leurs voûtes surchargées, une partie des édifices innombrables qui en sont sortis.

A Naples un double objet a produit de temps immémorial ces excavations, la Pierre & *la Pozzolane* qu'on y alloit chercher; cette dernière matière, ce produit des Volcans qui ont brûlé, ou brûlent encore dans les territoires de Naples & de Pouzzol, fut beaucoup employée par les habitans de cette partie de la grande Grèce & par les Romains. Ils en faisoient une prodigieuse consommation dans la construction des maisons de délices élevées sur le bord de la mer, ou même dans son sein: de-là ces souterreins immenses percés à plusieurs étages, & dont les issues se prolongent jusqu'à *Nola* & jusqu'à *Capoue* qui est à seize milles de Naples (1).

Que ces excavations aient servi de retraites aux Chrétiens persécutés, qu'ils s'y soient cachés, qu'ils y aient pratiqué leur Rite, qu'on y ait enterré ceux qui mouroient pendant les persécutions, ou qui en étoient les victimes, tout cela est naturel & plus vraisemblable, que de penser que les seuls Chrétiens persécutés aient creusé ces souterreins, puisque de si grands travaux n'auroient pu se faire secrètement, & ne leur auroient pas été permis.

L'Artiste qui a dessiné ces labyrinthes souterreins, leur a donné le caractère

(1) Nous nous étendrons plus au long sur la nature & les qualités de ce ciment précieux & recherché par les Romains, en parlant des environs de Pouzzol d'où on le retire encore en grande abondance aujourd'hui.

qu'inspire



1.re Vue prise dans les Catacombes de Naples.

N.° 59 On represente dans cette Salle souterraine S.t Janvier prêchant la Religion aux 1.ers Chretiens A.P.D.R.



2.e Vue dessinée d'après Nature dans les Catacombes de Naples
Representant S.t Janvier disant la Messe.

N.° 59 Ces deux Compositions sont de Desprez Pensionnaire du Roi a Rome A.P.D.R.



Vue du Mosle de Naples ou Fon de la Lanterne



Vue de l'Entrée de la Grotte de Pausilippe, prise en y arrivant du côté de Naples. Dessinée par Chastelet

qu'inſpire une certaine horreur religieuſe entretenue par les *Ciceroni* (1). Il a enrichi ſes deſſins fort ingénieuſement de quelques traits de ces récits conſacrés. On voit dans une de ces Eſtampes, Saint Janvier prêchant dans une eſpèce de tribune pittoreſque creuſée dans le rocher, & qu'on montre effectivement aux Etrangers ; dans l'autre, le Saint Evêque dit la Meſſe ſur un autel également ruſtique : ces Vues réuniſſent la vérité & le goût. Le Graveur les a rendues à ſon tour de la manière la plus piquante pour l'effet.



VUES DE LA GROTTE DE PAUSILIPPE

ET DU MÔLE DE NAPLES.

On a réuni ſur cette Planche les Vues de deux endroits de cette ville fort connus ; l'un eſt l'entrée de la fameuſe Grotte de Pauſilippe, & l'autre la Vue du Môle de Naples.

Cette entrée de la Grotte de Pauſilippe eſt deſſinée ici telle qu'elle ſe préſente quand on y arrive du côté de Naples : c'eſt, comme on ſait, le ſeul chemin pour aller de cette ville à Pouzzol. Il a été creuſé au travers de la montagne du Pauſilippe dans la longueur de 363 toiſes, & environ 50 pieds de hauteur ſur 18 de large. On ignore le temps où cet ouvrage a été fait ; il eſt vraiſemblable qu'il remonte à des temps fort reculés, & qu'il précède même la domination des Romains. Quelques Auteurs l'attribuent aux anciens habitans de *Cumes*, ville célèbre dans la plus haute antiquité.

Une entrepriſe auſſi hardie & auſſi difficile à exécuter, prouve que ce beau pays étoit dès-lors très-peuplé ; ſoit que ce paſſage ait été commencé par des excavations néceſſaires pour ſe procurer des matériaux, ſoit qu'on ait formé le deſſein de rendre plus facile une route qu'on ne pouvoit faire qu'en eſcaladant la montagne, ou par un long circuit. Cette route ſouterreine a environ un mille de long, & traverſe un lit de tuffa volcanique.

Dans des temps plus modernes, Don Juan d'Aragon, Vice-Roi de Naples, & Pierre de Tolède ſous Charles-Quint, l'ont fait élargir, & mettre dans l'état où elle eſt à préſent. Deux petites ouvertures qui ſont percées vers le milieu

(1) On donne, comme on ſait, en Italie, ce nom de *Ciceroni* aux gens du pays qui ſe chargent de conduire les Voyageurs & dont l'éloquence, ſur-tout dans les environs de Naples, conſiſte à les étourdir de leurs cris.

de la voûte, y répandent une lumière si foible, qu'on est obligé d'allumer des flambeaux en plein jour pour éviter de se rencontrer dans un passage continuellement rempli de voitures, & de gens à pied ou à cheval.

Au-dessus de l'entrée même, on peut appercevoir un petit Monument antique, qui est devenu bien célèbre par le nom qu'on lui a donné du Tombeau de Virgile; quoiqu'il soit bien incertain que les cendres de ce Poëte y aient jamais été renfermées.

Dans la gravure qui est au-dessus, on a représenté la Vue du *Môle* ou Fort de la Lanterne à Naples; Monument moderne d'un assez mauvais goût, comme on peut le voir: mais on a cru devoir donner une idée de ce lieu, parce que c'est une des promenades les plus fréquentées de la ville, & que sa situation au milieu du Port la rend très-animée & très-amusante.

La Vue du Vésuve que l'on découvre à peu de distance, y apporte un nouvel intérêt. Il est représenté ici, comme on le voit ordinairement, & dans les temps les plus calmes & les plus tranquilles; bien loin sans doute de ce qu'il a dû paroître dans l'éruption du 8 Août de l'année dernière 1779; puisque le feu de la montagne, par une nuit obscure, répandoit assez de lumière pour pouvoir lire dans ce même endroit du *Môle*, qui en est à la distance d'une lieue & demie environ.



L'INTÉRÊT & la curiosité de ce chemin extraordinaire nous ont engagé à en donner cette seconde Vue, qui est ici prise de l'autre extrémité, & telle qu'on l'apperçoit en y entrant du côté de Pouzzol. C'est à très-peu de distance de l'entrée même de la Grotte de Pausilippe, qu'a été dessinée d'après nature cette petite Vue du chemin qui y conduit, & que nous présente cette autre Planche portée sur le même numéro.





Vue de l'entrée de la Grotte du Pausilipe
près de Naples



Vue d'un Chemin Creux qui conduit à la
Grotte du Pausilipe.

A I D R



Vuë du Temple de Venus, Scitué sur le bord de la mer dans le Golphe de Baÿes près de Pouzzols.



Vuë du Tombeau de Virgile, près de Naples.
dessiné d'après Nature par M. Robert peintre du Roy

VUE DU TOMBEAU DE VIRGILE.

Il n'eſt pas un Etranger, un Voyageur arrivant à Naples, dont un des premiers objets de curioſité ne ſoit d'aller viſiter le Tombeau de Virgile, & rendre par-là hommage aux mânes de cet homme célèbre ; quoique, comme nous l'avons déja annoncé, il ſoit aſſez incertain que le petit Monument ruiné auquel on donne ce nom, ait jamais été véritablement le Tombeau de ce Poète.

Il paroît que le ſeul des Ecrivains anciens qui ait donné lieu à cette croyance, eſt *Ælius Donat*, Grammairien célèbre qui vivoit à Rome en 354 ; & qui dit dans la vie de Virgile, que ſes cendres ayant été tranſportées à Naples par ordre d'Auguſte, furent dépoſées ſur le chemin de Pouzzol. *Sepulta fuere in viâ Puteolanâ intra lapidem ſecundum*, (vers le deuxième mille) ce qui ſe rapporte aſſez, quant à la diſtance, à la ſituation de notre Monument (1).

On peut encore citer *le Stace*, célèbre Poète latin du premier ſiècle, né lui-même à Naples, & qui en nous parlant de ſa patrie, nomme le Tombeau de Virgile comme un des Monumens de cette ville qui avoit pour lui le plus d'intérêt & près duquel il alloit échauffer ſon génie, comme il le dit lui-même dans ces vers.

. . . . Maronei ſedens in margine Templi,
Sumo animum ac magni tumulis accanto Magiſtri.

Quelques Auteurs, tels que *Pietro Stephano* & un Evêque d'*Ariano*, aſſurent y avoir vu le ſarcophage ou l'urne cinéraire de Virgile. Il paroît au moins que depuis long-temps ce n'eſt qu'une maſure informe, ſans doute d'une conſtruction très-ancienne, & dont le revêtiſſement extérieur tel qu'il a pu être, ſoit en marbre, ou en pierre, en a été enlevé, ainſi que celui de l'intérieur qui eſt également aujourd'hui ſans nulle autre décoration, que quelques niches pratiquées dans l'épaiſſeur des murs.

Mais pour rendre plus fidèlement compte à nos Lecteurs de l'état dans lequel eſt un Monument auſſi intéreſſant, au moins par le nom qu'on lui donne, nous

(1) Virgile mourut à *Brunduſium*, Port de mer fameux du temps des Romains, aujourd'hui *Brindes*, dans la Terre d'*Ottrante*, il revenoit de Grèce où il avoit accompagné Auguſte. Ce Poète n'avoit que cinquante-deux ans quand il mourut, Auguſte le pleura & ordonna que l'on portât ſes cendres à Naples, ſe rappellant combien, pendant ſa vie, il avoit aimé le ſéjour de cette ville.

copierons cette partie du Journal de notre Voyage, fait par un homme obſervateur & qui joint autant de goût que d'exactitude à ſes deſcriptions.

» Après avoir été viſiter le Tombeau de *Sannaſar*, nous paſsâmes de-là au » Tombeau de ſon Maître, celui de Virgile, qui eſt ſon voiſin de ſépulture. » Il ſe trouve placé immédiatement au-deſſus de l'entrée de la Grotte de Pau- » ſilippe, & à ſoixante pieds d'élévation au-deſſus du ſol même du chemin. » Je n'entrerai pas dans la diſcuſſion tant de fois répétée, ſi l'on doit croire que » c'eſt là qu'ont été recueillies les cendres de ce grand Poëte : on peut dire ſur » cela que ſi rien ne le prouve, rien ne doit empêcher de le croire. On peut » même ajouter qu'il eſt certain que ce Monument eſt un Tombeau, que ce » Tombeau, bâti en *mattoni* ou briques poſées en loſange, annonce qu'il a été » conſtruit du temps d'Auguſte, puiſque les Antiquaires aſſurent comme » reconnu, que c'eſt le temps où l'on a fait le plus d'uſage de cette manière de » bâtir. Cela convient déja à l'opinion qui veut que ce ſoit le Tombeau du Poëte.

» On doit dire, il eſt vrai, que dans l'intérieur du Tombeau il y a pluſieurs » niches propres à recevoir des urnes, que cette forme annonce la ſépulture » d'une famille, que Virgile étoit de *Mantoue*, & que ſon Tombeau, élevé à » Naples, n'avoit beſoin que d'une ſeule niche pour y recevoir ſes cendres.

» Mais n'étoit-il pas poſſible qu'il eût des amis, des Affranchis, des Eſclaves » attachés qui avoient pu, comme il eſt vraiſemblable, faire conſtruire ce » Tombeau pour que leurs cendres y fuſſent auſſi dépoſées après leur mort & » autour de celles du grand-Homme qu'ils avoient chéri pendant leur vie ? » Cette idée n'a rien que de très-naturel.

» Au reſte, comme il eſt ſans inconvénient que ce ſoit véritablement le » Tombeau de Virgile ou non, il eſt inutile de déſabuſer le Voyageur ſage & » éclairé qui appréciera toujours ce genre de curioſités à ſa juſte valeur ; il ne » regrettera point ſûrement les pas qu'il aura fait pour y arriver, par les points » de Vues pittoreſques ſemés à chaque moment ſur ſa route, & par l'obſervation » qu'il pourra faire de-là, des différens niveaux qu'a eu, à diverſes époques, » le chemin qui traverſe la Grotte. A l'égard des Inſcriptions, la ſeule qui » exiſte eſt du ſeizième ſiècle ; & la voici.

Qui cineres ? tumuli hæc veſtigia : conditur olim
Ille hoc qui cecinit paſcua, rura, duces.

» Elle a ſuccédé à celle que l'on attribue à Virgile lui-même,

Mantua me genuit, Calabri rapuere, tenet nunc
Parthenope. Cecini paſcua, rura, duces.

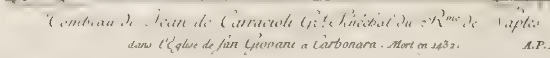
Cette



Tombeau de Sannazar dans l'Eglise de S.ta Maria del Parto

N° 52 près de l'entrée de la Grotte [illegible] P[illegible] [illegible] Naples. Mort en 1530





Tombeau de Jean de Carracioli G.d Sénéchal du R.me de Naples

dans l'Eglise de San Giovanni a Carbonara. Mort en 1432. A.P.D.R

» Cette première Inſcription eſt toute auſſi équivoque que celle qui exiſte. » On dit qu'elle fut enlevée par un Anglois. Je ne ſais pas de quel prix une » telle antiquité peut être lorſqu'elle eſt déplacée ; & ſi le plaiſir d'une telle » poſſeſſion peut ſe faire pardonner la criminelle dégradation d'un Monument » ſur lequel elle donnoit ſinon des certitudes, au moins de précieuſes » probabilités.

» Nous montâmes ſur la voûte du Tombeau ; nous y cherchâmes le laurier » fameux, & ne le trouvions pas. Je commençois à croire qu'il en étoit du » laurier, comme de nombre de célébrités qui croiſſent, ſe perpétuent, & ſe » racontent ſur paroles : cependant, à force de fouiller la terre en écartant les » ronces & les feuilles d'acanthe, nous trouvâmes le tronc du véritable laurier » qui n'étoit pas encore mort, car il en ſortoit un tendre rejetton que je » ménageai tout en coupant un morceau du vieux bois. Si j'étois Poète, je » dirois en vers pourquoi j'ai eu du plaiſir à recueillir cette Relique, mais je » ſentis que je la prenois avec une ſorte de dévotion «.

Nous ne parlerons pas ici du Temple antique que l'on voit gravé au-deſſus du Tombeau de Virgile ; c'eſt par inadvertence que ces deux Vues ont été réunies ſur la même Planche ; & nous croyons à propos d'en différer la deſcription, pour la joindre à celle de pluſieurs Monumens du même genre, que nous aurons à parcourir entre Bayes & Pouzzol.



TOMBEAUX DE JEAN DE CARRACIOLI,

GRAND SÉNÉCHAL DU ROYAUME DE NAPLES,

ET

DU POÈTE SANNASAR.

L'UN des Tombeaux que l'on voit gravés ſur cette Planche, eſt élevé dans l'Egliſe de *San Giovani a Carbonara* : c'eſt celui de Jean de Carracioli, Grand-Sénéchal & Favori de la Reine Jeanne deux, fameux par ſa fortune & la cataſtrophe terrible qui la termina avec ſa vie. Sa deſtinée rappelle celle du Comte d'*Eſſex* ; tous deux nés avec de grands talens, furent aimés d'une Reine puiſſante ; tous deux devinrent abſolus, & abusèrent enſuite de leur pouvoir, juſqu'à oublier de qui ils le tenoient. L'un & l'autre ſe laſsèrent de leur Amante

ſurannée, & pouſsèrent leurs dédains juſqu'à l'outrage. Auſſi tous deux furent punis de même, & devinrent la victime des ennemis qu'ils s'étoient faits par leur fierté, & l'abus de leur exceſſive faveur.

Jean de Carracioli étoit né ſans fortune, mais avec un grand nom & ſur-tout une belle figure, qui étoit une puiſſante recommandation à la Cour de *Jeanne*: auſſi parvint-il ſucceſſivement aux plus grands honneurs. Il s'empara de toute l'autorité au point qu'il ne lui manquoit que le titre de Roi : mais *Jeanne* avoit plus de ſoixante ans, & *Carracioli*, ſans ceſſer d'être ambitieux, ceſſa d'être Amant. Sur le refus que lui fit la Reine de lui donner la Principauté de *Salerne*, dont il demandoit l'inveſtiture, il murmura & s'emporta, dit-on, juſqu'à lui donner un ſoufflet. Jeanne ſe contenta de pleurer; mais la Ducheſſe de *Seſſa*, ſa favorite, ſa confidente, ennemie ſecrète du Sénéchal, ſaiſit ce moment pour le perdre. Elle obtint de la Reine un ordre de le faire arrêter; & craignant ſans doute un raccommodement trop nuiſible à ſes intérêts, elle réſolut la mort du malheureux *Carracioli*, qui fut aſſaſſiné le jour même qu'il venoit de célébrer les nôces de ſon fils, le 17 Août 1432.

Ce fut par les ſoins & les ordres de *Trajan de Carracioli*, ſon fils, que fut élevé ce Tombeau, qui bien que dans un genre gothique, eſt aſſez magnifique pour le temps où il a été fait.

L'autre Tombeau que l'on voit repréſenté ſur la même Planche, eſt celui du Poète *Sannaſar*, dans l'Egliſe de *Sancta Maria del Parto*, à l'extrémité du fauxbourg de *Chiaïa*, aux pieds de la côte appellée *Mergellina*, & très-près de l'entrée de la Grotte de Pauſilippe.

Ce Poète, l'un des Modernes les plus célèbres pour la Poéſie Latine, étoit né à Naples en 1458, & mourut en 1530. Il étoit Secrétaire de *Frédéric deux*, qui fut dépouillé de ſon Royaume par Louis XII en 1501. Il avoit une maiſon dans ce lieu qu'il aimoit infiniment, & qui fut détruite par un Prince d'Orange qui commanda depuis dans ce pays pour Charles-Quint. *Sannaſar* la regretta beaucoup, étant enſuite devenu dévot, il en donna le terrein à des Moines Servites, & y fit conſtruire une Egliſe dans laquelle il fut enterré, & où ces Religieux, par reconnoiſſance, lui firent élever un Monument en marbre & d'une aſſez belle forme.

Un grand ſoubaſſement chargé de bas-reliefs, ſoutient les piedeſtaux qui portent le Tombeau, au-deſſus duquel eſt le buſte du Poète couronné de lauriers & accompagné de deux Génies. Aux côtés du Tombeau ſont deux grandes ſtatues d'*Apollon* & de *Minerve* : les Moines ont depuis fait graver à leurs pieds les noms de *Judith* & de *David*, pour empêcher, dit-on, qu'un

Vice-Roi de Naples ne les fit enlever, ſous prétexte que ces figures prophanes étoient déplacées dans une Egliſe.

Entre ces ſtatues eſt un bas-relief fort bien exécuté en marbre, où ſont repréſentées des Bacchantes & des Muſes, Neptune & le Dieu Pan, pour faire alluſion aux différens genres de poéſie dans leſquels Sannaſar s'eſt diſtingué : dans un cartel placé au-deſſous, ſont ces deux vers latins compoſés par le ***Bembo***, Cardinal Vénitien, & un des Ecrivains les plus élégans du ſeizième ſiècle.

Da Sacro cineri flores hic ille Maroni
Sincerus, Muſa, proximus, ut tumulo (1).

La poſition de ce Tombeau à fort peu de diſtance du Monument antique, auquel on a donné le nom du Tombeau de Virgile, a inſpiré au Cardinal l'idée de ces vers, où il compare, comme on le voit, ces deux Poètes l'un à l'autre. Ce nom de *Sincerus* eſt celui que Sannaſar avoit pris dans ſes Poéſies. Il auroit été peut-être à propos d'en donner ici une idée, mais outre que ce détail ſeroit un peu long & interromproit trop la ſuite des Vues & des Monumens que nous avons à décrire, nous penſons devoir en former un Chapitre à part, avec d'autant plus de raiſon que nous aurons à parler encore de quelques hommes célèbres originaires du Royaume de Naples ; Nous croyons qu'une notice ſuccinte de leurs vies, ainſi que quelques détails de leurs principaux Ouvrages, ne pourront être qu'agréables à nos Lecteurs.

(1) Paſſant, jettez ici des fleurs à pleines mains,
L'immortel Sannaſar repoſe en cet aſyle,
Il eſt ſur le Parnaſſe aſſis près de Virgile,
Et leurs deux Tombeaux ſont voiſins.



TOMBEAU DU ROI ANDRÉ.

PARMI les différens Monumens de ce genre que l'on trouve à Naples, l'on a cru devoir s'arrêter un moment à celui-ci. Ce n'eſt pas ſans doute à cauſe de ſa magnificence: mais ſa ſimplicité ajoute encore à ſon intérêt. C'eſt le Tombeau d'*André*, fils de *Carobert*, Roi de Hongrie, & mari de la fameuſe Reine *Jeanne* de Naples.

L'on ſe rappelle la vie orageuſe de cette Reine & les troubles de ſon règne dont ce Prince malheureux fut la victime. Il fut, comme nous l'avons dit, aſſaſſiné à *Averſe* près de *Capouë*; jetté par une fenêtre; & auroit eu une citerne pour ſépulture, ſans les ſoins d'une femme qui avoit été ſa Nourrice, & qui lui étoit tendrement attachée.

Le corps de ce Prince, après avoir reſté trois jours abandonné dans un jardin où il avoit été jetté, fut recueilli par un Chanoine de Saint-Janvier, qui le fit tranſporter pendant la nuit à Naples, accompagné de cette Nourrice. C'étoient les deux ſeuls êtres qui oſâſſent le pleurer, & rendre à ce Roi le dernier tribut d'humanité. Le Chanoine lui fit élever, à ſes frais, ce Tombeau que l'on voit dans l'Egliſe Cathédrale de Saint-Janvier.

L'Artiſte a repréſenté le moment où le Chanoine fait inhumer ce malheureux Prince, dans le ſilence de la nuit, ſans autre témoin que cette bonne Nourrice, qui lui donne les dernières larmes. Cette compoſition a un intérêt dû au ſujet, mais auquel ajoute la manière dont il eſt traité. On ne pouvoit mieux tirer parti d'un objet auſſi ſimple par lui-même. Le talent de l'Artiſte y a joint le mérite hiſtorique à la fidélité de la repréſentation.

Nous ne pouvons nous occuper pour le moment de la compoſition qui ſe trouve gravée au-deſſous du Tombeau du Roi André, une ſorte de relation & de rapport dans des ſujets également triſtes, ayant ſeule engagé à les réunir ſur la même Planche. Nous réclamons ici l'indulgence de nos Lecteurs, s'il ſe trouve dans la ſuite de cet Ouvrage quelques Planches ainſi déplacées : la néceſſité où l'on a été de les faire graver long-temps avant d'écrire, & de mettre de l'ordre dans le texte en a été cauſe. Mais heureuſement cet inconvénient eſt arrivé très-rarement, & ne s'y rencontre que deux ou trois fois au plus. Nous rappellerons donc cette compoſition intéreſſante dans le Chapitre des antiquités de Pompeii, & nos Lecteurs voudront bien alors la venir retrouver.



d'après — gravé par

Tombeau du Roi André mari de la fameuse Reine Jeanne de Naples

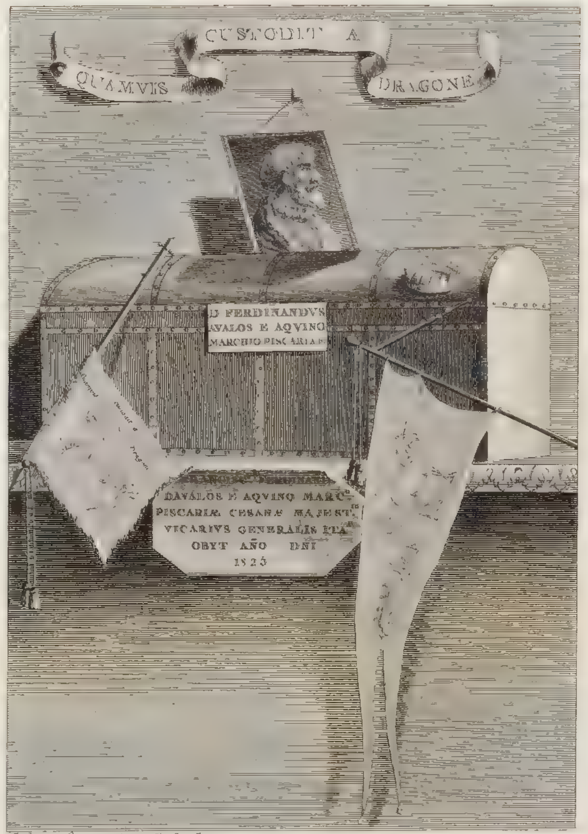
Après été assassiné par les ordres de la Reine et jetté par une fenestre à Aversa, il restoit sans Sépulture, si sa Nourrice et un Chanoine de S.t Janvier ne lui eussent fait élever à leurs frais ce modeste Tombeau dans l'Eglise Cathédrale de Naples en 1360.



Vue d'un Caveau découvert à Pompeia près du Vesuve

(faisant partie d'une Maison située sur les Murs de cette ancienne Ville).

N.° 89. A.P.D.R.



Renard Archt. pension. du Roi a Rome

Tombeau de Ferdinand d'Avalos Mis. de Pescaire

Eglise de San Domenico Grande à Naples.



Gravé par Berthault

Tombeau d'Odet de Foix Comte et Maréchal de Lautrec

Eglise de Sta. Maria la Nuova à Naples.

A.P.D.R.

TOMBEAUX DU M.CHAL C.TE DE LAUTREC

ET DU MARQUIS DE PESCAIRE.

NOUS avons cru devoir encore réunir ſur cette Planche les Tombeaux de deux Généraux contemporains qui jouirent tous deux pendant leur vie d'une grande réputation.

L'un eſt le Tombeau d'*Odet de Foix*, Comte de *Lautrec*, que l'on voit dans l'Egliſe de *Sainte-Marie-la-Neuve* à Naples. Il étoit Général de l'armée que François Ier. envoya en Italie, pour ſecourir le Pape Clément VII, lors du ſiége de Rome, & de la mort du Connétable de Bourbon en 1527 : il marcha enſuite dans l'Abruzze, vint faire le ſiége de Naples. La contagion s'étant miſe dans ſon armée, il en fut attaqué, & mourut au mois d'Août 1528.

Ferdinand de Cordoue, Prince de *Seſſa*, & petit-fils du grand Conſalve, lui fit élever ce Tombeau, en marbre, d'un aſſez bon genre, avec cette inſcription ſimple, noble, & qu'on ne peut lire ſans intérêt. Elle fait autant d'honneur au Général François qu'au Prince Eſpagnol dont elle peint la généroſité.

ODETTO FUXIO LAUTRECO
FERDINANDUS CONSALVUS LUD. FIL. CORDUBA
MAGNI CONSALVI NEPOS,
CUM EJUS OSSA, LICET HOSTIS,
UT BELLI FORTUNA TULERAT
SINE HONORE JACERE COMPERISSET;
HUMANARUM MISERIARUM MEMOR,
IN AVITO SACELLO, GALLO DUCI
HISPANUS PRINCEPS
POSUIT 1528. (1)

L'AUTRE Monument bien plus ſimple, eſt celui de Ferdinand d'*Avalos*, *Marquis de Peſcaire*, qui eut dans le même ſiècle la réputation d'un des

(1) *Ferdinand Conſalve, fils de Louis Corduba & petit-fils du grand Conſalve, a fait élever ce Tombeau à Odet de Foix, Comte de Lautrec. Touché de l'abandon dans lequel le ſort de la guerre l'avoit réduit, & réfléchiſſant ſur l'inſtabilité des choſes humaines, ce Prince Eſpagnol a voulu recueillir les cendres du Général François, ſon ennemi, & les a fait dépoſer dans la Chapelle même de ſes ancêtres.*

grands Capitaines de ſon temps : il étoit dans *Breſſe*, lorſque cette ville fut aſſiégée par *Gaſton*, & il fit, à ce que l'on dit, à ce ſiége le premier uſage de la poudre pour la mine.

Peſcaire fut Gouverneur de Naples pour la Cour d'Eſpagne : il poſſédoit de grands biens aux environs de cette ville, & étoit Seigneur de l'Iſle de *Niſita* : il fut inhumé à la manière de ſon temps, c'eſt-à-dire que ſon corps fut mis dans un coffre couvert de velours, ſur lequel ſont poſés les ornemens qui indiquent les dignités dont il fut revêtu. Ce coffre eſt placé ſur une tribune de la Sacriſtie de l'Egliſe des Dominicains, appellée *San Domenico grande*, parmi d'autres Tombeaux pareils où ſont auſſi renfermés des Gouverneurs, Vice-Rois, des Princes & Rois de Naples des Maiſons de Souabe & d'Aragon.



VUE DE L'HOPITAL DE L'ANNONZIATA,

A NAPLES.

UNE des deux Vues portées ſur cette Planche, eſt priſe dans les environs d'une Maiſon célèbre à Naples, l'Hopital de l'Annonziata ; l'on en voit ici le Dôme avec une partie des bâtimens, & une fontaine publique qui en dépend. Cet Hopital doit être regardé comme un des plus beaux établiſſemens de ce genre, & l'un de ceux qui préſente le plus de ſecours à l'humanité.

Il fut fondé en 1305 par *Nicolas* & *Jacques Scondito*, & doté enſuite fort richement par Jeanne II, en 1343. Un de ſes revenus principaux eſt le produit des Fermes du ſoufre & de l'alun que l'on retire de la *Solfaterra*, qui eſt affermée dix mille ducats par an. Cette Maiſon a été fort enrichie par des legs pieux & un grand nombre de fondations dans différens temps. Les pauvres & les malades qui s'y préſentent, y ſont traités avec des ſoins & une humanité, rares dans tous les établiſſemens de ce genre, quoique l'humanité en ſoit originairement le but. Indépendamment des malades de toute eſpèce, les fous, les enfans trouvés y ſont entretenus. Il y a auſſi des fonds deſtinés pour marier tous les ans un certain nombre de pauvres filles ; & l'on y porte l'attention & la recherche au point d'entretenir des maiſons de campagne, où l'on envoie les convaleſcens, ſoit pour leur faire prendre les eaux, ſoit pour les rétablir par un meilleur air.

Cette Maiſon, un des plus beaux établiſſemens de Naples, a été rebâtie en

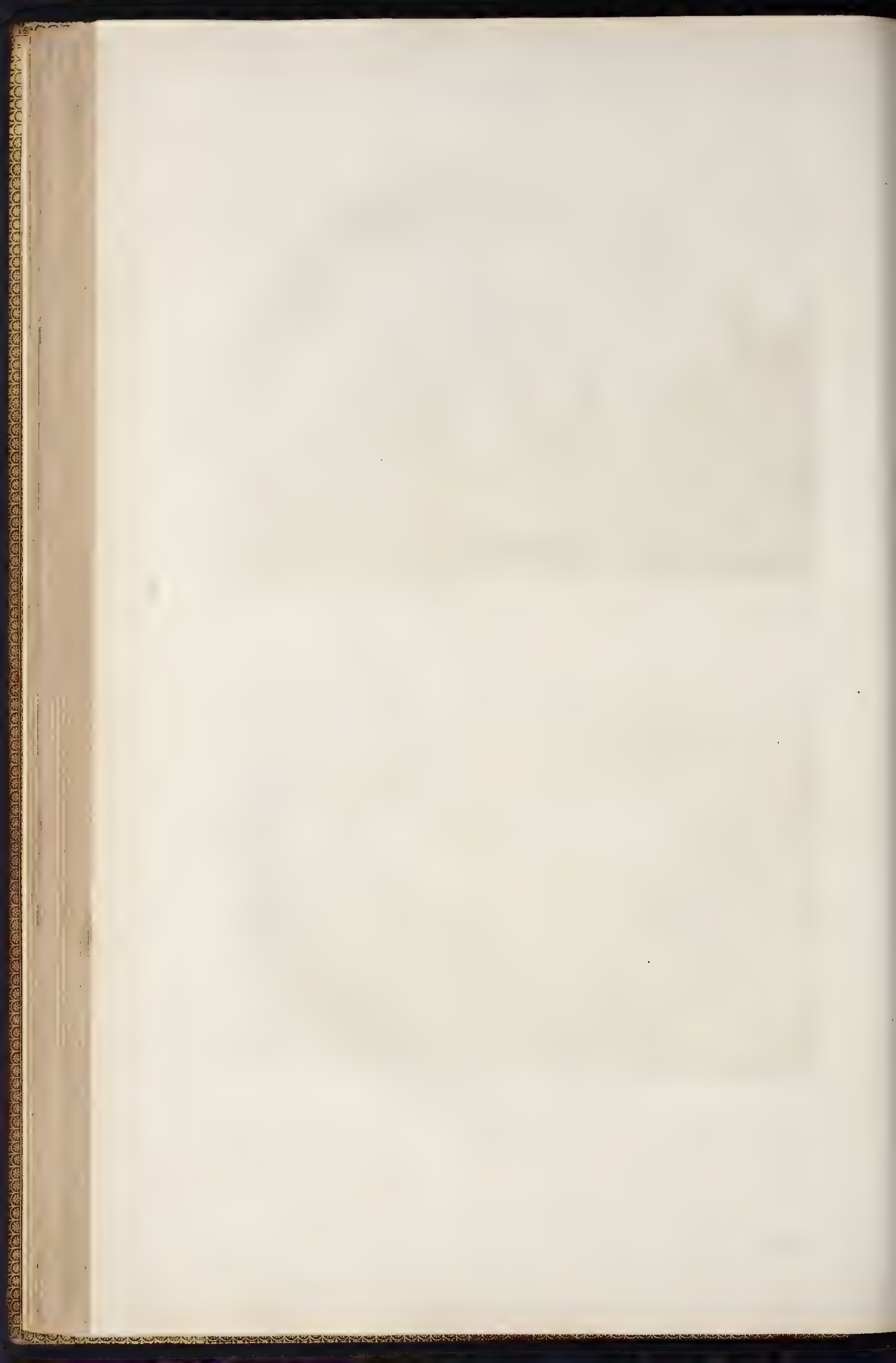


Vue de la fontaine de l'Hopital de l'Annonziata,
et d'une des Portes de Naples appellée Porta Nolana.



Vue prise au dessus de la Grotte de Pausilippe,
en allant au Tombeau de Virgile.

 A.P.D.R.





Vue dessinée d'après Nature le long de la Côte de Pausilippe à Naples.



Grotte creusée dans la Montagne de Pizzofalcone à Naples
appellée la Grotte des Cordiers.

dernier lieu ſur les deſſins de Van-Vitelli. On lit ſur la porte principale ces quatre vers latins, où l'on a cherché à exprimer ſa deſtination.

Lac pueris, dotem innuptis, velumque pudicis;
Datque medelam ægris hæc opulenta domus.
Hinc meritò ſacra eſt illi quæ nupta pudica,
Et lactans, orbis vera medela fuit (1).

La porte que l'on voit près des bâtimens de cet Hopital, eſt une des portes de la ville de Naples, que l'on appelle *Porta Nolana*, parce que c'eſt de ce côté-là que l'on ſort de Naples pour aller à *Nola*, petite ville des environs.

La ſeconde Vue qu'offre la même Planche, eſt priſe à l'autre extrémité de la ville de Naples. Son ſite pittoreſque en fait tout le mérite.

Elle a été deſſinée au-deſſus de l'entrée de la Grotte de Pauſilippe, en allant au Tombeau de Virgile. Cette Vue immenſe, ainſi reſſerrée, produit un effet piquant que le Peintre a voulu ſaiſir. L'on y domine ſur une partie de la Côte de Chiaïa & ſur le Golphe de Naples; ſur les hauteurs l'on apperçoit le Château Saint-Elme.

VUE DE LA GROTTE DES CORDIERS,

A NAPLES.

CETTE Caverne ou Grotte immenſe creuſée dans la montagne de *Pizzo-Falcone*, eſt dans Naples même, & près du Palais de l'Ambaſſadeur de France. On ne peut douter qu'elle n'ait été creuſée très-anciennement pour en tirer du tuf propre à bâtir : mais depuis long-temps ſon étendue l'a miſe dans le cas de pouvoir être utile, & de pouvoir ſervir d'attelier à des Fileurs & Fileuſes de cordes qui s'y ſont établis; & c'eſt par cette raiſon qu'elle s'appelle à Naples la Grotte des Cordiers, *Grotta dei Funaioli*.

Sa hauteur perpendiculaire dans ſa plus grande élévation, eſt de 50 à 60 pieds; ſa profondeur de 175 ſur 125 de large, ce qui forme une immenſe cavité dont l'étendue eſt impoſante : auſſi les ouvriers y paroiſſent dans une proportion infiniment petite. Sa vouſſure eſt tellement ſurbaiſſée, qu'on peut

---

(1) Cet aſyle donne le lait aux Enfans, une dot ou le voile aux jeunes Vierges, la ſanté aux Malades. Qu'il ſoit donc cher & ſacré à tous les êtres qui lui doivent des ſecours.

juſtement appréhender que le moindre tremblement de terre, auquel ce pays eſt fort ſujet, ne la faſſe écrouler. Mais ce n'eſt pas le ſeul péril menaçant ſur lequel les habitans du pays, vivent comme l'on ſait dans la plus grande ſécurité. On apperçoit une ouverture dans la voûte, & l'on prétend qu'elle a été cauſée par le tonnerre.

Au-deſſus de la Vue de cette Grotte des Cordiers, on a gravé ſur la même Planche cette autre petite Vue deſſinée d'après nature le long de l'agréable Côte du Pauſilippe. Elle eſt intéreſſante, parce qu'elle donne une idée de la forme & des conſtructions les plus ordinaires des maiſons de Naples. Elles ſont bâties en effet, comme on le voit, ſans toît, couvertes ſeulement par des terraſſes faites avec ce ciment éternel de *Pozzolane*, dont la propriété eſt de ſe durcir dans l'eau. Nous en rendrons compte avec plus de détail en parlant des lieux d'où on le tire. Ces terraſſes ſont effectivement d'une grande ſolidité, & réſiſtent à la chaleur comme à la pluie. Elles ſont d'un grand agrément aux Napolitains qui vont y reſpirer le frais; ce ſont pour eux de nouveaux jardins qu'ils ornent de treillages, de vignes & de fleurs.

Le bâtiment qui ſe voit dans l'éloignement eſt le Château de l'Œuf, une des forterreſſes de Naples ſituée ſur un rocher qui s'avance dans la mer.

VUE DU PALAIS DE LA ROCCELLA.

TOUJOURS en ſuivant cette Côte de Pauſilippe, & après avoir paſſé le Palais de la Reine Jeanne, ou au moins celui qui en porte le nom & dont on a donné une Vue (Planche 60), on rencontre cet autre Palais. Il eſt auſſi bâti ſur le bord de la mer, & a appartenu aux Princes de la *Roccella*; il fut, comme nous l'avons dit, bâti dans le même temps & par le même Architecte, eſt aujourd'hui également abandonné, tombe en ruine, & n'a d'autre intérêt que ſa forme pittoreſque.

A très-peu de diſtance de-là, on paſſe, en ſuivant le bord de la mer, au Golfe de *Mare Piano*, dont nous avons joint ſur la même Planche une petite Vue qui devient intéreſſante par l'effet, & l'aſpect du Véſuve que l'on apperçoit de là.





Vue du Vesuve prise du côté de Mare Piano pres de Pouzzuole.



Vue d'un ancien Palais du Prince della Rocella situé sur le bord de la Mer
à Naples près du Palais de la Reine Jeanne

A.P.D.R





Vue de l'Extrémité du Quay et du fauxbourg de Chiaia à Naples prise de l'endroit appellé Capo di Mergellina

Dessiné d'après Nature par Chastelet.

A.P.D.R.



Vue d'une partie de la Coste de Pausilipe, prise du dessus de la Grotte de Pouzzoles.

en allant au Tombeau de Virgile. Dessinée d'après Nature par Robert peintre du Roi.

N.° 8.

A.P.D.R.

VUE DE LA CÔTE DE PAUSILIPPE.

Les environs de la ville de Naples dans toute cette partie, ſont ſi pittoreſques & ont un tel agrément, que l'on pourroit à chaque pas s'arrêter, & en former un tableau. La Vue que l'on donne ici, a été exactement deſſinée d'après nature; c'eſt cette Côte charmante qu'on appelle *Mergellina*, & qui fait partie de celle du Pauſilippe. On la parcourt avec d'autant plus d'intérêt, que c'eſt le chemin qui conduit au Tombeau de Virgile, ſitué, comme nous l'avons dit, au ſommet même de la montagne, & immédiatement au-deſſus de cette Grotte fameuſe qui la traverſe d'un bout à l'autre.

Le Poète Sannaſar avoit, comme nous l'avons dit, une maiſon ſituée au pied de cette Côte agréable, à laquelle il étoit fort attaché; il la chanta ſouvent dans ſes vers, ainſi que la vie tranquille & douce qu'il y menoit, loin du tumulte de la ville & tout entier à ſon goût pour les Lettres (1).

VUE DU QUAI DE PAUSILIPPE.

Cette autre Vue forme un des aſpects les plus riants & les plus agréables de la ville de Naples. Elle repréſente l'extrémité du Quai qui termine ſur le bord de la mer le fauxbourg de *Chiaïa*, le long de la montagne du Pauſilippe, & juſqu'à la pointe appellée *Capo di Mergellina*, à peu de diſtance du Tombeau de *Sannaſar*.

La quantité de maiſons de plaiſance, de vignes en berceaux & de jardins toujours verds qui ornent toute l'étendue de cette Côte, la rendent un des lieux les plus délicieux que l'on puiſſe imaginer, auſſi eſt-il particulièrement recherché par tous les habitans de Naples. Il l'eſt ſur-tout pour la promenade dans les beaux jours. Le ſoleil qui ſe trouve de bonne-heure caché par les hauteurs du Pauſilippe, & les vents qui s'élèvent preſque toujours du côté de la mer, ajoutants à la fraîcheur qu'ils viennent y chercher.

---

(1) Parmi ſes Epigrammes ou petites Pièces détachées, on en trouvera une intitulée, *ad Villam Mergellinam*, qui a toutes les graces & toute l'élégance des Poètes du ſiècle d'Auguſte; elle commence ainſi:

Rupis o Sacræ, pelagique cuſtos
Villa, Nympharum domus, & propinquæ
Doridos, regum decus una quondam
Delii æque.
Nunc meis tantum requies camœnis,
Urbis inviſas quoties querelas
Et parum fidos popularis auræ
Linquimus æſtus: &c.

On apperçoit dans l'éloignement l'Isle de *Procita*, & ensuite celle d'*Ischia* (l'*Inarime* des Anciens), célèbre par sa fertilité, ses bains, ses eaux minérales, & dont les côteaux élevés terminent si avantageusement la Vue du Golfe de Naples. On sait qu'il y avoit encore autrefois dans cette Isle un Volcan que les Latins nommoient *Mons Epomeus*, ses feux sont éteints depuis les temps les plus reculés, mais on ne peut douter qu'ils n'aient été la cause certaine, & ordinaire à tous ces pays, de la richesse & de l'abondance de ses productions.



CHAPITRE TROISIÈME.

TABLEAUX ET PEINTURES

LES PLUS REMARQUABLES

DES

ÉGLISES ET PALAIS DE NAPLES.



CHOIX



CHOIX DE QUELQUES PEINTURES

ET

TABLEAUX DES ÉGLISES ET PALAIS DE NAPLES.

NAPLES a eu, ainſi que les autres grandes villes d'Italie, ſon moment brillant pour les arts ; ainſi que Rome, Florence, Bologne & Veniſe, elle a donné le jour à pluſieurs Peintres célèbres ; cependant, ſoit que ſes Artiſtes aient été ſe former eux-mêmes auprès des Maîtres de l'Ecole Romaine ou Lombarde, ſoit qu'ils n'aient point formé d'Elèves qui aient eu de la réputation après eux, il eſt certain que l'on ne compte pas l'Ecole de Naples parmi les grandes Ecoles Italiennes.

Les ſeules connues, comme on ſait, en Italie, ſont l'Ecole Romaine, l'Ecole Lombarde, celle de Florence & celle de Veniſe. On déſigne par *Ecoles*, une claſſe, une ſuite de Peintres qui, originaires d'un même pays, y ont acquis un nom en ſuivant les principes d'un grand Maître & en travaillant dans ſa manière. C'eſt ainſi que l'on dit l'Ecole de *Raphaël*, celle des *Carraches* ou du *Titien*, parce que ces grands Peintres ont eu beaucoup d'habiles Elèves qui enſuite en ont formé d'autres à leur tour.

Naples a produit quelques Peintres qui ont joui avec raiſon d'une grande célébrité ; mais ayant été preſque tous contemporains & n'ayant eu que peu ou point d'Elèves, on peut dire que ſi le règne des arts a été brillant à Naples, il y a été auſſi d'une bien courte durée. Ce n'eſt pas que l'on ne cite quelques Diſciples de Solimène, tels que le *Corrado*, *Sébaſtien Conca*, *Franciſchello delle Mura*, & le Comte *Ferdinando-San-Felice* ; mais aucun de ces Artiſtes n'a porté ſon art à un certain degré, & à peine depuis eux, peut-on compter un ſeul Peintre Napolitain.

Luca-Jordano, *Solimène* & *Mathia-Pretti*, plus connu ſous le nom du *Calabrèſe*, ont été les ſeuls grands Peintres originaires du Royaume de Naples, car pour les autres Artiſtes dont on voit quantité d'Ouvrages dans cette ville, tels que le *Lanfranc*, l'*Eſpagnolet* & le *Dominiquin*, ils étoient tous de différentes Ecoles & n'ont habité Naples qu'accidentellement. Mais malgré ce petit nombre d'Artiſtes, c'eſt une des villes d'Italie & même de l'Europe dont les Palais & les Egliſes renferment le plus de richeſſes en ce genre. C'eſt une de celles où l'on voit le plus de ces grandes & immenſes compoſitions qui caractériſent davantage le grand Peintre. Nous avons cherché à en donner une idée dans la ſuite de cette

Collection de Tableaux : mais ce sont précisément ces morceaux d'une grande étendue, dont il est le plus difficile de rendre & de conserver l'effet dans des espaces aussi resserrés que le sont ces Gravures (1).

Sans vouloir donner ici un détail très-étendu des différentes Ecoles Italiennes, peut-être nos Lecteurs y trouveront-ils avec plaisir une idée de leurs différens caractères & de leur mérite particulier, ainsi que le nom des grands-Maîtres qui se sont distingués dans chaque Ecole. Notre dessein étant de leur comparer ensuite les Ouvrages & les talens de nos Peintres Napolitains dont nous avons à nous occuper principalement.

Ecole de Florence.

NOUS commencerons par l'Ecole de *Florence*, parce que les Artistes de cette ville eurent les premiers la gloire d'être les Restaurateurs de ce bel art en Italie. Le Sénat de Florence fit venir dans le treizième siècle des Peintres de la Grèce, pour rétablir la peinture oubliée, & le *Cimabué* fut leur premier Disciple ; ce Peintre, né à Florence en 1213, ne connoissoit point la peinture à l'huile, elle n'existoit point de son temps en Italie. On sait que ce fut un Peintre Flamand, nommé *Jean de Bruges*, qui, le premier dans le quatorzième siècle, inventa cette manière de peindre, ignorée même des Anciens. En peu de temps elle se communiqua aux Peintres Italiens. Le *Cimabué* ne peignit donc qu'à fresque ou en détrempe.

Léonard de Vinci, *Michel-Ange*, *André del Sarto* & *Daniel de Volterre* furent les plus célèbres Peintres de l'Ecole de Florence. Ils étoient contemporains & vivoient tous dans le beau siècle des arts, c'est-à-dire depuis la moitié du quinzième environ, jusques vers la moitié du seizième. On ne doit point oublier de dire, en parlant des Peintres de cette Ecole & de *Daniel de Volterre* sur-tout, qu'il a eu la gloire d'avoir composé un des Tableaux les plus estimés de Rome & que le *Poussin* mettoit au nombre des trois premiers Tableaux de cette ville. Ces trois chef-d'œuvres de Peinture étoient, suivant cet excellent Juge, la Transfiguration peinte par *Raphaël* à l'Eglise de *San-Pietro in Montorro*, la Communion de Saint Jérôme par le *Dominiquin*, exécutée en mosaïque à Saint-Pierre de Rome, & la Descente de Croix de *Daniel de Volterre* qui est à l'Eglise de la Trinité du Mont.

---

(1) Une autre considération nous a arrêté dans le projet que nous avions de faire graver un choix très-nombreux de Dessins faits d'après les principales Peintures de Naples. Le peu de curiosité que l'on portoit en général à ce genre de compositions qui, se trouvant toutes dans des Eglises, étoient des Sujets pieux & sérieux, & le desir de contenter le plus grand nombre de nos Souscripteurs, nous ont déterminé, non sans regret, à abandonner ce projet, qui eût peut-être formé, pour les véritables Amateurs des arts, une des parties les plus intéressantes de cet Ouvrage.

Pietre de Cortone & *Romanelli*, ſon Elève, également nés dans la Toſcane, ont ſuccédé à ces premiers Peintres de l'Ecole de Florence & ont vécu dans le ſiècle dernier. Le *Cortone* ſera ſans contredit toujours regardé comme un des plus grands Artiſtes de l'Italie ; ſon génie & la facilité qu'il avoit de compoſer, le portèrent à entreprendre les plus grands travaux, & ſur-tout des Plafonds d'une vaſte étendue, tels que ceux des Palais *Barberini* & *Pamphili* à Rome, qu'il a peints à freſque & d'une couleur brillante. Le Palais du Grand-Duc à Florence eſt encore rempli de ſes ouvrages, dans leſquels on admire du feu, de l'enthouſiaſme & la plus belle ordonnance dans la diſpoſition générale de ſes grouppes & de ſes Figures.

Quant à ce qui caractériſe les Peintres les plus célèbres de cette Ecole, à la tête deſquels il faut mettre *Michel-Ange*, nous croyons qu'ils doivent être cités pour la fécondité & la hardieſſe de leur imagination, un ſtyle fier & élevé, un deſſin ſavant, quoique quelquefois trop prononcé (1). On leur reproche en général d'avoir négligé le coloris, à l'exception cependant du *Cortone* dont les Ouvrages ont, comme nous venons de le dire, réuni l'harmonie & la plus belle couleur à des compoſitions remplies de grace & de nobleſſe.

Ecole Romaine.

UN goût de deſſin pur & correct eſt ce qui caractériſe l'Ecole Romaine : ſes plus habiles Maîtres puiſèrent dans l'étude de l'antique, cette grace & ce beau choix d'attitude, ces contours fins & ſavans qui font le mérite principal de leurs Ouvrages. Mais, comme s'il étoit preſqu'impoſſible aux plus grands-Hommes de réunir toutes les parties de l'art, le coloris a été également négligé par pluſieurs Peintres de cette Ecole : défaut commun à tous ceux qui ont correctement deſſiné, ainſi que nous voyons les plus grands Coloriſtes avoir été ſouvent imparfaits dans le deſſin.

Le *Perugin* fut le premier ou plutôt le plus ancien Peintre de cette Ecole. Il étoit né en 1446. Sa plus grande gloire fut d'avoir été le Maître de *Raphaël* que nous regardons tous comme le plus grand & le plus excellent Peintre qui ait jamais paru depuis la renaiſſance des arts. Raphaël étoit né à *Urbino*, petite ville des Etats du Pape en 1483. Une compoſition ſimple & en même-temps

(1) Tout le monde ſait que *Michel-Ange* fut auſſi grand Architecte que Peintre & Sculpteur, également né pour tous les arts, ce fut celui de la Sculpture qu'il cultiva le plus long-temps & ſans doute avec le plus de ſuccès. Nous avons vu en parlant de la conſtruction de l'Egliſe de St.-Pierre à Rome, que Michel-Ange jouiſſoit alors d'une ſi grande réputation, comme Architecte, que le Pape Paul III le conſulta ſur les plans de cet Edifice, & que ce fut ce célèbre Artiſte qui donna le deſſin du Dôme tel qu'il a été exécuté depuis.

ſublime, la plus grande correction dans le deſſin, une grace, une nobleſſe infinie dans l'attitude de ſes Figures & dans l'expreſſion de ſes Têtes, voilà ce qui caractériſe les ouvrages de ce Peintre immortel. Quoiqu'en général Raphaël ſoit moins bon Coloriſte que grand & ſublime Deſſinateur, on connoît cependant quelques Tableaux de lui, tels que celui de la Sainte-Famille dont il fit préſent à *François premier*, & ſon célèbre morceau de la Transfiguration, qui indiquent que s'il eût vécu davantage, il auroit porté cette partie de l'art auſſi loin que toutes les autres; mais ce grand Peintre mourut à la fleur de ſon âge, ayant à peine trente-ſept ans.

Les Elèves de Raphaël les plus connus ont été *Jules-Romain*, *Perrin d'el Vaga* & *Polidore de Caravage*. Jules-Romain fut celui qui eut le plus de réputation, & qui joignit à la pureté du deſſin & au goût exquis qu'il tenoit de Raphaël, un génie fécond, une chaleur & une action qui n'exiſtoient pas même dans les Tableaux de ſon Maître. Malheureuſement il le perdit de trop bonne heure, & s'abandonnant alors à la fougue de ſon génie, Jules dès ce moment ſoigna moins que jamais la couleur de ſes Tableaux dont preſque toutes les chairs étoient de couleur de brique. Un de ſes principaux ouvrages à Rome eſt la grande & immenſe compoſition de la bataille de Conſtantin qu'il peignit d'après les deſſins de Raphaël. *Jules-Romain* ayant été appellé dans la ſuite par le Duc de Mantouë, il décora ſon Palais du T d'un grand nombre de Peintures qui ſont infiniment eſtimées, quoiqu'elles ſoient aujourd'hui très-dégradées.

Parmi les Elèves de Raphaël & de Jules-Romain, nous devons particulièrement citer le *Primatice*, puiſque ce fut ſur-tout à cet Artiſte que la France a été redevable du bon goût de la Peinture & des arts. Il y avoit été attiré par François Ier. pour décorer la Galerie du Château de Fontainebleau, de concert avec *Nicolo dell'Abbate* qui étoit ſon Elève, & un autre Peintre de Florence nommé *Maître Roux*. Le Primatice eſt mort à Paris en 1570.

Le *Baroche* eſt un des Peintres les plus gracieux & les plus aimables de l'Ecole Romaine, il réuſſit parfaitement dans les Sujets de dévotion, & ſa manière de peindre, ſuave & harmonieuſe, tient beaucoup de celle du Corrège. Les autres principaux Peintres de cette Ecole ont été depuis, *Le Feti*, *Andrea Sacchi*, *Michel-Ange des Batailles*, ſurnommé ainſi à cauſe de ſon habileté à peindre ces ſortes de Sujets, & enfin *Carle Maratte* que l'on peut regarder comme le dernier des grands Peintres de l'Ecole Romaine; il excelloit ſur-tout à peindre des Vierges & leur donnoit une expreſſion raviſſante. Ce Peintre eſt mort à Rome en 1713.

LE

Le Correge fut à l'Ecole Lombarde ce qu'avoit été Raphaël à l'Ecole Romaine. Son nom eſt & ſera toujours prononcé avec vénération dans toute l'Italie, où on ne l'appelle pas autrement que *il Divino Corregio.* C'eſt bien effectivement de ce charmant Peintre que l'on peut dire qu'il reçut ſon pinceau de la main des Graces, puiſqu'Elève de la nature, il ne dut qu'à lui-même & à ſon génie les progrès étonnans qu'il fit dans ſon art. Ce que l'on admire principalement dans les ouvrages de ce grand-Homme, c'eſt l'union, l'harmonie de la couleur, des airs de Tête d'une grace & d'une fineſſe d'expreſſion inimitables, & enfin un moëlleux & un relief dans ſa manière de peindre, qui fait que tout y produit ſon effet ſans aucun contour marqué. Le *Corrège* fut le premier qui ait haſardé de repréſenter dans des plafonds des Figures véritablement en l'air, & peu de Peintres ont auſſi bien entendu l'art des raccourcis. Peut-être pourroit-on lui reprocher à cet égard un peu trop de hardieſſe dans la manière dont il a diſpoſé les grouppes de ſes Figures qui paroiſſent quelquefois un peu forcées dans leurs attitudes. Mais les charmes infinis répandus ſur tout le reſte de ſes ouvrages doivent faire oublier ce défaut. Le Corrège étoit né dans les environs de Modène ſur la fin du quinzième ſiècle & y mourut en 1534 (1). École de Bologne.

Le Parmeſan eſt après le Corrège le Peintre dont les ouvrages reſpirent le plus l'élégance & la grace. Il eſt ſur-tout reconnoiſſable par un choix d'attitudes ſveltes & légères que l'on trouve dans toutes ſes compoſitions. Il eſt vrai que ſon goût pour un deſſin élégant & agréable le porta quelquefois à être incorrect dans les formes & à donner à ſes Figures une proportion trop allongée. Il mourut à Parme en 1540.

Cette Ecole fut féconde en grands Peintres, mais les Maîtres qui lui donnèrent le plus de célébrité ont été les Caraches, ſoit par le grand nombre de leurs ſavantes & admirables productions, ſoit par une multitude de Peintres habiles qui tous avoient été leurs Elèves. Louis, Auguſtin, & Annibal *Caraches* étoient tous trois originaires de Bologne. Louis y fut regardé comme le Chef de l'Ecole qu'il y établit, & dans laquelle il conduiſit les études d'Auguſtin & d'Annibal, ſes couſins. Peu de Peintres ont eu un génie auſſi fécond que Louis Carache. Les Egliſes & les Palais de Bologne ſont remplis de ſes ouvrages, dans leſquels on admirera

(1) On ne peut penſer ſans douleur à la mort du Corrège; étant un jour allé à Parme recevoir le prix d'un de ſes Tableaux qui montoit à 200 liv., on le paya en monnoie de cuivre. L'empreſſement de porter cette ſomme à ſa pauvre famille l'empêcha de faire attention à la peſanteur du fardeau, à la chaleur de la ſaiſon, au chemin qu'il avoit à faire à pied, il s'échauffa & fut attaqué d'une pleuréſie dont il mourut.

toujours un goût de dessin noble & correct, une composition simple & sage, & une expression sublime. Augustin fut moins laborieux & composa beaucoup moins de Tableaux, ayant été distrait d'ailleurs par son goût pour la Gravure & pour d'autres arts. Mais tout ce que l'on connoît de lui en Peinture est très-estimé. Annibal est celui des Carraches qui s'est fait le plus de réputation, sur-tout à Rome où il travailla long-temps & où il chercha à se perfectionner d'après les Peintures des grands-Maîtres qu'il fut à portée d'y étudier. C'est dans cette ville qu'il peignit la superbe Galerie du Palais Farnèse qui lui coûta huit années de travail & que l'on regarde comme son chef-d'œuvre. Cependant l'on se réunit à penser que le desir qu'il eut d'apporter à son dessin encore plus de correction, lui fit un peu négliger la partie du coloris dans laquelle il avoit excellé jusque-là. Ces trois célèbres Artistes moururent dans les premières années du dix-septième siècle.

Leurs Elèves, aussi grands-Hommes dans leur art que l'avoient été leurs Maîtres, ne contribuèrent pas peu à étendre la réputation de cette Ecole. Les plus célèbres qui en sortirent furent le *Guide*, le *Dominiquin*, le *Lanfranc*, l'*Albane*, le *Guercino*. On peut dire que c'est faire l'éloge le plus complet des Maîtres que de nommer de tels Disciples. Le *Schidone* fut aussi un de leurs Elèves, mais il s'attacha ensuite plus particulièrement à suivre le *Corrège*.

On ne connoît point le *Guide* quand on n'a point vu Bologne & ce qu'il y a dans cette ville d'ouvrages admirables de ce Peintre. En France & ailleurs, on n'a guère de lui que des Figures de Vierges & de simples Têtes; mais c'est dans les Palais & les Eglises de Bologne, & sur-tout au Palais *Zampieri*, que l'on peut vraiment apprécier le mérite de ce grand Peintre. Tous les Voyageurs qui auront vu son sublime morceau de Saint Pierre pleurant, se le rappelleront sûrement, & conviendront que peu de Tableaux leur ont fait autant d'impression. Le Guide mourut à Bologne en 1642 (1).

Parmi les autres Elèves des Caraches, le *Dominiquin* a excellé dans la partie de l'expression, & l'*Albane* à peindre les Grâces & les Amours. Mais

(1) Ce Peintre a été fort différent de lui-même dans tous les Ouvrages qu'on connoît de lui. On pourroit même lui attribuer trois manières de peindre, la première & la plus excellente sans contredit est celle du temps où il a peint ce Tableau de Saint Pierre dont nous venons de parler & dont la couleur est aussi parfaite que l'expression & le dessin; le plus grand nombre des Ouvrages du *Guide*, même ceux qu'on admire dans plusieurs villes d'Italie, sont d'une couleur argentine, mais déja un peu grise; & vers la fin de sa vie, tous les Tableaux de ce Maître étoient d'une couleur verdâtre & livide bien éloignée de sa première manière; mais malgré ce défaut, la noblesse de ses compositions, le goût & sur-tout une grace inexprimable qu'il savoit répandre dans ses Têtes de Femmes & de jeunes Hommes sont les marques distinctives qui caractérisent toutes les productions de ce charmant Peintre.

c'eſt à Rome & dans ſon ſublime Tableau de la Communion de Saint Jérôme qu'il faut admirer le premier, & quant au ſecond, on ſera étonné de voir de lui à Bologne des Tableaux d'une compoſition auſſi noble & auſſi élevée que celles des plus grands-Maîtres de cette Ecole, & ſur-tout dans une petite Egliſe qu'on appelle *Madona di Galiera.*

École Vénitienne.

Nous voici arrivés à l'Ecole de Veniſe ſi ſouvent citée pour la ſupériorité de ſon coloris, mérite qui devient tous les jours moins ſenſible par le tort que fait à ſes plus beaux Tableaux l'air de la mer qui environne cette ville. C'eſt ce qu'on déplore ſur-tout en voyant les chef-d'œuvres du Titien dont pluſieurs ſont devenus preſque noirs.

Ce célèbre Peintre peut être regardé comme le Chef de l'Ecole Vénitienne quoiqu'il ait été précédé par les deux *Bellino* (Jean & Gentil), chez leſquels, vers 1450, le *Titien* & le *Giorgion* prirent les premières leçons de leur art. Ce fut même l'un de ces Bellins qui commença de rendre public en Italie le procédé de la peinture à l'huile vers le milieu du quinzième ſiècle (1).

Les noms des Maîtres les plus célèbres de cette Ecole ont été le *Titien*, *Giorgion*, *Sébaſtien d'el Piombo*, les *Baſſans*, le *Pordenone*, le *Tintoret* & *Paul Veroneſe.* Tous ont vécu dans le quinzième ſiècle, qui a été pour Veniſe, comme pour le reſte de l'Italie, l'âge des arts & des talens. Moins à portée de l'étude de l'antique que les Peintres de l'Ecole Romaine, le *Titien*, ainſi que les autres Maîtres Vénitiens, n'a pas porté la perfection du deſſin au même degré que les autres parties de l'art ; mais ce défaut peut être racheté par la richeſſe, le ſublime de leurs compoſitions, & le charme du coloris. Le Titien ſe diſtingua preſque également dans tous les genres ; mais c'eſt moins à Veniſe encore qu'à Rome, à Florence & en France même, qu'on peut reconnoître le mérite de ce grand-homme (2).

---

(1) On rapporte au ſujet de *Jean Bellin* cette anecdote ſingulière. Ce Peintre avoit été envoyé par la République de Veniſe à Conſtantinople pour faire quelques Tableaux devant Mahomet II, qui, tout Conquérant qu'il étoit, aimoit beaucoup les arts. Le *Bellin* peignoit en préſence du Sultan la Décolation de Saint Jean Baptiſte. Le Grand-Seigneur remarqua que la peau du col, dont ſa tête venoit d'être ſéparée, n'étoit pas exactement rendue, & pour prouver la juſteſſe de ſa critique, il lui propoſa de faire venir un de ſes Eſclaves & de le décapiter en ſa préſence. Le Peintre, ſaiſi d'effroi, le pria de le diſpenſer d'imiter la nature aux dépens de l'humanité. Mahomet II traita, dit-on, le Peintre Vénitien avec autant de magnificence qu'Alexandre avoit traité *Appelles*, & en le congédiant, il lui mit une couronne d'or ſur la tête, une chaîne d'or au col, & une bourſe de 3000 ducats entre les mains.

(2) Indépendamment de ces grandes compoſitions & de ces morceaux précieux dont toutes les Egliſes de Veniſe ſont remplies, le *Titien* excelloit à peindre le Portrait avec une vérité & un naturel dont aucun Peintre juſqu'à lui n'avoit encore approché. Les Souverains, les plus grands Seigneurs de ſon temps vouloient être peints par lui ; & Charles-Quint qu'il peignit trois fois, diſoit qu'il avoit reçu trois fois l'immortalité des mains du Titien.

Dans le nombre des Peintres Vénitiens que nous venons de nommer, le *Giorgion* & le *Pordenone* ont été ceux qui, par leurs talens, ont le plus causé de jalousie au *Titien*, on peut dire même que le *Giorgion* sur-tout, s'il eût vécu plus long-temps, auroit été regardé comme un des plus grands Peintres qui aient existé, mais il n'a pu laisser qu'un très-petit nombre d'ouvrages qui sont fort estimés, & mourut à l'âge de trente-trois ans; le *Titien* au contraire vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, après avoir joui pendant une aussi longue vie d'une grande réputation, d'une fortune considérable, & ce qui est préférable encore, d'une santé parfaite. Il mourut en 1776.

Ce qui a particulièrement caractérisé les Peintres de cette Ecole, & sur-tout le *Tintoret* & *Paul Veronese*, a été la plus séduisante couleur, jointe à l'ordonnance & à la richesse des compositions. Rien n'a égalé l'imagination vive & féconde du Tintoret. Il ne mettoit pas plus de temps à peindre un grand Tableau qu'un autre à l'esquisser: aussi les Italiens l'appellent-ils *un Fulmine di Penello*. Le nombre de ses Tableaux à Venise est prodigieux, & on cite sur-tout ceux qu'ils a faits pour *la Scuola* (ou Confrairie) *di san Roccho*.

Paul Veronese n'eut pas moins de facilité que le *Tintoret*, sans avoir autant de force & de fierté dans ses compositions, elles plaisent davantage par leur agrément & leur richesse. Les scènes de ses Tableaux sont souvent ornées de fabriques & d'architecture qui y répandent beaucoup de noblesse. Il se plaisoit à peindre des banquets & des salles de festins ornées de Figures très-pittoresquement costumées. On regarde le Tableau des Nôces de *Cana*, qu'il a peint dans le Réfectoire des Bénédictins de *San Giorgio majore*, comme une des plus belles choses qu'il ait faites. Le Roi de France possède un Tableau de *Paul Veronese* dans le même genre dont la République fit présent à Louis XIV. Ce Peintre mourut en 1588.

Depuis ce temps Venise a encore produit plusieurs Artistes qui ont mérité de la réputation & dont l'imagination, la facilité & le coloris brillant tiennent de son ancienne Ecole, tels que *Sébastien Rizzi*, le *Trevisan*, *Celesti*, *Piazzetta*, le Cavalier *Liberi*, & presque de nos jours le *Tiepolo*, dont les ouvrages respirent le génie, l'enthousiasme & la facilité (1).

(1) Quoique le plus grand nombre des ouvrages du *Tiepolo* soient souvent très-maniérés, on ne peut disconvenir que c'est un des Peintres de l'Italie dont les productions ont le plus de charmes & d'agrémens, soit par un coloris frais & brillant, soit par le caractère neuf & piquant de ses compositions; une des meilleures choses qu'il ait faites à Venise, est la décoration d'un grand Sallon au Palais *Delphino di San-Pentaleone*, où il a peint de grandes fresques de la plus belle couleur & de l'effet le plus agréable.

Ce ſont ces qualités rares & ſéduiſantes qui ont le plus caractériſé les Peintres Napolitains dont il nous reſte à parler. *Luca-Giordano* peut être ſur-tout comparé aux grands-Maîtres de l'Ecole Vénitienne par ſa prodigieuſe facilité: auſſi le ſurnomma-t-on dans ſon temps *Luca fa Preſto.* Sa couleur pour être moins prononcée & moins vigoureuſe que celle du Tintoret n'en étoit peut-être que plus harmonieuſe & plus aërienne. Soit que ſes ouvrages beaucoup moins anciens que ceux des grands Coloriſtes de l'Ecole de Veniſe, aient auſſi moins perdu par l'effet du temps; ſoit qu'il ait eu une manière de peindre particulière, il eſt certain que l'on retrouve dans preſque tous ſes Tableaux une *vaghezze* & une chaleur de coloris qui lui étoit propre.

Solimène n'eut pas ce mérite ſi ſéducteur du coloris, car en général tous ſes Tableaux ont un ton noir & violâtre qui leur fait beaucoup de tort; mais il eſt admiré à juſte titre pour la richeſſe de ſon imagination & la grande ordonnance de ſes compoſitions. Il paroît que le Peintre auquel on peut à cet égard le comparer le plus juſtement, eſt le *Pietre de Cortone* dont il étudia le plus les ouvrages & la grande manière de faire, quoiqu'il ne l'ait pas autant imité par le charme de la couleur (1).

Nous croyons donc pouvoir dire relativement à cet effet total, à cette harmonie que l'on peut regarder comme une des perfections de l'art les plus rares parmi les Peintres & ſi difficile à rencontrer, qu'on lui a donné avec raiſon le nom de *Magie*; que de ces deux Peintres Napolitains, *Solimène* paroît s'en être autant éloigné que le *Giordano*, ſon Emule, l'avoit recherchée.

Le Calabrèſe, qui eſt un des plus célèbres Peintres Napolitains, peut être encore plus exactement comparé à *Michel-Ange de Caravage*, auquel il reſſemble abſolument par le coloris & la manière de peindre, ainſi que l'*Eſpagnolet* dont on voit beaucoup d'ouvrages à Naples. Il paroît qu'un même goût & un même génie avoit animé ces trois hommes dans des Ecoles & des pays différens.

Un des Emules & des rivaux du *Caravage* fut le Joſepin, *Joſeph d'Arpino*, ainſi nommé parce qu'il naquit au Château d'*Arpin* dans la Terre de Labour,

---

(1) » De tous les Peintres Napolitains, dit M. » *Cochin* dans ſon Recueil de Notes ſur les Peintres » d'Italie, *Luca-Giordano* eſt le plus ſéduiſant. Son » génie eſt abondant, ſon faire eſt de la plus belle » facilité, ſon coloris ſans être bien vrai, ni bien » précieux pour la fraîcheur & la variété des tons, » eſt cependant d'un effet agréable. *Solimène*, plus » fin de deſſin & plus correct en tout que *Luca-* » *Giordano*, lui cède cependant pour l'agrément » du coup-d'œil de ſes Tableaux, pour la facilité » & les graces du pinceau; d'ailleurs le plus grand » nombre des ouvrages de ce Peintre ſont déparés » par le mauvais ton de ſes ombres qui ſont ſou- » vent d'un noir bleu déſagréable; on peut lui » reprocher encore de diſperſer ſouvent ſa lumière » par petites parties qui détruiſent l'effet total de » ſes Tableaux «.

en 1560. Quoique né dans le Royaume de Naples, il y séjourna peu & alla à Rome dès sa plus grande jeunesse. On cite comme une particularité de la vie de cet Artiste, que ce fut la vue des ouvrages des grands Peintres qui travailloient à décorer le Vatican, qui le rendit Peintre lui-même. Employé à broyer & à préparer leurs couleurs, *Josepin* essaya en secret de tracer de lui-même quelques Figures sur les pilastres; ses essais indiquèrent tant de talent naturel, que le Pape Grégoire XIII le prit sous sa protection, & lui donna les moyens de se perfectionner dans son art. Les meilleurs ouvrages de ce Peintre sont au Capitole, mais en général ils sont maniérés, d'un dessin peu correct & d'un coloris foible. Le Josepin eut cependant de la célébrité dans son temps, & dans un voyage qu'il fit en France, en 1600, Henri IV le créa Chevalier de Saint-Michel; c'est la raison pour laquelle il est aussi connu sous le nom du *Cavaliere d'Arpino*. Il mourut à Rome en 1640.

Mais parmi les grands Artistes, originaires du Royaume de Naples, un de ceux qui eurent sans contredit le plus de réputation & à plus juste titre, est *Salvator Rosa*. Si nous ne l'avons pas même compris d'abord au nombre des Peintres les plus célèbres que cette ville a produit, c'est que le genre dans lequel il a particulièrement excellé étoit le Paysage, quoique l'on connoisse de lui quelques Tableaux d'histoire qui sont estimés, mais en petit nombre.

Salvator Rosa naquit, en 1615, dans le village de *Renella* à deux milles de Naples : un génie particulier à ce Peintre lui servit de guide & caractérisa tous ses ouvrages. Il peignit dans différens genres, Marine, Batailles, Animaux; réussissant également à tout ce qu'il entreprenoit : mais ce que *Salvator Rosa* aimoit particulièrement à peindre, & le genre de Tableaux le plus connu de ce Maître, étoit un choix de Rochers pittoresques & de Sites sauvages qu'il ornoit de Figures de Soldats composés avec un goût infini. Sa couleur étoit fière & vigoureuse & son Paysage touché avec une grande facilité. On connoît plusieurs Estampes de ce Peintre qu'il s'amusoit à graver à l'eau-forte avec beaucoup de feu & d'esprit. Il mourut à Rome en 1673.

Quant aux autres Peintres de Naples qu'on peut regarder comme des Maîtres du second ordre, tels que le *Massimo*, *Simonelli*, *Paul Matteis*, ainsi que les autres Elèves de *Solimène* que nous avons déja nommés, quoiqu'ils n'aient pas été dénués de talens & de facilité, la plupart de ces Artistes ne peuvent être regardés que comme des Peintres infiniment maniérés, & dont les ouvrages en général méritent peu d'être cités.

Les arts de la Sculpture & de l'Architecture n'ont pas été cultivés à Naples à beaucoup près autant que la Peinture; à peine cette ville offre-t-elle, ainsi

que nous en avons déja rendu compte, un Edifice & un Monument à citer. Mais nous occupant des Hommes célèbres en ce genre auxquels Naples a donné le jour, nous ne pouvons paſſer ſous ſilence un des plus grands Artiſtes que l'Italie ait produit, le *Bernin* : il naquit à Naples, en 1598. Architecte, Peintre & Sculpteur, il réunit comme *Michel-Ange* tous les arts à la fois; mais, ainſi que lui, c'eſt à l'Architecture & à la Sculpture qu'il donna la préférence; le nombre des ouvrages du *Bernin* dans ce genre eſt prodigieux, & on ne peut concevoir comment un ſeul homme les a pu produire.

Dès l'âge de dix ans, le *Bernin* fit en marbre une Tête qui fut admirée, & à dix-ſept ans, parmi pluſieurs ouvrages de lui, on citoit le Grouppe d'Apollon & de Daphné que l'on voit à la *Villa Borgheſe*, & dans lequel on remarque ſur-tout la hardieſſe de l'exécution. Cet habile Sculpteur travailloit le marbre auſſi facilement que l'argile. On pourroit même trouver qu'il a quelquefois abuſé de cette extrême facilité. Le deſir qu'il avoit de donner du mouvement & de la vie à ſes Figures, l'a ſouvent porté à en *tourmenter* les draperies, & ſi elles acquéroient par-là de la légèreté, elles perdoient du côté de la correction & de cette ſimplicité qui eſt l'apanage des graces. A ce défaut près, le *Bernin* doit être regardé, pour le génie & l'expreſſion, comme un des plus grands Sculpteurs qui aient exiſté.

Il ne mérite pas moins d'être cité comme un grand Architecte, & la ville de Rome eſt remplie de Monumens qu'il y a conſtruit ou embelli; mais les bornes de cette Notice ne nous permettent pas d'en donner ici les détails. Tout le monde connoît l'accueil extraordinaire que Louis XIV fit à cet Artiſte célèbre lorſqu'il l'attira en France pour le conſulter ſur les Edifices qu'il faiſoit conſtruire alors. Le *Bernin*, de retour à Rome & comblé d'honneurs, y jouit encore quelques années d'une fortune à laquelle aucun Artiſte n'étoit parvenu, (on prétend qu'elle ſe montoit à plus de deux millions) & mourut âgé de quatre-vingt-deux ans, en 1680.

Quoique nous ayons déja dit, & avec raiſon, que depuis long-temps l'Architecture a été fort négligée à Naples & qu'elle y eſt d'un très-mauvais genre, nous ne devons pas oublier de citer quelques Architectes Napolitains qui ont mérité de la réputation. De ce nombre ont été les deux *Maſſuccio* qui vivoient dans le treizième ſiècle, & qui dans ce temps-là ont conſtruit & d'un aſſez bon ſtile, un grand nombre des Egliſes & des Palais de Naples.

On doit encore citer parmi les Architectes originaires de Naples, *Pirro Ligorio*; il étoit iſſu d'une famille noble de cette ville, & mérita par ſes talens d'être choiſi pour exécuter, de concert avec *Vignole*, le Dôme de Saint-Pierre à Rome; mais cet Architecte ayant voulu, contre les ordres du Pape, faire quelque changement au plan de Michel-Ange, ſa place lui fut ôtée. Pirro Ligorio étoit de plus Antiquaire très-habile, il mourut à Naples en 1580.

HÉLIODORE CHASSÉ DU TEMPLE,

PEINTURE DE SOLIMÈNE,

DANS L'ÉGLISE DE *GIESU-NUOVO*, A NAPLES.

CETTE grande & étonnante compoſition étant un des ouvrages les plus conſidérables de Solimène, & un de ceux qui ont le plus contribué à ſa réputation, nous avons penſé en devoir donner ici une idée. L'eſquiſſe ou croquis légèrement deſſiné d'après laquelle cette Eſtampe eſt gravée, a été fait avec tout l'eſprit poſſible par un de nos plus habiles Artiſtes ; mais on doit ſentir la difficulté qu'il y a de raſſembler dans un très-petit eſpace une compoſition auſſi vaſte, puiſqu'elle remplit toute la largeur de la Nef d'une grande Egliſe, ſur la porte principale de laquelle elle ſe trouve peinte. On peut cependant aſſurer que rien d'eſſentiel n'y eſt omis, & l'on croit que cette Gravure peut donner au moins une idée & rappeller le ſouvenir d'un des principaux ouvrages de ce Maître.

L'ordonnance & l'enſemble de cette grande machine eſt aſſurément digne des plus grands-Maîtres, toutes les Figures ſont liées & grouppées avec un art infini ; cependant les maſſes d'ombres & de lumières étant répandues preſque par-tout également en diminuent l'effet : on peut dire auſſi que la couleur en eſt foible & griſe, & le deſſin dans beaucoup d'endroits peu correct.

François Solimène étoit né en 1657 à *Nocera*, petite ville du Royaume de Naples près de Salerne. Son père étoit Peintre lui-même, mais avec des talens médiocres & faiſant peu de cas de ſon art ; en conſéquence il deſtinoit ſon fils à l'étude des Loix ; le jeune Solimène au contraire entraîné par ſon génie & un talent qui ne tarda pas à ſe développer, ſe détermina, malgré les conſeils de ſon père, à ſe livrer de plus en plus à un art pour lequel la nature lui avoit donné un goût décidé. Il ne choiſit pas de Maître particulier, mais il conſulta les ouvrages des plus grands Peintres qui vivoient de ſon temps, & particulièrement *Luca Giordano*, qui étoit ſon Emule & cependant ſon ami.

Ces deux hommes, nés avec un génie & une fécondité preſqu'égale, enrichirent leur patrie d'une quantité ſurprenante de leurs ouvrages. Non-ſeulement Naples, mais beaucoup d'autres villes de l'Italie en furent ornées, telles que Gênes, Florence & d'autres.



Heliodore chassé du Temple

N.° 1 Cette grande et immense Composition peinte par Solimene tient toute la largeur de la Nef de l'Eglise du Giesu Nuovo a Naples au dessus de la Principale Porte d'entrée A. P. D. R.

1 3



Les Vendeurs Chassés du Temple.

Composition peinte par Luca Giordano *sur toute la Facade intérieure*
de l'Eglise de S.t Philippes de Neri a Naples

N.° 9 A P D R

Solimène fut comblé de bienfaits par tous les Princes de l'Europe qui connurent & employèrent ses talens. Ayant acquis par ses travaux multipliés une fortune considérable, il put en jouir pendant une très-longue vie & en fit un usage honorable. Sa maison étoit ouverte à tous les hommes distingués par les dons de l'esprit & par les talens ; il aimoit passionnément la Musique, & tous les soirs les premiers Musiciens de Naples venoient le délasser de ses travaux. On voit presque toujours que les grands Peintres ont joint à l'amour de leur art le goût le plus vif pour la Poésie & la Musique : ces trois Sœurs sont faites pour vivre ensemble ; elles se secourent mutuellement, & ont des rapports que les ames sensibles ne peuvent méconnoître.

L'Empereur Charles VI nomma Solimène Chevalier, & honora ce Peintre d'une estime particulière. Il est mort dans une maison de campagne qu'il avoit près du Vésuve, en 1747, âgé de quatre-vingt-dix ans.



LES VENDEURS CHASSÉS DU TEMPLE,

COMPOSITION PEINTE PAR LUCA GIORDANO,

DANS L'ÉGLISE DE SAINT-PHILIPPE DE NÉRI.

Nous ignorons si cette superbe Peinture du *Giordano* fut exécutée avant ou après celle du Solimène que nous venons de voir dans l'Eglise des Jésuites. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il semble que ces deux célèbres Artistes aient voulu lutter ensemble de facilité & de génie dans ces deux grandes & étonnantes entreprises. Celle-ci remplit également toute la façade intérieure de l'Eglise de Saint-Philippe de Néri (1).

Rien de plus riche & de plus ingénieux sans doute que cette composition, ainsi que le parti que Giordano avoit pris pour décorer l'entrée & la façade intérieure de cette Eglise, rien n'étoit en même-temps plus susceptible d'effet par les grandes masses d'ombres que lui procuroient ces corps d'architecture en avant, mis en opposition avec les tons frais & lumineux qui devoient entourer sa figure

(1) L'on doit avertir que l'original de cette composition est terminé au-dessous de l'entablement des premières colonnes, la corniche qui règne au-dessus ayant empêché le Peintre de s'élever davantage. Ainsi ce qui est par-delà dans l'Estampe, y a été ajouté pour y donner une forme plus heureuse ; il en est de même de l'ajustement & de la décoration intérieure de la porte de l'Eglise, elle a été également imaginée par l'Artiste auquel nous devons ce dessin, parce qu'il a prévu que restant sans nul ornement, elle auroit produit dans la Gravure un effet désagréable.

principale. Cependant cette monotonie de tons roussâtres trop universellement employés par ce Peintre, nuisent à l'effet auquel on devoit s'attendre. Peut-être auroit-on encore raison de lui reprocher que les Figures répandues sur ces degrés sont trop entassées les unes sur les autres, & n'occupent point assez d'espace dans le Tableau ; mais la critique la plus fondée est le mauvais effet qu'y produit nécessairement l'ouverture de la porte principale de l'Eglise, & qui est telle que toute l'illusion de la Peinture est détruite quand cette porte n'est pas fermée : mais malgré ces défauts, le mouvement, l'agitation & les différens caractères d'expression dont toutes les Figures sont animées, rendent cette composition du plus grand intérêt.

Luca Giordano naquit à Naples en 1632, & avoit eu pour père, ainsi que *Solimène*, un Peintre assez médiocre. L'*Espagnolet* fut son premier Maître ; mais la réputation de Paul Veronese l'ayant attiré à Venise, ce fut auprès de ce Peintre que le Giordano acquit ce goût & cette facilité qu'il avoit pour les grandes compositions, ce que l'on appelle, en termes de l'art, les grandes *machines*. Dans le nombre des entreprises considérables en ce genre faites par Luca Giordano dans différentes villes de l'Italie, on doit citer la Galerie du Palais *Riccardi*, à Florence, qui est une des plus belles & des plus agréables choses qu'il y ait de lui, par la fraîcheur & le brillant de la couleur, ainsi que la richesse & l'heureuse disposition de ses grouppes.

Charles II, Roi d'Espagne, desirant embellir le château de l'*Escurial* qu'il venoit de terminer, & ayant entendu parler de la réputation de ce grand Peintre, l'appella à sa Cour où il le reçut avec les plus grands honneurs. Il l'engagea à se charger des Peintures de ce Palais ; & Luca Giordano s'y livra avec tant de zèle, que dans l'espace de dix ans il acheva non-seulement tous les travaux de l'Escurial, mais il peignit encore à Madrid plusieurs Plafonds dans des Chapelles & des Eglises différentes. Comblé d'honneur & de richesses, il revint à Naples, sa patrie, où il mourut en 1705, âgé de soixante-treize ans.





Tableau de l'Espagnolet

dans la Sacristie de l'Eglise des Chartreux à Naples

Tableau du Schidone

dans le Palais de Capo di Monte à Naples I. D. R.

TABLEAUX DE L'ESPAGNOLET

ET DU SCHEDONE, A NAPLES.

Dans le nombre prodigieux de Peintures dont les Egliſes ou les Palais de la ville de Naples ſont remplis, les Maîtres célèbres qui y tiennent ſans contredit un des premiers rangs, ſont l'*Eſpagnolet* & le *Schedone*. Les Gravures que nous donnons ici ont été exécutées d'après deux de leurs meilleurs Tableaux. L'un eſt dans la Sacriſtie des Chartreux de Naples, & l'autre dans la belle Collection du Palais de *Capo di Monte*.

Un pinceau mâle & vigoureux, un effet ſurprenant, ſont, au premier coup-d'œil, ce qui caractériſe les ouvrages du premier de ces deux Maîtres. *Joſeph de Ribera*, plus connu ſous le nom de l'*Eſpagnolet*, étoit effectivement d'origine Eſpagnole, ſon père *D. Antonio Ribera* étant de Valence, mais il naquit à *Gallipoli*, ville de la Province de *Lecce* dans le Royaume de Naples; il ſe forma de bonne-heure à l'Ecole de *Michel-Ange de Caravage*.

C'eſt de ce Maître dont l'*Eſpagnolet* acquit cette manière de peindre ferme, vigoureuſe, mais ſévère & ſouvent terrible, qui caractériſe la plupart des ouvrages de ces deux Peintres. C'eſt ſans doute avec regret que l'on voit preſque toujours ces deux grands Artiſtes n'avoir employé leurs talens qu'à peindre des ſujets triſtes & ſiniſtres. L'*Eſpagnolet* ſe fixa enſuite à Naples où il paſſa la plus grande partie de ſa vie. Il y acquit beaucoup de réputation par ſes ouvrages qui y ſont en très-grand nombre, & mourut en 1648.

L'autre Tableau, qui eſt de *Schedone*, eſt ſans doute un des plus beaux de ce Peintre. Il appartient au Roi de Naples, & eſt conſervé dans la précieuſe Collection du Palais de *Capo di Monte*. Le *Schedone* naquit à Modène en 1560. Ses premiers Maîtres furent les *Caraches*. Mais le Peintre dont il rechercha le plus le ſtyle & la manière, fut le *Corrège* : auſſi doit-il à ce grand-Maître les graces que l'on remarque dans ſes Tableaux. Malheureuſement ils ſont très-rares, ainſi que ſes deſſins. L'on aſſure que le *Schedone* avoit une telle paſſion pour le jeu, qu'elle lui fit perdre preſque tout ſon temps, & qu'ayant perdu à Parme une groſſe ſomme d'argent qu'il n'étoit pas en état de payer, il en mourut de chagrin en 1616, âgé de cinquante-ſix ans.

PEINTURES DE L'ESPAGNOLET

DANS L'ÉGLISE DES CHARTREUX.

Un des principaux ouvrages de l'*Espagnolet*, & un de ceux qui lui ont fait le plus de réputation, est sans contredit cette suite de douze Apôtres, ou Prophêtes, peints dans les Archivoltes de la Nef de l'Eglise des Chartreux à Naples. Il n'est pas un Voyageur, pas un homme de goût qui ne se les rappelle avec le plus grand plaisir, & comme une des choses qui l'aura le plus frappé en Italie.

Malgré la difficulté extrême qu'il y avoit de renfermer des Figures entières dans des formes aussi resserrées & aussi ingrates, l'Artiste semble avoir sçu tirer de cette nécessité même, & de la contrainte où il étoit, une variété de caractères & d'attitudes absolument différentes dans chacun de ses sujets. L'on peut dire que toutes les parties de l'art y sont portées à un point de perfection qui se rencontre rarement. L'expression sur-tout, & le coloris en sont admirables.

Nous aurions desiré donner dans cette Collection plusieurs de ces Peintures célèbres. Mais la forme peu heureuse qu'elles se trouvent avoir, ainsi isolées & séparées du reste de l'architecture, nous a empêché d'en faire graver davantage. C'est même pour sauver le mauvais effet qu'auroit produit sur la Planche cet espace nu & vuide formé par le cercle de l'Archivolte, que nous avons pensé devoir l'occuper par ces grouppes de Figures de Femmes & d'Enfans : elles sont partie d'autres compositions de *Solimène* que l'on voit dans une des Sacristies des Eglises de Naples, qui en est la plus ornée.

TABLEAUX DE LUCA GIORDANO.

Dans le projet que nous avons de donner une idée des talens & de la manière de chacun des premiers Maîtres de cette Ecole, à la tête de laquelle est Luca Giordano, nous ne pouvions choisir parmi les Tableaux de ce Maître aucun ouvrage qui renferme un plus grand nombre de ces perfections de l'art dans lesquelles cet Artiste fécond & facile a le plus réussi, c'est-à-dire l'harmonie, ce ton argentin & suave, enfin ce charme de coloris qui est porté, dans l'un de ces morceaux au suprême degré. C'est celui qui représente une Madone du Rosaire





Prophetes ou Apôtres peints par l'Espagnolet dans les Archivoltes de la Nef de l'Eglise des Chartreux à Naples

Les Groupes de femmes et d'enfants qui sont au dessous sont de Solimenes et font partie des cha[illegible] peintures de [illegible]

N.° 10 *[illegible] qui sont dans la Sacristie de l'Eglise de* S.t Paul.

A.P.D.R.



Tableau de Luca Giordano
qui est dans l'Eglise du S.t Esprit à Naples.



Tableau de Luca Giordano
qui est dans l'Eglise des SS. Apôtres à Naples.
A P D R





Compositions peintes par le Lanfranc dans les Pendantifs du Dôme des S.ts Apôtres à Naples.

N.° 26 A.P.D.R.

Roſaire que l'on voit portée ſous un dais, & entourée de différens grouppes d'Anges de l'effet le plus heureux. Ce charmant Tableau eſt à Naples dans une petite Egliſe des Dominicains, appellée le Saint-Eſprit, ſur la Place du Palais du Roi.

Le ſecond de ces Tableaux que l'on voit dans l'Egliſe des Saints Apôtres, & qui repréſente une Nativité de la Vierge, renferme les mêmes beautés; caractères de Têtes agréables, diſpoſitions aimables dans les Figures & dans les grouppes : le tout couronné par une Gloire d'une couleur aërienne & céleſte.

Nous ne pouvons diſconvenir que le mérite principal de ces deux compoſitions étant ſur-tout le coloris, il eſt certain que la Gravure ne peut en donner qu'une bien foible idée. Mais nous eſpérons que les vrais Amateurs des arts nous ſauront toujours gré d'avoir cherché à leur repréſenter ici les ſouvenirs les plus parfaits qu'il nous a été poſſible de leur donner, des morceaux qu'ils auront ſûrement admirés avec nous, & qui les auront frappé davantage.

PEINTURES DU LANFRANC

AUX SAINTS APÔTRES.

Le *Lanfranc* eſt un des Peintres de l'Italie dont les ouvrages ont un plus grand caractère : nous offrons ſous ce numéro deux compoſitions de cet Artiſte : elles ſont exécutées à Naples dans les Pendantifs de la Coupole des Saints Apôtres. Ces deux morceaux font partie d'un nombre conſidérable de Peintures dont toute cette Egliſe eſt remplie, & qui toutes, à l'exception de la Coupole, ſont de la main du *Lanfranc*; elles ſont toutes compoſées avec un feu & une hardieſſe qui caractériſent particulièrement ce Maître, la manière en eſt fière & grandioſe, la couleur de l'effet le plus ſéduiſant, mais le deſſin en eſt quelquefois incorrect.

Ce Peintre naquit à Parme en 1581 : les ouvrages du *Corrège*, dont cette ville eſt remplie, lui inſpirèrent ſans doute, ce goût pour le grand, auquel ſon génie facile & hardi le portoit naturellement, & dans lequel il ſe perfectionna enſuite à l'Ecole des *Carraches*. Il aimoit particulièrement à peindre à freſque; & ſes principaux ouvrages dans ce genre, ſont à Rome dans les Egliſes de Saint-André *della Valle*, de Saint-Pierre & dans pluſieurs autres.

Peu de Peintres ont eu plus de réputation de leur vivant; auſſi fut-il

prodigieusement occupé par les Papes Paul V, & Urbain VIII, sous le Pontificat desquels ce Peintre a vécu ; indépendamment des ouvrages considérables qu'il eut à faire à Rome, il fut appellé à Naples pour y peindre les Coupoles de plusieurs Eglises, qui y sont presque toutes de la plus grande richesse, telles que le *Giesu-Nuovo*, *Saint-Janvier*, les *Saints Apôtres*, &c. On a cru devoir donner une idée des compositions de ce genre, par ces deux morceaux qui sont exécutés en gravure, avec un précieux, & un soin bien faits pour plaire. Le *Lanfranc* est mort à Rome en 1647.

TABLEAUX DU POUSSIN,

PRIS DANS LE PALAIS DE *LA TORRÉ*, A NAPLES.

Ce numéro présente deux Tableaux du Poussin, faisant partie de la nombreuse & riche Collection que renferme le Palais de *la Torré* à Naples.

Le Père Eternel, porté sur des nuages & traversant le vague des airs, forme la partie supérieure, & la plus pittoresque en même-temps, d'une composition plus étendue de ce Maître, représentant une Annonciation. Le dessin en a été fait par un Artiste de notre Académie, dont les talens, la facilité & l'esprit se montrent dans tout ce qui sort de ses mains.

L'idée de cette Gloire, qu'il a dessinée d'après le Tableau original, étoit faite pour lui plaire. Le Père Eternel est représenté sous les traits d'un vénérable & auguste Vieillard, portant sur la terre ses regards animés par un intérêt paternel. Une multitude d'Anges, sous la forme agréable de l'Enfance, forment son cortége ; ils le suivent en foule : le mystère qui les attire, & le sentiment qu'exprime l'Auteur & le Père du Monde, excitent leur empressement & leur joie. Rien de plus animé que cet agréable concours ; dans un seul grouppe, toutes les graces de l'âge le plus tendre contrastent avec le grand & le majestueux caractère d'une vieillesse divine.

Nous nous arrêtons plus à la composition pittoresque & poétique de ce Tableau, qu'aux autres parties ; parce qu'en général, c'est le mérite principal des ouvrages du Poussin, & celui sur lequel sa réputation est le plus solidement établie.

Le même numéro offre une autre composition, dont les graces enfantines plus en action, en multiplient aussi les beautés. La Vierge dans ce voyage en Egypte si souvent célébré par les Peintres, se repose sous un arbre qui sans



Tableaux du Poussin au Palais des Ducs Torre a Naples

Dessinés par Fragonard Peintre du Roi



A.P.D.R.



N.º 56. A.P.D.R.

Plafond peint par Solimenes dans la Sacristie de l'Eglise des Dominiquins à Naples.

doute, à ſon arrivée, s'eſt couvert de fleurs & de fruits. L'Enfant Divin a deſiré, & dans l'inſtant encore, des multitudes d'Anges d'un âge aſſorti au ſien ont volé pour le ſatisfaire. Ils en font des corbeilles, & viennent à l'envi lui offrir leurs dons, que l'Enfant reçoit avec cette grace divine qui lui eſt propre.

La variété & le mouvement dans les caractères & dans l'action des Anges, forment le charme de cette compoſition. Rien en général ne prête plus aux impreſſions agréables attachées à l'art de la Peinture, que les graces de l'Enfance exprimées par un Artiſte, qui joint à une grande vérité d'imitation, l'eſprit & la fineſſe du ſentiment.

Ces qualités diſtinguent principalement le *Pouſſin*, Auteur des deux Tableaux dont nous venons de parler. Auſſi a-t-il captivé le ſuffrage d'une Nation que ſa ſupériorité, acquiſe par une multitude de Peintres célèbres & d'ouvrages immortels, rend quelquefois injuſte ou trop ſévère, lorſqu'elle prononce ſur les ouvrages de notre Ecole.

PLAFOND PEINT PAR SOLIMÈNE

DANS

LA SACRISTIE DE L'ÉGLISE DES DOMINICAINS, A NAPLES.

Ce Plafond eſt une compoſition du plus grand genre : l'ordonnance en eſt admirable ; l'enchaînement heureux d'un nombre infini de Figures, joint à celui des effets & des lumières, offre ce que l'invention poétique & pittoreſque pouvoit imaginer de plus brillant, relativement au ſujet : l'oppoſition des vices & des preſtiges foudroyés par un Ange, y fait valoir le repos & le caractère céleſte qui règne dans la Gloire dont cette compoſition eſt couronnée.

L'allégorie y ajoute des beautés qui, loin de refroidir l'action, l'embelliſſent par les variétés qu'elle produit : plus le regard s'élève en ſuivant cette belle chaîne dont j'ai parlé, plus il ſemble en effet paſſer du ſéjour du malheur & des crimes, à celui du bonheur & des vertus ; & c'eſt par une gradation ingénieuſe qu'on y parvient ; car l'intention du Saint qui plaint les criminels, eſt une expreſſion qui appartient encore aux ſentimens humains & terreſtres.

La Vierge offre une ſérénité qui convient à une nature plus parfaite ; enfin le Trône aërien où ſiégent les Perſonnes Divines, offre cette tranquillité ſublime,

dont la perfection ne réside qu'au séjour de l'Etre impassible. Les charmes du coloris ne peuvent être rendus par la Gravure ; mais la marche savante du clair obscur les fait supposer aisément à ceux qui ont quelques idées de l'art de la Peinture, & qui connoissent le pinceau brillant de l'Artiste à qui l'Eglise des Dominicains doit cet admirable ouvrage.



TABLEAUX DU SCHEDONE

ET DU POUSSIN.

Dans la Collection très-considérable de Tableaux qui sont conservés au Palais de *Capo di Monte* à Naples, l'on doit remarquer celui que l'on voit gravé sur cette Planche d'après le *Schedone*, Maître célèbre, & l'un des plus grands Peintres de l'Italie ; quoiqu'il fut Elève des *Carraches*, il a suivi entièrement la manière du *Corrège* & ses ouvrages sont recherchés, & estimés presqu'à l'égal de ceux de ce Maître. Ses Tableaux sont infiniment rares, & en fort petit nombre ; celui-ci, quoique le sujet en soit triste & peu agréable, est frappant par la beauté de sa couleur, la perfection du dessin, & l'expression des Têtes qui sont remplies d'ame & d'intérêt.

Le Tableau qui est à côté, représentant une Fuite en Egypte, est du *Poussin*, & fait partie d'une des Collections les plus curieuses de Naples, celle des Ducs *della Torré*, où l'on trouve plusieurs ouvrages de ce Peintre François. L'attrait que l'Italie présente à tous les Artistes, eut un pouvoir si grand sur le *Poussin* qu'il y passa la plus grande partie de sa vie. Aussi l'on y trouve une grande quantité de ses ouvrages. On en voit sur-tout un grand nombre à Rome, où il a séjourné le plus long-temps.



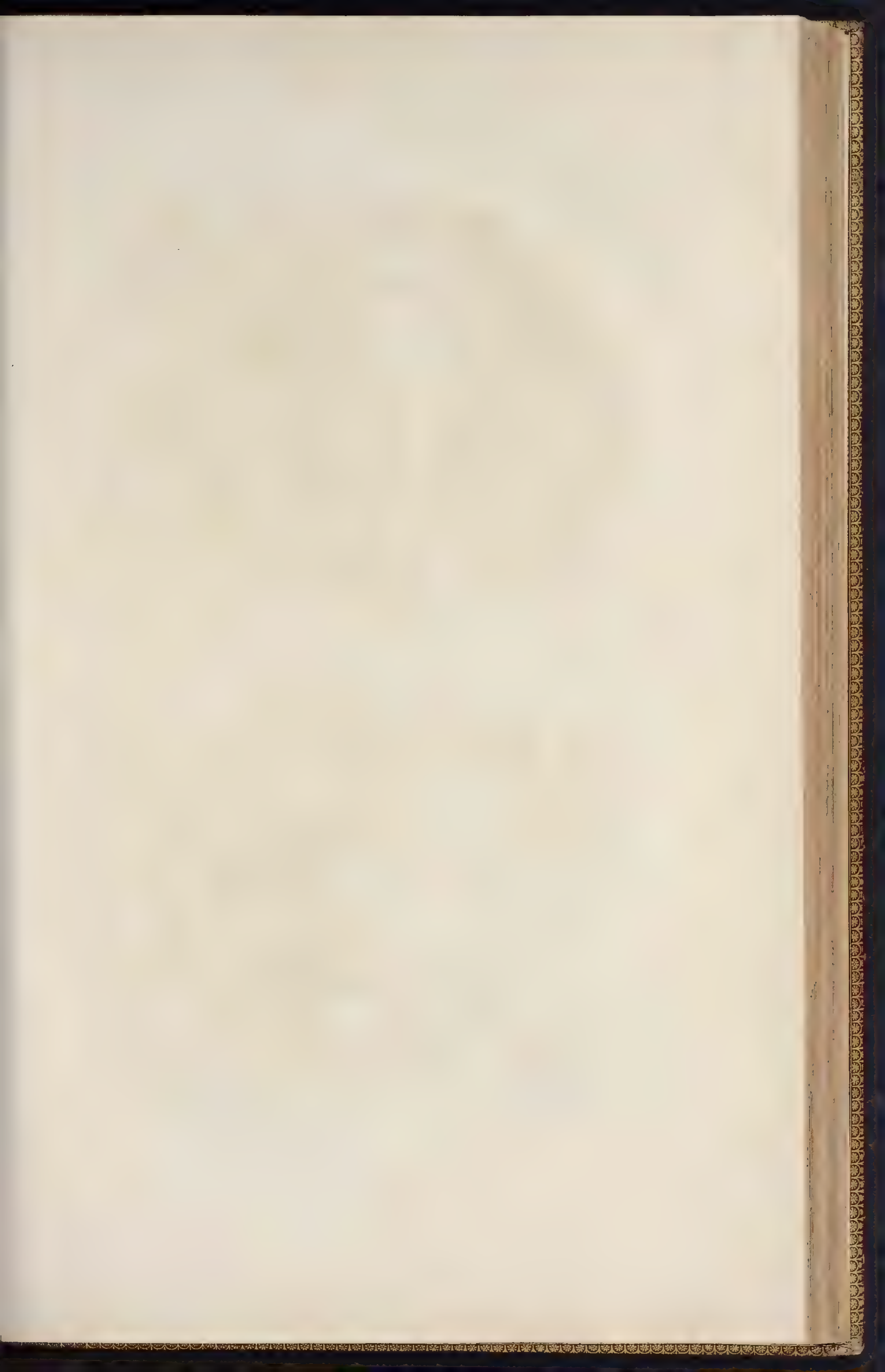
PLAFONDS



Tableau du Poussin, Palais Corro à Naples

Tableau de Schedone, Palais de Capo di Monte à Naples

A.P.D.R.







Plafonds peints par le Cavalier Mattia Preti, connu sous le nom du Calabrese

Dans l'Égl[illegible] Naples.

APDR

PLAFONDS DU CALABRÈSE.

LE *Calabrèse* eſt un des plus grands Peintres Italiens, & un des premiers Maîtres de l'Ecole Napolitaine : ſon véritable nom eſt *Mathia Preti* : il naquit à *Taverna*, dans la Calabre, en 1643, & mourut à Malte en 1699.

L'on voit à Naples, & ſur-tout dans les Egliſes, un grand nombre des ouvrages & des compoſitions de ce Maître. Ces deux Plafonds ſont dans l'Egliſe de *San-Pietro in Macello* : la compoſition dans l'un & l'autre eſt pittoreſque, originale, ingénieuſe & riche. Celle qui ſe trouve placée ſur la Planche à gauche, ſemble plus conforme à ſa deſtination, c'eſt-à-dire, à être vue de bas en haut, parce que la perſpective de Plafond y eſt mieux obſervée, & que la Figure du Bourreau qui paroît droite du point de vue, eſt un de ces Miracles de l'art qui mérite le plus d'attention.

Dans l'autre compoſition, plus ingénieuſe & plus attachante, la Sainte que des Anges portent au Ciel après ſa mort, que d'autres ont déja couronnée, ou couvrent encore de fleurs, intéreſſe par la nature du ſujet, par la diſpoſition aimable que lui a donnée le Peintre, & par le choix des Figures qui l'environnent : toutes expriment un intérêt doux, mêlé de triſteſſe & de joie : les uns portent des torches funèbres, les autres annoncent le bonheur dont la Sainte va jouir.

Le mélange de ſentimens touchans & agréables, ſatisfaiſans & mélancoliques, produit dans les ouvrages des beaux-Arts, des ſenſations qui occupent & attachent l'ame : ces impreſſions reſſemblent au ſon des inſtrumens, dont les cordes ont des vibrations qui ſe prolongent, & réſonnent long-temps après qu'elles ont été touchées.

Le génie de ce Peintre avoit de l'originalité, de la variété, de la fécondité. Sa couleur eſt généralement vigoureuſe : les graces lui étoient moins familières ; mais le Plafond dont on vient de parler, prouve qu'elles ne lui refuſoient pas toujours leur inſpiration.

PEINTURES DU DOMINIQUIN
ET D'ANNIBAL CARRACHE.

CETTE Compoſition du Dominiquin, l'un des plus grands Peintres de l'Italie, fait partie des Peintures dont la Chapelle principale de Saint Janvier eſt ornée ; cette Chapelle, particulièrement conſacrée au culte du Saint le plus révéré à

Naples, eſt embellie & ſurchargée d'ornemens de tous les genres, tous les arts y ont été employés avec profuſion & ſe nuiſent même peut-être par-là. Sa forme eſt ronde & l'architecture en eſt noble & d'un très-beau genre. La grande corniche qui l'entoure eſt ſoutenue de quarante-deux colonnes de *Brocatelle* de Sicile d'une grande beauté.

On a pratiqué dans de grands renfoncemens trois Autels principaux, dont un vis-à-vis la porte d'entrée & deux aux côtés, accompagnés de quatre autres de moindres grandeurs. Dans des niches élevées à la demi-hauteur de l'ordre, ſont de grandes Statues de bronze des Saints Patrons de la ville de Naples qui occupent tout le tour de la Chapelle, cet ornement, quoique noble & riche, eſt trop multiplié & donne à cette partie l'air d'une Galerie de Statues.

Celle de Saint Janvier eſt placée immédiatement au-deſſus de l'Autel principal; au-deſſous & derrière l'Autel, dans un petit Tabernacle de bronze dont les portes ſont d'argent, eſt renfermé l'Ampoule du Sang de Saint Janvier qui ſe liquéfie, comme on ſait, deux fois par an, au mois de Mai & au mois de Septembre. Nous avons déja parlé de cette Cérémonie en faiſant la deſcription de l'Egliſe du Saint.

Quant au morceau de Peinture que l'on trouve gravé ici, c'eſt un des angles du plafond de cette Chapelle, le plafond même a été peint par le Lanfranc & eſt un des plus beaux ouvrages de ce Maître; mais la difficulté de rendre en petit des compoſitions auſſi conſidérables nous a empêché de le faire graver. Les quatre angles ont été peints par le Dominiquin, & nous avons penſé devoir au moins en donner un, afin de réunir dans cette Collection quelques morceaux de chacun des plus grands Peintres qui ont travaillé à Naples.

Le Dominiquin étoit déja âgé lorſqu'il entreprit de peindre les quatre angles de ce plafond, il étoit d'ailleurs ſi tourmenté & ſi inquiété de la jalouſie des autres Peintres, ſes contemporains & ſes rivaux, & particulièrement du Lanfranc, que craignant, à ce que l'on dit, d'être empoiſonné, il abandonna ſon ouvrage, & le laiſſa imparfait. Cependant cette compoſition, quoiqu'inférieure à ce que ce grand Peintre a fait dans d'autres temps, ſoit à Rome ou ailleurs, n'eſt pas ſans mérite.

Annibal Carrache ſe retrouve davantage dans le morceau de lui que l'on voit gravé ſur la même Planche. Ce fragment de Peinture, qui paroiſſoit deſtiné à quelque plafond, eſt compoſé du ſtile le plus fier & le plus noble, il reſpire ce grandioſe qui caractériſe tous les ouvrages de ce Maître; il eſt conſervé au Palais de *Capo di Monte*, & fait partie d'une ſuite de grandes eſquiſſes peintes par les Carraches, & qui ont été ſûrement copiées par eux d'après le Corrège.





Peint par Annibal Carrache au Palais de Capo di Monte à Naples

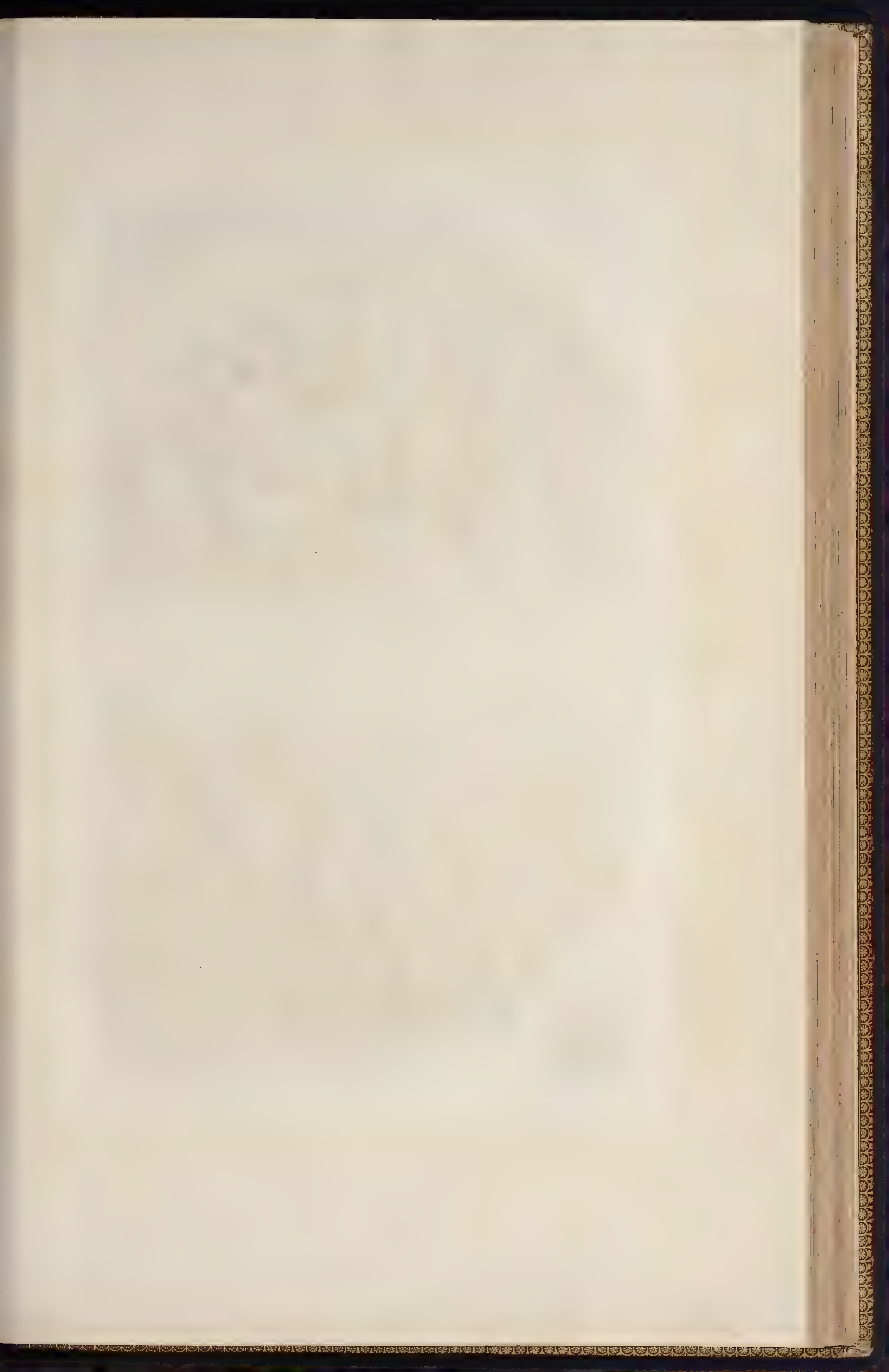


Fragonard del. Henriquez sculp.

Figures allegoriques peintes par Solimenes dans la Sacristie de l'Eglise de S.t Paul à Naples



Fragonard del. Henriquez sculp.





Figures allegoriques peintes par Solimene dans la Sacristie de l'Eglise de S.t Paul à Naples.



PEINTURES ALLÉGORIQUES DE SOLIMÈNE.

CES Peintures allégoriques de *Solimène* ſont à Naples dans la Sacriſtie de *Saint-Paul-Majeur*, Egliſe appartenante aux Théatins. Cette Egliſe eſt ornée de pluſieurs beaux ouvrages de Peinture & de Sculpture : *Solimène* ſur-tout a le plus contribué à la décorer. Telle étoit la facilité de ce grand Peintre, ainſi que de *Luca Giordano*, ſon Emule & ſon contemporain, que non-ſeulement les Egliſes, mais même les Sacriſties, ſont remplies à Naples de leurs ouvrages.

Ceux de Solimène offrent la grace jointe à la plus grande manière. Cette Sacriſtie de Saint-Paul, ainſi que celle de l'Egliſe des Dominicains, dont nous avons donné un ſuperbe Plafond du même Maître, ſont en ce genre, une des curioſités de cette ville.

L'Egliſe de Saint-Paul à Naples a encore l'intérêt d'avoir été conſtruite des ruines & ſur les débris d'un Temple antique, que l'on dit avoir été dédié à Caſtor & Pollux. La face principale eſt ornée d'un Fronton ſoutenu de colonnes d'un ordre corinthien : mais ce Portique ayant été en partie renverſé & fort endommagé par un tremblement de terre en 1688, a été depuis aſſez mal rétabli. L'on voit auſſi dans le Cloître des Religieux, quelques reſtes d'un ancien Théâtre, qui étoit, à ce que l'on prétend, un des premiers ſur leſquels Néron fit l'eſſai de ſes talens pour la Muſique & pour la Poéſie.

Les deux autres Compoſitions allégoriques de Solimène, gravées ſur la Planche ſuivante, N°. 98, font partie des Peintures dont cet Artiſte ingénieux a orné la même Sacriſtie de l'Egliſe de Saint-Paul. Il paroît que Solimène y a voulu réunir & groupper enſemble, ſous différens emblêmes, les vertus & les attributs de la Religion : mais ne pourroit-on pas dire que ces différentes Figures n'ont pas un caractère aſſez décidé pour être facilement reconnues ; & en cela, le Peintre auroit manqué ſon objet principal, qui eſt d'être intelligible.

C'eſt dans ce genre de l'allégorie, une des qualités les plus eſſentielles & les plus rares en même-temps. Auſſi a-t-on raiſon de penſer que c'eſt une des parties de l'art les plus difficiles à traiter. Elle exige dans l'Artiſte, du génie & une ſuite d'idées claires, avec le talent rare de faire paſſer dans l'eſprit des autres ce qu'il penſe lui-même.

La ſimplicité, les images les plus ſenſibles, ſont les conditions eſſentielles pour réuſſir : mais c'eſt dans ces inventions que l'intérêt de la compoſition

pittoresque nuit souvent à la composition poétique. L'allégorie enfin est une langue en peinture; & toute langue, dont la propriété des termes & la construction claire ne sont pas assez méditées, ne peut transmettre qu'imparfaitement la pensée.

Il ne faut donc regarder dans ces Peintures, que le mérite du dessin, de la composition pittoresque & de la couleur, & laisser l'expression de côté. L'art de peindre est composé de différentes parties essentielles; ses productions peuvent être louées, avoir du mérite sans les rassembler toutes; & le chef-d'œuvre qui n'existe point, & n'a peut-être jamais existé, seroit la réunion de toutes ces parties à un degré éminent & égal.



Composé par Paris Archt du R. — Gravé par Berthault

CHAPITRE

CHAPITRE QUATRIÈME.

DES

POÈTES ET MUSICIENS CÉLÈBRES,

DE NAPLES;

AVEC

UNE NOTICE ABRÉGÉE

SUR

LEURS VIES ET LEURS OUVRAGES.



DES POÈTES NAPOLITAINS
LES PLUS CÉLÈBRES.

Quoique le but principal de cet Ouvrage soit sans doute plus particulièrement consacré à parler des Arts, & de ce qu'ils ont produit de remarquable dans le pays que nous avons à décrire, nous ne pouvons croire que nos Lecteurs nous sachent mauvais gré de les entretenir ici un moment de quelques Poètes célèbres, également originaires du Royaume de Naples. Les mêmes goûts, la même sensibilité qui nous attache & nous fait aimer les productions des arts, nous fait aussi chérir celles des excellens Poètes; également Peintres les uns & les autres, c'est à ce titre qu'ils ont droit à nos hommages & à notre admiration.

Dans ce siècle des Lettres & des Arts, où l'Italie a produit elle seule plus de grands-hommes que le reste de l'Europe entière, Naples a donné le jour à plusieurs Poètes. Notre projet n'étant pas de les faire connoître tous ici, nous ne nous arrêterons qu'à ceux qui ont le plus de réputation; & nous croyons qu'il sera agréable de trouver ici une Notice de leurs principaux ouvrages, ainsi qu'une idée de leur vie.

Le plus célèbre de ces Poètes a été le fameux *Tasso*. Il n'étoit pas précisément originaire de Naples, mais il naquit à *Sorrento*, dans les environs & à très-peu de distance de cette ville. Le *Marini*, ainsi que *Sannasar*, dont nous avons déja fait mention en parlant de son Tombeau, étoient de Naples même; nous nous occuperons particulièrement de ces trois Auteurs qui ont été presque contemporains, & nous en ferons trois articles différens.

Ce n'est pas que le Royaume de Naples ne puisse se glorifier d'avoir plus anciennement donné le jour à un des plus grands Poètes de l'antiquité: *Ovide*, l'élégant & tendre *Ovide*, un des plus beaux esprits du siècle d'Auguste, étoit né à Sulmo, ainsi qu'il nous le dit lui-même dans une de ses Elégies.

> Sulmo mihi Patria est, gelidis uberrimus undis,
> Millia qui novies distat ab urbe decem.
>
> Ovid. Eleg. X. Trist. Lib. IV.

Sulmo étoit anciennement une ville assez considérable de la Contrée des *Peligniens*, elle se nomme aujourd'hui *Sulmona*, petite ville de l'Abruzze citérieure, une des Provinces du Royaume de Naples. Mais quoique peu d'hommes soient aussi dignes de notre attention & méritent autant de nous intéresser, la vie & les malheurs d'Ovide, ainsi que ses Ouvrages, sont si connus,

qu'il eſt bien difficile de rien dire à ſon ſujet qui ne ſoit ſçu & connu de tout le monde.

Nous nous arrêterons encore un moment à parler d'un autre ancien Poète, qui étoit auſſi né dans le même pays de Naples & qui vivoit preſque du même temps ou à-peu-près, ſous l'Empereur Domitien, (*Publius Papinius Statius*), un des Poètes de l'antiquité qui a le plus approché des excellens Auteurs du ſiècle d'Auguſte. Le père de Stace étoit d'*Epire*, il vint à Rome enſeigner la Poéſie & l'Eloquence, & eut Domitien pour Diſciple; on ſait qu'il avoit compoſé un Poëme ſur la ruine d'*Herculanum*; mais on n'a jamais pu le retrouver. Son fils naquit à Naples même, il eut de grands ſuccès à Rome, & ſur-tout auprès de cet Empereur auquel il dédia ſes Poéſies.

Nous avons de *Stace* différens Ouvrages, entr'autres, un Poëme Epique en douze Chants, intitulé la *Thébaïde*, dont le ſujet eſt la Guerre de Thèbes, ou l'inimitié des deux frères *Eteocle* & *Polinice*. Il avoit commencé un autre Poëme, l'*Achilleïde*, dont il n'a fait que deux Chants, mais qui ſont beaucoup moins eſtimés. On fait plus de cas d'un Recueil de Poéſies de cet Auteur écrites ſur différens ſujets, il leur avoit donné par cette raiſon le nom de *Sylves*; on y trouve pluſieurs morceaux très-agréables, mais les bornes dans leſquelles nous ſommes obligés de nous renfermer, ne nous permettront que d'en citer un ſeul paſſage; ſon ſujet & le rapport qu'il a avec le pays que nous avons à décrire nous ayant fait croire qu'il méritoit de trouver place ici.

Le meilleur des Ouvrages de ce Poète & celui qui lui a fait le plus de réputation, eſt ſans contredit ſon Poëme de la *Thébaïde*; le douzième Chant ſur-tout renferme des beautés réelles; nous nous propoſons d'en traduire auſſi quelques vers que nous mettrons ſous les yeux de nos Lecteurs, à la fin de cette Notice ſur les Poètes de Naples. Stace avoit épouſé en ſeconde nôces *Polla Argenteria*, qui étoit veuve du Poète *Lucain*: il mourut à Naples vers l'an 100 de J. C.



PRÉCIS



PRÉCIS DE LA VIE DU TASSE.

Le Tasse eſt un de ces noms conſacrés, un de ces Ecrivains célèbres ſur leſquels on ne ſauroit ſe flatter de rien apprendre au Public, & qu'on ne loue guères que par des redites. Tel eſt cependant l'intérêt attaché à ces noms illuſtres, qu'on ne peut les citer ſans leur rendre quelque nouvel hommage; & pourrions-nous, dans un Monument conſacré aux beaux Arts & aux grands Artiſtes de l'Italie, offrir à nos Lecteurs le Portrait du Taſſe, ſans les occuper un moment de ſes ouvrages & de ſa perſonne.

Mais que dire après le morceau de M. de Voltaire ſur la Jéruſalem délivrée? Qui parlera mieux du Taſſe que ſon Imitateur & ſon rival? Nous demandons à nos Lecteurs une permiſſion qu'il eſt de leur intérêt de nous accorder. Laiſſons parler l'Auteur de la Henriade ſur l'Auteur de la Jéruſalem, & quant à la perſonne du Taſſe, permettons-nous des détails où n'a point dû entrer M. de Voltaire, qui dans ſon Eſſai ſur le Poëme Epique, s'eſt avec raiſon plus occupé de l'Ouvrage que de l'Auteur.

» La Jéruſalem (dit M. de Voltaire) paroît à quelques égards être d'après » l'Iliade. Mais ſi c'eſt imiter que de choiſir dans l'Hiſtoire un ſujet qui a des » reſſemblances avec la Fable de la guerre de Troyes: ſi *Arnaud* eſt une copie » d'Achille, & *Godefroy*, d'Agamemnon, j'oſe dire que le Taſſe a été bien » au-delà de ſon modèle. Il a autant de feu qu'Homère dans ſes batailles, avec » plus de variété. Ses héros ont tous des caractères différens comme ceux de » l'Iliade, mais ſes caractères ſont mieux annoncés, plus fortement décrits, & » mieux ſoutenus. Car il n'y en a preſque pas un ſeul qui ne ſe démente dans » le Poète Grec, & pas un qui ne ſoit invariable dans le Poète Italien.

» Le Taſſe a peint ce qu'Homère crayonnoit, il a perfectionné l'art de manier » les couleurs, & de diſtinguer les différentes eſpèces de vertus, de vices, & » de paſſions, qui ailleurs ſemblent être les mêmes; ainſi Godefroy eſt prudent » & modéré, l'inquiet *Aladin* a une politique cruelle, la généreuſe valeur » de *Tancrède* eſt oppoſée à la fureur d'*Argant*. L'amour dans Armide eſt un » mélange de coquetterie & d'emportement; dans Herminie, c'eſt une tendreſſe » douce & aimable. Il n'y a pas juſqu'à l'Hermite Pierre qui ne faſſe un perſon-» nage dans le Tableau, & un beau contraſte avec l'Enchanteur Iſmeno, & ces » deux Figures ſont aſſurément au-deſſus de Calcas & de Taltibius. Renaud eſt » une imitation d'Achille, mais ſes fautes ſont plus excuſables, ſon caractère » eſt plus aimable, ſon loiſir eſt mieux employé, Achille éblouit, & Renaud » intéreſſe; enfin c'eſt un coup de l'art d'avoir rendu Aladin odieux.

» Sans cet artifice plus d'un Lecteur ſe ſeroit intéreſſé pour les Mahométans » contre les Chrétiens. On ſeroit tenté de regarder ces derniers comme des » brigans ligués pour venir du fond de l'Europe déſoler un pays ſur lequel ils » n'avoient aucun droit, & maſſacrer de ſang-froid un vénérable Monarque » âgé de quatre-vingt ans, & un Peuple innocent qui n'avoit rien à démêler » avec eux.

» Le Taſſe fait voir comme il le doit, les Croiſades dans un jour tout oppoſé, » c'eſt une armée de Héros qui, ſous la conduite d'un Chef vertueux, vient » délivrer du joug des Infidèles une terre conſacrée par la naiſſance & la mort » d'un Dieu. Le ſujet de la Jéruſalem, à le conſidérer dans ce ſens, eſt le plus » grand qu'on ait jamais choiſi. Le Taſſe l'a dignement traité; il y a mis autant » de dignité que de grandeur. Son Ouvrage eſt bien conduit : tout y eſt » lié avec art, il amène adroitement les aventures, & diſtribue ſagement les » lumières & les ombres. Il fait paſſer le Lecteur, des alarmes de la guerre aux » délices de l'amour, & de la peinture des voluptés, il le ramène par degrés, » & il s'élève au-deſſus de lui-même de livre en livre. Son ſtyle eſt preſque » par-tout clair, élégant, & lorſque ſon ſujet demande de l'élévation, on eſt » étonné comment la molleſſe de la Langue Italienne prend un nouveau carac-» tère ſous ſes mains, & ſe change en majeſté & en force «.

M. de Voltaire paſſe enſuite aux défauts de la Jéruſalem. Il reproche au Taſſe environ deux cents vers où l'Auteur ſe livre à des *concetti* & à des jeux de mots puériles. L'étrange & inutile Taliſman que fait le Sorcier Iſmeno avec une Image de la Vierge, l'inutile & agréable Epiſode d'*Olinde* & *Sophronie*, les dix Princes Chrétiens métamorphoſés en poiſſons, le Perroquet chantant des chanſons de ſa propre compoſition, les Enchantemens, l'abus du merveilleux, la Forêt

enchantée, & ce grand exploit réſervé à Renaud de couper quelques arbres dans cette forêt, les diables qui en prennent poſſeſſion, malgré les ordres de Dieu, qu'ils éludent par quelques diſtinctions ſophiſtiques, & quelques autres défauts non moins répréhenſibles.

» Mais ſi le diable joue dans la Jéruſalem le rôle d'un miſérable Charlatan, » (c'eſt M. de Voltaire qui parle) d'un autre côté tout ce qui regarde la Religion » y eſt expoſé avec majeſté & dans l'eſprit de la Religion. Les Proceſſions, les » Litanies & quelques autres détails de pratiques religieuſes ſont repréſentés » ſous une forme reſpectable. Telle eſt la force de la poéſie, qui ſait ennoblir » tout, & étendre la ſphère des moindres choſes «.

Tel eſt ce Poëme, la gloire de l'Italie moderne. Qui peut penſer ſans peine & ſans indignation que l'Auteur de cet immortel Ouvrage a été un des hommes les plus malheureux de ſon ſiècle ?

» Le Taſſe (continue M. de Voltaire) naquit à Sorrento en 1544, le 11 » Mars, de *Bernardo Taſſo* & de *Portia de Roſſi.* La maiſon dont il ſortoit » étoit une des plus illuſtres d'Italie & avoit été long-temps une des plus » puiſſantes. Mais cette grandeur paſſée ne ſervit peut-être qu'à le rendre plus » malheureux. Son père, né dans le déclin de ſa maiſon, s'étoit attaché au » Prince de Salerne, qui fut dépouillé de ſa Principauté par Charles-Quint. » Torquato Taſſo fut d'abord élevé à Naples; ſon génie poëtique, la ſeule » richeſſe qu'il eut reçue de ſon père, (car Bernardo lui-même étoit Poète) ſe » manifeſta dès ſon enfance, il fit des vers à l'âge de ſept ans.

» Bernardo, banni de Naples avec les Partiſans du Prince de Salerne, & qui » connoiſſoit par une dure expérience le danger de la poéſie & d'être attaché aux » Grands, voulut éloigner ſon fils de ces deux ſortes d'eſclavage. Il l'envoya » étudier le Droit à Padoue. Le jeune Taſſe y réuſſit, parce qu'il avoit un génie » qui s'étendoit à tout. Il reçut même ſes degrés en Philoſophie & en Théologie. » Mais le jeune homme, entraîné par l'impulſion irréſiſtible du génie, au milieu » de ces études qui n'étoient point de ſon goût, compoſa à l'âge de dix-ſept ans » ſon Poëme de Renaud, qui fut comme le précurſeur de la Jéruſalem. La » réputation que ce premier Ouvrage lui attira, le détermina à ſuivre ſon penchant » pour la poéſie. Il fut reçu dans l'Académie des *Ætherei* de Padoue ſous le nom » de *Pentito* (du *Repentant*), pour marquer combien il regrettoit le temps qu'il » croyoit avoir perdu à l'étude du Droit ou à d'autres études auxquelles ſon » inclination ne l'avoit pas appellé.

» Il commença la Jéruſalem à l'âge de vingt-deux ans; enfin, pour accomplir » la deſtinée que ſon père avoit voulu lui faire éviter, il alla ſe mettre ſous la

» protection du Duc de Ferrare, & il crut qu'être logé & nourri chez un Prince » pour lequel il faisoit des vers, étoit un établissement assuré. A l'âge de vingt-sept » ans, le Tasse vint en France, à la suite du Cardinal d'Est : il fut reçu du Roi » Charles IX (disent les Historiens Italiens) avec les distinctions dues à son » mérite, & revint à Ferrare comblé d'honneurs & de biens. Ces honneurs & » ces biens-là se réduisirent sans doute à quelques louanges. C'est la fortune » des Poètes, ajoute l'Auteur de la Henriade, qui a été cependant une preuve » du contraire «. Mais est-il invraisemblable que le Tasse, arrivé en France à la suite d'un Cardinal homme d'Etat, le Tasse, célèbre en Europe par le succès d'un Poëme dont le Héros & les principaux Personnages sont François, ait trouvé des récompenses aussi utiles que flatteuses dans une Cour où la poésie n'étoit pas sans honneur, & où Catherine de Médicis avoit rendu la Langue Italienne presqu'aussi familière que la Françoise ?

Ce Poète retourné à Ferrare, y publia son Poëme de la Jérusalem délivrée ; il eut le succès le plus éclatant, & fut traduit dans toutes les Langues de l'Europe & même dans quelques Langues Orientales ; mais sa gloire fut l'époque de ses malheurs : le reste de sa vie ne fut plus qu'une chaîne de calamités. L'amour en fut, dit-on, l'origine : on croit qu'il conçut une passion violente pour la sœur du Duc Alphonse d'Est. Cette Princesse s'appelloit *Léonore*, & on sait que c'étoit le nom de la Maitresse du Tasse. Il est vrai qu'il y avoit à la Cour de Ferrare deux autres femmes de ce nom ; l'une étoit une Demoiselle d'Honneur de la Princesse, & la seconde étoit la Comtesse de *San-Vitale*, fille du Comte de *Sala*, femme du Marquis de *Scandiano*.

Mais ce qui fait supposer que l'objet de la passion du Tasse étoit la Princesse d'Est, c'est qu'elle montra dans plusieurs occasions une grande sensibilité sur ses disgraces, & que le Tasse dans des vers où il promit de ne point aimer, & de consacrer ses jours à célébrer la gloire d'Alphonse, finit par dire qu'il est aussi téméraire qu'Icare & Phaëton : mais l'amour me soutient (dit-il), l'amour qui a élevé jusqu'au ciel le beau Pasteur d'Ida & fait descendre Diane sur la terre. Ces vers étoient déja une indiscrétion ; le Tasse en fit une plus grande, il confia son secret à un ami qui eut l'indignité de le trahir.

Le Poète, désespéré, éclata en reproches contre le traître, & se porta contre lui jusqu'à une de ces insultes flétrissantes pour lesquelles il faut se battre. C'est un préjugé populaire que les Elèves d'Apollon s'en acquittent assez mal, mais on renonceroit peut-être aux plaisanteries rebattues sur ce sujet, si l'on se rappelloit que le *Tasse*, le *Camouens*, Don *Alonzo d'Ercilla*, Auteur du Poëme sur la conquête du Chili, tous trois contemporains, &, ce qu'il y a de plus

plus ſingulier, tous trois Poètes Epiques, ſe ſignalèrent également par une valeur brillante. Le Taſſe en allant au rendez-vous croyoit n'avoir affaire qu'à un ſeul homme ; mais à peine le combat fut-il engagé qu'il ſe trouva entouré par trois frères de ſon ennemi. Le péril augmente ſon audace, il fait tête aux quatre aſſaillans ou plutôt aux quatre aſſaſſins : déja il en a bleſſé deux, & peut-être il alloit ſe défaire des deux autres, lorſque des paſſans, accourus au bruit, firent ceſſer cet odieux combat. Dès-lors ſa bravoure fut renommée & donna lieu à une eſpèce de proverbe.

Colla penna e colla ſpada
Neſſuno val quanto Torquato.

Perſonne n'eſt l'égal du Taſſe la plume ou l'épée à la main.

Ses Adverſaires prirent la fuite, mais le Taſſe ayant dédaigné de fuir, le Duc déja ſecrètement indiſpoſé contre lui, le fit arrêter. Il compoſa dans ſa priſon un Sonnet contre la trahiſon de ſon ami.

Più non poteva ſtral di fortuna, o dente,
Velenoſa d'invidia ormai noiar mi,
Che ſprezzar comminciava i morſi, o l'armi
Aſſicurata alfin l'alma innocente.
Quando tu del mio core, e della mente
Cuſtode, a cui ſolea ſpeſſo ritrarmi
Quaſi à un mio ſcampo in me trovo, che t'armi ;
Laſſo ! e cio vede il cielo, e lo conſente.
Santa fede, amor ſanto, or ſi ſchernite
Son le tue leggi ? omai lo ſcudo io gitto ;
Vinca o vantiſi pur d'egregia impreſe.
Perfido, io t'amo ancor, ben que trafitto,
E piango il feritor, non le ferite,
Che l'error tuo più che'l mio mal peſa.

Perfide tu m'as bleſſé, mais je t'aime encore, je me plains d'avoir perdu un ami, plus que je ne me plains de mes bleſſures ; c'eſt ta faute & non mon mal qui me fait ſouffrir.

L'empriſonnement du Taſſe qui auroit dû déſarmer ſes ennemis, ne fit que les irriter encore, & les envieux de ſa gloire Littéraire joignirent leurs clameurs à celles des courtiſans. Une foule de Critiques s'élevèrent contre la Jéruſalem.

Dans le grand ſuccès qu'avoit eu le Poëme à l'époque de ſa nouveauté, ſes beautés & ſes défauts furent l'objet de toutes les converſations dans les principales villes de l'Italie, & par-tout on ne ceſſoit de comparer le Taſſe à l'Arioſte.

Un des amis du Taſſe nommé *Camille Pelegrino*, frappé des différentes réflexions qu'il avoit recueillies & auxquelles il avoit joint ſes idées, compoſa ſur ce ſujet des Dialogues qui réuſſirent & dans leſquels il donnoit la préférence à ſon ami. Par malheur, le Taſſe avoit autrefois fait un Ouvrage où il parloit des Florentins avec aſſez peu d'eſtime : c'étoit l'époque la plus brillante de l'Académie *della Cruſca*, qui prit le parti de l'*Arioſte*, un de ſes Membres, contre le Taſſe, & fit alors une critique détaillée de la Jéruſalem.

Le Taſſe y fut très-ſenſible, & cette foibleſſe fut un triomphe pour ſes lâches envieux qui multiplièrent leurs cenſures & leurs outrages. Sa ſanté s'altéra, ſes accès de mélancolie devinrent plus fréquens, plus équivoques, & ſes ennemis s'en prévalurent pour l'accuſer de folie : c'étoit un nouveau chagrin pour le Taſſe qui, voulant repouſſer cet outrage, diſoit qu'il n'étoit pas honteux d'être placé entre *Brutus* & *Solon*. On ſait que ces deux grands-hommes paſsèrent quelque temps pour inſenſés; mais ils avoient contrefait la folie, & c'étoit pour échapper à des Tyrans. Cette comparaiſon n'étoit pas propre à déſarmer le Duc qui paroiſſoit conſerver un reſte de bonté pour le Taſſe, & vouloit qu'il regardât ſa priſon comme un hoſpice paternel. Le Poëte étoit alors las de cet hoſpice & parvint à s'échapper : il ſe rendit à Sorrento en habit de Berger, & ſous ce déguiſement il fut à peine reconnu de *Cornelia*, ſa ſœur. Le Duc le fit inviter à revenir, & le Taſſe lui écrivit pour lui faire agréer ſes refus : il eut la force d'en uſer de même à l'égard de la Princeſſe Léonore, qui joignit ſes ſollicitations à celles de ſon frère : mais ſur de nouvelles inſtances de la Princeſſe, il ſe rendit à ſes ordres; on lui prodigua les honneurs & les careſſes, & il parut rétabli dans ſa première faveur.

Bientôt de nouvelles intrigues de Cour, des chagrins violens, peut-être ſa malheureuſe paſſion, replongèrent le Taſſe dans l'état dont il venoit de ſortir : on le priva encore une fois de ſa liberté, & il paroît que cette ſeconde détention fut plus dure que la première. La malignité de ſes ennemis ne lui épargna aucune ſorte d'amertume, on s'afflige au récit qu'il fait lui-même de ſes peines :

» Non neghero che il mio Signore dei ſegreti del mio cuore non eſſendo » conoſcitore, per alcune mie legerezze, non ſi moveſſe giuſtiſſimamente a » caſtigarmi. Ma quel caſtigo fu poi da altri dato in tal modo che mi pare che » trapaſſi i termini e prenda forma e natura di vendetta.

» Il rimetto alla confiderazione di quei a quali appartiene il giudicar di me » fe ftato non fono abbaftanza punito ; i confini, i bandi, l'exclufione dalle » camere del principe, fono forfe pene baftevoli. E fe quefte lor difpiacciono » perche fono pene ordinarie, e pur della novita fon vaghi. L'effer coftretto ad » intender a cenno a guifa di muto, o di beftia; l'effer privo della cognizione » delle cofe del mondo, de fecreti trattenimenti, e della fede vicendevole dell' » amicizia, dovrebbon parer pene convenevoli; fenza che a tante fciagure » s'aggiungeffe l'infermità, la mendicità, e fopra tutto la privazion dello fcrivere.

» Il dar per caftigo ad un artefice, che non fi eferciti nel arte fua è certo » efempio inaudito, anzi pare che fia altretanto dannofo al mondo, quanto a » colui che lo patifce. E tanto fono lontane le leggi dall' impor quefta pena, » che piu tofto configliano, che gli artefici eccellenti, quantunque colpevoli di » graviffimi misfatti, debbano in vita effer confervati, acciocchè d'uomo, o » d'opera eccellente non fi faccia perdita «. (1)

Cependant il paroît que cette défenfe d'écrire dont le Taffe fe plaignoit fi amèrement ne fubfifta pas long-temps : cet homme, accufé d'être fou, écrivit dans fa prifon des Dialogues très-fenfés fur les moyens d'accorder la Philofophie & la Poéfie, & de tempérer la gravité de l'une par les agrémens de l'autre. Idée qu'on a développée de nos jours avec fuccès. Le Taffe fut moins heureux dans les Ouvrages en vers qu'il compofa à cette trifte époque de fa vie. Il corrigea ou crut corriger fa Jérufalem, en déférant aux Critiques de fes ennemis. L'Ouvrage fut tel, que le Poète n'auroit jamais eu d'ennemis, s'il eût débuté par ce fecond Ouvrage : c'eft indiquer affez combien il étoit médiocre.

(1) » Je ne nierai pas que Monfeigneur ignorant » les fecrets de mon cœur, & fur quelques » indifcrétions & légéretés que j'ai pu commettre, » n'ait eu le droit de me punir & très-juftement, » mais cette punition, envenimée enfuite par mes » ennemis, a excédé les bornes du châtiment & » a tout le caractère & la forme de la vengeance. » Que ceux à qui il appartient d'en juger difent fi » j'ai été affez puni, & fi d'être exilé, banni, » exclus du Palais du Prince n'étoit pas une puni- » tion fuffifante ?

» Sont-ce cela des peines trop ordinaires? veut-on » que des fupplices nouveaux donnent feuls le » droit de fe plaindre? Eh bien, il a fallu que je » devînffe efclave & foumis comme un muet, » comme un animal domeftique ; il m'a fallu » renoncer aux doux entretiens, aux fecrètes cor- » refpondances, à la confiance réciproque de » l'amitié ; enfin j'ai été privé de tout plaifir & » prefque de toute fenfation, à tant de maux il » faut que j'ajoute la maladie, la mendicité, & » fur-tout la privation d'écrire.

» Pourquoi m'ordonner de ne plus écrire ? il » eft inouï que l'on ait ordonné à un Artifte de » ne fe point exercer dans fon art. Que revient-il » de cette punition ? procure-t-elle quelque utilité » à la chofe publique? au contraire elle eft nuifible » aux autres Citoyens autant qu'à celui à qui elle » eft impofée ; les Loix font loin d'adopter des » punitions de ce genre ; elles veulent au contraire » que les Artiftes excellens, quoique coupables, » ne foient pas privés de la vie, elles laiffent tem- » pérer leur rigueur, afin que les progrès des arts » ne foient point arrêtés, afin qu'un homme » capable de produire quelque chofe d'excellent » ne foit pas enlevé à l'utilité publique «. *Difcours du Taffe au Cardinal de Gonzague, Tome IV, Edit. de Florence, p.* 401.

Il paroît qu'il y avoit alors à la Cour de Ferrare un de ces hommes puiſſans & à demi-lettrés qui, prétendant à la fois à la faveur & à la Philoſophie, ont ſur l'eſprit de leurs Maîtres une influence dont ils abuſent contre les Gens de Lettres, à meſure que ceux-ci cherchent à s'y ſouſtraire. On ſent combien cet homme devenoit important pour le Taſſe dans ſa poſition particulière, & par malheur c'étoit à lui qu'on avoit ſoumis les productions du Poète. C'eſt une des circonſtances de ſon infortune qui lui parut la plus cruelle & la plus amère, & même on le voit par l'ironie avec laquelle il parle de ce *Sophiſte, de ce Philoſophe, voulois-je dire, je m'y trompe toujours* : ce ſont ſes mots ; *quel Soſiſta, filòſofo dir volli, ſempre quì erro.*

Le Taſſe avoit l'ame trop fière pour ſe ſoumettre à cet *Ariſtarque* de Cour, & s'échappa pour la ſeconde fois de Ferrare. Il ſe réfugia chez un jeune Duc de Mantoue, par qui il fut reçu avec honneur, mais qui lui conſeilla de retourner à la Cour d'Alphonſe, *pour ne pas perdre* (lui dit-il) *le prix de votre longue ſervitude.* Le Taſſe ſuivit ce mauvais conſeil, & ſans doute ce fut l'amour qui le lui fit trouver bon; c'eſt alors qu'on dut croire que notre Poète étoit vraiment inſenſé (1).

De nouveaux chagrins, nés ſans doute de la même cauſe, replongèrent le Taſſe dans cette ancienne mélancolie dont les accès augmentèrent de plus en plus. Enfin après quelques années le Duc ſe laiſſa toucher, & lui accorda ſa liberté comme à un criminel, à l'occaſion d'une fête de Cour, d'un mariage.

Le reſte de la vie du Taſſe n'eſt qu'une longue ſuite de voyages plus ou moins malheureux, pendant leſquels, malgré ſes fréquentes incommodités, il trouvoit encore le temps de cultiver ſon talent poètique. Mais ſon génie étoit baiſſé & ſa Jéruſalem conquiſe en fut la preuve ; Ouvrage doublement malheureux,

(1) On ne ſauroit douter de l'empire que cette malheureuſe paſſion eut ſur le cœur du Taſſe; la meilleure preuve qu'on en puiſſe donner eſt l'immenſe quantité de Poéſies amoureuſes & de Sonnets dont un Volume de ſes Œuvres eſt rempli en entier ; il y en a ſans doute dans le nombre quelques-uns écrits avec élégance, avec grace, mais on peut dire que leur plus grand mérite conſiſte dans la douceur des expreſſions, une ſorte de molleſſe voluptueuſe, qui fait un des charmes propres à la Langue Italienne & qu'on peut dire impoſſible à rendre dans une autre Langue; on en peut juger par celui-ci.

Bella è la donna mia, ſe del bel crine
L'oro al vento ondeggiar avvien, ch'io miri.
Bella, ſe volger gli occhi in vaghi giri,
O le roſe fiorir tra neve, e brine;
È bella, dove poggi, o s'inchine;
Dov'orgoglio l'inaſpra a miei deſiri,
Belli ſono i ſuoi ſdegni, e quei martiri
Che mi fan degno d'onorato fine.

Ma quella, ch'apre un dolce labbro, e ſerra,
Porta de'bei rubin ſi dolcemente,
E bella ſovra ogni altra altera ed alma;
Porta gentil della prigion dell'alma,
Onde i meſſi d'amor eſcon ſovente
E portan dolce pace, e dolce guerra.

puiſqu'il

puiſqu'il fut pour le Taſſe la cauſe d'une détention nouvelle. Un Prince de *Conca*, chez lequel il le compoſoit, charmé de la lecture des deux premiers chants de ce Poëme, ſe fit un point d'honneur de le voir achever chez lui, en s'aſſurant la poſſeſſion de ce qu'il en avoit entendu ; & le Taſſe s'apperçut qu'il ne pouvoit plus diſpoſer de ſa perſonne ni de ſon Poëme : il lui fallut faire avec un de ſes amis une eſpèce de conſpiration pour délivrer l'Auteur & l'Ouvrage. Le Taſſe ſe retira chez le Marquis de *Villa*, où la campagne, la ſalubrité de l'air, la liberté, la paix de l'ame, une vie douce ſemblèrent lui rendre entièrement la ſanté. Il en profita pour compoſer ſon Dialogue de l'Amitié & ſon Poëme de la Création du Monde, où brillent encore quelques étincelles de ſon génie.

Un avenir plus doux ſembloit s'ouvrir devant ſes yeux, mais ce ne fut que lorſque ſon eſprit, fatigué d'une auſſi longue ſuite de malheurs, étoit devenu inſenſible à tout ce qui pouvoit le flatter. Le Cardinal *Hyppolite Aldobrandin* fut élevé au Pontificat ſous le nom de Clément VIII. Le jeune Prince *Cinthio Aldobrandin*, ſon neveu, perſonnage d'un rare mérite & admirateur du Taſſe avec lequel il avoit vécu, lui écrivit & le pria de ſe rendre à Rome, & d'accepter un appartement dans ſon Palais, *non pour y ſervir, non pour être Courtiſan, mais pour y cultiver la Poéſie.* Le Taſſe ne crut pas pouvoir refuſer les offres d'un jeune Prince pour lequel il avoit la plus haute eſtime, & il partit pour ſe rendre à Rome.

La route étoit infeſtée par des brigands qui formoient en quelque ſorte un corps d'armée & qui avoient pillé des bourgs & même des villes ; mais dès qu'ils eurent appris que l'Auteur de la Jéruſalem étoit retenu par la crainte, dans un château où il s'étoit réfugié, le Chef de ces brigands lui fit offrir une eſcorte, s'engageant à le conduire où il voudroit avec honneur & ſûreté, lui & ceux qui le voudroient accompagner. Ce procédé dut paroître extraordinaire au Taſſe ſi long-temps & ſi cruellement maltraité par des Souverains qui prétendoient être ſes Protecteurs, & par des Protecteurs qui prétendoient être ſes amis. Il oſa ſe confier à la parole du brigand, mais il partit ſeul, ne voulant pas que ſa confiance pût expoſer perſonne. Il arriva heureuſement à Rome, y reçut l'accueil le plus diſtingué du Pape, des deux Cardinaux ſes neveux, & des Prélats les plus illuſtres.

Son entrée fut un jour de Fête ; on ne s'occupoit que du Taſſe, de ſes malheurs & de ſa gloire : on lui décerna l'honneur d'un triomphe au Capitole, & des ordres furent donnés pour la cérémonie ; mais ſa deſtinée lui refuſa cette foible conſolation de ſes diſgraces. Le Taſſe, affoibli par ſes travaux, par ſes

maladies, par ſes longs chagrins, paroiſſoit peu touché de ces honneurs tardifs; il avoit des preſſentimens de ſa mort prochaine. On remarqua le mot qui lui échappa après avoir entendu la lecture d'un Sonnet que lui préſenta *Hercule Taſſo*, ſon parent. Le Taſſe lui répondit par un vers de Sénèque.

Magnifica verba mors prope admota excutit.

Le faſte des paroles s'évanouit devant la mort qui s'avance. Une incommodité ſurvenue au Cardinal *Cinthio* fit différer le triomphe de notre Poète : il dépériſſoit tous les jours, une fièvre lente conſumoit par degrés les reſtes de ſa vie. Le Taſſe ſe ſentant affoiblir de jour en jour, ſe fit porter au Monaſtère de Saint-Onuphre; il y reçut la viſite de *Rinaldini*, ſon ami, Médecin du Pape. Rinaldini ne lui cacha point ſon danger : le Taſſe le remercia en l'embraſſant, & ayant reçu la dernière viſite du Cardinal Cinthio qui fondoit en larmes, il mourut dans les bras de ſon Confeſſeur & de quelques Religieux du Monaſtère de Saint-Onuphre. Il fut enſéveli dans le Couvent même, mais ſans pompe & ſans aucune diſtinction. Le Cardinal Cinthio ſe propoſoit de lui ériger un magnifique Monument, mais de délais en délais, il mourut ſans avoir rendu cet hommage à la mémoire de ſon ami, & à peine peut-on trouver le Tombeau du Taſſe dans la ville où le Capitole fut paré pour ſon triomphe.



Gravé par Berthault

DE L'AMINTE DU TASSE.

Un des Ouvrages les plus estimés de ce Poëte célèbre, après la Jérusalem, est sa Fable pastorale de l'Aminte; on croit qu'il la composa vers l'année 1573. Il avoit alors vingt-neuf ans. Cet agréable Ouvrage a été, & est encore universellement regardé comme un chef-d'œuvre dans le genre de Poésie pastorale, genre si goûté des Anciens, & qui a eu, depuis le Tasse, tant d'Imitateurs en Italie; quoique ce joli Poëme soit très-connu, nous n'avons pu nous refuser à en extraire quelques vers que nous remettrons ici sous les yeux de nos Lecteurs; nous nous y sommes déterminés avec d'autant plus de plaisir, que nous croyons leur en faire sûrement en y joignant une Traduction ou Imitation écrite dans notre Langue avec toutes les graces & le naturel du Poëte Italien.

L'Aminte est, comme on sait, divisé en cinq Actes, & chaque Acte est suivi d'un Chœur, ou d'un récit séparé du reste de l'action; c'est celui du premier Acte que nous allons insérer ici.

O bella età dell'oro,
Non già perchè di latte
Sen corse il fiume, e stillò mele il bosco;
Non perchè i frutti loro
Dier dall'aratro intatte
Le terre; e gli angui errar senz'ira, o tosco;
Non perchè nuvol fosco
Non spiegò allor suo velo,
Ma in primauera eterna,
Ch'ora s'accende, e verna,
Rise di luce, e di sereno il Cielo;
Nè portò peregrino
O guerra, o merce, agli altrui lidi il pino.
Ma sol perchè quel vano
Nome senza soggetto,
Quell' Idolo d'errori, Idol d'inganno,
Quel, che dal Volgo insano
Onor poscia fù detto,
(Che di nostra natura il feo tiranno)
Non mischiava il suo affanno
Fra le liete dolcezze
Dell'amoroso gregge;
Nè fù sua dura legge
Nota a quell' alme in libertate avvezze:
Ma legge aurea, e felice,
Che Natura scolpi : *S'ei piace, ei lice.*
Allor tra fiori, e linfe
Traean dolci carole
Gli Amoretti senz' archi, e senza faci;
Sedean Pastori, e Ninfe,
Mischiando alle parole
Vezzi, e susurri; ed ai susurri i baci,
Strettamente tenaci.
La Verginella ignude
Scopria sue fresche rose;
Ch'or tien nel velo ascose;
E le poma del seno acerbe, e crude;
E spesso in fonte, o in lago
Scherzar si vide con l'Amata il Vago.

Tu prima, Onor, velaſti
La fonte dei diletti,
Negando l'onde all'amoroſa ſete.
Tu a begli occhi inſegnaſti
Di ſtarne in ſe riſtretti,
E tener lor bellezze altrui ſecrete.
Tu raccoglieſti in rete
Le chiome all'aura ſparte.
Tu i dolci atti laſcivi
Feſti ritroſi, e ſchivi.
Ai detti il fren poneſti, ai paſſi l'arte.
Opera è tua ſola, o Onore,
Che furto ſia quel, che fù don d'Amore.
E ſon tuoi fatti egregi
Le pene, e i pianti noſtri.
Ma tu d'Amore, e di Natura donno,
Tu domator de' Regi,
Che fai tra queſti chioſtri,
Che la grandezza tua capir non ponno?
Vattene, e turba il ſonno
Agl' illuſtri, e potenti:
Noi quì negletta, e baſſa
Turba, ſenza te laſſa
Viver nell'uſo dell'antiche genti.
Amiam, che non hà tregua
Con gli anni umana vita, e ſi dilegua.
Amiam, che'l Sol ſi muore, e poi rinaſce:
A noi ſua breve luce
S'aſconde, e'l ſonno eterna notta adduce.



IMITATION

IMITATION DE L'AMINTE.

CHŒUR A LA FIN DU Ier. ACTE.

Oh! le beau tems que l'âge d'or étoit!
Non, pour le lait qui couloit des fontaines,
Ni pour le miel qui distilloit des chênes,
Ni pour les grains que la terre portoit
Sans que le soc ouvrît le sein des plaines:
Les serpens étoient sans venin,
L'horison étoit sans nuages,
Et l'air toujours pur & serein
Sans chaud, sans froid, & sans orages:
Enfin la mer sur ses tranquilles eaux
Ne portoit point à de lointains rivages
L'homme cherchant à d'étrangères plages
Ou des sujets ou des besoins nouveaux.
Ainsi sans périls, sans travaux,
Par-tout la nature tranquile
Nous offroit un bonheur facile
Aux jours heureux de l'âge d'or.
Mais un bien mille fois plus précieux encor!
L'honneur, ce fantôme frivole,
Trompeuse & chimérique idole,
Ce vain nom sans réalité
N'étoit pas encore inventé.
Bientôt le vulgaire peu sage
En fit une Divinité
Qui nous ravit la liberté;
Mais aux beaux jours du premier âge,
La fantastique Déité
Sans nom & sans autorité,
N'étouffoit point, par une loi barbare,
Celle qu'un Dieu, des plaisirs moins avare,
A gravée au cœur des Amans:
Douce loi de la nature
Qui nous laisse sans murmure
Suivre nos tendres penchans.
Alors sur les vertes fougères
On vit les Amours sans bandeau,
Sans arc, sans carquois, sans flambeau,
Se mêler parmi les Bergères,
Et former des danses légères
Avec les Bergers du hameau.
Là, mille Amans pressés de leur tendresse,
Dans une mutuelle ivresse
Entremêloient leurs jeux des plus tendres baisers:
Là, les Bergères ingénues
Ne rougissoient point d'être nues
Aux yeux des amoureux Bergers;
L'Hamadriade, sans contrainte
Livroit les lys de son beau sein
Comme les roses de son teint
A la douce & brûlante atteinte
Des lèvres du jeune Sylvain.
Et l'onde claire qui serpente
Parmi ce champêtre jardin,
Recevoit l'Amant & l'Amante
Réunis dans le même bain.
Faux honneur qui te plûs à feindre
D'injustes loix, de tristes mœurs,
Tu nous ouvris la source des malheurs
En formant celle où peut s'éteindre
La brûlante soif de nos cœurs.

C'eſt de toi ſeul que deux beaux yeux apprennent
A ſe baiſſer, à voiler leurs regards,
Et pour toi ſeul de beaux cheveux ſe tiennent
Sous un rézeau cachés de toutes parts.
C'eſt toi qui vins mettre à la place
D'une ſi douce liberté
L'inſipide & fâcheuſe glace
D'une ſauvage auſtérité :
Tu mis par les règles frivoles
De tes bizarres jugements,
De la réſerve en nos paroles,
Et de l'art dans nos mouvements :
Aux plaiſirs purs des vrais Amans
Tu ſçus imprimer une tache :
Dénaturés par tes décrets,
C'eſt un larcin dont on ſe cache,
Et qui trop ſouvent nous arrache
Et des larmes & des regrets :
Fier honneur, voilà ton ouvrage
Dont le fruit eſt notre eſclavage
Sous le joug de tes dures loix.
Mais toi qui règnes chez les Rois,
Toi, le tyran de la nature
Et de l'amour tout-à-la-fois,
Dis-moi, que fais-tu dans nos bois
Dont l'obſcurité doit t'exclure ?
Va troubler le ſommeil des Grands,
Et laiſſe-nous aux derniers rangs
Vivre ſous notre humble maſure
Suivant la loi des premiers tems.
Aimons, aimons : la vie humaine
Que le temps trop rapide entraîne,
N'a qu'un petit nombre de jours.
Le Soleil à nos yeux ne finit ſa carrière
Que pour en reprendre le cours ;
Mais quand à ſa douce lumière
Le temps ferme notre paupière
Elle ſe ferme pour toujours.





PRÉCIS DE LA VIE
DU CAVALIERE MARINI.

JEAN-BAPTISTE MARINI, plus connu ſous le nom de *Cavaliere Marini*, naquit à Naples en 1569 : ſon père, Juriſconſulte habile, voulut que ſon fils ſe livrât à l'étude des Loix ; mais la nature l'avoit créé Poète, & l'attrait des Muſes eut ſur lui plus de pouvoir que la volonté & les ordres d'un père. Non-ſeulement le jeune *Marini* abandonna bientôt l'étude des Loix, mais il n'héſita pas à vendre tous ſes livres de Droit pour les remplacer par des ouvrages de Poéſie.

Obligé de fuir de la maiſon paternelle, il mérita par ſes talens de devenir Secrétaire d'un Grand Amiral de Naples, mais ſans expérience & dans la fougue de l'âge, les ſuites d'une intrigue amoureuſe l'obligèrent de quitter cette ville, & ayant paſſé de-là à Rome, le Cardinal *Aldobrandini*, neveu du Pape Clément VIII, qui aimoit beaucoup les Lettres, ſe l'attacha & le mena avec lui dans ſa Légation de Savoie.

Marini avoit l'humeur ſatyrique : il ſe fit à la Cour de Turin beaucoup plus d'ennemis que de partiſans. La haîne qu'il inſpira à *Murtola* par ſa *Murteloïde*, ſatyre ſanglante qu'il avoit faite contre ce Poète, fut ſi vive, que ſon ennemi s'en vengea par un coup de piſtolet : heureuſement le coup porta à faux, mais il bleſſa un Favori du Duc. *Murtola* fut arrêté ; *Marini*, ſachant de quoi eſt capable l'amour-propre d'un Poète humilié, demanda & obtint ſa grace. Ses autres ennemis vinrent enfin entièrement à bout de le perdre à la Cour de Savoie, & il ſe détermina à la quitter.

Marie de Médicis l'invita à passer en France, & lui fit une pension de 1500 liv. *Marini* voulut lui marquer sa reconnoissance par un Poëme intitulé *il Tempio*, dans lequel il comble d'éloges sa Bienfaitrice. Cet Ouvrage fut accueilli dans le temps, & mérita de nouveaux bienfaits au Poète fugitif. Sa passion pour l'étude étoit sans égale; & dans son séjour à Paris il donnoit rarement plus de deux heures au sommeil. On lit dans sa vie, écrite par J. B. *Baïacca*, à Milan en 1626, que dans un moment d'enthousiasme poètique, un charbon lui fit une brûlure considérable à la jambe sans que la douleur pût l'arracher à ses méditations. Il travailloit à son Poëme de l'*Adone*, cet Ouvrage fut alors si recherché, que l'on assure que plusieurs Exemplaires de la première Edition furent vendus 150 livres.

En 1622, *Marini* revint en Italie où différentes Académies se disputèrent avec empressement la gloire de l'avoir pour Chef; celle des *Otiosi* de Bologne eut la préférence, & se glorifie encore de cet honneur; il avoit alors cinquante-un ans. Quelques années après il mourut à Naples, le 25 Mars 1625; il fut inhumé dans l'Eglise des Théatins à qui il avoit legué sa bibliothèque. L'Académie des *Humoristi* à Rome lui fit des obsèques dignes d'un Monarque, & fit graver cette Inscription au-dessus de son Tombeau.

EQUITI JOHANNI-BAPTISTÆ MARINO, POETÆ SUI SECULI MAXIMO CUJUS MUSA A PARTHENOPÆIS CINERIBUS ENATA, INTER LILIA EFFLORESCENS REGES HABUIT MECENATES: CUJUS INGENIUM FŒCONDITATE FÆLICISSIMUM, TERRARUM ORBEM HABUIT ADMIRATOREM. ACADEMICI HUMORISTÆ PRINCIPI QUONDAM SUO POSUERE. AN. 1625.



ANALYSE

ANALYSE DU POËME DE L'*ADONE*.

L'*Adone* eſt le plus célèbre des Ouvrages du *Cavaliere Marini*; & quoique preſqu'inconnu & oublié aujourd'hui, on peut dire cependant qu'il mérite à quelques égards une partie de la réputation qu'il a eue. Il eſt certain que le plan de ce Poëme eſt loin de remplir les loix ſévères de l'Epopée ſoit pour l'unité d'action, ſoit pour la régularité du deſſin. Le fond de l'Ouvrage eſt découſu, ſans liaiſons, & noyé dans une multitude d'Epiſodes qui rendent ſa marche pénible & fatigante: mais ces défauts, quoiqu'eſſentiels ſans doute, ne peuvent faire oublier les détails agréables qu'il renferme, & ſur-tout ces images, ces deſcriptions douces & gracieuſes dont ce Poète paroît avoir eu particulièrement le ſecret.

Il eſt vrai que l'abondance & la fertilité prodigieuſe de ſon imagination l'ont fait tomber ſouvent dans des excès impardonnables: mais on ſent que c'eſt à ces talens mêmes que l'on doit attribuer ſes défauts. Quelque ſéduiſant que ſoit ſon ſtyle par une ſorte de molleſſe voluptueuſe qui y règne & le caractériſe, ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on lui a reproché ces *Concetti* qui ont depuis lui corrompu la Poéſie Italienne, & formé ce ſtyle affecté auquel on donne en Italie le nom de *Marineſco*.

L'*Adone* eſt diviſé en vingt Chants, auxquels le *Marini* a donné des noms différens & plus ou moins analogues aux ſujets qu'il y traite. Nous allons chercher à en donner une idée, en mettant ſous les yeux de nos Lecteurs un de ſes morceaux les plus agréables, & un de ceux qui renferme le plus de ces beautés de détail dont nous venons de parler.

Les amours de Vénus & d'Adonis font le ſujet de ce Poëme, Marini s'abandonne abſolument à ſon imagination dans la conduite extravagante de ſon Roman dont il eſt preſqu'impoſſible de rendre compte. C'eſt dans le troiſième Chant, intitulé l'*Innamoramento*, que Vénus appercevant *Adonis* endormi eſt épriſe de ſa beauté. La peinture des charmes d'Adonis & de l'effet qu'ils produiſent ſur le cœur de la Déeſſe eſt d'une grace & d'une délicateſſe dont la Langue Italienne eſt ſeule ſuſceptible, nous avons penſé devoir faire connoître ici une partie de cette charmante deſcription (1).

---

(1) Nous eſpérons que nos Lecteurs voudront bien pardonner à la foibleſſe de la Traduction qui y eſt jointe, nous l'avons eſquiſſée à la hâte & après coup, ſur la demande que nous ont faite quelques Perſonnes

Hor giunta ſotto il ſolitario monte,
Dove raro human piè ſtampò mai l'orme,
Trova colà sù'l margine del fonte
Adon, ch'n braccio a i fior s'adagìa e dorme;
Et hor che già de la ſerena fronte
Gli appanna il ſonno le celeſti forme,
E tien velato il gemino ſplendore,
Veracemente egli raſſembra Amore,

Vénus venoit d'arriver ſur une colline iſolée où le pied des humains imprime rarement ſes traces; elle apperçoit près d'une ſource, Adonis endormi ſur un lit de fleurs; des charmes divins brilloient ſur le viſage ſerein de ce jeune Enfant, & le ſommeil en fermant ſes yeux le rendoit ſemblable à l'Amour.

Raſſembra Amor, qualhor depoſta e ſciolta
La face, e gli aurei ſtrali, l'arco fido,
Stanco di ſaettar poſa talvolta
Sùl' Idalio frondoſo, ò in val di Gnido,
E dentro i mirti, ove trà l'ombra folta
Han canori augelletti opaco nido,
Appoggia il capo a la faretra, e quivi
Carpiſce il ſonno al mormorar de'rivi.

Il reſſembloit à l'Amour lorſqu'il a quitté ſon flambeau, ou lorſque, las de lancer des traits, il dépoſe ſon arc & ſes flèches dorées ſur le mont Ida ou dans les vallées de Gnide, ou bien lorſque dans un bois de myrtes, à l'ombre desquels les oiſeaux forment leurs concerts ou dépoſent leurs nids, la tête appuyée ſur ſon carquois, il goûte les douceurs du ſommeil au murmure des ruiſſeaux.

Così la Dea d'Amor, poiche ſoletta
Giunge à mirar l'angelica ſembianza.
Ch'a le gioie amoroſe il boſco alletta,
E del ſuo Ciel le meraviglie avanza,
Reſta immobil'e fredda, e'n sù l'herbetta
Di ſtupor ſovrafatta, e di ſperanza,
Siede tremante, e'l bel che l'innamora,
Stupida ammira, e reverente adora.

Vénus étoit ſeule, elle admire les attraits ſéduiſans de cette Figure raviſſante dont la beauté effaçoit les merveilles des Cieux. Devenue immobile, ſon cœur eſt tour-à-tour agité par la crainte & l'eſpérance; elle s'aſſied en tremblant ſur ce tapis de verdure. Interdite, elle contemple avec reſpect celui qui l'enflamme, l'admire en ſilence, on diroit qu'elle l'adore.

Tanta in lei gioia dal bel viſo fiocca,
E tal da' chiuſe lumi incendio appiglia,
Che tutta ſovra lui pende, e trabocca
Di deſir, di piacer, di meraviglia.
E mentre hor de la guancia, hor della bocca
Rimira pur la porpora vermiglia,
Soſpirando vn'Oimè ſuelle dal petto,
Che non è di dolo, ma di diletto.

Ces traits raviſſans allument dans le cœur de la Déeſſe une flamme ſi vive, ils la pénètrent de tant de délices, que ſon ame toute entière en eſt abſorbée; éperdue de deſirs & d'amour, elle conſidère, elle obſerve tantôt la fraîcheur des roſes qui couvrent les joues d'Adonis, tantôt le vermeil attrayant de ſes lèvres. Elle ſoupire, mais ce ſoupir n'eſt pas l'impreſſion de la douleur, c'eſt celle de la volupté même.

---

qui n'entendant pas l'Italien, déſiroient ſavoir au moins le ſens des vers du *Marini* que nous mettions ſous leurs yeux. Ce n'eſt que ſur ce point que nous avons prétendu les ſatisfaire, car quant à la Poéſie du *Marini* & ce qui en fait tout le charme & l'agrément, ils ne pourroient en juger même ſur une Traduction beaucoup meilleure. Outre qu'on ne traduit point, du moins en proſe, la grace & l'harmonie, c'eſt la richeſſe & la variété de l'expreſſion qui fait le principal mérite du Poète Italien, c'eſt elle qui fait paſſer des répétitions faſtidieuſes pour des Lecteurs François. Notre Langue aſſez riche pour ſervir l'imagination ſage & réglée de nos grands Ecrivains, n'offre point une aſſez grande abondance de mots pour ſauver les redites fatigantes du *Marini*.

Qual' induſtre pittor, che'n tento e fiſo
In bel ritratto ad emular Natura,
Tutto il fior, tutto il bel d'vn vago viſo
Celatamente inveſtigando fura.
Del dolce ſguardo, e del ſoave riſo
Pria l'ombra ignuda entro'l penſier figura,
Poi con la man diſcepola de l'Arte
Di leggiadri color la veſte in carte.

Semblable à un Peintre habile, émule de la nature, lorſqu'il veut peindre la beauté, il épie, il examine, il cherche à ſaiſir ſes attraits les plus cachés ; & gravant dans ſa penſée l'objet qu'il veut rendre, il ſe retrace en idée ſon doux ſourire, ſes regards enchanteurs ; il les crayonne d'une main ſavante, & par un brillant coloris il les reproduit ſur la toile.

Tal'ella quaſi con pennel furtivo,
L'aria involando de l'oggetto amato,
Beve con occhio cupido e laſcivo
Le bellezze del volto innamorato;
Indi de l'Idol ſuo verace e vivo
Forma l'eſſempio con lo ſtrale aurato.
E con lo ſtral medeſimo d'amore
Se l'inchioda e configge in mezo al core.

Telle la Reine d'Amathonte s'eſt pénétrée de l'objet qu'elle adore, ſes regards pleins de deſirs & de volupté ſont attachés ſur ce qu'elle aime. Elle l'obſerve d'un œil avide, s'enivre de ſes charmes, & avec les traits même de l'Amour elle les fixe au milieu de ſon cœur.

Indi al fiorito e verdeggiante prato,
Letto del vago ſuo, rivolta dice.
Terrenno al par del Ciel ſacro e beato,
Aventuroſi fiori, herba felice,
Cui ſoſtener tanta bellezza è dato,
Cui poſſeder tanta ricchezza lice,
Che de l'Idolo mio languido e ſtanco
Siete guanciali al volto, e piume al fianco.

Promenant enſuite ſes yeux ſur cette prairie jonchée de fleurs où repoſe ſon Amant, elle s'écrie : lieux auſſi fortunés que le ſéjour des Immortels, heureuſes fleurs qui portez & ſoutenez tant de charmes, heureuſe verdure à qui il eſt permis de recevoir un dépôt ſi précieux! que l'Idole de mon cœur, qu'Adonis fatigué repoſe ſur vous plus mollement que ſur la plume.

Sia quel raggio d'Amor, che vi percote,
Di ſole in vece a voi, fiori ben nati.
Ma che veggio? che veggio? hor che non puote
La virtù de begli occhi ancor ſerrati?
Da bel color de le divine gote,
Dal purò odor di que' celeſti fiati
Vinta la Roſa, e vergognoſo il Giglio,
L'vna pallida vien, l'altro vermiglio.

Fleurs charmantes dont j'envie le ſort, que ce rayon de l'amour qui penche & courbe pour le moment votre tige ſoit pour vous un rayon du ſoleil ! Mais que vois-je ? quelle ſera donc la puiſſance de ces yeux enchanteurs dont le ſommeil me dérobe l'éclat ! la roſe même vaincue par la vivacité de ſon teint, pâlit & ſe décolore, & le lys honteux d'être ſurpaſſé par ſa fraîcheur éblouiſſante, rougit & perd ſa blancheur.

Ma perche non v'aprite? e i dolci rai
Non volgere à coſtei, c'humil v'inchina?
Aprili neghittoſo, e sì vedrai
A qual ventura il fato hor ti deſtina.
Rendi a i ſenſi il vigor, richiama homai
L'anima da' bei membri peregrina.
Ah non gli aprir, che chiuſo anco il bel ciglio
Spira l'ardor del mio ſpietato figlio.

Mais pourquoi donc ne s'ouvrent-ils pas ces beaux yeux ? accordez au moins un regard à celle qui vous adore. Ouvrez-vous donc enfin & voyez le ſort que les Deſtins vous préparent : ſouffle divin qui l'animez, rendez la vie, la vigueur à ſes ſens...... Mais non, reſpectez ſon ſommeil, ſa paupière, même fermée, a ſur les cœurs le pouvoir de mon impitoyable Fils.

E trahendo un ſoſpir piano e ſommeſſo,
Tempra il novo martir, che la tormenta,
E languiſce, e gioiſce à un tempo iſteſſo,
Spera, teme, arde, agghiaccia, oſa, e paventa.
La mano, e'l ſen s'empie di fiori, e ſpeſſo
Sù'l viſo un nembo al bel fanciul n'aventa.
Indi (che lui deſtar non vuol) s'inchina
Dolcemente à baciar l'herba vicina.

Elle dit, & laiſſant à peine échapper un ſoupir, elle eſpère en vain tempérer le feu qui la dévore; elle languit & jouit au même inſtant; elle eſpère, craint, brûle, tranſit; enfin toute tremblante elle remplit ſon ſein de fleurs, & d'une main timide, les répand ſur le front d'Adonis. Mais, craignant de l'éveiller, Vénus ſe contente de baiſer doucement l'herbe qui entoure ſon Amant.

Che fò (ſeco dicea) che non accoſto
Volto à volto pian piano, e petto à petto?
Vola il tempo fugace, e ſeco toſto
Seguito dal dolor, fugge il diletto.
Ahi quel diletto, à cui non vien riſpoſto
Con bel cambio d'Amor, non e perfetto.
Nè con vero piacer bacio ſi prende,
Cui l'amata belta bacio non rende.

Que fais-je, diſoit-elle en elle-même? qui m'arrête? poſons du moins, poſons doucement ma bouche ſur ſa bouche, mon ſein ſur ſon ſein. Le temps emporté par une aile rapide nous abandonne, le plaiſir vole, s'enfuit & ne laiſſe après lui que des regrets. Mais hélas! quel bonheur goûter dans un baiſer s'il n'eſt rendu par l'Amour! quel charme trouver dans ce larcin ſi ce qu'on aime ne donne baiſer pour baiſer!

Qual dunque tregua attendo a'miei martiri,
S'occaſion sì bella hoggi tralaſſo?
Ma s'avien che ſi ſvegli, e che s'adiri
Dove rivolgerò confuſa il paſſo?
Moveranno il ſuo cor pianti, e ſoſpiri,
Pur che non habbia l'anima di ſaſſo.
Non l'havrà, s'egli è bel. Così dubbioſa
Per baciarlo s'abbaſſa, e poi non oſa.

Cependant quel ſera le terme de mes maux, ſi je laiſſe échapper une occaſion ſi favorable? Mais s'il vient à s'éveiller, s'il ſe fâchoit? où fuirai-je pour cacher ma honte? Mes pleurs, mes ſoupirs attendriront ſon cœur, à moins qu'il ne ſoit plus dur que les rochers. Non, non, avec tant de beauté pourra-t-il encore être inſenſible? Cependant elle héſite encore, elle ſe penche pour le baiſer & puis ſe retient.

Trè volte a i lievi e dolci fiati appreſſa
La bocca, e'l bacio, e trè s'arreſta, e cede,
E ſprone inſieme, e fren fatta a ſe ſteſſa,
Vuole, e diſvuole, hor ſi ritragge, hor riede.
Amor, che pur ſollecitar non ceſſa,
La ſferza al fine a le ſoavi prede,
Si ch'ardiſce libar le rugiadoſe,
Di celeſte licor purpuree roſe.

Par trois fois elle approche des lèvres d'Adonis ſes lèvres timides, ſon haleine amoureuſe, par trois fois elle ſe relève ſans avoir oſé cueillir ce baiſer tant deſiré. Au-dedans d'elle-même elle éprouve un ſentiment impérieux qui la porte ſur le front de ſon Amant; elle veut & ne veut plus, s'éloigne, revient. Toujours rappellée par l'Amour, elle oſe enfin, & voluptueuſement dépoſe ſur ces lèvres teintes de la pourpre des roſes le plus tendre des baiſers.

Al ſuon del bacio, ond'ella ambroſia bebbe
L'adormentato giovane deſtoſſi,
E poich, alquanto in ſe rivenne, ed hebbe
Dal grave ſono i lumi ebri riſcoſſi,
Tanto a quel vago oggetto in lui s'accrebbe
Stupor, ch'immoto e tacito reſtoſſi,
Indi da lei, ch'a l'improviſo il colſe,
Per fuggir sbigottito il piè rivolſe.

Au bruit de ce baiſer plus doux pour Vénus que l'ambroiſie même, Adonis s'eſt éveillé, ſes yeux enivrés de ſommeil commencent à s'entr'ouvrir, il regarde, étonné, il voit la Déeſſe. A cet aſpect, quelle fut ſa ſurpriſe? ſaiſi, muet, immobile, il ne ſait où il eſt, interdit, épouvanté, ſon premier mouvement eſt de fuir.

Ma

Ma la diva importuna il tenne a freno;
Perche (disse) mi fuggi? ove ne vai?
Mi volgeresti il bel guardo sereno,
Se sapessi di me ciò che non sai.
Ed egli allhora abbarbagliato, e pieno
D'infinito diletto a tanti rai,
A tanti rai, ch'vn sì bel'Sol gli offerse,
Chiuse le luci, indi le labra aperse.

Vénus le retient: eh pourquoi me fuyez-vous, s'écria-t-elle! où courez-vous? Ah si vous saviez ce que je peux vous apprendre vous ne me refuseriez pas un regard plus serein. Adonis ébloui peut à peine soutenir l'éclat de la Déesse, il baisse la vue & lui parle ainsi.

Ed o qual tu ti sia, ch'a me ti mostri
Tutta amor, tutta gratia ò Donna, ò Diva,
Diva certo immortal, da' sommi chiostri
Scesa bear questa selvaggia riva,
Se van (disse) tant'alto i preghi nostri,
Se riverente affetto il Ciel non schiva,
Spiega la tua condition, qual sei,
O fra gli huomini nata, ò frà gli Dei?

Qui que tu sois qui me montres tant de charmes & d'amour, ou Mortelle ou Déesse; mais sans doute tu es une Déesse descendue de l'Olympe pour embellir cette rive sauvage; si ma demande, si mes prières n'offensent point le respect qui est dû à la Divinité, dis-moi si tu es née chez les hommes ou parmi les Dieux?

Les regards d'Adonis, la douceur de ses paroles & le son enchanteur de sa voix furent pour la Mère des Amours de nouveaux traits de flamme. Vénus ne veut point d'abord se découvrir, & dit à Adonis que la grande chaleur l'ayant engagé à entrer dans les bois, elle s'y est égarée; qu'elle a été blessée par une épine & lui demande du secours. Adonis n'étoit point insensible, son cœur n'étoit point de diamant, *Adamantino*, aussi n'est-il point étonnant s'il se laissa toucher & attendrir par la belle Inconnue.

Rien n'est aussi agréable & aussi délicat que tout ce qu'Adonis dit à Vénus, en cherchant à guérir la blessure qu'elle s'est faite à un pied, mais bientôt il s'apperçoit que son cœur à lui-même est bien plus malade; il s'en plaint à la Déesse d'un ton si tendre & si touchant, qu'elle ne peut tarder davantage à se faire connoître entièrement à lui & à l'instruire de tout son bonheur.

L'étonnement du bel Adonis est à son comble, bientôt il partage tous les transports de la Déesse. Tout ce que l'Amour a de plus séduisant & de plus tendre anime l'entretien qu'il a avec Vénus & que le Poète termine par ce joli vers.

Ammutiscon le lingue, e parlan l'alme.

Dans les Chants intitulés, *il Giardino d'Amore* & *le Delizie*, Vénus conduit son Amant de plaisirs en plaisirs, celui de la Musique n'est pas oublié, les chants des oiseaux se joignent aux accords des instrumens, & c'est à cette occasion que le Poète raconte l'histoire touchante d'un Rossignol qui voulut

lutter contre un Joueur de luth ou de guittare, & qui après tous les efforts que lui fit faire le desir de l'emporter même sur le Musicien, tomba & mourut sur l'instrument.

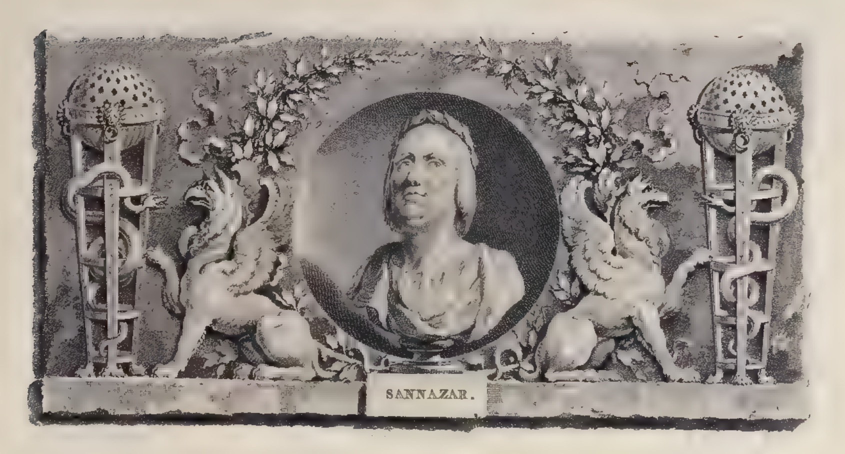
Le huitième Chant du Poëme de l'*Adone* est intitulé *i Trastulli*. Nous n'avons point dans notre Langue d'expression qui rende précisément la signification de ce mot, *Trastulli*, si ce n'est *plaisirs extrêmes*, *transports*, *volupté*. Vénus séduit par degrés le cœur du bel Adonis, tous ses accents, ses gestes, ses mouvemens sont autant de triomphes sur le cœur de son Amant. Les Peintures les plus voluptueuses sont prodiguées dans ce Chant dont il nous est impossible de rendre compte dans cet Ouvrage.

Au reste, *Marini* s'excuse lui-même sur le genre un peu libre de ses descriptions, & répond ainsi d'avance aux critiques auxquelles il devoit s'attendre.

Giovani amanti, e Donne innamorate,
In cui ferve d'Amor dolce desio,
Per voi scrivo, a voi parlo, hor voi prestate
Favorevoli orecchie al cantar mio.
Esser non può, ch'a la canuta etate
Habbia punto a giovar quel che cant'io.
Fugga di piacer vano esca soave
Bianco crin, crespa fronte, e ciglio grave.

Nous ne nous occuperons pas davantage ici d'un Poëme qui, malgré l'agrément de son style, cette grace, cette naïveté d'expressions qui lui est propre, présente à la longue une si grande multitude d'objets & de descriptions accumulées les unes sur les autres, que leur inépuisable variété en devient fatigante.





PRÉCIS DE LA VIE DE SANNAZAR,

AVEC

UNE NOTICE SOMMAIRE DE SES OUVRAGES.

LES ancêtres de Sannazar furent très-célèbres dans le Royaume de Naples. On les croyoit originaires du Milanois. Le père de notre Poète, *Nicolas Sannazar*, ſuivoit le parti des armes & rendit les plus grands ſervices à Charles III, Duc d'Anjou, dans la conquête du Royaume de Naples, ainſi qu'à ſon fils *Ladiſlas* qui le combla d'honneurs & de biens. Mais il en jouit peu, & *Jeanne Ire*. de la même Maiſon d'Anjou étant montée ſur le Trône de Naples, il fut obligé de s'éloigner de la Cour, & enveloppé dans la diſgrace des autres Courtiſans, tous ſes biens lui furent enlevés.

Sannazar vit diſparoître tout-à-coup l'opulence que lui avoient mérité ſon zèle & ſa bravoure. Quoique réduit à la médiocrité, il épouſa *Mazelle de San Mago*, iſſue d'une famille illuſtre de Palerme. Le premier fruit de leur mariage fut notre Poète, *Jacques-Nicolas Sannazar*, qui naquit à Naples le 28 Juillet 1458.

Dès l'âge le plus tendre, Sannazar commença à montrer des talens pour la Poéſie. Son premier Inſtituteur fut un *Junianus Majius*, ſous lequel il fit des progrès rapides. En ſortant de chez ce Savant peu connu, il compoſa ſon *Arcadie* qui eſt une ſuite de Dialogues écrits en Italien, eſpèce de Poëme Bucolique où il peint les jeux & les amours des Bergers. Il ſe diſtingua enſuite dans le Lycée célèbre de *Pontanus*, où ſa franchiſe & ſa candeur lui méritèrent le ſurnom d'*Actius Sincerus*. Ce Pontanus étoit un Savant fort célèbre à Naples,

où il forma une Académie dans laquelle chaque Récipiendaire prenoit le nom de quelque perſonnage de l'antiquité.

Sannazar étoit né avec un cœur tendre, il s'attacha à une certaine *Carmoſine Boniface* dont il chanta dans ſes vers les charmes & les rigueurs. Ne pouvant toucher cette beauté ſévère, il prit le parti de voyager, & vint en France où il s'arrêta quelque temps. La néceſſité de revoir ce qu'il aimoit le ramena à Naples, mais à ſon retour *Carmoſine* n'étoit plus.

Ferdinand attira à ſa Cour ce Poète déja célèbre par ſes écrits ; & Frédéric ſon fils, qui aimoit beaucoup la Poéſie, le prit pour ſon Secrétaire. Le goût de Sannazar pour les Lettres ne l'empêcha pas de ſuivre ce Prince à la guerre : il ſe diſtingua même dans pluſieurs actions ; mais peu fait pour les Cours & le ſervice des Princes, il ſe retira dans une maiſon très-agréablement ſituée ſur la côte de Pauſilippe, que Frédéric lui avoit donnée. Il paroît que cette habitation fit long-temps le bonheur de la vie de Sannazar, il la chantoit dans ſes Poéſies, ainſi que la vie douce & heureuſe qu'il y menoit. On retrouve avec plaiſir parmi ſes vers, ceux qu'il adreſſa à Frédéric, ſon bienfaiteur, & par leſquels il lui témoignoit ſa reconnoiſſance.

Scribendi ſtudium tu mihi Frederice dediſti.
Ingenium ad laudes dum trahis omne tuas
Ecce ſub urbanum rus & nova prædia donas,
Feciſti vatem, nunc facis agricolam.

Les talens, la réputation que Sannazar s'étoit acquis par ſes Poéſies, le firent rechercher à la Cour de la Reine Jeanne. Cette Princeſſe avoit parmi les Dames de ſa Cour une beauté célèbre, que l'on nommoit la *Marquiſe Caſſandre* : il paroît qu'elle inſpira à notre Poète, quoique déja âgé, un attachement très-tendre : ce n'étoit plus cette paſſion qu'il avoit eue pour Carmoſine. L'âge & la Philoſophie n'ouvrirent ſon cœur qu'à un amour platonique. Reſpectueux autant que ſenſible, il craignoit d'alarmer la délicateſſe de la Marquiſe & ne lui parloit jamais que le langage du ſentiment. Une grande partie de ſes petites Pièces détachées, connues ſous le nom d'Epigrammes, lui ſont adreſſées, & l'on en trouve pluſieurs remplies de graces & de fineſſe (1).

(1) Elle avoit dit un jour à notre Poète qu'il étoit ſon Apollon. Sannazar lui répondit par ces vers :

Si tibi ſum Phœbus, ſi ſum tibi Jupiter, Ægle,
Cur tu non Daphne, ſis mihi, non Danaë.

On ne peut mieux traduire ces vers du Poète Napolitain que par la même penſée, & une réponſe à-peu-près ſemblable faite depuis par le Marquis de Saint-Aulaire à Madame la Ducheſſe du Maine, mais avec infiniment plus de graces

Les

Les horreurs de la guerre vinrent encore troubler Sannazar dans la vie douce & heureuſe qu'il menoit à ſa jolie maiſon de *Mergellina*; elle fut détruite par un Général de l'armée Impériale ſous Charles-Quint. On dit que Sannazar en apprenant cette nouvelle, s'écria dans le tranſport de ſa colère & de ſon chagrin: *Quoi! le barbare a oſé inſulter à la gloire des Muſes qui réſident en ces lieux?* Il fut extrêmement ſenſible à cette perte, & le chagrin qu'il en conçut contribua à abréger ſes jours. Sannazar, devenu dévot, abandonna tout ſon bien à des Moines Servites, & fit conſtruire dans le lieu même où avoit été ſa maiſon, une Egliſe & un Monaſtère ſous l'invocation de la Vierge; c'eſt celle qu'on appelle aujourd'hui *Santa Maria del Parto*, où ces Moines lui firent élever le Tombeau dont on a donné la Vue & l'élévation, à la page 85.

Sannazar mourut à Naples dans la maiſon de ſa chère Caſſandre, en 1530, âgé de ſoixante-douze ans. Le Cardinal Bembo & tous les Savans de ſon temps ſe diſputèrent la gloire de le célébrer dans leurs vers.

L'Ouvrage le plus conſidérable de Sannazar & qui lui acquit la réputation d'un des plus grands Poètes Latins de ſon ſiècle, eſt ſon Poëme DE PARTU VIRGINIS. Ce Poëme eut le plus grand ſuccès, & devoit l'avoir à l'époque de la renaiſſance des Lettres, dans un temps où preſque toutes les Langues de l'Europe étant barbares, les Savans & les Poètes de tous les pays compoſoient leurs Ouvrages en Latin, où l'art de s'approprier les expreſſions de Virgile étoit le premier mérite des Poètes, comme celui d'imiter le ſtyle de Cicéron étoit le ſeul mérite des Orateurs & des Ecrivains en proſe. Ce n'eſt pas que le Poëme de Sannazar n'offre quelques beautés de détail qui lui appartiennent, mais elles ſont perdues dans une foule de défauts. Nul Poète n'a pouſſé plus loin que lui la licence que ſe ſont données preſque tous ſes Contemporains, d'aſſocier les fables de la Mythologie Payenne aux vérités de notre Religion: il tombe dans ce défaut dès les premiers vers de ſon Poëme, où il repréſente l'Eternel contemplant Tiſiphone qui redouble la rage de ſes Sœurs & les excite au châtiment des coupables.

Nous n'entrerons point dans les détails d'un Poëme qui de nos jours n'éprouveroit pas l'indulgence des Lecteurs comme il l'éprouva à ſa nouveauté, & dont le fond paroît devoir être plutôt l'objet de l'adoration des Chrétiens que le ſujet d'un Poëme Epique.

---

encore. A l'âge de quatre-vingt-quinze ans, en ſoupant avec cette Princeſſe qui l'appelloit Apollon & lui demandoit on ne ſait quel ſecret, notre Anacréon nonagénaire lui répondit ſur-le-champ.

La Divinité qui s'amuſe
A me demander mon ſecret,
Si j'étois Apollon ne feroit pas ma Muſe,
Elle feroit Thétis, & le jour finiroit.

On connoît de Sannazar plusieurs Epigrammes ou Inscriptions qui ajoutèrent à sa célébrité, & qu'on a relues plus souvent que le Poëme dont nous venons de parler. Nous croyons devoir citer d'abord celle qu'il fit sur Venise & qui contribua le plus à sa réputation en ce genre.

Viderat Hadriacis Venetam Neptunus in undis
Stare urbem, & tota ponere jura mari:
Nunc mihi Tarpeias quantumvis Jupiter arces
Objice, & illa tui mænia Martis, ait.
Si pelago Tybrim præfers, urbem aspice utramque:
Illam homines dices, hanc posuisse Deos.

Sannazar composa ces vers pour célébrer l'entrée triomphante du Roi Frédéric à Venise; ils eurent beaucoup de célébrité dans le temps, & tous les Savans en firent de grands éloges. La République de Venise en marqua au Poète sa reconnoissance d'une manière distinguée; elle lui donna le titre de Citoyen, & lui fit présent de cinq cents écus d'or. Le Titien fut chargé de faire le Portrait du Poète, & on le plaça dans le Palais parmi ceux des Personnages les plus illustres de la République.

Nous avons du même Poète plusieurs autres Inscriptions ou Epitaphes destinées à être placées sur des Tombeaux: en voici quelques-unes qui nous ont paru écrites avec grace & avec sensibilité.

TUMULUS MAXIMILLÆ.

Hic, hic siste precor gradum, viator.
Hoc sub marmore Maximilla clausa est:
Quâcum frigiduli jacent Amores,
Et lusus, veneresque, gratiæque.
Hanc illi miseræ severa Clotho
Pro dulci thalamo domum paravit.
Has matri dedit, has patri querelas
Pro plausu, choreisque nuptiarum.
Quid firmum tibi, quid putes, viator
Mansurum inviolabile, aut perenne?
Si quæ deliciæ juvenculorum,
Et decus fuerat puellularum
Nunc eheu jacet ecce Maximilla,
Luctus perpetuus juvenculorum
Æternæ & lacrymæ puellularum.

SUR LE TOMBEAU DE MAXIMILLE.

Voyageur arrêtes, arrêtes de grace ici tes pas. Sous ce marbre Maximille est ensevelie & avec elle les amours, les jeux & les graces. Voilà donc au lieu de lit nuptial la demeure que la cruelle Clotho lui destinoit. Ces fêtes qui devoient célébrer son hymen, sont remplacées par les gémissemens de ceux qui lui ont donné le jour; qu'y a-t-il donc de stable, de permanent sur la terre? cette Maximille qui faisoit les délices des jeunes gens & la gloire des jeunes filles, hélas, ne leur est plus qu'un sujet de deuil & de larmes éternelles.

IN TUMULUM LAURÆ PUELLÆ.

Et lacrymas etiam superi tibi, Laura, dedissent:
Fas etiam superos si lacrymare foret.
Quod potuit tamen, auratas puer ille sagittas
Fregit, & extinctas mœsta Erycina faces.

SUR LE TOMBEAU DE LAURE.

Les Dieux eux-mêmes t'eussent pleurée, charmante Laure, si les Dieux versoient des larmes. L'Amour seul dans sa douleur, & c'est tout ce qu'il pouvoit faire, est venu y briser ses flèches

Sed quamvis homines tangant tua fata, Deosque :
Nulli flebilior, quam mihi, vita, jaces.
Felices animæ, quibus is comes ipsa per umbras,
Et datur Elysium sic habitare nemus.

dorées, & la triste Ericine y éteindre ses flambeaux. Mais que les Dieux ou les hommes soient touchés de ton sort, nuls regrets n'égaleront les miens. Heureuses les ames auxquelles il sera permis de te suivre & de t'accompagner dans l'Elisée (1).

AD AMICAM.

Da mihi tu, mea lux, tot basia rapta petenti,
Quot dederat vati Lesbia blanda suo.
Sed quid pauca peto, petiit si paucà Catullus
Basia? pauca quidem, si numerentur, erunt.
Da mihi, quot Cœlum stellas, quot littus arenas,
Sylvaque quot frondeis, gramina campus habet,
Aëre quot volucres, quot sunt & in æquore pisces,
Quot nova Ceropiæ mella tuentur Apes.
Hæc mihi si dederis, spernām mensasque Deorum,
Et Ganimedæa pocula sumpta manu.

IN TUMULUM NERÆÆ.

Quæ voces? Charitum. Quæ circum pompa? Neræ.
Unde odor hic? cineri thura ministrat amor.
Unde Pyra? ex pharetra. Quinam struxere? Lepores.
Ast hæc illachrimans quæ legit ossa? Venus.
Fortunate lapis, tumuloque beatior omni,
Tu tegis in terris si quid honoris erat.

DE VIOLANTE FŒMINA PRÆCLARISSIMA.

Unde mihi has violas affers puer? accipe, mater,
Quando aliud calidâ de nive nil potui.
De nive tu calidâ violas? perstrinxit ocellos
Candor, & ecce nivem, quod puto, pectus erat.
Mira refers : sed tela ubi sunt illa aurea? habebam
Cum legerem violas, nunc Violantis habet.

DE SE IPSO.

Miraris liquidum cur non dissolvor in amnem,
Cum nunquam siccas cogar habere genas.
Miror ego, in tenues potius non isse favillas,
Assiduæ carpant cum mea corda faces.
Scilicet, ut misero possim superesse dolori,
Sic lacrymas flammas temperat acer amor.

DE PARTU NISÆÆ, CHARITEI CONJUGIS.

Dùm parit, & longas iterat Nisæa querelas,
Scinditur incertâ seditione polus.
Pierides puerum, Charites optare puellam :
His Venus, ast illis docta Minerva favet.
Astat amans veneri Mavors, Phœbusque Minervæ:
Magnanimusque æquâ Jupiter aure sedet:
Cum subito aurato surgit puer improbus arcu,
Et cœlum notis territat omne minis.
Assensere metu superi; Pater ipse Deorum
Risit, & Aonias jussit abire Deas.
Exultat palmâ Venus, & nascente puellâ
Augentur charites, cypria turba Deæ.

AD CASSANDRAM MARCHESIAM.

Quarta Charis, decima es mihi Pieris, altera Cipris
Cassandra, una choris addita diva tribus.

La foiblesse de ces Traductions sera sans doute la meilleure raison à donner pour ne pas les étendre davantage; nous ne sentons que trop que c'est le plus mauvais service à rendre à un Poëte que de vouloir le traduire, sur-tout lorsqu'il s'agit de petites Pièces dont tout le charme consiste dans le choix des expressions, le sonore de la Langue ou le mètre du vers, & souvent des répétitions ou des jeux de mots qui, dans l'original latin, ont des graces, du piquant, & qui étant traduites, sur-tout en prose, deviennent d'une médiocrité qui n'est pas supportable.



PRÉCIS DE LA THÉBAÏDE DE STACE.

POËME.

Le ſujet de ce Poëme eſt la guerre de Thèbes, guerre célèbre par la haîne & l'inimitié des deux frères *Etheocle* & *Polinice*, fils d'Œdipe; on ſait que la ſource de cette fureur, de cette haîne implacable qui ne s'éteignit que dans leur ſang, étoit le droit qu'ils avoient eu de monter tour-à-tour ſur le Trône d'Œdipe & de Jocaſte dont ils étoient iſſus.

Le Poète, après avoir décrit dans les dix premiers Chants les ſuites funeſtes de cette horrible diviſion, & les combats des ſept Braves qui s'y ſignalèrent, repréſente dans le onzième Chant, *Etheocle* renfermé dans Thèbes & agité par les augures les plus ſiniſtres; il apprend que *Polinice* vient le braver & le défier juſques ſous les portes de la ville; furieux, il s'arrache des bras de ſa femme & de ſa ſœur *Antigone*, & vole à ſa rencontre; les deux frères, tranſportés de fureur, excités par les Euménides, ſe précipitent l'un ſur l'autre & périſſent tous les deux dans le combat.

Le douzième Chant ſur-tout offre des beautés frappantes d'expreſſion, de coloris & de ſentiment. On ſait quel prix les Anciens attachoient aux honneurs de la ſépulture; rien chez eux n'étoit plus ſacré & plus reſpecté; l'uſage ordinaire étoit d'élever des bûchers ſur leſquels on brûloit les corps afin d'en conſerver les cendres.

Argie, épouſe de Polinice, animée par l'amour, & par le deſir de rendre les derniers devoirs au corps de ſon mari, ſe dérobe à tous les regards, & ſeule, ſans aucun ſecours que celui d'un vieillard qui l'avoit élevé, elle porte ſes pas vers le lieu du combat. L'excès de ſes malheurs la ſoutient & l'encourage au milieu de tous les riſques qu'elle va courir; par une nuit obſcure & malgré la vigilance des Gardes du barbare *Creon*, elle s'avance éperdue dans ces champs jonchés de morts, & à la lueur d'une foible lampe, elle découvre enfin le corps de Polinice.

Antigone, que tous les Poètes de l'antiquité nous ont rendue ſi intéreſſante par ſa tendre amitié pour ſon frère, étoit de ſon côté ſortie de Thèbes, conduite & excitée par le même deſir; elle rencontre Argie; toutes deux, avec le ſecours du vieux *Menethes*, elles viennent à bout d'enlever le corps enſanglanté de Polinice & l'apportent ſur les bords d'une fontaine voiſine. Après l'avoir lavé, elles l'arroſent de leurs larmes & s'occupent des moyens d'allumer ſon bûcher;

bûcher ; parmi ceux qui avoient été élevés, elles en découvrent un dont le feu n'étoit pas encore entièrement éteint.

Stabat adhuc, seu forte rogus, seu numine Divum,
Cui torrere datum sævos Etheocleos artus,
Sive locum monstris iterum fortuna parabat,
Seu discessuros servaverat Eumenis ignes.
Hic tenuem nigris etiamnum advivere lucem
Roboribus, pariter cupidæ videre, simulque
Flebile gavisæ : nec adhuc quæ busta repertum.
Sit placidus quicumque rogant, mitisque supremi
Admittat Cineris consortem & misceat umbras.
Ecce iterum fratris primos ut contigit artus
Ignis edax, tremuere rogi, & novus advena bustis
Pellitur : exundant diviso vertice flammæ
Alternosque apices abrupta luce coruscant :
Pallidus Eumenidum veluti commiserit ignes
Orcus, uterque minax globus & conatur uterque
Longius. Ipsæ etiam commoto pondere paulum
Secessere trabes. Conclamat territa Virgo,
Occidimus : functasque manu stimulavimus iras.
Frater erat, quis enim accessus ferus hospitis umbræ
Pelleret? En clypei fragmen, semustaque nosco
Cingula, frater erat ; cernisque ut flamma recedat
Concurratque tamen. Vivunt odia improba, vivunt :
Nil actum bello, sic dum arma movetis?.....

Un seul bûcher fumoit encore : c'étoit celui d'Ethéocle. Étoient-ce les Dieux où le hasard qui l'avoient conservé ? étoient-ce les Euménides qui préparoient encore un nouveau prodige ?....... Elles accourent, elles s'applaudissent d'avoir découvert de foibles flammes qui se conservent entre des tisons noircis, mais elles ignorent pour qui le bûcher fut allumé. Qui que tu sois, disent-elles, repose doucement, & souffre qu'un malheureux admis à tes obsèques mêle ses cendres aux tiennes. Mais à peine les feux ont approché des membres que le bûcher s'ébranle & repousse le corps de Polynice, une double flamme s'élève & se divise, & chacune des deux subitement s'éteint & reparoît tour-à-tour, comme si les Euménides agitoient leurs torches infernales ; on eût dit que chacune vouloit dévorer l'autre, & les tisons même se soulèvent & se dispersent. Antigone, effrayée, s'écrie : qu'avons-nous fait ? de nos mains nous avons rallumé la guerre ; c'étoit son frère, car quelle ombre assez barbare eût repoussé son ombre. Je reconnois cet éclat de son bouclier, cette armure à demi-brûlée : oui, c'étoit son frère. Voyez comme les flammes semblent se fuir & pourtant se combattre. Ils ne sont plus & leur haîne subsiste encore. Malheureux à quoi servit la guerre si vous combattez même dans le tombeau ?

Cependant les Thébaines, animées par la même piété qu'Argie & par le desir de rendre les derniers devoirs à leurs parens morts dans le combat, sont arrivées à Athènes où elles vont implorer le secours de Thésée. Le Poète les conduit au pied de l'Autel de la Clémence, la description qu'il en fait étant encore un des plus beaux morceaux de ce Poëme, nous pensons qu'elle mérite d'être citée ici.

Urbe fuit mediâ, nulli concessa potentum
Ara Deum, mitis posuit clementia sedem
Et miseri fecere sacram. Sine supplice nunquam
Illa novo. Nulla damnavit vota repulsa :
Auditi quicumque rogant, noctesque diesque,
Ire datum, & solis numen placare querelis.
Parca superstitio : non thurea flamma, nec altus
Accipitur sanguis, lacrimis altaria sudant
Mæstarumque super Libamina serta comarum
Pendent, & vestes mutatâ sorte relictæ.
Mite nemus circa, cultuque insigne verendo
Vittatæ laurus, & supplicis arbor olivæ.

Au milieu de la ville s'élève un Autel simple & modeste, il n'est dédié à aucun des Dieux puissans : la douce clémence y réside. Ce Temple, cher aux malheureux, est sans cesse inondé d'une foule suppliante, & jamais les vœux n'y éprouvent de refus : l'accès en est toujours ouvert, & la plainte suffit pour rendre la Déesse propice. Son culte n'est point somptueux, on n'y brûle point d'encens, on n'y répand jamais le sang des victimes. Les marches de l'Autel ne sont arrosées que de larmes : on n'y voit pour toute offrande que des cheveux coupés dans la douleur, & de vils habits qu'un meilleur sort a fait quitter ; il est entouré d'un bois de lauriers ornés de bandelettes, & d'oliviers, symboles de la paix & de la douceur.

Nulla autem effigies, nulli commiſſa metallo
Forma Deæ, mentes habitare & pectora gaudet.
Semper habet trepidos, ſemper locus horret egenis
Cætibus, ignotæ tantum felicibus aræ.

On n'y voit point l'image de la Déeſſe, ſes traits ne ſont point confiés au métal ; elle ne ſe montre point aux yeux, elle veut habiter dans les cœurs. Ces lieux, toujours peuplés d'hommes inquiets & d'infortunés, ne ſont inconnus que des heureux.

Parmi les Pièces de Vers de *Stace* qui compoſent le Recueil intitulé *Sylve*, il y en a une qu'il adreſſe à ſa femme, pour la déterminer à venir avec lui s'établir à Naples, lieu de leur naiſſance à tous deux ; il paroît qu'elle deſiroit de reſter à Rome pour y marier ſa fille. Nous avons penſé que ce morceau ſeroit d'autant plus agréable ici, que le Poète fait dans ces vers une deſcription intéreſſante du pays & de la ville même de Naples, de ſes agrémens, de ſes mœurs, enfin de ce qu'étoit Naples dans le temps de l'Empereur Domitien.

SYLVARUM STACII

AD CLAUDIAM UXOREM.

.... Nec tantum Roma jugales
Conciliare Toros, fauſtaſque accendere tædas,
Fertilis, & noſtra generi tellure dabuntur.
Non adeo Veſuvinus apex, & flammea diri
Montis hiems, trepidas exhauſit Civibus urbes :
Stant, populiſque vigent. Hic auſpice condita Phebo
Tecta, Dicarchei (1) portus, & littora mundi
Hoſpita ; at hic magnæ tractus imitantia Romæ
Quæ Capys (2) advectis implevit mœnia Teucris.

Noſtra quoque & propriis tenuis, nec rara colonis
Parthenope (3), cui mite ſolum trans æquora vectæ
Ipſe Dionea monſtravit Apollo columba.
Has ego te ſedes [nam nec mihi barbara Thrace,
Nec Libye natale ſolum] transferre laboro :
Quas & mollis hiems, & frigida temperat æſtas ;
Quas imbelle fretum torpentibus alluit undis.
Pax ſecura locis, & deſidis otia vitæ,
Et nunquam turbata quies, ſomnique peracti.

SYLVE DE STACE

A SA FEMME CLAUDIA.

Ce n'eſt pas à Rome ſeulement que l'hymen forme des liens heureux, que brille le flambeau nuptial ; ma patrie te préſentera un gendre digne de toi. Les torrens de flamme que vomit le Véſuve n'ont point encore épuiſé de Citoyens nos villes conſternées ; elles ſont encore remplies d'habitans : là s'élève cette Cité bâtie ſous les auſpices d'Apollon, le port de *Dicearque*, ces rivages où le commerce raſſemble le monde entier. Plus loin ſont ces murs que Capys peupla de Troyens, cette Capoue rivale de la ſuperbe Rome.

Ici c'eſt ma ville, la ville de la belle Parthenope, qui, pour s'établir en ces lieux, traverſa les mers, conduite par l'oiſeau de Vénus qu'Apollon faiſoit voler devant elle : une heureuſe population, qu'elle ne doit qu'à elle-même, la remplit ſans la ſurcharger. Chère Épouſe, c'eſt dans ce beau climat, [car la Thrace barbare, la brûlante Lybie ne m'ont point vu naître], oui c'eſt dans ces lieux charmans que je veux te conduire. Là les Hivers tempèrent leur rigueur, & les Étés leur violence ; la mer vient de ſes flots mourans baigner mollement ces rivages : là règne la paix, la douce pareſſe, & le repos n'y eſt jamais troublé.

Dans la deſcription que Stace fait de ſon pays, il employe, comme de raiſon, les noms connus de ſon temps, pour déſigner les lieux & les villes dont il parle.

(1) *Dicarcheia* étoit la ville que l'on appelle aujourd'hui *Pouzzole*. Ce nom *Dicearchos* prouve qu'elle dut ſon origine aux Grecs ; ſa ſituation & la forme naturelle de ſon Golfe l'avoient rendue, du temps des Empereurs, un des plus beaux Ports de l'Italie.

(2) *Capys*, Prince Troyen, fils d'*Aſſaraque*, fonda la ville de Capoue.

(3) *Parthenope*, ancien nom de la ville de Naples, celui par lequel elle eſt déſignée dans Virgile & dans tous les anciens Poètes.

Nulla foro rabies, aut ſtrictæ jurgia legis,
Morum jura viris: ſolum & ſine faſcibus æquum.
Quid nunc magnificas ſpecies, cultuſque locorum,
Templaque: & innumeris ſpatia interſtincta columnis,
Et geminam molem, nudi, tectique Theatri,
Et Capitolinis quinquennia proxima luſtris?

Le Barreau n'y retentit point des clameurs forcenées des Plaideurs, les mœurs y tiennent lieu de loix, l'équité y marche ſans faiſceaux. Que dirai-je de la richeſſe de cette ville? de la magnificence de ſes Monumens? de la beauté de ſes Temples? de la belle diſtribution de ſes pompeuſes colonnades? de la maſſe immenſe du Cirque & du Théâtre? Chère Épouſe, voici bientôt les Jeux Capitolins, un luſtre bientôt écoulé nous les ramène.

Quid laudem riſus, libertatemque Menandri,
Quam Romanus honos, & Graia licentia miſcent?

Louerai-je ſur nos Théâtres la libre gaieté de Ménandre, l'heureuſe réunion de la licence Grecque & de la décence Romaine?

Nec deſunt variæ circum oblectamina vitæ:
Sive vaporiferas blandiſſima littora (4) Baias,
Enthea (5) fatidicæ ſeu viſere tecta Sibyllæ.
Dulce ſit, Iliacoque jugum memorabile (6) remo:
Seu tibi Bacchei vineta madentia Gauri (7),
Teleboumque (8) domos, trepidis ubi dulcia nautis
Lumina noctivagæ tollit Pharus æmula lunæ,
Caraque non molli juga Surrentina (9) Lyæo;
Quæ meus ante alios habitator Pollius auget,
Ænariæque (9) lacus medios, Statinaſque (10) renatas.

Les amuſemens de la vie y ſont agréablement variés, ſoit que vous alliez parcourir le rivage délicieux de *Bayes*, célèbre par la ſalutaire chaleur de ſes bains, ſoit que vous alliez viſiter le Temple de la Sibylle, ſéjour ſacré de l'Inſpiration, ou cette montagne fameuſe par la Rame gravée ſur le Tombeau du Compagnon d'Enée, ou le mont *Gaurus*, d'où ruiſſèle le nectar de la vendange, ou *Caprée*, d'où ce phare brillant, rival du flambeau de la nuit, préſente de loin au Nautonnier timide ſa conſolante clarté, ou les beaux côteaux de *Surrentum*, ſi chéris de Bacchus, & que mon cher Pollius embellit encore de ſes magnifiques habitations, ou enfin les eaux minérales d'*Œnarie*, & la maiſon de *Stace* renaiſſante.

Mille tibi noſtræ referam telluris amores.
Sed ſatis hoc conjux, ſatis hoc dixiſſe: creavit
Me tibi, me ſocium longos aſtrinxit in annos.
Nonne hæc amborum genitrix, altrixque videri

Ma voix ne ſuffiroit pas à célébrer les charmes de ma douce Patrie. Pour te déterminer, il ſuffit d'un mot, d'un ſeul mot. C'eſt pour toi que cette terre m'a fait naître, c'eſt pour toujours qu'elle a uni nos cœurs & nos deſtinées. Cette belle contrée

---

(4) Le nom de *Bayes* n'a point changé, mais le pays eſt bien loin de reſſembler à ce qu'il étoit autrefois.

(5) Cette Sibylle dont parle Stace fait alluſion aux fables reçues de ſon temps & aux idées populaires ſur la Caverne & l'ancienne ville de *Cumes*. L'épithète *Enthea* a rapport à l'enthouſiaſme avec lequel la Sibylle devoit prononcer ſes Oracles.

(6) Le *memorabile remo* déſigne le Cap ou Promontoire ſur lequel Enée fit élever un Tombeau au Nautonnier *Myſène*.

(7) *Gaurus*, aujourd'hui *Monte Barbaro*, eſt un des anciens Volcans éteints des *Campi Phlegrei*, que l'on doit connoître par la Carte que nous en avons donnée. Il étoit célèbre par ſes bons vins: quelques Auteurs ont même cru que c'étoit ſur ce Mont que croiſſoit l'excellent vin de Falerne.

(8) L'Iſle de *Caprée*, ſituée à l'entrée du Golfe de Naples, étoit ſans doute alors remarquable par un Phare très-élevé. Il n'en reſte plus aucun veſtige. Ce furent les *Théléboens*, peuple de la Grèce, qui s'y établirent en premier lieu.

(9) La Côte de *Sorrente*, ainſi que l'Iſle d'*Œnarie*, aujourd'hui Iſle d'*Iſchia*, ſont encore renommées, l'une par ſes excellens vins, & l'autre par ſes bains & ſes eaux minérales.

(10) Il y a lieu de croire que *Statinas Renatas* ne pouvoit être que la maiſon dans laquelle le Poète étoit né, & à laquelle, ſuivant l'uſage des Anciens, il avoit donné ſon nom. Les libéralités de Domitien avoient pu le mettre dans le cas de la réparer, & c'eſt pourquoi il lui donne l'épithète de *renatas*.

Toute la fin de ce paſſage de *Stace* eſt d'une ſenſibilité & d'une grace infinie, il étoit difficile d'en approcher davantage dans notre Langue, & nous croyons qu'on y reconnoîtra aiſément l'élégant Traducteur de Virgile, M. l'Abbé *de l'Iſle*, auquel nous ſommes redevables de ce morceau intéreſſant.

Digna? ſed ingratus qui plura adnecto, tuiſque
Moribus indubito. Venies cariſſima conjux
Præveniesque etiam: ſine me, tibi ductor aquarum
Tibris, & armiferi ſordebunt tecta Quirini.

eſt bien digne d'être la mère, d'être la nourrice de tous deux. Mais en dire plus ſeroit te faire outrage, ce ſeroit douter de ton cœur. Tu me ſuivras, tendre Épouſe, tu me préviendras même. Sans moi le Tibre, Roi des eaux, ſans moi les Palais de la belliqueuſe Rome perdront à tes yeux tous leurs charmes.

Stace, peu connu parmi nous, jouiſſoit, comme nous l'avons dit, d'une grande réputation à Rome du temps de Domitien. On en peut juger par les éloges que *Juvenal*, ſon contemporain & peu louangeur de ſon naturel, lui donne dans ſa ſeptième Satyre, où il parle de l'accueil qu'on lui faiſoit à Rome & de l'empreſſement qu'on avoit à l'entendre.

Curritur ad vocem jucundam & carmen amicæ
Thebaidos, lætam fecit cum Stacius urbem
Promiſitque diem, tantâ dulcedine captos
Afficit ille animos, tantâque Libidine vulgi.



DU



DU POÈTE OVIDE.

Nous ne nous arrêterons pas long-temps ſur la perſonne & les Ouvrages de ce Poète également célèbre par ſes talens & par ſes malheurs. On ſait qu'Ovide naquit à Sulmone l'an de Rome 711, & qu'après trente ans paſſés à Rome dans la Cour d'Auguſte & même dans ſa familiarité, après trente ans d'une vie partagée entre les plaiſirs & la gloire, il fut au commencement de ſa vieilleſſe relégué à *Tomes* dans la Scythie d'Europe. Il y mourut après avoir inutilement tenté de fléchir Auguſte & ſon Succeſſeur par les prières les plus humbles & par des adulations que ſes malheurs mêmes ne peuvent lui faire pardonner.

Les Curieux & les Commentateurs ont également épuiſé leurs conjectures ſur la cauſe de ſon exil. Les uns ont dit que ſon crime étoit d'avoir aimé Julie, fille d'Auguſte, qu'il célébra, ajoutent-ils, ſous le nom de Corinne. Mais l'exil d'Ovide fut poſtérieur de dix ans à celui de Julie, & d'ailleurs l'Empereur n'eût-il puni que par l'exil une faute qui avoit coûté la tête à des Sénateurs illuſtres, & à des jeunes gens de la plus haute diſtinction?

Quelques Auteurs veulent que la prétendue Maitreſſe d'Ovide ſoit une autre Julie, fille de la première & qui marcha ſur ſes traces. Il eſt vrai que l'exil du Poète ſuivit de près celui de cette ſeconde Julie. Mais Ovide avoit alors cinquante-deux ans, & eſt-ce à cet âge qu'on peut être aimé, ou même vouloir être aimé d'une jeune Princeſſe & braver les ſuites d'une témérité ſi dangereuſe?

Enfin on ſuppoſe qu'Ovide, par une curioſité indiſcrette ou par un haſard malheureux, avoit ſurpris le ſecret d'un amour criminel d'Auguſte pour ſa petite-fille; mais eſt-il vraiſemblable que l'Empereur, dans un âge très-avancé, infirme, conſumé de travaux, de chagrins & d'inquiétudes, ſe ſoit livré à cette paſſion criminelle? Eſt-il vraiſemblable que dans les complaintes qu'Ovide lui adreſſe du lieu de ſon exil, il eût dit ſi ſouvent & de tant de façons, pourquoi faut-il que j'aie eu des yeux! *Cur aliquid vidi*? Si ce qu'il a vu, ſi ce myſtère humiliant eût dû rappeller à l'Empereur le ſouvenir d'une honte perſonnelle, étoit-ce un moyen de l'adoucir & de le déſarmer?

Quoi qu'il en ſoit, Auguſte prit pour exiler Ovide le prétexte de ſon Art d'aimer, & tout abſurde qu'étoit ce prétexte, puiſque l'Ouvrage étoit public depuis dix ans, c'étoit impoſer à Ovide la néceſſité de l'admettre comme la cauſe de ſa diſgrace. Voilà pourquoi Ovide dans une de ſes plus belles Elégies, adreſſée à ſon Perſécuteur, s'attache avec tant de force à juſtifier ſon Art d'aimer.

C'étoit ſans doute une condeſcendance & en quelque ſorte une nouvelle flatterie pour l'Empereur.

Auguſte fut inexorable ; Ovide reſta dans ſon exil, où il n'eut d'autre conſolation que les triſtes honneurs qui lui furent rendus par les Getes & les Sarmates dont il avoit appris la Langue, & qui paroiſſoient touchés du ſort d'un Poète, né en Italie & tranſplanté ſur les bords du Pont-Euxin. On prétend que ces Barbares lui érigèrent un Tombeau dont quelques Voyageurs ont cru avoir retrouvé les débris; cependant il eſt conſtant qu'il ne reſte plus de veſtiges de la ville même où Ovide fut relégué, & les Géographes diſputent encore ſur la poſition de l'ancienne ville de Tomes.

On ne ſera peut-être pas fâché de trouver ici le début du Poëme célèbre de l'Art d'aimer d'Ovide.

Si quis in hoc artem populo non novit amandi;
Me legat; et lecto carmine doctus amet.
Arte citæ, veloque rates, remoque moventur:
Arte leves currus, arte regendus Amor.
Curribus Automedon, lentiſque erat aptus habenis:
Tiphys in Hæmonia puppe magiſter erat.
Me Venus artificem tenero præfecit Amori.
Tiphys et Automedon dicar Amoris ego.
Ille quidem ferus eſt, et qui mihi ſæpe repugnet:
Sed puer eſt; ætas mollis et apta regi.
Phillyrides puerum cithara perfecit Achillem;
Atque animos placida contudit arte feros.
Qui toties ſocios, toties exterruit hoſtes;
Creditur annoſum pertimuiſſe ſenem.
Quas Hector ſenſurus erat, poſcente magiſtro,
Verberibus juſſas præbuit ille manus.
Æacidæ Chiron, ego ſum præceptor Amoris,
Sævus uterque puer: natus uterque Dea.
Sed tamen et tauri cervix oneratur aratro:
Frænaque magnanimi dente teruntur equi.
Et mihi cedet Amor: quamvis mea vulneret arcu
Pectora, jactatas excutiatque faces.
Quo me fixit Amor, quo me violentius uſſit;
Hoc melior facti vulneris ultor ero.
Non ego, Phœbe, datas a te mihi mentior artes:
Nec nos aëriæ voce monemur avis:
Nec mihi ſunt viſæ Clio Cliuſque Sorores,
Servanti pecudes vallibus, Aſcra, tuis.
Uſus opus movet hoc. Vati parete perito.
Vera canam. Cœptis, mater Amoris ades.

Est-il dans l'art d'aimer un cœur novice encore?
Qu'il me liſe: mes vers montrent l'art qu'il ignore.
L'art inſtruiſit les chars, inſtruiſit les vaiſſeaux
A rouler ſur la terre, à voler ſur les eaux.
Automédon guidoit deux courſiers pleins d'audace;
Tiphis à ſes Rameurs ſoumit les mers de Thrace;
Moi dans l'art de Vénus je ſuis maître à mon tour:
Je ſuis l'Automédon, le Tiphis de l'Amour.
J'ai trop connu ce Dieu, j'ai ſenti ſa puiſſance,
Mais quoi? c'eſt un enfant, on dirige l'enfance.
Achille enfant trembloit à l'aſpect d'un Vieillard;
La lyre adouciſſoit le feu de ſon regard.
Sa naiſſante fierté ſoumit au fouet d'un Maître
La redoutable main qu'Hector devoit connoître:
Chiron guidoit Achille & je guide l'Amour.
Tous deux d'une Déeſſe avoient reçu le jour,
Ils étoient fiers tous deux; mais le courſier farouche
S'aſſujettit au frein qui gourmande ſa bouche.
Mais le fougeux Taureau courbe ſon front dompté,
Je dompterai l'Amour. En vain ſa cruauté
Lancera tous ſes feux, tous ſes traits dans mon ame.
Plus j'éprouvai ſes traits, plus j'ai ſenti ſa flamme,
Mieux je ſaurai le vaincre & venger mes malheurs:
Je ſuis contre lui-même armé de ſes rigueurs.
Ce n'eſt point cette fois Apollon qui m'inſpire,
Ni Clio, ni ſes Sœurs n'ont accordé ma lyre,
Je n'obſerve le chant, ni le vol des oiſeaux,
J'aimai: mes ſouvenirs conduiront mes pinceaux.
Mon cœur ſeul eſt mon maître & ſera votre guide.
Seconde-moi, Vénus, à mes leçons préſide!
O Vierges de Veſta, bandeaux, voiles ſacrés,

Eſte procul vittæ tenues, inſigne pudoris;
Quæque tegis medios, inſtita longa, pedes,
Nos Venerem tutam, conceſſaque, furta canemus:
Inque meo nullum carmine crimen erit.
. . . .
. . . .
. . Elige, cui dicas, Tu mihi ſola places.

De l'auſtère pudeur emblêmes révérés,
Et vous, chaſtes objets dont le pied ſe dérobe
Sous les replis flottans d'une modeſte robe;
Ne craignez point! Mes vers ſont du crime ennemis;
Je chante des plaiſirs & des larcins permis.

Le choix d'une Maitreſſe à votre âge eſt ſi doux,
Mais à qui dire : j'aime, & n'aimerai que vous.

Le Poète veut que ſon Elève cherche aux Théâtres ou dans les Cirques celle à qui il deſireroit de plaire, & il lui en indique les moyens.

Nec te nobilium fugiat certamen equorum:
Multa capax populi commoda Circus habet.
Nil opus eſt digitis, per quos arcana loquaris:
Nec tibi per nutus accipienda nota eſt.
Proximus a domina, nullo prohibente, ſedeto:
Junge tuum lateri, qua potes, uſque latus.
. . . .
. . . .
Hic tibi quæratur ſocii ſermonis origo:
Et moveant primos publica verba ſonos.
Cujus equi veniant, facito, ſtudioſe, requiras:
Nec mora; quiſquis erit, cui favet illa, fave.
At cum pompa frequens cœleſtibus ibit eburnis?
Tu Veneri dominæ plaude favente manu:
Utque fit, in gremium pulvis ſi forte puellæ
Deciderit, digitis excutiendus erit.
Et, ſi nullus erit pulvis, tamen excute nullum:
Quælibet officio cauſa ſit apta tuo.

MAIS ſur un autre champ croiſſent d'autres lauriers.
Dans la poudre du Cirque où luttent les courſiers,
Quelquefois ſe rencontre une Beauté piquante;
Rien n'y gêne l'aveu d'une flâme naiſſante.
Nul beſoin d'y parler d'un air myſtérieux,
D'emprunter le langage ou des doigts ou des yeux.
Là, ſans craindre d'obſtacle abordés une Belle.
Autant qu'il eſt poſſible, aſſeiez-vous près d'elle.
. . . .
Mais tu cherche, peut-être à rompre le ſilence?
Par de vagues propos débute finement,
Interroge; demande avec empreſſement
A qui ſont les courſiers & les chars qui paroiſſent;
Souhaite la victoire à ceux qui l'intéreſſent.
Gardes-toi de vouloir contrarier ſon goût;
Penſe ou parle comme elle, approuve la ſur tout.
Voit-on de nos Romains attirant les hommages,
S'avancer ſur un char les céleſtes images?
Applaudis à Vénus, la Maitreſſe des cœurs.
Qu'alors viennent les mots, les petits ſoins flatteurs.
Sur le ſein de ta Belle eſt un grain de pouſſière?
Otes-la promptement, & d'une main légère.
Je n'oſerai jamais, me dis-tu. — Quel diſcours!
— Je n'en apperçois point? — Mais ôtes-la toujours.
D'un ſoin faux ou réel on eſt reconnoiſſante (1).

Si nous n'avons pas été aſſez heureux pour retrouver les veſtiges d'aucun Monument élevé à ce Poète célèbre, du moins cette Inſcription, ces vers ſi connus qu'il déſiroit faire mettre en gros caractères ſur ſon Tombeau, nous

(1) Le ſujet de ce Poëme, connu par les images voluptueuſes qui y ſont répandues, ne nous permettoit pas d'en inſérer ici un plus grand nombre de vers; mais on pourra juger par ce début ſeul du mérite & des graces de la Traduction Françoiſe. Nous croyons faire un véritable plaiſir à nos Lecteurs en leur apprenant que M. *Barthe*, à qui nous en ſommes redevables, ayant ſenti qu'il valoit mieux imiter les Anciens que de les traduire, promet de donner un autre Poëme de l'Art d'aimer entièrement compoſé par lui, & nous pouvons aſſurer que tout ce qui en eſt connu eſt bien fait pour juſtifier & accroître l'opinion que l'on a de ſes talens.

ſont reſtés, & nous nous faiſons un plaiſir de les graver ici ſur celui que nous lui élevons dans cet Ouvrage.

Déſeſpérant de toucher l'Empereur & d'obtenir ſon retour à Rome, Ovide vouloit au moins que ſes cendres y fuſſent tranſportées après ſa mort; c'eſt ce qu'il écrivoit à ſa femme, & d'un ton ſi touchant, dans une de ſes Elégies. *L.* 3. *Triſt.*

Ossa tamen, facito, parva referantur ut urna,
Sic ego non etiam mortuus exul ero.
Non vetat hoc quiſquam. Fratrem Thebana peremptum
Suppoſuit tumulo, rege vetante, ſoror.
Atque ea cum foliis, et amomi pulvere miſce:
Atque ſuburbano condita pone loco.
Quoſque legat verſus oculo properante viator,
Grandibus in tumuli marmore cæde notis:

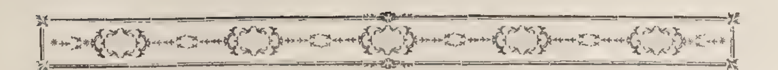
Hic ego qui jaceo tenerorum luſor amorum,
Ingenio perii Naſo poëta meo.
At tibi qui tranſis, ne ſit grave, quiſquis amaſti,
Dicere: Naſonis molliter oſſa cubent.

Fais que mes cendres puiſſent être recueillies dans une urne modeſte, & qu'ainſi mon exil finiſſe au moins avec ma vie. Qui pourroit s'y oppoſer? Antigone oſa bien, malgré la défenſe d'un Roi, placer ſur le bûcher les reſtes de ſon frère. Raſſemble donc mes cendres, mêles-y de ſuaves parfums, de l'*ammomum*, & dépoſe-les dans quelque ſolitude voiſine de Rome. Enfin ſur le marbre du Tombeau, inſcris ces vers en gros caractère, pour que l'œil rapide du Voyageur les puiſſe lire en paſſant.

Ici gît le Chantre folâtre des Amours, Ovide, victime, hélas, de ſon génie. Paſſant, ſi jamais vous avez aimé, ne refuſez pas de dire en voyant ce Tombeau, que les reſtes d'Ovide y repoſent mollement.



DES



DES MUSICIENS DE NAPLES

LES PLUS CÉLÈBRES.

LA Musique est après la Peinture, ou concurremment avec elle, celui de tous les beaux arts qui honore le plus l'Italie & particulièrement la ville de Naples. C'est sur-tout par la Musique que Naples est justement fameuse, c'est de toutes les villes d'Italie celle qui a été la plus féconde en Musiciens célèbres, on peut dire encore qu'elle en a produit elle seule plus que tout le reste de l'Italie ou même que l'Europe entière ; & dans un Ouvrage où nous avons pris l'engagement de donner une idée des Artistes les plus distingués en différens genres, on ne nous pardonneroit point d'omettre ceux qui se sont illustrés dans l'art de la Musique.

» La Musique, dit *Rousseau*, dont l'objet principal est l'imitation, devient » un des beaux arts capables de peindre tous les tableaux, d'exciter tous les » sentimens, de lutter avec la Poésie, de lui donner une force nouvelle, de » l'embellir de nouveaux charmes & d'en triompher en la couronnant «.

Veut-on savoir quelle est l'idée qu'on doit prendre du degré de perfection où cet art a été porté à Naples, ainsi que l'estime particulière qu'en faisoit sur-tout l'Homme célèbre que nous venons de citer ? ouvrons son Dictionnaire au mot *Génie*.

» Le génie du Musicien soumet l'univers entier à son art : il peint tous les » tableaux par des sons : il fait parler le silence même : il rend les idées par » des sentimens, les sentimens par des accents ; & les passions qu'il exprime, il » les excite au fond des cœurs. La volupté par lui prend de nouveaux charmes, » la douleur qu'il fait gémir, arrache des cris ; il brûle sans cesse & ne se » consume jamais : il exprime avec chaleur les frimats & les glaces. Même en » peignant les horreurs de la mort, il porte dans l'ame ce sentiment de vie qui » ne l'abandonne point, & qu'il communique aux cœurs faits pour le sentir. » Mais hélas ! il ne sait rien dire à ceux où son germe n'est pas ; & ses prodiges » sont peu sensibles à qui ne les peut imiter. Veux-tu donc savoir si quelque » étincelle de ce feu dévorant t'anime ? cours, vole à Naples, écouter les » chef-d'œuvres de *Leo*, de *Durante*, de *Jommelli*, de *Pergolèse*, &c. «

On ne peut douter que les progrès de cet art à Naples ne soient dûs à des établissemens déja anciens dans cette ville, & destinés à y élever des Sujets

entièrement livrés à l'étude de la Musique. Dans le nombre de ces sortes d'établissemens, appellés *Conservatoires*, on en distingue trois, *Santo Onofrio*, *Santa Maria di Loreto* & *la Pieta*, qui sont devenus fameux par la quantité d'excellens Compositeurs qui en sont sortis (1).

Le nombre des Elèves de Sant-Onofrio est de quatre-vingt-dix, à la Pieta de cent trente, & on en reçoit jusqu'à deux cents dans le Conservatoire de Loreto. Il y a à la tête de chaque Ecole deux principaux Maîtres de Musique, appellés en Italie *Maestri di Capella*: l'un est comme le Surintendant de la Maison, & revoit ou corrige les compositions des Elèves; l'autre a inspection sur le Chant & donne des leçons de Musique vocale. Il y a ensuite les *Maestri Scolari* pour enseigner la Musique instrumentale, & ils sont différens pour chaque espèce d'instrumens. On reçoit dans chacun de ces Conservatoires les Enfans depuis huit jusqu'à dix ans, & on les conserve jusqu'à vingt & trente.

Ce n'est qu'au commencement de ce siècle, vers 1720 environ, que l'Ecole de Musique Napolitaine a commencé à jouir d'une grande réputation; les autres villes de l'Italie, Venise sur-tout, avoient déja produit de grands Musiciens pendant le siècle dernier, tels qu'*Albinoni*, *Ziani*, *Antonio Lotti*; antérieurement *Ferrari* étoit né à Reggio, *Bononcini* à Modène, *Carissimi* à Padoue, *Franceschini* à Bologne, &c. Vers le même temps il y avoit eu à Rome *Bernardo Pasquino*, & *Pittoni*, tous deux Maîtres de Chapelle, l'un à Saint-Jean de Latran & l'autre à Saint-Pierre; & sur-tout *Luigi Palestrina*, le plus grand Compositeur de Musique d'Eglise qu'il y ait eu, & dont plusieurs morceaux sont encore exécutés tous les ans dans les grandes solemnités à la Chapelle du Pape au Vatican.

Quant aux Musiciens Napolitains qui nous occuperont seuls ici, il paroît que les premiers qui aient eu beaucoup de réputation en Italie & ailleurs, furent les *Porpora*, *Vinci*, *Leo* & *Scarlati*. Ces grands-Maîtres furent presque tous contemporains & vivoient au commencement de ce siècle.

Durante parut ensuite, & fut sur-tout regardé comme le Chef de l'Ecole Napolitaine par la quantité de grands Musiciens qui ont tous été ses Elèves;

(1) Chaque Conservatoire a son uniforme particulier. Les Enfans de *Santa Maria di Loreto* sont habillés de blanc; l'uniforme de *la Pieta* est bleu; & les Musiciens de *Santo Onofrio* sont aussi vêtus de blanc, mais distingués par une ceinture brune, ou noire. Il y avoit encore un autre Conservatoire à Naples, appellé *i Poveri di Giesu Christo*, dont les Enfans étoient habillés de rouge & de bleu; mais il a été supprimé il y a environ trente ans par le Cardinal Spinelli, Archevêque de Naples, qui en a fait un Séminaire. Le célèbre *Durante* en étoit alors le Maître, & *Vinci*, ainsi que *Pergolese*, y avoient été élevés.

tels que *Piccinni*, *Sacchini*, *Terradellas*, *Guglielmi* & *Traetta*. Preſque tous ces Compoſiteurs célèbres ſont vivants, & ont formé eux-mêmes d'autres Elèves qui jouiſſent déja de la plus grande réputation, tels qu'*Anfoſſi Païſiello*, &c.

Pergoleſe lui-même, le divin *Pergoleſe* a été Elève de *Durante*. Quoique ſes Ouvrages ne ſoient pas très-nombreux, il n'en eſt pas moins regardé comme un des plus grands Muſiciens qui aient exiſté. Il mourut fort jeune & avant d'avoir multiplié les preuves de ſes talens; mais toutes ſes productions portent l'empreinte du génie, & ont été après lui regardées comme des modèles en tous les genres. *Pergoleſe* fut bien loin, pendant ſa vie, de jouir de la réputation qu'il méritoit: à peine même fut-il connu dans ſa Patrie; auſſi eſt-ce bien fauſſement que l'on a cru aſſez long-temps qu'il avoit été empoiſonné: ſes ſuccès n'avoient pas été aſſez brillans alors pour armer la jalouſie & l'envie contre lui. Né avec une ſanté très-foible, ſon goût pour les plaiſirs abrégea, dit-on, ſes jours. On lui avoit conſeillé, pour rétablir ſa poitrine, de vivre dans une petite maiſon ſituée près du Véſuve, dont on croyoit l'air utile ou néceſſaire à ſa ſanté languiſſante. Ce fut même dans cette maiſon où, ſur la fin de ſes jours, il compoſa le *Stabat Mater*, Ouvrage immortel & qui a le plus contribué à la réputation de ce grand-Homme. *Pergoleſe* y mourut en 1733, âgé de vingt-ſept ans.

La grande opinion qu'on a avec raiſon & que l'on conſervera toujours ſur les Ouvrages de ce grand Muſicien, n'empêche pas qu'on ne puiſſe dire qu'ils ont en général peu de variété, que ſon génie le portoit à un genre ſombre, doux & mélancolique: c'eſt la raiſon pour laquelle ſon *Stabat*, dans lequel ce caractère devoit dominer, eſt la plus belle choſe qu'il ait faite. Dans l'Olimpiade, le bel air *Se cerca ſe dice* eſt un chef-d'œuvre par la même raiſon.

Naples a encore produit dans ce ſiècle un des plus grands Muſiciens de l'Italie, le célèbre *Jomelli*; né avec le génie le plus varié, le plus univerſel, ce Compoſiteur a joui pendant preſque toute ſa vie des plus grands ſuccès dans différentes Cours de l'Europe; Elève de *Feo*, Maître de peu de réputation, *Jomelli* ne fut d'abord connu que par ſes talens pour le Chant & pour le Clavecin. Il commença par compoſer de la Muſique de Balets; genre médiocrement eſtimé en Italie, ce qui avoit ſi peu prévenu en ſa faveur, qu'ayant fait celle d'un Opéra-Bouffon, il n'oſa s'en déclarer l'Auteur, & le fit paroître ſous le nom de *Valentino*, Muſicien de peu de réputation.

Cet Opéra ayant eu un très-grand ſuccès, *Jomelli* fut encouragé à compoſer de nouveau, & fit à Rome ſept ou huit grands Opéras, entr'autres, *Aſtianax*, *Iphigénie* & *Caïo Mario* de l'Abbé *Rocca Forte*, dans lequel on remarqua ſur-tout

l'air admirable de *Padre, Spoſo io vado à morir*. Ce qui parut de plus neuf & fit le plus de réputation à *Jomelli*, furent ſes Scènes ou Récitatifs obligés qui étoient du plus grand caractère : ſon ſtyle & ſes Chants parurent toujours nobles, toujours remplis de grace, & ſoutenus d'accompagnements, qui loin de nuire au Chant, ne ſervoient qu'à le faire valoir.

Sa grande réputation lui fit donner la place de Maître de Muſique de la Chapelle de Saint-Pierre ; & il fit voir dans le nouveau genre où il fut obligé de travailler, que ſon génie les embraſſoit tous. Il compoſa pluſieurs Motets, & entr'autres le Pſeaume *Benedictus Dominus Deus Iſraël*, dont la Muſique eſt un chef-d'œuvre (1).

Le Duc de Wirtemberg propoſa alors à *Jomelli* de le ſuivre en Allemagne, où il lui fit un ſort conſidérable. *Jomelli* s'y détermina ; mais il paroît qu'à cette époque il changea ſa première manière ſimple & noble de compoſer, chargeant ſon Chant principal d'autres parties chantantes qui y portoient de la confuſion : ſa Muſique eut peut-être plus de mérite aux yeux des Connoiſſeurs, & du côté des difficultés de l'art, mais perdit de ſon effet.

Jomelli, après avoir ſéjourné quelques années chez le Duc de Wirtemberg, revint à Rome, où il voulut compoſer deux Opéras dans ce nouveau genre, *Achille* à Scyros & un autre ſujet ; mais cette Muſique dans ſa nouvelle manière de contrepoint, très-travaillée & d'une exécution difficile, étant plus propre pour la chambre ou l'Egliſe que pour le Théâtre, n'y réuſſit point, & ſes deux Opéras tombèrent. Il fut de là à Naples où il ne fut pas plus heureux, & mourut, dit-on, de chagrin en 1772, à ſoixante-trois ans. Il fit peu de temps avant de mourir la Muſique d'un *Miſerere*, qui eſt ſur-tout admirée par l'enchaînement des deux parties chantantes, toujours ſoutenu, & qu'on regarde comme un chef-d'œuvre.

Des talens non moins brillans, feront regretter long-temps un autre Compoſiteur Napolitain, nommé *Ciccio di Majo* ; fils d'un Muſicien peu célèbre,

(1) *Jomelli* fut porté par ſes Protecteurs, entre autres par le Cardinal *Alexandre Albane*, à la place de Maître de Chapelle de Saint-Pierre : mais l'uſage établi, eſt que le Candidat qui ſe préſente pour remplir ce poſte, ne peut y être reçu qu'avec un Brevet qui lui eſt donné par les Académiciens de Sainte-Cecile & d'après un examen fort ſévère. *Jomelli*, tout grand Compoſiteur qu'il étoit, & plus homme de génie que tous ſes Examinateurs, s'étoit peu occupé dans ſa jeuneſſe des premiers principes de l'art ; en conſéquence il n'oſa pas s'expoſer à l'examen ; mais à quelque temps de là, il fut à Bologne trouver le célèbre *Padre Martini*, un des plus ſavans Profeſſeurs de l'Europe, & en peu de jours il en ſçut plus que tous ceux qui l'avoient intimidé. *Jomelli* retourna chez le Cardinal, & lui dit qu'il venoit s'offrir pour l'examen des Académiciens de *Sainte-Cecile*, mais à cette condition que, reçu ou non, tous ſes Examinateurs ſeroient obligés d'en ſoutenir eux-mêmes un autre de ſa part. Le lendemain on envoya à *Jomelli* ſon Brevet de Maître de Muſique de la Chapelle du Pape, & il ne fut plus queſtion d'examen.

il

il s'étoit livré dans sa jeunesse à l'étude des Loix, & ce ne fut qu'à vingt ans qu'il commença à apprendre la Musique. Il fut aussi consulter à Bologne le même *Padre Martini*; avec les conseils de ce savant Théoricien, & sur-tout les Ouvrages de *Jomelli* qu'il eut toujours sous les yeux, *Ciccio di Majo* ne tarda pas à se faire connoître.

Il fut appellé à Rome, où il composa la Musique du *Demofoonte*, dans lequel on admira plusieurs airs remplis de feu & d'énergie, comme *Sòno in mar non veggo sponde*, celui *Per lei fra l'armi dove guerriero*, & sur-tout au troisième acte, le Monologue de *Timante* qui commence par *Misero me.* Il fit ensuite pour *Turin* l'Opéra de *Montesuma*, qui eut un succès prodigieux : l'air *à morir se mi condanna*, arracha des pleurs à tous les Spectateurs. Son Chant, toujours sublime & touchant, n'étoit jamais sacrifié aux accompagnements. *Ciccio di Majo* retourna de-là à Naples où il fit plusieurs Opéras, & entr'autres *Hippermestre*; mais il jouit peu de ses succès dans sa Patrie où il est mort en 1773.

Un autre Musicien, peut-être plus connu parmi nous par la quantité d'Ouvrages agréables qu'il a donné dans ce pays-ci, & que nous entendons tous les jours avec tant de plaisir sur nos Théâtres, a été *Duni*; il étoit aussi du Royaume de Naples, près d'*Ottrante*. La Musique de *Duni* porte en général un caractère aimable, rempli de Chant, & tenant le milieu entre le genre bouffon & le grand genre; aussi n'a-t-il presque point mis de Tragédies en Musique pendant sa vie, excepté le *Catone d'Utica* qu'il avoit fait à Naples & qui eut un grand succès. Ses Ouvrages les plus goûtés parmi nous ont été *le Peintre Amoureux*, *les Chasseurs*, *la Fée Urgelle*, *les Moissonneurs*, &c. Il avoit été particulièrement lié avec *Pergolese* dont il étoit Contemporain, & avoit sur-tout cherché à consoler ce grand-Homme sur le peu de succès que ses premiers Ouvrages eurent dans sa Patrie. *Duni* est mort à Paris en 1775.

Indépendamment des grands Compositeurs, Naples a aussi produit plusieurs Chanteurs, célèbres autant par la beauté de leurs voix que par la perfection de l'art portée à un suprême degré. De tous ces Chantres Italiens, celui qui sans contredit a eu le plus de réputation, a été le fameux *Farinelli*; il étoit de Naples, ainsi que *Cafarielli*, & l'un & l'autre ont été avec raison regardés comme les premiers Chanteurs de l'Europe.

On sait que *Farinelli*, après avoir fait les délices & l'admiration des Théâtres de l'Italie, fut appellé en Espagne, & traité pendant plusieurs années par Philippe V comme un de ses Favoris; son crédit & la confiance que le Roi d'Espagne avoit en lui, le fit en quelque sorte regarder comme son premier Ministre.

On aſſure qu'il n'abuſa jamais de ſa faveur & ſe fit très eſtimer en Eſpagne. Depuis la mort de ce Prince & de la Reine Elizabeth, *Farinelli* s'eſt retiré à Bologne où il paſſe le reſte de ſa vie dans le regret que lui laiſſe le chagrin d'avoir perdu ſon Maître & ſes Bienfaiteurs.

Un exemple d'une fortune auſſi extraordinaire que celle de *Farinelli*, n'aura peut-être pas peu contribué à multiplier les victimes de l'uſage barbare auquel ces infortunés doivent la beauté de leurs voix. Cette coutume atroce, proſcrite par la nature, par les Loix mêmes du pays, y exiſtera peut-être encore long-temps, parce que la cupidité ne connoît aucun frein. Le nombre de ces malheureuſes victimes eſt encore conſidérable en Italie, malgré les excommunications, les défenſes ſouvent & inutilement réitérées, & ce qui eſt encore plus, malgré les haſards du ſuccès qui ſont fort grands; car on aſſure que ſur cent Enfans que l'on ſoumet à l'opération, à peine y en a-t-il un qui réuſſiſſe parfaitement. Mais d'un autre côté ces voix artificielles ſont ſi eſtimées, ſi goûtées dans ce pays, que les Entrepreneurs d'Opéra, quand ils en rencontrent de belles, les arrêtent à des prix exceſſifs (1).

Quelque plaiſir que puiſſent faire ces Chantres mutilés, plaiſir uniquement dû aux charmes, à la beauté de leurs organes, nous ne pouvons que former des vœux pour voir entièrement abolir une coutume auſſi révoltante pour l'humanité. Leurs partiſans les plus décidés ne ſauroient diſconvenir que le plaiſir même qu'ils ont à les entendre, eſt bien chèrement acheté par la diſgrace & le peu de ſenſibilité que la plupart de ces Acteurs apportent aux rôles principaux dont on les charge preſque toujours. On pourroit même aſſurer que cette mode dénaturée & bizarre finira par perdre & détruire entièrement le goût ſur les Théâtres d'Italie, où depuis long-temps les Drames les plus attachants ne produiſent que l'ennui & l'indifférence.

(1) Il n'y a point de nouvelles défenſes de mutiler les Enfans à Naples; cela a toujours été défendu, mais le Gouvernement ne s'en occupe pas plus aujourd'hui qu'il n'a fait depuis un ſiècle & demi. Il eſt certain qu'il exiſte des loix contre cette pratique barbare, mais ces loix ſont tombées en déſuétude. La mutilation eſt toujours, ſinon approuvée, au moins tolérée par la Police de Naples. Quelquefois elle eſt regardée comme un traitement néceſſaire pour prévenir ou guérir quelques maladies auxquelles l'humanité eſt ſujette. Auſſi lorſqu'un Père pauvre a une nombreuſe famille, il obtient de la Faculté un certificat par lequel le Médecin affirme qu'un tel Enfant mourra (on pourroit ajouter de faim) ſi on ne lui fait l'opération; alors elle ſe fait avec toute l'authenticité requiſe. Dans la ſuite ſi la victime a la glotte & le larynx mal formés, elle eſt de nouveau dévouée à la misère; mais ſi la voix de l'Enfant eſt nette & qu'elle aille au *ſi* naturel, il vit dans les honneurs, careſſé & deſiré de tout le monde, payé par les Théâtres, les Egliſes, les Couvens, les Prêtres, les femmes, les maris, tout contribue à ſa fortune. Sa voix élève des Palais & fait vivre ſa famille dans l'opulence; ce qui accroît l'émulation des Pères & produit de nouvelles victimes. *Caſarelli*, Caſtrat Napolitain, a fait bâtir à Naples une maiſon ſur laquelle il a mis cette inſcription. *Amphion, Thebas; ego, Domum.*

Ce n'eſt pas ſans raiſon que le Philoſophe ſenſible que nous avons déja cité, s'élève avec tant de force contre ces hommes voluptueux & cruels qui oſent rechercher le chant de ces malheureux. » Faiſons entendre s'il ſe peut, dit-il, » la voix de l'humanité & de la pudeur qui crie & s'élève contre cet infâme » uſage, & que les Princes qui l'encouragent par leurs recherches, rougiſſent » une fois de nuire en tant de façons à la conſervation de l'eſpèce humaine. » Au reſte, continue-t-il, l'avantage de la voix ſe compenſe dans les *Caſtrati* » par beaucoup d'autres pertes. Ces hommes qui chantent ſi bien, mais ſans » chaleur & ſans paſſion, font ſur le Théâtre les plus mauſſades Acteurs » du monde. Ils perdent leurs voix de très-bonne heure & prennent un » embonpoint dégoûtant : ils parlent & prononcent plus mal que les vrais » hommes ; il y a même des lettres telles que l'r qu'ils ne peuvent point » prononcer du tout «.

Malgré tout le mal que *Rouſſeau* dit, & non ſans raiſon, de cette eſpèce de Chanteurs, on ne peut cependant diſconvenir qu'il n'y en ait eu quelques-uns qui aient porté dans leur Chant, & même dans leur Jeu, l'expreſſion théâtrale à une perfection à laquelle aucun Acteur, & dans aucun genre, ſoit peut-être jamais arrivé ; mais ces exemples ſont on ne ſauroit plus rares, & on doit croire que cette perfection ne tenant qu'à l'ame & au talent du Chanteur, elle auroit été encore portée plus loin s'il n'eût été réduit à cet état malheureux (1).

Pour revenir aux Muſiciens célèbres que nous avons déja nommés, & qui les premiers ont donné à l'Ecole de Muſique de Naples la grande réputation dont elle jouit actuellement, nous allons indiquer en peu de mots ce qui a particulièrement caractériſé le génie de ces anciens Maîtres, & les parties différentes dans leſquelles chacun d'eux a excellé. Nous devons au reſte ces détails à un de leurs plus grands Elèves, qui jouit depuis long-temps lui-même de la plus grande célébrité dans toute l'Europe (M. *Piccinni*).

Porpora fut, comme nous l'avons dit, un des plus anciens Maîtres de l'Ecole de Naples, & en même-temps un de ceux qui lui a fait le plus d'honneur

(1) Parmi pluſieurs traits connus de la perfection du Chant de l'Acteur célèbre dont nous avons parlé, le fameux *Farinelli*, on cite celui-ci arrivé en Angleterre il y a quelques années. » *Seneſino* » & *Farinelli* étoient tous deux engagés à différens » Théâtres, ils chantoient les mêmes jours & » n'avoient pas occaſion de s'entendre mutuelle- » ment. Cependant par une de ces révolutions » théâtrales toujours inattendues, quoiqu'elles » arrivent fréquemment, ils ſe trouvèrent un jour » réunis. *Seneſino* avoit à repréſenter un Tyran » furieux, & *Farinelli* un Héros malheureux & » dans les fers, mais pendant ſon premier air il » amollit ſi bien le cœur endurci de ce Tyran » farouche, que *Seneſino* oubliant le caractère de » ſon rôle, courut dans les bras de *Farinelli* & » l'embraſſa de tout ſon cœur «.

Eſſai ſur la Muſique, par M. *de la Borde*, Tome III, note, page 312.

Ce que l'on admire encore aujourd'hui dans ſes Ouvrages, eſt la beauté, la nobleſſe & la ſimplicité de ſes chants, & particulièrement douze Cantates qui ſont eſtimées comme les premières ſources de l'art & du goût. Tous les plus grands Compoſiteurs ont toujours regardé ces Cantates comme ce qu'il y a jamais eu de plus parfait en ce genre, & pluſieurs d'entre eux n'ont point héſité d'y puiſer & de ſe former pour le Chant d'après cet ancien Maître qu'ils regardent comme le Patriarche & le Père de la Mélodie.

Autant *Porpora* étoit admirable pour le *Cantabile*, autant étoit-il forcé dans ſes accompagnements, dont la plus grande partie a toujours été très-foible; mais il a excellé dans le Récitatif, & preſque tous ſes Ouvrages ſont eſtimés à cet égard comme autant de modèles. Il en a fait un très-grand nombre, & a travaillé pour le Théâtre juſqu'à quatre-vingt-cinq ans. Son dernier Opéra *il triomfo di Camilla*, qu'il a donné à Naples en 1760, s'eſt reſſenti un peu des glaces de l'âge. *Porpora* eſt mort quelques années après âgé de quatre-vingt-dix ans.

Vinci fut contemporain de *Porpora* & réunit au Chant admirable de ce Maître de ſavans accompagnements; il fut le premier qui imagina de ſeconder & de faire ſuivre le chant de la partie récitante par un inſtrument à l'uniſſon. *Pergoleſe* depuis l'a imité en cela, ainſi que tous les Compoſiteurs qui l'ont ſuivi. Un des principaux mérites de *Vinci* eſt d'avoir toujours cherché à peindre & à rendre dans ſes Ouvrages l'expreſſion même de la nature. Son Chant étoit fier & élevé, ou bien doux & tendre comme elle. Son Opéra d'*Artaſerſe* l'a immortaliſé, & on admirera toujours le Duo *Tu Vuoi ch'io viva o cara*, & l'air *Vo Solcando un mar crudele*, qui chacun dans leur genre ont été regardés comme des modèles.

Ce grand & célèbre Muſicien eſt mort en 1732, à quarante-deux ans. Il fut empoiſonné, à ce que l'on dit, dans une taſſe de chocolat; on prétend que *Vinci* s'étoit vanté publiquement d'avoir eu pendant ſon ſéjour à Rome les faveurs d'une Dame du premier rang: un des parens de cette Dame ſe trouvant pour lors à Naples, en fut inſtruit, & la vengea de l'indiſcrétion du Muſicien, en le faiſant empoiſonner.

Le Chevalier *Scarlatti* vécut dans le même temps que les deux grands Muſiciens dont nous venons de parler; & eut auſſi beaucoup de célébrité. Sa Muſique étoit forte & énergique, mais ſes Chants furent peu heureux. Ses Cantates ſont eſtimées pour la facture & pour l'étude des jeunes Compoſiteurs. On cite ſur-tout celle dans laquelle eſt un air qui commence par *quando il Toro muge*, avec un accompagnement de Baſſon.

Scarlatti

Scarlatti fut décoré d'un Ordre de Chevalerie & du titre de premier Maître de la Chapelle du Roi de Naples. Sa Musique d'Eglise étoit savante, & c'est celle que l'on exécute de préférence à la Chapelle du Roi ; mais ce qui lui a fait le plus d'honneur est d'avoir eu pour Elève deux des plus grands Compositeurs de l'Europe, le célèbre *Hasse*, surnommé *il Sassone* & *Leo*. Nous ne parlerons ici que de ce dernier, *Hasse* n'étant point Napolitain. *Scarlatti* est mort en 1728, âgé de soixante-dix ans.

Leonardo Leo l'emporta sur tous ses Maîtres, & l'on peut même dire qu'ayant réuni tous les genres, il est regardé comme le plus grand Peintre dans son art que l'Italie ait jamais vu naître. Aussi savant Compositeur que Chantre agréable, il a réussi dans le grand & le terrible, comme il excelloit à rendre les expressions les plus douces & les plus tendres. Son *Misero Pargoletto* dans le *Demofoonte* de *Metastaze* sera toujours regardé comme un modèle de *Cantabile* & d'expression.

Aucun Compositeur n'avoit encore réussi comme *Leo* dans ces accompagnements savans qui, sur un Chant donné, conservent une marche égale & soutenue dont l'objet est de peindre ou le mouvement des eaux, ou quelqu'autre bruit continu qui se représente sous différentes modulations ; c'est ce que l'on appelle *Aria d'Ostinazione*, comme dans ce morceau d'*Apostolo Zeno*, *Ombra diletta del caro sposo.* Le but du Compositeur est de produire alors la surprise & l'effroi, & c'est ce que *Leo* a rendu d'une manière inimitable.

Tous les Ouvrages de ce grand-Homme sont remplis de morceaux également faits pour être cités ; aussi sont-ils regardés comme autant de chef-d'œuvres, & les Musiciens Italiens n'en parlent jamais qu'avec respect & admiration. Quoique le génie de ce Maître le portât de préférence aux compositions nobles & pathétiques, il eut aussi du succès dans le Bouffon ; & parmi ses Opéras de ce dernier genre, on cite celui qui est intitulé *Il cioè, c'est-à-dire.* Le sujet de cette petite Pièce est un homme dont le tic est d'ajouter *c'est-à-dire* à tout ce qu'il dit, & qui pour vouloir tout expliquer n'en est que plus obscur. La carrière de ce célèbre Compositeur fut courte, ainsi que celle de *Pergolese.* Il mourut subitement, en 1743, âgé de quarante-deux ans.

Francesco Durante quitta de bonne-heure le Conservatoire de Sant-Onofrio où il avoit été élevé, & vint à Rome attiré par la réputation de deux Musiciens alors très-célèbres, c'étoient *Bernardo Pasquino* & *Pittone.* Il travailla cinq ans sous ces deux Maîtres, prit de l'un des leçons pour la Mélodie & le Chant dans lequel il excelloit, & de l'autre il apprit ces grands traits, cette force d'harmonie qui lui a fait depuis tant de réputation & caractérise tous ses Ouvrages.

Durante de retour à Naples, composa des *Oratoires*, des Cantates pour les Eglises & pour la chambre, mais il ne travailla point pour le Théâtre. Sa Musique, presque toujours à quatre parties obligées, est sur-tout admirée par l'art inconcevable avec lequel il savoit faire renaître & revivre le même Chant dans toutes ces parties; mais il semble que cette Mélodie divine dans ses Chœurs, disparoissoit quand il étoit borné à une seule voix chantante.

Ce savant Compositeur est mort en 1755, âgé de soixante-deux ans. Aucun Maître ne forma autant d'Elèves que lui. Il étoit à la tête du Conservatoire *dei Poveri di J. Christo* lorsque, comme nous l'avons dit, cette Maison fut détruite par un Cardinal Archevêque de Naples. C'est de cette Ecole qu'est sorti un essain de Compositeurs célèbres qui, répandus depuis dans toute l'Europe, en ont formé d'autres à leur tour. Presque tous ces Compositeurs sont vivans; ainsi nous nous interdirons, quoiqu'avec regret, d'en faire ici l'éloge; le plus flatteur pour eux est sans doute l'empressement & le plaisir que nous avons à les aller applaudir à nos Théâtres.



CHAPITRE CINQUIÈME.

VUES ET DESCRIPTIONS DU VÉSUVE ET DE SES ENVIRONS;

AVEC

L'HISTOIRE ABRÉGÉE DE SES ÉRUPTIONS,

Depuis l'an 79 jusqu'en 1780.

ESSAI



ESSAI SUR LE VÉSUVE,

O U

HISTOIRE ABRÉGÉE DE SES ÉRUPTIONS

LES PLUS MÉMORABLES (1).

L'ANTIQUITÉ nous donne peu de lumières sur l'histoire du Vésuve, & en réunissant tout ce que les Anciens ont dit de cette redoutable montagne, il en résulte même quelque incertitude sur le lieu qu'ils appelloient proprement *Vésuve*; quelques Savans ont soupçonné qu'ils ne désignoient pas par ce nom la montagne dont nous parlons, mais un autre Volcan, situé dans les Champs Phlégréens, que les Géographes modernes placent à l'ouest à-peu-près de Naples, & plus près de l'ancienne Cumes.

Nous n'entrerons pas dans cette discussion, d'ailleurs assez inutile, & nous observerons seulement qu'il ne seroit peut-être pas difficile de concilier ces différentes opinions, en prouvant que les Anciens comprenoient sous la domination de *Champs Phlégréens* une étendue de terrein, dont les limites étoient très-vagues, mais qui s'étendoit fort au-delà des bornes qui circonscrivent aujourd'hui le lieu auquel on donne ce nom : quoi qu'il en soit, il est certain que *Vitruve*, *Strabon*, *Velleius Paterculus*, & les deux *Plines* ont entendu, en parlant du Vésuve, la montagne de ce nom située près de Naples; & c'est là sans doute une forte présomption en faveur de ceux qui pensent que cette

---

(1) L'ordre le plus naturel nous prescrivoit de donner une description du Vésuve avant d'en faire l'histoire, & nous ne nous en serions pas écartés, s'il étoit possible de décrire un objet soumis sans cesse à des changemens nouveaux; mais quel moment, quelle époque choisir pour peindre un Volcan & un Volcan toujours en activité comme le Vésuve? Chacun de ces tableaux cessera pour ainsi dire d'être exact à l'instant même où il sera fini, il faudroit donc le suivre dans toutes ses vicissitudes, & marquer avec soin ou chaque accroissement ou chaque diminution.

Ce plan d'ailleurs seroit beaucoup trop étendu pour un Ouvrage de la nature de celui-ci, qui ne peut avoir d'autre but que de présenter une idée juste, mais rapide, d'un des plus étonnans spectacles de la nature, & de choisir & de rassembler quelques faits assez constatés & assez concluans, pour en déduire une théorie aussi claire que la nature de l'objet peut le permettre.

Nous n'avons donc cherché dans cette histoire abrégée du Vésuve, qu'à y rapprocher les observations les plus exactes qui se trouvent répandues dans les principaux Auteurs qui ont parlé de ce Mont redoutable, & dans ce sens on ne peut la regarder, que comme une suite de récits faits par différens Voyageurs & dans autant de styles qu'il s'y trouve de citations différentes.

Cette bigarrure est sans doute peu avantageuse, mais nous avons pensé que toutes ces relations & récits différens étant pour la plupart des Traductions d'originaux Italiens, il étoit essentiel de n'y apporter aucun changement, dans la crainte de nous exposer à perdre en exactitude, ce que nous aurions pu gagner en uniformité.

dénomination n'a jamais varié, puiſqu'il y a la plus grande apparence que les Auteurs que nous venons de citer, n'ont fait que ſuivre à cet égard ceux qui ont écrit avant eux.

On ne trouve rien dans l'hiſtoire des premiers temps de l'Italie, qui autoriſe à croire que le Véſuve s'étoit rendu redoutable dès-lors par ſes incendies & ſes éruptions. Les plus anciens Auteurs n'en parlent que pour célébrer ſon étonnante fertilité; & cependant il n'y a aucun doute que ce Volcan ne ſoit plus ancien qu'aucun Hiſtorien connu: *Vitruve* & *Strabon*, qui vivoient tous deux ſous Auguſte, le premier quinze ans avant, & l'autre vingt-huit ans après J. C., vont nous en fournir la preuve.

Vitruve dit qu'on ſavoit par tradition que de toute antiquité la montagne du Véſuve vomiſſoit des feux & des flammes qui ſe répandoient ſur toutes les campagnes d'alentour. *Non minus etiam memoratur, antiquitùs creviſſe ardores & abundaſſe ſub Veſuvio monte, & inde evomuiſſe circà agros flammas.*

Strabon s'explique encore d'une manière plus poſitive & plus circonſtanciée: » Au-deſſous de ces lieux, dit-il, eſt le Mont Véſuve, extrêmement fertile, » ſi vous exceptez ſon ſommet, qui eſt totalement ſtérile, & qui paroît de » couleur de cendre: on y voit même des cavernes remplies de pierres de la » même couleur, & qui ſemblent avoir été brûlées & calcinées par le feu, » d'où l'on pourroit conjecturer que ces lieux ont autrefois été enflammés, » & qu'il y avoit dans cet endroit un Volcan, qui n'a ceſſé que lorſque les » matières inflammables ont été conſumées. Peut-être que c'eſt cela même qui » cauſe la fertilité des lieux voiſins, comme on dit des environs de Catane, » que le terrein de ce lieu, mêlé des cendres du Mont Æthna, étoit devenu » un excellent vignoble: car la glebe ainſi brûlée, doit avoir une graiſſe & des » ſels qui la rendent plus fertile (1) «.

Or puiſque Vitruve & Strabon ont apperçu des traces évidentes des ravages que le feu avoit exercé ſur le Véſuve, & que cependant aucun Auteur, quelqu'ancien qu'il ſoit, n'a jamais parlé d'aucun incendie de ce Volcan, il en faut conclure que ceux dont Vitruve & Strabon ont apperçu les veſtiges, étoient infiniment antérieurs à tous les Hiſtoriens qui ont traité de l'Italie; & qu'ils ſont arrivés dans des temps ſi reculés, que le ſouvenir en avoit déja été effacé de la mémoire des hommes, même dès la plus haute antiquité. Il eſt impoſſible

(1) *Hiſce locis incumbit Mons Veſuvius amœniſſimis habitatus agris, excepto Cacumine. Id ex magnâ parte planitiem habet, fructum nullum omnino ferentem, & cinerem in proſpectum habens cavernaſque, monſtrat antra, combuſtis ex petris ut color indicat ut pote quas ignis abroſerit: quare conjecturis aſſequere, plagam iſtam prioribus annis ardere ſolitam, & ignis habere crateras; reſtinctam autem eſſe, ceſſante materiâ. Fortè hanc fertilitatis, quæ circa locum eſt cauſam dixeris: ſicut de Catana proditum eſt, ejectis ab Æthnæis ignibus cinerem, ea ex parte, lætam vineis tellurem effeciſſe; excoctas enim igne glebas, pingue aliquid habere, quod uberiores fructus afferat.* Strabon. Liv. V.

de croire, que si la tradition s'en étoit conservée, ou qu'un phénomène si remarquable se fût manifesté depuis que l'Italie avoit commencé à avoir ses Historiens, aucun n'en eût fait mention ; & sur-tout Pline l'ancien, qui aime tant à dire tout ce qu'il sait & tout ce qu'il a entendu, que souvent il s'expose à l'inconvénient de défigurer son excellent Ouvrage en citant de simples bruits populaires, plutôt que d'omettre la moindre circonstance.

La première éruption, dont parle l'histoire, arriva sous le règne de Titus, soixante-dix-neuf ans après J. C. On sait qu'elle détruisit Herculanum & Pompeïi, & qu'elle fit périr Pline l'ancien; elle avoit été précédée d'un tremblement de terre, qui avoit déja presque ruiné ces deux villes, & se fit même sentir à Naples.

Sénèque, qui vivoit dans le temps de ce tremblement de terre, nous en a fait ainsi la description dans ses questions naturelles.

» Pompeïi, cette ville célèbre de la Campanie près de laquelle le rivage de » Surrentum & de Stabie d'un côté, & celui d'Herculanum de l'autre, for- » moient, par leur réunion & leur enfoncement, un golfe agréable, vient » d'être ruinée, & ses environs fort maltraités, par un tremblement de terre » arrivé en hiver, c'est-à-dire dans une saison que nos ancêtres croyoient » exempte des périls de cette nature. Ce fut aux Nones de Février, sous le » Consulat de Regulus & de Virgilius, que la Campanie, qui n'avoit jamais » été sans alarmes, mais au moins sans atteinte jusqu'alors, & qui tant de fois » en avoit été quitte pour la peur, fut en grande partie ravagée par ces violentes » secousses du globe. Une partie de la ville d'Herculanum a été détruite, & » ce qui en reste n'est pas encore bien assuré : la Colonie de Nucerie a été sinon » renversée, au moins endommagée. La ville de Naples a plutôt essuyé des » pertes particulières que publiques, & a été légèrement effleurée par ce redou- » table fléau. Plusieurs maisons de campagne élevées sur la cime des montagnes, » ne ressentirent que des secousses sans effet. On ajoute qu'un troupeau de » six cents moutons fut étouffé, que des statues ont été brisées, & qu'après » cet évènement funeste, on vit errer dans les campagnes des hommes privés » de connoissance & de sens «. Ce fut environ seize ans après cette catastrophe que le Vésuve entra en activité, & après une inaction dont il est impossible de déterminer la durée.

Pline le jeune a laissé des détails très-circonstanciés & infiniment curieux de cette terrible éruption. Nous croyons faire plaisir à ceux de nos Lecteurs à qui cet Auteur n'est pas familier, en rapportant en entier tout ce qu'il a écrit à ce sujet, *Lettre XVI de son sixième Livre*, adressée à Tacite.

» Vous me priez de vous apprendre au vrai comment mon oncle eſt mort, » afin que vous en puiſſiez inſtruire la poſtérité. Je vous en remercie ; car je » connois qu'il jouira d'une gloire immortelle ſi vous lui donnez place dans » vos Ecrits, quoiqu'il ait péri par une fatalité qui a déſolé de très-beaux » pays, & que ſa perte ait été cauſée par un accident mémorable, qui ayant » enveloppé des villes & des Peuples entiers, doit éterniſer ſa mémoire; quoi- » qu'il ait fait bien des Ouvrages, qui doivent durer toujours, je compte » pourtant que l'immortalité des vôtres contribuera beaucoup à celle qu'il doit » attendre. Pour moi, j'eſtime heureux ceux à qui les Dieux ont accordé le » don, ou de faire des choſes dignes d'être écrites, ou d'en écrire de dignes » d'être lues ; & plus heureux encore ceux qu'ils ont favoriſé de ce double » avantage. Mon oncle tiendra ſon rang entre les derniers, & par vos écrits » & par les ſiens ; & c'eſt ce qui peut m'engager à exécuter plus volontiers les » ordres que je vous aurois demandé.

» Il étoit à Misène, où il commandoit la flotte. Le vingt-troiſième d'Août, » environ une heure après-midi, ma mère l'avertit qu'il paroiſſoit un nuage » d'une grandeur & d'une figure extraordinaire. Après avoir été quelque temps » couché au ſoleil, ſelon ſa coutume, & avoir bu de l'eau froide, il s'étoit » jetté ſur un lit, où il étudioit. Il ſe lève, monte en un lieu d'où il pouvoit » aiſément obſerver ce prodige. Il étoit difficile de diſcerner de loin de quelle » montagne ce nuage ſortoit ; l'évènement a découvert depuis que c'étoit du » Mont Véſuve ; ſa figure approchoit plus de celle d'un pin que d'aucun autre » arbre, car après s'être élevé fort haut en ligne directe, ſa cime étoit applatie » & formoit comme des eſpèces de branches. Je m'imagine qu'un vent ſouterrein » le pouſſoit d'abord avec impétuoſité & le ſoutenoit ; mais ſoit que l'impreſſion » diminuât peu à peu, ſoit que ce nuage fût entraîné par ſon propre poids, on » le voyoit ſe dilater & ſe répandre. Il paroiſſoit tantôt blanc, tantôt noirâtre, » & tantôt de diverſes couleurs, ſelon qu'il étoit plus chargé ou de cendres » ou de terres.

» Ce prodige ſurprit mon oncle, & il le crut digne d'être examiné de plus » près. Il commande qu'on apprête ſa frégate légère, & me laiſſe la liberté de » le ſuivre. Je lui répondis que j'aimois mieux étudier : & par haſard il m'avoit » lui-même donné quelque choſe à écrire. Il ſortoit de chez lui, ſes tablettes » à la main, lorſque les Troupes de la flotte, qui étoient à Rétine, effrayées » par la grandeur du danger (car ce bourg eſt préciſément ſous Misène, & on » ne s'en pouvoit ſauver que par la mer), vinrent le conjurer de les vouloir » bien garantir d'un ſi affreux péril. Il ne changea pas de deſſein, & pourſuivit,

avec

» avec un courage héroïque, ce qu'il n'avoit d'abord entrepris que par ſimple » curioſité. Il fait venir les galères, monte lui-même deſſus, & part dans le » deſſein de voir quel ſecours on pouvoit donner non-ſeulement à Rétine, mais » à tous les autres bourgs de cette Côte, qui ſont en grand nombre à cauſe de » ſa beauté. Il ſe preſſe d'arriver au lieu d'où tout le monde fuit & où le péril » paroiſſoit plus grand, mais avec une telle liberté d'eſprit, qu'à meſure qu'il » appercevoit quelque mouvement ou quelque figure extraordinaire dans ce » prodige, il faiſoit ſes obſervations & les dictoit.

» Déja ſur ſes vaiſſeaux voloit la cendre la plus épaiſſe & plus chaude à » meſure qu'ils approchoient; déja tomboit autour d'eux des pierres calcinées » & des cailloux tout noirs, tout brûlés, tout pulvériſés par la violence du » feu; déja le rivage ſembloit inacceſſible par des morceaux entiers de montagne » dont il étoit couvert, lorſqu'après s'être arrêté quelques momens, incertain » s'il retourneroit, il dit à ſon Pilote, qui lui conſeilloit de gagner la pleine » mer, *la fortune favoriſe le courage : tournez du côté de Pomponianus.* » Pomponianus étoit à Stabie, en un endroit ſéparé par un petit golfe que » forme inſenſiblement la mer ſur ces rivages qui ſe courbent. Là, à la vue du » péril qui étoit encore éloigné, mais qui ſembloit s'approcher toujours, il avoit » retiré tous ſes meubles dans ſes vaiſſeaux, & n'attendoit pour s'éloigner qu'un » vent favorable. Mon oncle le trouve tout tremblant, l'embraſſe, le raſſure, » l'encourage, & pour diſſiper par ſa ſécurité la crainte de ſon ami, il ſe fait » porter au bain; après s'être baigné, il ſe mit à table & ſoupa avec toute ſa » gaieté, ou, (ce qui n'eſt pas moins grand) avec toutes les apparences de ſa » gaieté ordinaire.

» Cependant on voyoit luire de pluſieurs endroits du Mont Véſuve de » grandes flammes & des embrâſemens dont les ténèbres augmentoient l'hor- » reur: mon oncle, pour raſſurer ceux qui l'accompagnoient, leur diſoit que » ce qu'ils voyoient brûler, c'étoient des villages que les payſans alarmés » avoient abandonnés, & qui étoient demeurés ſans ſecours. Enſuite il ſe coucha » & dormit d'un profond ſommeil; car comme il étoit puiſſant, on l'entendoit » ronfler de l'antichambre; mais enfin la cour, par où l'on entroit dans ſon » appartement, commençoit à ſe remplir ſi fort de cendres, que pour peu qu'il » eût reſté plus long-temps, il ne lui auroit pas été libre de ſortir. On l'éveille, » il ſort & va rejoindre Pomponianus & les autres qui avoient veillé. Ils » tiennent conſeil & délibèrent s'ils ſe renfermeront dans la maiſon ou s'ils » tiendront la campagne, car les maiſons étoient tellement ébranlées par les » fréquens tremblemens de terre, que l'on auroit dit qu'elles étoient arrachées

» de leurs fondemens & jettées tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, & puis » remises à leurs places. Hors de la ville, la chûte des pierres, quoique légères » & desséchées par le feu, étoit à craindre.

» Entre ces périls, on choisit la rase campagne. Chez ceux de sa suite, une » crainte surmonta l'autre; chez lui, la raison la plus forte l'emporta sur la plus » foible. Ils sortent donc, en se couvrant la tête d'oreillers attachés avec des » mouchoirs, ce fut toute la précaution qu'ils prirent contre ce qui tomboit » d'en-haut. Le jour recommençoit ailleurs; mais dans le lieu où ils étoient » continuoit une nuit la plus sombre & la plus affreuse de toutes les nuits, & » qui n'étoit un peu dissipée que par la lueur des flammes & de l'incendie. On » trouva bon de s'approcher du rivage, & d'examiner de près ce que la mer » permettoit de tenter; mais on la trouva encore fort grosse & fort agitée d'un » vent contraire. Là, mon oncle ayant demandé de l'eau & bu deux fois, se » coucha sur un drap qu'il fit étendre; ensuite des flammes qui parurent plus » grandes, & une odeur de soufre qui annonçoit leur approche, mirent tout le » monde en fuite. Il se lève, appuyé sur deux Valets, & dans le moment tombe » mort. Je m'imagine qu'une fumée trop épaisse le suffoqua d'autant plus aisé- » ment, qu'il avoit la poitrine foible, & souvent la respiration embarrassée.

» Lorsque l'on recommença à revoir la lumière (ce qui n'arriva que trois » jours après), on retrouva au même endroit son corps entier, couvert de » la même robe qu'il avoit quand il mourut, & plutôt dans la posture d'un » homme qui repose que d'un homme qui est mort. Pendant ce temps, ma » mère & moi nous étions à Misène; mais cela ne regarde plus votre histoire. » Vous ne voulez être informé que de la mort de mon oncle. Je finis donc & je » n'ajoute plus qu'un mot: c'est que je ne vous ai rien dit, ou que je n'aie vu, » ou que je n'aie appris dans ces moments, où la vérité de l'action qui vient de se » passer, n'a pu encore être altérée. C'est à vous de choisir ce qui vous paroîtra » plus important. Il y a bien de la différence entre écrire une lettre, ou bien une » histoire; entre écrire pour un ami, ou pour la Postérité. Adieu «.

Dans la XXe. Lettre, Pline continue ainsi, pour répondre à Tacite qui lui avoit demandé des détails plus circonstanciés.

» La Lettre que je vous ai écrite sur la mort de mon oncle, dont vous aviez » voulu être instruit, vous a, (dites-vous) donné beaucoup d'envie de savoir » quelles alarmes & quels dangers j'essuyai à Misène, où j'étois resté; car c'est-là » que j'ai quitté mon histoire.

Quanquam animus meminisse horret luctuque refugit,
Incipiam . . . .

» Après que mon oncle fut parti, je continuai l'étude qui m'avoit empêché » de le suivre. Je pris le bain & soupai : je me couchai & dormis peu, & d'un » sommeil fort interrompu. Pendant plusieurs jours, un tremblement de terre » s'étoit fait sentir, & nous avoit d'autant moins étonnés, que les bourgades & » même les villes de la campagne y sont fort sujettes : il redoubla pendant cette » nuit avec tant de violence, qu'on eût dit que tout étoit, non pas agité, mais » renversé. Ma mère entra brusquement dans ma chambre, & trouva que je » me levois, dans le dessein de l'éveiller si elle eût été endormie. Nous nous » asseyons dans la cour, qui ne sépare le bâtiment d'avec la mer que par un » fort petit espace.

» Comme je n'avois que dix-huit ans, je ne sais si je dois appeller fermeté » ou imprudence ce que je fis. Je demandai Tite-Live, & me mis à le lire & » à l'extraire, ainsi que j'aurois pu faire dans le plus grand calme. Un ami de » mon oncle survient, il étoit nouvellement arrivé d'Espagne pour le voir. » Dès qu'il nous apperçut, ma mère & moi assis, ayant un livre à la main, il » nous reproche à elle sa tranquillité, & à moi ma confiance : je n'en levai pas » cependant les yeux de dessus mon livre. Il étoit déja sept heures du matin, & » il ne paroissoit encore qu'une lumière foible, comme une espèce de crépuscule. » Alors les bâtimens furent ébranlés, avec de si fortes secousses, qu'il n'y eut » plus de sûreté à demeurer dans un lieu, à la vérité découvert, mais fort » étroit. Nous prenons le parti de quitter la ville. Le Peuple épouvanté nous » suit en foule, car ce qui donne la frayeur tient lieu de prudence ; chacun ne » croit rien de plus sûr que ce qu'il voit faire aux autres.

» Après que nous fûmes sortis de la ville, nous nous arrêtons ; & là, nouveaux » prodiges, nouvelles frayeurs : les voitures que nous avions emmenées avec » nous, étoient à tout moment si agitées, quoiqu'en pleine campagne, qu'on » ne pouvoit même en les appuyant avec de grosses pierres, les arrêter en une » place. La mer sembloit se renverser sur elle-même, & être comme chassée » du rivage par l'ébranlement de la terre ; le rivage en effet étoit devenu plus » spacieux, & se trouvoit rempli de différens poissons demeurés à sec sur le » sable. A l'opposite, une nue noire & horrible, crevée par des feux qui s'élan- » çoient en serpentant, s'ouvrit & laissoit échapper de longues fusées, semblables » à des éclairs, mais qui étoient beaucoup plus grandes ; alors l'ami, dont je » viens de parler, revint une seconde fois, & plus vivement à la charge. Si » votre frère, si votre oncle est vivant, nous dit-il, il souhaite sans doute que » vous vous sauviez, & s'il est mort, il a souhaité que vous lui surviviez. » Qu'attendez-vous donc ? pourquoi ne vous sauvez-vous pas ? Nous lui

» répondîmes que nous ne pouvions ſonger à notre ſûreté, pendant que nous
» étions incertains du ſort de mon oncle. L'Eſpagnol part ſans tarder davantage
» & cherche ſon ſalut dans une fuite précipitée.

» Preſqu'auſſi-tôt la nue tombe à terre & couvre les mers ; elle déroboit à » nos yeux l'Iſle de Caprée qu'elle enveloppoit & nous faiſoit perdre de vue » le Promontoire de Misène. Ma mère me conjure, me preſſe, m'ordonne de » me ſauver de quelque manière que ce ſoit : elle me remontre que cela eſt » facile à mon âge, & que pour elle, chargée d'années & d'embonpoint, elle » ne le pouvoit faire: qu'elle mourroit contente ſi elle n'étoit point cauſe de » ma mort. Je lui déclare qu'il n'y avoit point de ſalut pour moi qu'avec elle; » je lui prends la main, & je la force de m'accompagner : elle cède à regret & » ſe reproche de me retarder.

» La cendre commençoit à tomber ſur nous, quoiqu'en petite quantité. Je » tourne la tête & j'apperçois derrière nous une épaiſſe fumée qui nous ſuivoit, » en ſe répandant ſur la terre comme un torrent. Pendant que nous voyons » encore, quittons le grand chemin, dis-je à ma mère, de peur qu'en le ſuivant, » la foule de ceux qui marchent ſur nos pas ne nous étouffe dans les ténèbres. » A peine nous étions-nous écartés, qu'elles augmentèrent de telle ſorte, qu'on » eût cru être, non pas dans une de ces nuits noires & ſans lune, mais dans » une chambre où toutes les lumières auroient été éteintes. Vous n'euſſiez » entendu que plaintes de femmes, que gémiſſemens d'enfans, que cris d'hom- » mes. L'un appelloit ſon père, l'autre ſon fils, l'autre ſa femme : ils ne ſe » reconnoiſſoient qu'à la voix. Celui-là déploroit ſon malheur, celui-ci le ſort » de ſes proches; il s'en trouvoit à qui la crainte de la mort faiſoit invoquer » la mort même. Pluſieurs imploroient le ſecours des Dieux, pluſieurs » croyoient qu'il n'y en avoit plus, & comptoient que cette nuit étoit la » dernière, & l'éternelle nuit dans laquelle le Monde devoit être enſeveli. » On ne manquoit pas même de gens qui augmentoient la crainte raiſonnable » & juſte, par des terreurs imaginaires & chimériques. Ils diſoient qu'à » Misène, ceci étoit tombé, que cela brûloit; & la frayeur donnoit du poids » à leurs menſonges.

» Il parut une lueur, qui nous annonçoit, non le retour du jour, mais » l'approche du feu qui nous menaçoit; il s'arrêta pourtant loin de nous. L'obſ- » curité & la pluie de cendres recommencèrent, & plus fortes & plus épaiſſes. » Nous étions réduits à nous lever de temps en temps pour ſecouer nos habits, » & ſans cela elle nous eût accablés. Je pourrois me vanter qu'au milieu de ſi » affreux dangers, il ne m'échappa ni plainte, ni foibleſſe; mais j'étois ſoutenu

» par

» par cette consolation peu raisonnable, quoique naturelle à l'homme, de » croire que tout l'univers périssoit avec moi.

» Enfin cette épaisse & noire vapeur se dissipa peu à peu & se perdit tout-» à-fait, comme une fumée, ou comme un nuage. Bientôt après parut le jour » & le soleil même, jaunâtre pourtant, & tel qu'il a coutume de luire dans une » éclipse. Tout se montroit changé à nos yeux troublés encore, & nous ne » trouvions rien qui ne fût caché sous des monceaux de cendres, comme sous » la neige. On retourne à Misène : chacun s'y établit de son mieux, & nous y » passons une nuit fort partagée entre la crainte & l'espérance, mais où la » crainte eut la meilleure part, car le tremblement de terre continuoit. On ne » voyoit que gens effrayés entretenir leur crainte & celle des autres, par de » sinistres prédictions. Il ne nous vint pourtant aucune pensée de nous retirer, » jusqu'à ce que nous eussions eu des nouvelles de mon oncle, quoique nous » fussions encore dans l'attente d'un péril si effroyable, & que nous avions vu » de si près. Vous ne lirez pas ceci pour l'écrire, car il ne mérite pas d'entrer » dans votre histoire, & vous n'imputerez qu'à vous-même, qui l'avez exigé, » si vous n'y trouvez rien qui soit digne même d'une Lettre. Adieu «.

On ne peut guère lire ces deux Lettres sans être frappé du courage du malheureux Pline. La passion de l'étude inspire dans bien des occasions une sorte d'intrépidité, qui tient de l'héroïsme; mais c'est sur-tout celle des sciences naturelles qui produit le plus éminemment cet effet. On n'admire peut-être pas assez l'espèce d'audace que donne la curiosité, lorsqu'elle est devenue passion. Nous pourrions en citer plus d'un exemple très-moderne; mais sans nous écarter de notre sujet, il me semble que Pline voguant tranquillement & de plein gré sous un athmosphère enflammé, s'avançant de sang-froid vers les dangers, & observant, ses tablettes à la main, le plus terrible spectacle qui puisse frapper les yeux, n'est peut-être pas moins étonnant, que Charles XII, entouré des éclats d'une bombe, & dictant sans émotion une lettre à son Secrétaire. A quoi tient-il donc qu'on ne dise l'intrépide Pline, comme on dit l'intrépide Héros du Nord ? c'est qu'en général, c'est le grand nombre qui donne & consacre les épithètes, comme les sobriquets, que tout homme est appréciateur de la valeur, & qu'il n'y en a que peu qui le soient du courage.

Nous remarquerons encore avant de quitter Pline le jeune, que les détails qu'il nous a transmis doivent rectifier une opinion assez vulgaire. On se persuade assez communément que la ville de Stabie fut ensevelie par la même éruption qui engloutit Herculanum & Pompeïi; c'est une erreur, cette ville fut saccagée & détruite long-temps auparavant, par Sylla, dans la guerre sociale.

Herculanum qui étoit bien plus ancienne & plus considérable, éprouva, ainsi que Pompeïi, comme nous l'avons déja dit, de grands désastres, environ quinze ans auparavant; l'une & l'autre ne s'étoient pas encore entièrement rétablies, lorsqu'elles disparurent enfin tout-à-fait sous les cendres & la lave du Vésuve. Tout le monde sait l'histoire de la découverte toute récente de ces deux villes, & combien les Monumens qu'on y a trouvés ont déja contribué à étendre les lumières que l'on avoit sur l'antiquité, & sur-tout sur les arts des Romains (1).

Après la description circonstanciée que nous avons rapportée de la première éruption du Vésuve, nous croyons devoir d'autant plus nous dispenser de nous appesantir sur les détails des éruptions suivantes, qu'en général elles ont toutes entr'elles de très-grandes ressemblances, & qu'aucune n'a produit de plus grands effets que la première: nous nous contenterons donc, pour éviter la monotonie des répétitions, de présenter simplement le Tableau chronologique des incendies du Vésuve, en y ajoutant seulement quelques remarques en général, & nous ne nous étendrons particulièrement que sur quelques éruptions célèbres par leurs ravages ou par des phénomènes singuliers: nous le terminerons enfin par la dernière qui vient d'arriver en 1779, c'est-à-dire 1700 ans juste après celle qui détruisit Herculanum & Pompeïi sous Titus.

DATES DES ÉRUPTIONS DU VÉSUVE.

79.	1049.	1682.	1737.	1771.
203.	1138.	1694.	1751.	1773.
472.	1139.	1701.	1754.	1774.
512.	1306.	1704.	1760.	1775.
685.	1500.	1712.	1766.	1776.
993.	1631.	1717.	1767.	1778.
1036.	1660.	1730.	1770.	1779.

(1) Un des plus précieux objets de curiosité qu'on ait tiré des fouilles d'Herculanum, est sans doute cette immense quantité de Livres anciens & de Manuscrits Grecs dont le nombre, à ce qu'on prétend, passe huit cents; mais on ne sauroit penser sans gémir, à la lenteur avec laquelle on s'occupe des moyens de rendre utile ce trésor inestimable. Elle est telle que, selon toute apparence, la génération actuelle ne peut pas se flatter d'en recueillir aucun fruit.

Dans la seconde partie de cet Ouvrage, en parlant des différentes curiosités trouvées à Herculanum, nous rendrons un compte plus détaillé de la forme & de la nature de ces antiques Manuscrits, ainsi que des moyens simples & ingénieux avec lesquels on avoit commencé à en dérouler & en déchiffrer quelques-uns.

Depuis la terrible & mémorable éruption de 79 dont Pline le jeune nous a tranſmis les détails, il paroît que les cinq ou ſix premières éruptions qui ont ſuivi à différentes époques, & dont les Hiſtoriens contemporains ont fait mention, n'ont rien eu de remarquable. Ces Hiſtoriens ſont *Dion*, *Caſſiodore*, *Procope de Cæſarée*, &c.

La ſeptième éruption arriva en 1036. Une Chronique, écrite dans ce temps par un Moine du Mont Caſſin, en fait une deſcription qui nous fait croire qu'elle a dû être conſidérable, puiſqu'il y eſt dit que les flancs de la montagne s'entr'ouvrirent, & qu'il en ſortit un torrent de matière liquide qui s'étendit juſqu'à la mer.

Le Père La Torre remarque que dans la deſcription des éruptions précédentes, il n'eſt fait mention que de cendres & de pouſſières ſorties du ſommet de la montagne, au lieu que dans celle-ci, on parle d'un torrent de feu qui ſe prolonge juſqu'à la mer, & il conclut de-là qu'avant cette dernière éruption, le Véſuve n'avoit pas vomi encore de ces fleuves de matières fondues qui acquièrent la dureté de la pierre après leur refroidiſſement, & qui ſont aujourd'hui ſi abondantes dans toutes les éruptions.

Cette concluſion ne peut avoir de juſteſſe que tout au plus à l'égard des éruptions connues depuis celle de 79; car il eſt bien conſtaté actuellement, que non-ſeulement Herculanum étoit pavé avec de la lave dure, mais qu'il ſe trouve même ſous le pavé qui ſubſiſtoit lors de la deſtruction de cette ville, un autre pavé, qui doit être bien plus ancien, & qui eſt pareillement de lave dure ſemblable à celle que le Volcan rejette aujourd'hui; & les carrières de cette eſpèce de lave, qui ſubſiſtent encore & dont quelques-unes paroiſſent avoir été très-anciennement exploitées, ſemblent autoriſer à croire, que dans les temps les plus reculés, les Habitans des environs du Véſuve trouvoient en abondance les matériaux néceſſaires pour la conſtruction de leurs villes.

La ſeptième éruption connue eſt de 1049. *Léon d'Oſti* & *Scot* attribuent à cette éruption un phénomène très-remarquable. Ils prétendent que le Volcan rejetta une ſi grande quantité de réſine ſulfureuſe, ou de bitume, qu'elle formoit un torrent; & comme Léon d'Oſti eſt antérieur à Scot, le Père La Torre remarque qu'il eſt le premier Auteur qui faſſe mention d'un torrent de bitume pétrifié. J'avoue que j'aimerois encore mieux un Auteur qui indiqueroit la manière dont le bitume ſe pétrifie. Je crains fort pour le Cardinal Evêque, Léon d'Oſti, que ſon bitume pétrifié n'ait été autre choſe que de la lave durcie. Il faut convenir que dans le onzième ſiècle, il étoit encore plus aiſé d'être à la fois, Evêque, Cardinal, & même Saint, que d'être bon Phyſicien.

Les éruptions de 1138, 1139 & 1306 n'ont rien eu de digne d'être remarqué.

Dans la douzième, qui arriva en 1500, *Ambroiſe Leon* de Nole, Médecin & Philoſophe, aſſure, dans ſon hiſtoire du Véſuve, que cette éruption ſe termina par une pluie de cendre rougeâtre. En ſuppoſant que la matière colorante de cette cendre ait été ſuſceptible de ſe diſſoudre dans l'eau, il ne falloit plus que la réunion d'une pluie naturelle avec celle-ci, pour multiplier la merveille de ces pluies de ſang dont parlent tant d'Auteurs anciens & modernes.

La treizième éruption du Véſuve arriva en 1631, & fut une des plus formidables dont on ait conſervé la mémoire. Le 16 Décembre, au milieu de la nuit, on ſentit dans les environs de la montagne de violentes ſecouſſes, qui durèrent preſque ſans interruption juſques vers le matin : alors on vit une fumée noire & épaiſſe s'élever inſenſiblement dans les airs du ſommet du Véſuve, elle prit, ainſi que dans l'incendie de 79, la forme d'un pin, & répandit, par ce préſage funeſte, une terreur univerſelle qui fut bientôt juſtifiée. Ces noirs tourbillons, que vomiſſoit le Volcan en fureur, s'amoncelèrent inſenſiblement ſur la cime, & reſſembloient à des montagnes entaſſées ; une nuit obſcure enveloppa tout le Golfe de Naples, une pluie de cendres & de pouſſière couvrit au loin les environs, le tonnerre retentiſſoit du fond de cette maſſe immenſe de vapeurs épaiſſes, & l'obſcurité n'étoit diſſipée par intervalles que par la clarté que répandoient les éclairs, & les rochers ardens que lançoit l'abîme.

Ces convulſions du Volcan ceſsèrent enfin après une exploſion épouvantable, pendant laquelle la montagne s'ouvrit du côté de *Saint-Jean-Teducio*. De ſes flancs déchirés ſe précipita un torrent de lave qui ſe partagea en ſept branches, & qui porta par-tout l'effroi & la dévaſtation ; les jardins délicieux de *Pietra Bianca*, de *Portici*, *Granatelli*, ſi célèbre par ſes grenadiers, le village de *Reſina*, furent détruits, & la lave roulant ſes flots enflammés juſques vers la mer, entraîna encore avec elle une partie de la Torre *del Greco* & de celle de l'*Annonciata*.

Ces torrens de feu brûloient encore, lorſqu'ils furent remplacés par des torrens d'eau bouillante qui couloient du haut de la montagne, où ils s'étoient formés par les pluies abondantes qui avoient commencées dès le 17 : ils continuèrent leurs ravages juſques vers la moitié de Janvier 1632, & ils furent accompagnés de tremblemens de terre infiniment plus violens que ceux que l'on avoit ſenti au commencement de l'éruption. Naples ſe reſſentit de ce fléau, & un grand nombre de ſes édifices fut conſidérablement endommagé.

On remarqua dès le commencement de cet incendie une agitation extraordinaire

dinaire dans la mer; il n'en fallut pas davantage pour faire croire qu'elle s'étoit frayé une communication souterreine, par laquelle le Volcan auroit pompé toutes les eaux qu'il avoit versées ensuite dans les campagnes. Il est rare qu'une idée absurde ne rencontre pas des Défenseurs qui la soutiennent par des preuves ridicules; aussi se trouva-t-il à Naples beaucoup de gens qui prétendoient avoir vu flotter dans les laves d'eaux bouillantes qui découloient du Vésuve, de l'algue & des poissons de mer cuits (1).

La quatorzième éruption, qui arriva en 1660, mérite quelque attention, parce que l'émission de la matière fondue qu'elle répandit abondamment dans la campagne, se fit sans aucun bruit, & ce cas très-rare n'a eu lieu probablement, que parce que la matière élevée dans l'intérieur de la montagne, rencontra pour s'épancher trois anciennes ouvertures qui s'étoient faites dans l'éruption précédente. La lave ne trouvant point de résistance, fut versée paisiblement par ces trois bouches. On peut inférer de-là que le fracas & les mouvemens de la terre, qui accompagnent communément les éruptions, ne sont quelquefois occasionnés que par les obstacles qui s'opposent à l'épanchement de la matière fondue (je dis quelquefois), parce qu'il est infiniment probable que ces phénomènes effrayans sont causés encore plus souvent par des substances beaucoup plus expansives que la lave, & qui se trouvant engouffrées dans les abîmes du Volcan, secouent aussi long-temps les parois de leur prison, jusqu'à ce qu'enfin elles se soient procuré une issue.

En 1682, il y eut un incendie au Vésuve assez considérable. Il arriva le 12 Août, fut accompagné de tremblemens de terre & se prolongea avec des intervalles assez longs, jusqu'à l'année 1689. On remarqua particulièrement que la fumée qui s'élevoit du Volcan avoit pris la forme d'un pin, comme dans l'éruption de 79, rapportée par Pline; qu'elle étoit très-épaisse, & qu'il en sortoit fréquemment des éclairs, qui paroissoient cependant avoir un caractère un peu différent de ceux que l'on observe pendant les orages (2).

(1) Il n'y auroit sans doute aucune absurdité à croire que la mer communique avec les abîmes du Vésuve par un suintement insensible, nous verrons même par la suite combien l'eau peut influer sur les phénomènes volcaniques, mais il est absurde de croire que la mer communique directement avec le Volcan, si cela étoit elle rempliroit bientôt les cavités souterreines qui paroissent proprement le réceptacle des matières inflammables & en empêcheroit par conséquent l'inflammation, il faut excepter cependant le cas où la communication des eaux ne seroit pas continue.

(2) Le tonnerre, que l'on entend dans les grandes éruptions du Vésuve, n'a point ordinairement d'écho, ni de prolongation: son coup est presque momentané, comme celui d'un canon, qu'on entendroit tirer sur mer à quelque distance. Les foudres sont plus foibles que les foudres communes. On les voit serpenter au milieu d'une fumée très-épaisse & tracer rapidement un sillon de feu, en décrivant par divers angles quatre ou cinq portions de lignes droites.

Depuis cette époque juſqu'en 1757, il y eut ſix autres éruptions, ſavoir, en 1694, 1701, 1704, 1712, 1717 & 1730; mais comme il ne paroît pas qu'elles aient été remarquables par quelque phénomène particulier, nous allons paſſer à celle de l'année 1737.

Le vingt-deuxième incendie commença vers la fin d'Avril 1737. Il mérite une attention particulière, non-ſeulement à cauſe des effets extraordinaires qu'il produiſit, mais encore parce qu'il n'en eſt aucun qui ait été plus exactement & plus judicieuſement obſervé & décrit que ne fut celui-ci, par *Dom Franceſco Serrao*, premier Médecin du Roi de Naples (1).

Cet incendie commença de manière à déconcerter un grand nombre d'Obſervateurs. C'étoit une opinion généralement admiſe, que lorſque le Volcan jettoit pendant très-long-temps de la fumée, les éruptions étoient peu à craindre; cependant le Véſuve fumoit depuis 1730, & l'éruption dont nous parlons, ſe fit ſept ans après vers la fin d'Avril, dans le moment même où la montagne vomiſſoit des tourbillons de fumée.

Le 14 & le 15 Mai, les flammes & la fumée augmentèrent conſidérablement, & dans la nuit du 16, le Volcan commença à lancer des pierres ardentes, l'embraſement ſe ſoutint dans le même état pendant pluſieurs jours, & paroiſſoit tirer ſon activité d'une quantité prodigieuſe de ſoufre, dont le ſommet de la montagne étoit couvert.

Le 19 & le 20, la violence de l'incendie s'étoit augmentée au point que l'on voyoit en plein jour la flamme s'élever au-deſſus du crater, malgré l'éclat & la lumière du ſoleil. Vers le ſoir, la fureur du Volcan parut redoubler; ſes feux, devenus plus rapides, s'étendoient au loin, & une exploſion épouvantable qui ſe fit entendre vers deux heures après midi du jour ſuivant, acheva d'inſpirer la terreur aux peuples d'alentour.

Sur le ſoir, on apperçut diſtinctement une crevaſſe qui s'étoit faite dans la montagne, entre le midi & le couchant; bientôt le Volcan vomit des flammes par cette nouvelle bouche; mais telle étoit l'activité du feu & la quantité de

(1) Nous allons ſuivre autant que les bornes de cet Eſſai peuvent nous le permettre, l'excellent Ouvrage publié ſous le titre d'Hiſtoire du Véſuve, par cet habile Obſervateur. Nous regrettons de ne pouvoir en offrir qu'un extrait à nos Lecteurs, & nous les invitons à recourir à l'original: ils y trouveront ſouvent avec plaiſir une application heureuſe, des principes de la plus ſaine phyſique, une expoſition ſimple & claire, des phénomènes naturels, & ils y reconnoîtront par-tout un eſprit éclairé & ſage, également en garde contre les préjugés du vulgaire & les préoccupations ſavantes.

Il eſt ſi doux de rendre hommage au mérite modeſte, que nous n'avons pas pu nous défendre de payer ce tribut de notre eſtime à un Vieillard vénérable & célèbre, qui eſt également aimé & reſpecté de ſes Concitoyens & des Etrangers, & de qui on peut dire, comme Tacite d'Agricola,

Extraneis, ignotiſque non ſine cura fuit.

matières embraſées, qui bouillonnoient dans le gouffre, que malgré l'iſſue que la crevaſſe donnoit aux flammes, on ne vit pas de diminution dans la gerbe enflammée qui ſortoit du crater.

A huit heures du ſoir, la matière parut enveloppée d'une vapeur ſombre, qui étoit ſillonnée ſans ceſſe par des éclairs d'un rouge ardent; dans le même moment, on vit déboucher la lave par la crevaſſe; elle couloit avec rapidité vers le bourg de Réſina, qui ſe vit menacé d'une ruine certaine.

Vers les neuf heures, le torrent parut ſe ralentir dans ſa courſe, le rouge ardent des matières en fuſion commençoit à perdre de ſon éclat, & l'eſpoir d'un calme prochain remplaçoit déja la terreur. » Cependant les pierres, les flammes » & les tourbillons de fumée que la cime du Volcan vomiſſoit ne diminuoient » pas, le retentiſſement ne ceſſoit point, & l'air mugiſſoit toujours avec la » même fureur.

» Les choſes perſiſtèrent dans cet état juſqu'à onze heurès vingt-deux minutes » du ſoir; pour lors la nouvelle crevaſſe redevint féconde tout-à-coup. On en » vit ſortir plus de fumée & plus de flammes qu'auparavant; elle enfanta » une prodigieuſe quantité de foudres; elle jetta même des pierres : ce qu'elle » n'avoit point fait dans ſa première éruption.

» En même-temps le torrent qui partoit de cette crevaſſe, reprit ſon cours » avec plus de rapidité. Toute la montagne paroiſſoit en feu, tant à cauſe des » flammes, que par un effet de la réverbération qu'elles produiſoient ſur les » tourbillons de la fumée qui les environnoit.

» Dans cette ſituation, l'on entendit la montagne éclater avec autant de » fracas que ſi elle ſe fût abîmée ſur elle-même, & pendant quelque temps » elle tonna de la ſorte ſans diſcontinuer : les ſecouſſes de la terre étoient auſſi » épouvantables que fréquentes; tous ceux qui juſqu'alors s'étoient obſtinés » à reſter dans leurs maiſons, en furent arrachés par la frayeur, chacun fuyoit » avec horreur des lieux que le feu & la terre ſembloient également prêts à » dévorer «.

Les matières épanchées remplirent ſur le premier plan du Véſuve un eſpace de cinq cents pas de long & de trois cents de large, & le feu propagé par les roches ardentes qui voloient de toutes parts, ſe communiqua à une forêt de geneſt qui couvroit une partie de la montagne, & la réduiſit en cendres.

Le 21, la lave accumulée ſe fraya pluſieurs routes. Les torrens enflammés portèrent la déſolation dans différens cantons cultivés, & réduiſirent en cendre les plantations d'arbres qui ſe trouvèrent ſur leur route.

Le torrent, qui avoit d'abord coulé du ſommet vers l'orient, s'avançoit ſur

un front de quatre-vingt palmes (environ cinquante-trois pieds). Il changea insensiblement de direction & se jetta enfin sur la Tour du Grec; le torrent occidental prit la sienne vers un pont du chemin Royal, qui se trouve entre la Chapelle du Purgatoire & le Couvent des Capucins. Resserré dans cet endroit par les arches du pont, il combla une vallée, & s'élevant sans cesse par l'abondance des matières, forcées de refluer sur elles-mêmes, il pénétra en partie dans la Chapelle du Purgatoire, où il consuma tout ce qui étoit combustible.

Dans le même temps, il forma d'un autre côté une nouvelle branche, se jetta sur l'Eglise des Carmes, mit le feu à une petite porte, & se répandit dans l'Eglise, où cependant il s'arrêta promptement, le reste du torrent surmonta tous les obstacles, & grossissant toujours, il s'éleva presque jusqu'à la hauteur des cellules des Religieux, inonda une partie du Réfectoire & de la Sacristie, & s'avançant vers les bords de la mer, il s'y arrêta.

Le 24, on entendit une explosion dont le bruit dura très-long-temps, les foudres volcaniques sillonnèrent de nouveau l'athmosphère autour de la montagne; mais on s'apperçut que le feu qui s'élevoit de sa cime perdoit enfin de son activité.

Le 27, la violence du feu parut diminuée encore, & l'incendie alla toujours en décroissant, jusqu'au 29, qu'il parut absolument éteint.

Cependant le Volcan continua à répandre une fumée abondante & épaisse. Elle devint très-blanche le 5 & le 6 Juin après une pluie considérable, & répandit en même-temps dans les environs de la Tour du Grec, une odeur suffoquante de soufre, qui jusques-là ne s'étoit pas encore fait remarquer. Cette vapeur infecta un espace de six cents pas environ, & endommagea les feuilles & les fruits naissans des arbres d'alentour.

Une seconde pluie, qui tomba quelques jours après, fit fumer de nouveau le torrent de laves encore ardentes, elle ne produisit point comme la première fois cette vapeur sulfureuse; mais il s'exhala du torrent une odeur infecte qui occasionnoit de violentes douleurs de tête : elle subsista très-long-temps dans les environs de la Tour du Grec.

Les matières fondues, qui formoient les torrens de lave, parurent embrasées jusqu'au 25 Mai. Peu à peu leur surface devint sombre & noire; mais plus d'un mois après, elles conservoient encore assez de chaleur à un pied de profondeur pour mettre le feu à un bâton qu'on y enfonçoit.

Telle est en abrégé la description que *Dom Serrao* fait de ce terrible incendie, & il ajoute qu'ayant mesuré & calculé la quantité de matières vomies par le Volcan, pendant vingt-deux jours que dura cette éruption, il l'évalue à

319 millions 658 mille 161 pieds cubes, ce qui faisoit près d'une lieue & demie en surface quarrée, ou bien un cube de 683 pieds, c'est-à-dire une Montagne dont toutes les dimensions seroient égales à-peu-près à la hauteur de la plate-forme du clocher de Strasbourg.

Le Volcan se reposa pendant quatorze ans; mais le 22 Octobre 1751 fut l'époque de la vingt-troisième éruption. On entendit à quatre heures du matin une forte explosion qui fut suivie d'un tremblement de terre, & le 25, la montagne s'ouvrit un peu au-dessus de l'*Atrio del Cavallo*, avec un fracas épouvantable. La lave s'épancha par cette ouverture, & son cours fut si rapide, que le premier jour elle fit quatre milles en huit heures, ce qui fait à-peu-près 33 pieds par minute.

La lave s'étendit sur le plan de l'*Atrio del Cavallo*, occupant un large espace & prenant le chemin d'un vallon profond & escarpé, elle s'y jetta comme un torrent, semblable à du crystal fondu assez épais; continuant ensuite sa route, & gagnant tantôt de la surface, tantôt de la profondeur, selon la capacité des lits dans lesquels elle couloit, la lave arriva enfin au vallon de *Buon Incontro*, dont la largeur étoit de cinquante palmes & la profondeur de quatre-vingt, qu'elle combla en entier.

Le Père La Torre fait dans son Ouvrage sur le Vésuve un détail fort étendu de cette éruption, mais ce détail se trouvant rapporté dans plusieurs Journaux très-connus, & ne nous paroissant d'ailleurs renfermer rien de plus remarquable que l'éruption de 1637 dont nous venons de rendre compte, nous allons passer à celles qui ont suivi & qui nous présentent des phénomènes plus dignes d'attention (1).

Le 2 Décembre 1754 est la date de la vingt-quatrième éruption, & on peut

(1) Parmi plusieurs observations curieuses qui se trouvent dans cette description du Père La Torre, il en fait une que nous rapporterons, parce qu'elle donne une idée de ce qui produit ces émanations subtiles & dangereuses souvent occasionnées par le voisinage des Volcans & des feux souterreins, & en même-temps de la différence qu'il y a entre elles.

» Quoique le torrent de lave dont j'ai parlé se » fût arrêté le 9 Novembre 1751, il conserva néan- » moins pendant long-temps une grande chaleur; » j'allai le visiter dans toute son étendue, le 22 & » le 23 Mai 1752, & je trouvai que quoiqu'on » marchât dessus, sans éprouver de chaleur sen- » sible, il y avoit pourtant quelques ouvertures » en plusieurs endroits dans toute sa longueur, » d'où il sortoit une chaleur violente & insuppor- » table; elle étoit accompagnée d'une vapeur » lancée avec force, mais invisible, qui ôtoit dans » l'instant la respiration. Cette vapeur n'avoit » qu'une très-légère odeur de soufre, mais elle en » avoit une très-forte de sel ammoniac, de nitre » de vitriol mêlés ensemble, qui saisissoit le gosier » & les narines. Ces ouvertures suffoquantes se » nomment dans le langage vulgaire, *Mofettes*, pour » les distinguer de celles qu'on nomme *Fumettes*, » qui sont d'autres crevasses d'où il sort une fumée » humide, mêlée avec le soufre, le sel ammoniac » ou le vitriol, mais qui n'est pas lancée avec tant » de force, & par conséquent ne produit pas un » aussi vif sentiment de suffocation «.

dire qu'elle a duré jufqu'en 1760, puifque pendant tout cet intervalle le Véfuve a vomi prefque continuellement des laves. On peut remarquer, comme une fingularité, que les premières laves qui fe firent jour, débouchèrent par deux ouvertures qui n'occafionnèrent aucune fecouffe, ni le moindre bruit dans la montagne; l'une du côté d'Ottajano, l'autre du côté de Bofco *di Tre Cafe.* On s'apperçut en même-temps qu'il s'étoit formé avant l'éruption fur le plan intérieur du Volcan un monticule qui s'éleva fucceffivement jufqu'au-deffus du rebord du crater. Il formoit une cheminée par laquelle dégorgeoit fans ceffe une efpèce d'écume enflammée, noire & légère, lancée quelquefois avec tant de violence, qu'il lui falloit huit fecondes pour retomber de la hauteur où elle avoit été portée, quoique quelques morceaux de ces fcories parûffent avoir 12 pieds de diamètre; de façon qu'en fuppofant qu'elles fuivîffent la loi connue de l'accélération des corps graves dans leur chûte, elles avoient été élevées à 966 pieds de hauteur.

Pendant que le fommet du Volcan produifoit cet étonnant feu d'artifice, la lave s'échappoit avec tant de rapidité de fes flancs entr'ouverts, que les yeux la fuivoient à peine (1).

Le 30 Décembre, cette monticule intérieure dont nous venons de parler & qui fe formoit fur la fommité du Véfuve, parut confidérablement exhauffée, non-feulement par la quantité prodigieufe de pierres & de fcories élancées du Volcan & dont la plus grande partie étoit retombée dans la montagne, mais encore parce que les matières qui bouillonnoient dans les abîmes du Mont, foulevoient perpétuellement la croûte qui formoit ce plan intérieur. Cette élévation continua à faire des progrès & à augmenter en hauteur & en volume, de façon qu'en 1760, elle étoit entièrement contiguë au Véfuve, & en formoit comme la continuation & le fommet. La matière qui s'élevoit alors au-deffus de fes rebords couloit librement le long des flancs de la montagne, & le Père La Torre, qui l'avoit obfervée avec attention, la compare à une efpèce d'écume métallique & minérale, expreffion qui ne fignifie fans doute autre chofe qu'une fcorie métallique.

Nous n'aurions plus rien à dire fur cette éruption, fi ces ravages s'étoient bornés aux laves, aux cendres & aux pierres, dont elle couvrit une grande

(1) Le Père La Torre rapporte qu'il préfenta à différentes reprifes devant le front de la lave, une bouffole, dont l'éguille ne fut cependant aucunement attirée. Mais nous penfons qu'on ne peut trop rien conclure d'après cette épreuve, attendu qu'il n'y a rien de plus commun, que de voir les fcories martiales, & même les mines de fer, ne communiquer aucun mouvement à l'éguille aimantée.

partie des belles campagnes qui entourent le Vésuve; mais elle produisit un effet plus funeste encore en répandant dans l'Athmosphère une vapeur si meurtrière, que la plupart de ceux qui avoient le malheur de la respirer, périssoient dans peu de jours (1).

Depuis cette époque jusqu'au 8 Mars 1766, qui fut la date de la vingt-cinquième éruption, le Vésuve a été tranquile, jettant toujours de la fumée, & sur-tout dans les mauvais temps; car cette observation est constante & a été souvent faite par M. le Chevalier *Hamilton*. Comme ce judicieux Naturaliste a été témoin de l'éruption de l'année 1766, ainsi que de celle de l'année suivante, & qu'il en a rendu lui-même un compte exact dans ses Lettres à la Société Royale de Londres, adressées à Mylord Comte *de Morton*, nous ne pouvons mieux faire que de rappeller à nos Lecteurs quelques-unes de ses observations.

Le Vésuve étoit si calme dans les premières visites que M. Hamilton lui a rendues, qu'il avoit pu voir assez profondément jusques dans la bouche du Volcan, dont les côtés étoient incrustés de sels & de minéraux de diverses couleurs, blancs, verts, jaunes foncés & jaunes pâles. » Quelques jours avant l'éruption, » je vis ce que Pline le jeune dit aussi avoir vu avant l'éruption du Vésuve » si fatale à son oncle, la fumée noire prendre la forme d'un pin; près de deux » mois avant l'éruption, cette fumée, qui paroissoit noire au grand jour, » ressembloit à de la flamme pendant la nuit «.

---

(1) Dom Jean de Vincinzio, Médecin de Nole, qui a fait l'histoire de la maladie épidémique qu'occasionna cette vapeur, la regarde comme une *Péripneumonie* accompagnée de délire; elle désola principalement Nole, Saint-Paolo, Saint-Erasmo, Serno & Saviano, & ne parut attaquer que les adultes après l'âge de dix-huit ans, sur-tout ceux que leurs travaux forçoient de passer des journées entières dans les champs. La plupart périssoient dès le quatrième ou le cinquième jour, malgré les secours les plus efficaces de la Médecine. Aussitôt après la mort, les cadavres se couvroient de taches pourprées, & à l'ouverture on trouvoit le poumon & le ventricule droit du cœur prodigieusement gonflés par la quantité de sang qui s'y étoit porté, au point qu'il remplissoit les vessicules pulmonaires.

Nous ne rapportons ces détails que pour remarquer que cette disposition des viscères est à-peu-près la même dans les personnes étouffées par la vapeur des charbons, par les exhalaisons des substances fortement aromatiques, & en général dans tous ceux dont la mort a été occasionnée par une surabondance de phlogistique introduit par la respiration dans l'économie animale, d'où l'on pourroit conclure que cette vapeur malfaisante étoit plutôt composée d'air inflammable, ou de phlogistique développé, que d'émanation sulfureuse; on sait que la vapeur qui s'exhale du soufre en combustion est un acide qui produit un effet absolument opposé à celui que nous venons d'observer, puisqu'au lieu de causer du gonflement dans les poumons, il en occasionne au contraire l'affaissement.

Lorsqu'on réfléchit sur le fait que nous venons de rapporter & sur tant d'autres du même genre, on ne sauroit s'empêcher de douter que la conservation des êtres sensibles soit la vue principale d'après laquelle la nature a combiné toutes ses opérations. Il semble plutôt que son but essentiel est d'entretenir le mouvement des élémens matériels, & d'en abandonner ensuite les résultats à leur influence mutuelle. Cette idée est peu consolante; mais elle a sans doute le mérite d'attacher plus particulièrement à l'espoir d'un avenir.

Le 28 Mars la lave commença à paroître, & l'éruption continua le 29 & le 30, sans être cependant toujours d'une même force. » Le 31, je passai la nuit » sur la montagne, la lave n'étoit pas aussi considérable que la première soirée; » mais les pierres embrasées étoient parfaitement transparentes. Quelques-unes » que j'ai jugées du poids d'environ 2000 livres furent jettées au moins à » 200 pieds de hauteur perpendiculaire, & retombèrent dans la bouche, ou » du moins très-près de la bouche d'un petit monticule qui s'étoit formé par » la quantité des cendres & des pierres, dans l'intérieur de la grande bouche » du Volcan, ce qui en rendoit l'approche bien moins hasardeuse qu'elle ne » l'avoit été quelques jours auparavant, lorsque la bouche avoit près d'un » demi-mille de circuit & que les pierres pouvoient s'élancer dans toutes les » directions. M. *Hervey*, frère du Comte de Bristol, fut blessé dangereusement » au bras, quelques jours avant l'éruption, pour s'être approché de trop près » de la bouche du Volcan, & deux Anglois de sa compagnie aussi, mais » légèrement; on ne sauroit présenter à l'imagination un tableau du superbe » spectacle que nous offroient ces girandoles de pierres embrasées, qui surpas-» soient de beaucoup les feux d'artifice les plus surprenans «.

L'éruption dura jusqu'au 12 Avril, que notre Observateur fut voir de près le torrent de laves; l'ébranlement des terres voisines étoit semblable, dit-il alors, à celui de la charpente d'un moulin à eau. » La chaleur de la lave étoit » trop forte pour me permettre de m'approcher plus qu'à dix pieds du fleuve, » & elle étoit d'une consistance telle (quoiqu'elle parût liquide comme de l'eau), » qu'elle pouvoit presque résister à l'impression d'un long bâton qui servoit à » mon expérience; de grandes pierres jettées de toute ma force ne s'y enfonçoient » point; mais après y avoir fait une légère impression, elles nageoient sur la » surface & disparoissoient bientôt à ma vue; car malgré sa tenacité, la lave » couloit avec une rapidité étonnante, & telle que je suis persuadé que pendant » le premier mille, la vîtesse de ce courant égaloit celle de la rivière de *Saverne* » près de *Bristol.* Le fleuve à sa source avoit à-peu-près dix pieds de largeur; » mais bientôt cette largeur augmenta, & le courant se divisa en trois branches, » de sorte que ces rivières de feu communiquant leur chaleur aux cendres des » laves précédentes, entre une branche & l'autre, produisoient toutes ensemble, » pendant la nuit, l'image d'une surface enflammée de quatre milles de longueur & » de près de deux milles de largeur en quelques endroits. Vous vous figurerez, » Mylord, le coup-d'œil superbe de cette scène singulière dont on ne sauroit » donner une description «.

Ce ne fut que le 10 Décembre 1766 que cette éruption cessa totalement, après

après avoir duré neuf mois. Il paroît par la description que fait M. Hamilton du crater du Vésuve, qu'il y avoit alors au milieu d'une petite plaine ressemblante à la *Solfaterra* un monticule de la hauteur de 185 pieds, qui servoit de cheminée principale au Volcan, & qu'en y jettant de grosses pierres, on pouvoit, par les obstacles qu'elles rencontroient en tombant, compter cent ricochets, jusqu'à ce qu'elles fussent arrivées au fond. Ce monticule changeant de forme, & prenant un accroissement sensible, ne laisse aucun doute sur la forme même de la montagne du Vésuve, ainsi que de tous les autres Volcans.

L'éruption de 1767 s'annonça le 19 Octobre par tous les symptomes ordinaires. Comme elle a été une des plus violentes de ce siècle, nous croyons qu'un extrait de la description que M. Hamilton en fait lui-même sera agréable à nos Lecteurs. » Du sommet du monticule sortoit une fumée noire & si épaisse qu'elle paroissoit ne sortir qu'avec difficulté; on voyoit les nuages s'élever les uns sur les autres en mouvement spiral & rapide, & à tout moment de grosses pierres lancées à une hauteur très-considérable au milieu de ces nuages; peu à peu la fumée prit la forme exacte d'un grand arbre de pin. Cette colonne de fumée noire après s'être élevée à une hauteur extraordinaire, suivit la direction du vent, & fut portée jusqu'à Caprée, qui est à environ 28 milles du Vésuve.

» Comme je m'imaginois qu'il n'y avoit point de risque à approcher de la Montagne depuis l'émission de la lave, j'allai sur-le-champ pour l'examiner, accompagné d'un seul Paysan. Je passai l'Hermitage, & j'allai fort avant dans ce vallon, qui est entre les montagnes de la *Somma* & du Vésuve, qu'on appelle l'*Atrio di Cavallo.* Je faisois mes remarques sur la lave, qui de l'endroit où elle s'étoit fait une ouverture, étoit déja parvenue jusqu'au vallon, lorsque tout-à-coup, vers midi, j'entendis un bruit violent dans l'intérieur de la Montagne, & à un quart de mille de l'endroit où nous étions, la Montagne s'ouvrit avec beaucoup de bruit; & de sa nouvelle bouche sortit une fontaine de feu liquide, qui s'éleva à plusieurs pieds de hauteur, & roula ensuite directement vers nous comme un torrent. La terre trembloit, & en même-temps nous fûmes couverts d'une grêle de pierres-ponces. Dans un instant, des nuages de fumée noire & de cendres, causèrent une obscurité presque totale; les explosions du haut de la Montagne étoient beaucoup plus fortes que le tonnerre le plus violent que j'aie jamais entendu, & l'odeur du soufre étoit très-forte.

» Mon guide alarmé prit le parti de s'enfuir, & moi, je l'avoue, je n'étois pas fort à mon aise. Je le suivis de près, & nous courûmes environ trois

» milles ſans nous arrêter, parce que, comme la terre trembloit ſous nos pieds, » je craignois que l'ouverture d'une bouche nouvelle ne mît un obſtacle invin- » cible à notre retraite. Je craignois auſſi que les exploſions violentes ne » détachâſſent quelques rochers de la Montagne de *Somma* ſous laquelle il » nous falloit abſolument paſſer. Outre cela, les pierres-ponces qui tomboient » ſur nous comme la grêle, étoient de grandeur à nous cauſer des ſenſations » très-déſagréables.

» Après avoir reſpiré un peu, & le tremblement de terre continuant toujours, » je jugeai qu'il étoit prudent de quitter la Montagne, & de me retirer chez » moi, où je trouvai tout le monde fort alarmé, à cauſe des exploſions violentes » du Volcan, qui faiſoient trembler la maiſon juſqu'à ſes fondemens, & en » ébranloient les portes & les fenêtres. Le bruit & l'odeur du ſoufre augmen- » tant encore, nous quittâmes notre maiſon de campagne pour nous rendre » à Naples. Je jugeai à propos en paſſant par *Portici*, d'informer la Cour de » ce que je venois de voir, & je conſeillai à Sa Majeſté Sicilienne de quitter le » voiſinage de cette Montagne menaçante : cependant la Cour ne ſortit de » *Portici* que vers minuit, lorſque la lave en étoit déja fort près. Pendant que » j'allois à Naples, c'eſt-à-dire en un peu moins de deux heures après mon » départ de la montagne, je remarquai que la lave avoit déja couvert trois » milles du même chemin par lequel nous nous étions retirés. Il eſt étonnant » qu'elle ait pu couler ſi vîte, car j'ai vu depuis que la rivière de lave dans » l'*Atrio di Cavallo*, étoit de ſoixante à ſoixante-dix pieds de profondeur, & » dans quelques parties d'une largeur d'environ deux milles.

» Quand le Roi quitta *Portici*, le bruit étoit déja augmenté conſidérablement, » & la percuſſion de l'air par les exploſions étoit tellement violente, que » non-ſeulement des portes & des fenêtres dans les Palais du Roi en furent » totalement enfoncées, mais même encore une porte que l'on avoit bien fermée » à clef. La même nuit, pluſieurs portes & fenêtres à Naples s'ouvrirent auſſi » d'elles-mêmes. Outre ces exploſions qui étoient très-fréquentes, il y avoit un » bruit ſourd, ſouterrein & violent qui dura cette nuit à-peu-près cinq heures. » J'imaginai que ce bruit ſingulier pouvoit avoir été cauſé par la lave qui aura » rencontré quelque dépôt d'eau de pluie dans les entrailles de la Montagne, » & que le combat entre le feu & l'eau pourroit en quelque façon rendre » compte des ſifflemens & de ces bruits extraordinaires.

» On ne ſauroit donner une idée de la confuſion de cette nuit à Naples. » La retraite précipitée du Roi augmenta encore l'alarme. Toutes les Egliſes » furent ouvertes & remplies de monde ; on ne voyoit que Proceſſions dans

» les rues. Le mardi 20, il fut impoſſible de juger de l'état du Véſuve, à cauſe » des cendres & de la fumée qui le couvroient entièrement & qui s'étendirent » juſqu'à Naples. Le ſoleil avoit la même apparence que quand on le voit » à travers un brouillard épais à Londres, ou au travers d'un morceau de verre » noirci de fumée. Ces cendres tombèrent à Naples toute la journée.

» Le mardi 21 fut plus tranquile que les journées précédentes; mais les laves » couloient toujours avec vivacité. *Portici* fut alors dans un danger véritable, » car la lave n'en étoit éloignée que d'un mille & demi; mais heureuſement » elle changea de direction, & vers la nuit elle ſe ralentit.

» Le jeudi 22, vers les dix heures du matin, le même bruit horrible recom- » mença, mais avec beaucoup plus de violence encore que dans les journées » précédentes. Les gens les plus âgés ont dit qu'ils n'avoient jamais entendu » de bruit pareil, & il étoit réellement effrayant. Nous nous attendions à » chaque moment à quelque évènement ſiniſtre. Les cendres pleuvoient à » Naples en ſi grande abondance, que les gens à pied dans les rues furent » obligés de ſe ſervir de parapluies ou de déployer leurs chapeaux, car ces » cendres faiſoient beaucoup de mal aux yeux; les toits des maiſons & les » balcons furent couverts de ces cendres de l'épaiſſeur de pluſieurs lignes, des » vaiſſeaux en mer, à vingt lieues de Naples, en furent auſſi couverts au grand » étonnement des Matelots «.

Le vendredi 23, les laves continuèrent de couler; mais le 24, elles ceſsèrent entièrement; ainſi cette éruption fut fort courte, mais d'une violence prodigieuſe, puiſque M. Hamilton obſerve que la lave ſe porta juſqu'à ſix milles de diſtance, près d'une petite Chapelle appellée *San Vito*; qu'elle avoit deux milles de largeur & preſque par-tout ſoixante-dix pieds d'épaiſſeur. La lave tomba dans un chemin creux, appellé *Foſſa grande*, qui avoit été formé par des torrens d'eau de pluie, & quoique ce chemin n'ait pas moins de deux cents pieds de profondeur & cent pieds de largeur, la lave l'avoit cependant comblé dans un endroit. Je n'aurois jamais cru, dit cet exact Obſervateur, qu'une ſi grande quantité de matières ait pu ſe répandre en ſi peu de temps, ſi je n'en avois été témoin & examiné moi-même le cours entier de la lave.

Le jour ſuivant, il n'y eut d'autre phénomène qu'une grande quantité d'éclairs qui s'échappoient d'une colonne noire de fumée élevée au-deſſus de la Montagne & qui étoient accompagnés de tonnerre. Il y eut auſſi une autre eſpèce de Météore qui reſſembloit à ce que l'on appelle des étoiles tombantes, & l'on remarqua que les cendres qui ſe répandirent dans la dernière journée de l'éruption étoient preſqu'auſſi blanches que la neige.

Depuis cette grande éruption de 1767 qui fut la vingt-ſixième juſqu'en 1778, le Véſuve a preſque toujours été en activité, & a eu des éruptions plus ou moins fortes preſque tous les ans: mais comme elles n'ont préſenté aucun phénomène remarquable qui les ait caractériſé, nous n'en ferons point de deſcriptions particulières & nous paſſerons tout de ſuite à celle de l'état actuel du Véſuve; nous penſons que ces détails pittoreſques, & écrits avec chaleur, paroîtront intéreſſans. Nous allons laiſſer parler notre Voyageur.

» Depuis mon arrivée à Naples, au commencement de 1778, j'avois trouvé » le Véſuve ſi calme & ſi tranquile, qu'il avoit perdu beaucoup dans mon » eſprit. Sans flammes ni fumée, ce n'eſt plus qu'une Montagne très-ordinaire. » Son ſommet, d'après les calculs faits juſqu'ici, eſt élevé de 3694 pieds au-deſſus » du niveau de la mer. Mais la largeur de ſa baſe & l'épaiſſeur des différentes » couches de laves qui s'y ſont amoncelées, font diſparoître à l'œil la moitié » de ſon élévation. Le Véſuve étoit reſté dans mon eſprit comme l'impreſſion » de ces fantômes dont on berce les enfans; de ces objets monſtrueux & inouïs » dont on parle toujours & qu'on ne voit jamais; peut-être encore l'habitude » qu'acquèrent à la longue les Voyageurs, de voir rapetiſſer les objets en » s'en approchant, avoit-elle cauſé mon indifférence (1).

» Ma curioſité n'étant donc pas excitée, elle me laiſſoit ſans impatience, » lorſqu'un ſoir qu'il avoit plu par un vent de *Scirocco*, c'eſt-à-dire après un » déluge de pluie, on vint tout d'un coup nous avertir que le Véſuve jettoit » du feu. Nous courûmes bien vîte au Môle, & je vis effectivement de la fumée, » avec quelques bouffées d'étincelles. La pluie continuelle, & l'orage augmen- » tèrent dans la nuit, avec des coups de tonnerre aſſez forts pour me faire eſpérer » quelque évènement. Je les attendois, mais inutilement, & je m'endormis ſans » ſentir de ſecouſſes; j'appris cependant que ç'avoit été ma faute, qu'il y avoit » eu pendant la nuit un léger tremblement de terre, & que l'on entendoit

(1) La hauteur du Véſuve a été meſurée par pluſieurs Obſervateurs; mais leurs réſultats diffèrent conſidérablement entre eux: juſqu'ici & ſelon l'opinion commune à Naples, on a eſtimé que le Véſuve, à partir du niveau de la mer, avoit 1800 pieds de hauteur. Le P. La Torre même ne lui en donne que 1777. L'Abbé *Nollet* au contraire lui en a trouvé 3558, & les opérations de M. de *Sauſſure* lui ont rapporté 3658 pieds.

Nous ne chercherons pas à concilier toutes ces meſures; il ſuffira de dire qu'elles ont toutes été calculées ſur l'abaiſſement du mercure dans le Baromètre, & que cet inſtrument qui étoit encore très-imparfait du temps de l'Abbé *Nollet*, n'a pu donner par conſéquent que des rapports très-fautifs. Il a fallu l'habileté de MM. *Fontana* & *Sauſſure* pour l'amener au degré d'exactitude propre à apporter des réſultats exacts. En effet, la meſure déterminée par ce dernier approche beaucoup de celle qu'a donné un nivellement qui vient d'être fait avec beaucoup de ſoin; nous nous rapportons de préférence à cette dernière opération qui donne au Véſuve 3694 pieds de hauteur, parce qu'elle a été répétée pluſieurs fois, & ſans qu'il ſe ſoit trouvé de différence ſenſible, ce qui en aſſure l'exactitude.

» bruire

» bruire la Montagne : nous attendîmes avec impatience que la pluie nous » permît d'approcher, & que les nuages en laissâssent le sommet à découvert.

» Le surlendemain au matin, on envoya m'éveiller & me dire, que *Bartholomeo*, le Général des *Cicerons* du Vésuve, étoit averti & nous attendoit. » Nous nous rendîmes à *Portici*, pleins d'ardeur, de curiosité, & d'espoir de » la satisfaire. Nous nous assurâmes d'une quantité de mulets & d'ânes dont » on se sert pour monter jusqu'à la moitié de la Montagne, & de Conducteurs » qui vous précèdent & vous traînent le reste de la route, en vous faisant » empoigner une corroye dont ils se ceignent le corps. Nous traversâmes *Portici*, » & ensuite *Resina*, village bâti sur la lave qui couvrit *Herculanum*, lors de » l'éruption dans laquelle périt Pline sous le règne de Titus.

» Les environs de *Résina* sont plantés d'arbres fruitiers & de vignes très- » abondantes, qui produisent cet excellent vin connu sous le nom de *Lachrima* » *Christi*. Il croît au milieu des fleuves de feu dont le Vésuve est couvert, & » sur un sol que les élémens en fureur semblent disputer souvent à la culture. » On distingue toutes les laves des différens siècles, & on y reconnoît sur-tout » celles des éruptions qui sont les plus récentes. Elles ne laissent voir à leur » superficie que des scories ferrugineuses de la couleur & de la forme du » mâche-fer : au bout d'un siècle, cette calcination commence à n'être pas si » aigre ; elle se couvre d'abord de mousse qui se corrompt, se régénère & se » charge de poussière. Bientôt on y voit le genêt, la lavande & mille autres » végétaux, jusqu'à ce qu'une nouvelle lave vienne soulever ou recouvrir cette » matière que le temps avoit rendu à la fertilité.

» Après avoir cheminé une heure sur nos mules, nous en descendîmes pour » monter à pied le reste de la montagne qui devient alors très-rapide, & qui est » dénuée de toute espèce de production. Ce n'est plus que cendres, scories, » mâche-fer, mêlés de parties de soufre & d'alun. Alors la Montagne de la » *Somma*, qui vüe de Naples paroît aussi haute que le Vésuve, commence » à s'abaisser à l'œil : elle semble faire une circonvallation autour de la forme » pyramidale du Vésuve.

» Rien ne peut offrir un aspect plus sévère & plus terrible que la Vallée qui » est entre le Vésuve & la *Somma*. On ne peut s'en faire une idée avant de » l'avoir vu, & en la voyant on sent l'impossibilité de la peindre aux autres, » à moins d'emprunter le savant pinceau de *Vernet*; il y faudroit porter sa palette » pour copier les tons d'une nature qui ne se trouve que là, & qui est toujours » au-dessus de ce que la mémoire en peut conserver. C'est le chemin des Enfers,

» l'attelier de Vulcain; c'eſt tout ce que l'imagination des hommes pourroit » enfanter de plus giganteſquement affreux.

» A la moitié de la Montagne, c'eſt-à-dire de la partie la plus eſcarpée, il y » a une eſpèce de corniche ou de repos, qui paroît la ceindre dans ſon pourtour: » on y découvre, en s'y arrêtant, la vue du plus beau pays qu'il ſoit poſſible de » voir. A l'orient, le Cap de *Sorrento*, l'Iſle de *Caprée*, celles d'*Iſchia*, de » *Niſita*, de *Procita*; en face, le Cap de *Misène*, *Pouzzole*, la Côte de » *Pauſilippe*, le beau baſſin du Golfe de Naples, la ville qui l'entoure & ſe » développe en amphithéâtre, *Portici*, *Caſtel-Greco* & enfin les *Camaldules*, » qui ſemblent terminer le Payſage, par un parterre de fleurs, & mettre un » jardin ſur le premier plan du tableau.

» Dans le moment où j'étois le plus occupé à jouir de ce riant & ſublime » ſpectacle, l'impétueux *Scirocco* vint changer rapidement la ſcène; il précipita » ſur la Montagne des nuages qui tirèrent le rideau ſur toute la nature. Nous » ne vîmes bientôt que ce que nous touchions. L'eſpérance de voir diſſiper » cette brume par le vent qui l'avoit apportée, nous fit continuer notre eſcalade. » Le vent augmentoit au point de nous renverſer, & devenoit ſi froid, que la » vapeur humide reſtoit en frimats ſur nos habits.

» La pluie vint ſans diſſiper le brouillard. Nous arrivâmes au crater ſans » nous en appercevoir, ſi ce n'eſt par la fatigue que nous éprouvions. Dès que » nous commençâmes à y deſcendre, nous nous trouvâmes comme dans une » étuve; nous paſſions ſur de la lave encore chaude, qu'on nous dit être celle » de la nuit précédente. Il falloit enjamber ſur des crevaſſes, d'où ſortoient des » mofettes ou camouflets ſoufrés, dont la chaleur étoit inſupportable & la » vapeur étouffante. La fumée de ces bouches ſe mêlant au brouillard, le » rendoit encore plus épais & ajoutoit à l'effroi de ce lieu.

» Nous trouvions à chaque moment des *ſcories* iſolées, que notre Lazaron » *Bartholomeo* nous diſoit avoir été jettées de la veille. Nous entendions à » chaque inſtant tout près de nous le bruit de l'exploſion, ſans en voir l'effet. » Nous continuâmes à deſcendre & à marcher ſur une croûte friable, qui » reſſembloit à du métal fondu, refroidi, & qui s'enfonçoit ſous nos pieds, » non ſans nous cauſer, comme on peut croire, quelque crainte: elle étoit » augmentée par celle de nos Conducteurs, qui laiſſoient voir la peur de s'égarer, » & n'oſoient ſe ſéparer de quarante pas ſans s'appeller continuellement.

» Deux ou trois exploſions conſécutives, bruyantes, comme celle d'une mine » qui ſe feroit entendre dans l'intérieur de la terre, nous firent appercevoir que » nous étions à la portée des exploſions, ſans pouvoir juger ni du vent, ni de

» la direction des ſcories que nous ne pouvions diſtinguer ; nous penſâmes » donc à la retraite : c'eſt alors que je ſentis le déſeſpoir de me trouver égaré » par un temps affreux, dans l'impoſſibilité de m'orienter, ni par le ſoleil, ni » par aucun autre moyen. Je ne trouvois aucune raiſon déterminante pour » diſtinguer ou le côté du danger, ou celui qui pouvoit nous en tirer. Je » m'apperçus cependant, à la marche que nous fîmes pour remonter à la crête » de la Montagne, que nous étions deſcendus à-peu-près ſoixante pieds dans » le crater.

» Dès que nous fûmes ſortis de cette étuve, nous fûmes repris par le vent » & l'orage qui étoient encore augmentés. Ce n'étoit plus de la pluie ; c'étoit » une maſſe d'eau tombant ſur nos têtes, qui nous ôta en partie le plaiſir que » l'on a à deſcendre ſi facilement une pente qui a tant coûté à gravir. On fait » en un quart-d'heure le chemin qui en a coûté ſix, & ſans aucune peine. » Les cendres s'éboulent ſous vos pieds, & le moindre mouvement vous fait » cheminer rapidement & de la manière la plus douce. Il eſt au-reſte très-utile » de ſe précautionner de guêtres, pour prévenir l'inconvénient des ſcories rou- » lantes que vous mettez en mouvement, & qui peuvent vous atteindre les » jambes dans leur chûte.

» L'état déplorable où nous étions, nous fit trouver exceſſivement long le » chemin que nous avions fait le matin avec tant d'intérêt & de curioſité. » L'orage changea encore de nature : c'étoit de la grêle, enſuite un tonnerre » violent ; il y eut même une ſecouſſe de tremblement de terre, mais dont nous » ne nous apperçûmes pas à la vérité, à cauſe du mouvement de nos mules ; il » fut très-bien obſervé à *Portici* ſur-tout par ceux qui étoient dans l'inaction : » nous y trouvâmes le carroſſe qui nous avoit amenés & qui nous reconduiſit » à Naples, après avoir éprouvé dans un auſſi petit eſpace de temps toutes les » différentes intempéries de l'air, & cependant avec plus de deſir que jamais » d'aller obſerver une ſeconde fois cet effrayant phénomène.

» Quelques jours après, le temps étoit devenu tout-à-fait beau, & nous » retournâmes au Véſuve. Les approches du crater ne me parurent plus auſſi » terribles, & ne m'inſpirèrent plus le même effroi. Je repaſſai avec ſécurité » dans les mêmes paſſages que j'avois regardé comme des endroits dangereux » par le temps nébuleux & l'orage qui m'y avoient accompagné. On a raiſon » de dire que c'eſt de l'obſcurité que naiſſent les fantômes, & des fantômes » la peur & la crédulité.

» Plus on s'approche du ſommet dans les éruptions, & plus le terrein » s'échauffe. Nous ne pouvions découvrir la ſurface de la cendre, de l'épaiſſeur

» d'un demi-pouce, que le ſol ne devînt d'une chaleur inſupportable, non-» ſeulement à la main, mais encore à nos pieds, & dès que nous creuſions de » ſix pouces, il en ſortoit une fumée très-apparente. On ne pouvoit frapper la » terre, ni jetter une pierre un peu conſidérable, ſans cauſer un ébranlement » ſenſible à quarante pieds à la ronde, le bruit en étoit pareil à celui que » l'on feroit en frappant ſur une voûte; nous ne fûmes plus étonnés de ces » effets, lorſqu'à quelques cents pas de là, nous nous trouvâmes ſur le bord, » ou pour mieux dire, ſur une demi-vouſſure d'un gouffre d'un mille de tour » & de cent pieds de profondeur. Voilà ce que je trouvai au lieu du monticule » dont j'avois ſi ſouvent entendu parler, & que l'on me dit avoir été rejetté du » centre du Véſuve en douze éruptions.

» Il étoit midi quand j'arrivai; il n'y avoit dans l'air que la vapeur qui » s'exhaloit de toute la partie du crater, & deux colonnes de fumée qui » partoient de deux bouches enflammées, dont l'une pouvoit bien avoir environ » treize pieds de diamètre. Il en ſortoit perpétuellement une flamme légère » qui s'élevoit à quelques pieds; & par chaque deux minutes, une colonne de » matières enflammées en étoit lancée à 120 pieds de hauteur, & retomboit » preſque perpendiculairement avec un bruit effroyable. Le moment d'après » elles redevenoient noires, & formoient en s'amoncelant un monticule autour » de cette bouche: ce qui explique les variations continuelles de la forme du » crater du Véſuve, amaſſant ainſi dans ſon centre cette prodigieuſe quantité de » cendres, de tuf & de ſcories, qu'il lance ou reprend alternativement.

» Lorſque ces matières amoncelées compriment le feu à un certain degré, » la Montagne s'ébranle, ſa matière élaborée & pénétrée de toute part par un » feu violent, cherche une iſſue, & tout-à-coup par une nouvelle exploſion, » elle produit ces immenſes laves qui forment des fleuves de feu de deux lieues » de cours, couvrant de cendres & de pierres-ponces une circonférence de ſix » lieues de diamètre.

» La ſeconde de ces bouches étoit moins au centre que l'autre, elle avoit » auſſi ſes exploſions périodiques, avec un bruit qui paroiſſoit plus ſouterrein » que l'autre & qui imitoit celui du canon. De temps en temps on voyoit partir » des bouffées de fumée ſans bruit, comme des camouflets; elles s'élevoient du » fond de ce précipice dont l'eſcarpement étoit revêtu de milliers de mofettes. » Il s'en exhaloit des vapeurs ſoufrées & vitrioliques qui produiſoient toutes les » couleurs du priſme. Les rayons du ſoleil traverſant ces différentes émanations, » & éclairant ce cahos, formoient un tableau que l'on ne ſauroit imaginer & » que l'on ne peut décrire.

» Une

» Une telle décoration à l'acte des Enfers à l'Opéra, produiroit la plus grande » ſenſation, mais feroit peut-être fuir la moitié des Spectateurs ; un Colonel » qui étoit avec nous, & qui certainement s'étoit trouvé pluſieurs fois devant » des batteries, ne pouvoit reſter là ſans émotion, il s'éloignoit involontaire- » ment & quitta la partie, malgré nos reproches. Soit curioſité, ſoit amour de » ſenſations auſſi nouvelles & auſſi étranges, je ne pouvois m'en arracher, ce » mouvement perpétuel ſembloit m'annoncer à chaque moment de nouveaux » effets. Je n'oſois quitter de l'œil ce gouffre dans la crainte de perdre un » phénomène que je croyois toujours être au moment de paroître.

» Je voyois très-bien le fond, ou au moins ce que je croyois pouvoir l'être, » j'aurois voulu m'en rapprocher, & j'en concevois la poſſibilité qui ſeroit » réelle, ſans la rencontre des mofettes qui pourroient ſuffoquer, & ſans » l'inconvénient encore plus grand que je rencontrai, & qu'on éprouve ſouvent » ſur le crater ; j'enfonçai tout-à-coup une jambe dans une fente de la lave » qui étoit couverte de cendres ſoufrées & brûlantes ; cet accident me fit » ſentir le danger qu'il y avoit de ſe précipiter dans le gouffre, en s'avançant » ſur les bords qui peuvent à chaque moment s'ébouler dans l'intérieur de » l'abîme, par quelque mouvement de la Montagne. Je quittai donc encore » une fois le ſommet du Volcan, mais en regardant en arrière, comme quand » on abandonne un beau pays dont on a manqué la conquête.

Dans le mois de Mai 1779, il y eut une petite éruption ; mais elle précéda immédiatement la dernière à laquelle nous allons nous arrêter, & qui a été regardée comme une des plus extraordinaires par la quantité de phénomènes nouveaux qui s'y ſont faits remarquer. Cette éruption, qui commença le 29 Juillet de cette année, eſt la trente-troiſième depuis la première dont l'hiſtoire ait fait mention, à l'époque de l'année 79, & qui fut, comme nous l'avons vu, la plus terrible de toutes.

Le Père *La Torre* ayant fait imprimer à Naples une relation exacte de cette dernière & ſingulière éruption, nous allons en donner ici un extrait, auquel nous ajouterons une deſcription de l'état dans lequel ſe trouva le Volcan après l'incendie, on y reconnoîtra encore l'Obſervateur ardent & intrépide que nous avons déja cité. Voici d'abord ce que dit le Père La Torre.

» L'énorme quantité de pierres enflammées qui depuis quatre ans avoient » été lancées hors du Véſuve par ſes éruptions réitérées, avoit formé dans le » *crater* un monticule nouveau de cent cinquante pieds de hauteur qui en » avoit fort diminué l'ouverture. Une partie de ce monticule étant tombée » dans l'intérieur de l'abîme, laiſſoit la poſſibilité en ſe couchant avec précaution

» ſur les bords du gouffre d'en appercevoir le fond, qui reſſembloit à une » immenſe fournaiſe.

» Les murailles intérieures de cet abîme, dit le Père La Torre, lui avoient » paru former comme d'énormes piliers perpendiculaires fortement cuits par un » feu violent & criblés de trous : *La Voragine nel ſuo interiore contorno, era* » *formata come di groſſiſſimi perpendicolari pilaſtri, biſcottati dal fuoco.* Tel » paroiſſoit l'aſpect intérieur du Volcan lorſqu'il rentra en activité.

» Ce fut le 29 Juillet qu'il commença à ſortir de la cime des matières » enflammées, qui deſcendant dans les vallons inférieurs en firent paroître toute » la ſommité couverte de feu pendant la nuit ſuivante. Le 1er. d'Août, il ſe » forma ſur le penchant de la Montagne du côté de Naples, deux autres bouches » d'où il ſortit un torrent de laves, qui, s'avançant du côté de *Réſina*, forma » deux branches de feu qui s'arrêtèrent dès le cinq.

» On commençoit à croire que l'éruption du Véſuve n'iroit pas plus loin » cette année, lorſqu'il s'ouvrit un théâtre de phénomènes bien intéreſſans à » obſerver. Une nouvelle bouche s'étant ouverte du côté d'*Ottaïano* dans la » partie du Véſuve oppoſée à Naples, il en ſortit une fumée ſi opaque & ſi » noire, qu'à la diſtance de dix palmes l'on ne pouvoit diſtinguer les objets. » Il eſt remarquable que cette fumée répandoit une odeur infecte; cependant » les flammes qui partoient du côté de la *Somma*, s'arrêtèrent & furent rem- » placées par des cendres qui tombèrent vers le levant de Naples. Le vendredi 6, » tout fut aſſez tranquile, & le Véſuve ne jetta que quelques pierres du côté » de *Portici*. Le ſamedi au ſoir, les flammes, beaucoup de fumée & des pierres » enflammées furent lancées vers *Ottajano*, & mirent le feu à un bois, ainſi » qu'à pluſieurs habitations.

» Le matin 8 Août, qui étoit un dimanche, la cime de la Montagne » paroiſſoit aſſez calme, & jettoit peu de fumée: cependant, en l'obſervant » attentivement, il me parut que la ſommité avoit changé de figure, & que » ce monticule intérieur que l'on appercevoit auparavant de loin dans le crater » avoit diſparu. Je jugeai donc qu'il étoit tombé en entier dans le gouffre, » parce que ce crater me paroiſſoit ſenſiblement abaiſſé, de façon qu'actuelle- » ment la cime de la Montagne paroît s'être diviſée en deux parties.

» Je me confirmai dans cette chûte du monticule, non-ſeulement par la » connoiſſance que j'avois de la forme du Véſuve, & pour l'avoir viſité deux » fois dans l'année paſſée; mais m'étant ſervi d'une lunette d'approche, je vis » ſenſiblement la brèche formée dans le crater. Il faut obſerver que quelques » jours avant le 8 d'Août, il y avoit eu par deux fois des pluies extrêmement

» abondantes dans les environs de Naples. Le même ſoir du 8, vers les neuf » heures, on put voir quelle étoit la force du feu allumé dans le ſein du Volcan, » tout-à-coup il s'en élança un amas de pierres enflammées, qui formoient dans » leur projection une maſſe de feu dont la baſe étoit le crater même du Véſuve, » & qui, s'élevant peu à peu, formoient un cylindre enflammé d'une hauteur » prodigieuſe. La multitude & la hauteur des pierres qui étoient lancées conti- » nuellement, & qui ſe choquoient les unes & les autres, faiſoient que cette » colonne de feu varioit dans ſa hauteur & n'étoit pas toujours la même.

» Ce ſpectacle dura trois quarts-d'heure de ſuite. Dans le même temps il » ſortit de la cime de la Montagne une épaiſſe & noire fumée, qui par le calme » de l'Athmoſphère, s'élevoit directement & étoit portée à une hauteur que » l'on peut dire incommenſurable & dont on ne peut ſe former une idée. Une » heure après la ſcène changea, un vent du couchant étant ſurvenu, tranſporta » ces nuages énormes de fumée & la colonne de pierres enflammées ceſſa.

» Ces pierres avoient été lancées en ſi grande quantité, que la totalité du » Véſuve juſqu'au vallon paroiſſoit tout en feu. Ce ſpectacle étoit nouveau & » n'avoit point exiſté dans les autres éruptions dont j'ai été témoin, ainſi que » cette colonne formidable qui a caractériſé cette éruption; ayant toujours vu » ces roches embraſées ſeulement mêlées avec beaucoup de fumée, & lancées » par intervalle, mais ſans former ainſi un corps & une gerbe de feu d'une » hauteur auſſi conſidérable (1).

» Pendant tout le temps que dura ce ſpectacle effrayant, il s'étoit répandu » dans tous les environs une odeur de ſoufre d'une puanteur inſupportable. » On entendoit juſqu'à Naples comme de fréquentes décharges d'artillerie; & » du milieu de cette fumée épaiſſe, l'on voyoit ſortir une quantité continuelle » d'éclairs. Ce qui fut encore particulier à cette éruption, c'eſt que lorſque » le vent d'occident eut diſſipé la fumée, l'on vit tout autour de la Montagne » une grande quantité d'étoiles ou de météores enflammés qui formoient de » longues traînées de feu, & qui n'étoient point inſtantanés comme dans les » éruptions ordinaires.

» Tous ces différens phénomènes, du 8 Août au ſoir, durèrent trois quarts- » d'heure environ; cependant la quantité de pierres, de cendres & de ſable qui

(1) Les relations qui ont été envoyées dans le temps par les différentes Perſonnes qui ont rendu compte de ce phénomène extraordinaire, s'accordent à dire qu'autant qu'il avoit été poſſible de juger de ſa hauteur par celle même du Véſuve, dont la maſſe entière paroiſſoit en feu pendant tout ce temps, & ce qui s'apperçoit plus facilement pendant la nuit, on avoit eſtimé que la hauteur de cette gerbe de feu devoit être de trois fois celle de la Montagne, & dans cette ſuppoſition il ſe trouveroit, par l'élévation connue du Véſuve, qu'elle devoit avoir dix à onze mille pieds de haut.

» furent jettés du Véſuve dans cet intervalle étoit ſi conſidérable, que toute la » partie de la *Somma*, ainſi que d'*Ottajano*, en étoit couverte à la hauteur d'une » palme. Le côté de Naples & de Portici en fut exempt, à cauſe des vents » d'occident qui s'élevèrent heureuſement. Cette pluie de cendres a été portée » juſqu'à la diſtance de ſoixante-huit milles, & j'ai vu de cette cendre qui avoit » été tranſportée juſques dans la Pouille, & qui en fut renvoyée à un Particulier » de Naples.

» La matinée du 9, ainſi que le 10 & le 11, le Véſuve ſe fit encore entendre; » il jetta beaucoup de fumée, & il y eut quelques tremblemens de terre; mais » il parut ſe calmer le même jour du 11, vers les huit heures au ſoir. Cependant » ſon activité n'étoit pas entièrement épuiſée, car il continua à fumer conſidéra- » blement pendant le reſte du mois d'Août & juſqu'à la fin de Septembre. » Dans le mois ſuivant on reſſentit pluſieurs tremblemens de terre, & on entendit » fréquemment des exploſions violentes dans l'intérieur de la Montagne, qui » étoient ſouvent accompagnés de tonnerre & d'éclairs, quoique le Ciel fût » très-ſerein; phénomène ſingulier que nous avons eu occaſion de remarquer » pluſieurs fois «.

Le Père La Torre finit ſa relation par une conjecture plus ingénieuſe peut-être que juſte, ſur la cauſe de la propagation des tremblemens de terre. Il remarque d'abord que le centre de la commotion eſt néceſſairement placé dans celui du Véſuve, il conſidère enſuite l'immenſe quantité de torrens de lave que le Volcan a verſé depuis ſi long-temps autour de lui, comme autant de bras avec leſquels il enchaîne un eſpace de cinq à ſix milles, qui ſe trouvant ainſi liés à la Montagne, ſont forcés de ſuivre tous les mouvemens que lui communique la réaction des matières qui bouillonnent dans ſon ſein.

Nous allons ajouter aux deſcriptions du Père La Torre, celles que notre Voyageur nous a envoyées ſur l'état de ce Volcan, immédiatement après ſa dernière éruption : nous croyons que nos Lecteurs lui ſauront gré de cette curioſité vraiment audacieuſe qui le caractériſe, qualité peu commune parmi les Obſervateurs & cependant très-heureuſe, puiſque ce ne peut être qu'à elles que l'Hiſtoire Naturelle doit une partie de ſes plus importantes découvertes.

» L'abondance de la fumée ſuffoquante qui régnoit encore ſur le Véſuve, » pluſieurs jours après la grande éruption du 8 Août, m'avoit empêché d'y » aborder, M. Hamilton lui-même n'avoit oſé s'y expoſer. J'eſpérai d'être plus » heureux, & je partis accompagné du *Ciceron Bartholomeo*, le ſeul courageux » & le ſeul intelligent de tous les Cicerons du Véſuve : je fis le même chemin » que j'avois fait au mois de Mai dernier, mais je le trouvai abſolument changé;

» le

» le vallon de l'*Atrio* étoit ſenſiblement élevé, & au lieu des torrens de laves » dures & compactes ſur leſquels j'avois paſſé, le ſol étoit compoſé de toutes les » matières rejettées dans la dernière éruption, qui conſiſtoient en pierres énormes » & bien plus grandes que je n'avois oſé le dire dans la deſcription que j'ai » envoyée dans le temps à Paris, & qu'on a mis dans la Gazette.

» La première de ces pierres que j'ai rencontrée, & qui étoit un morceau » de l'ourlet du crater, a dix-huit pieds de long ſur autant d'épaiſſeur, & dix » à douze de largeur, formant un quarré long; ce premier morceau étoit à plus » d'un mille de la bouche. On peut imaginer avec quelle force & à quelle » hauteur il a fallu qu'une telle maſſe ait été jettée pour arriver auſſi loin. Ce » bloc étant compoſé de ſcories, de cendres mêlées de pierres de laves, n'a pas » cependant le compact & le poids d'une autre que je trouvai à deux cents pas » de-là; celui-ci a la forme d'une bombe de douze pieds de diamètre, dont » la matière eſt une lave dure, griſe, compacte & preſque vitrifiée; j'en arrachai » pluſieurs parties groſſes comme le pouce, qui étoient abſolument ſemblables » au verre de bouteille, faiſant feu au briquet; ſa ſuperficie étoit couverte d'un » ſel marin blanc qui le faiſoit paroître comme un bloc de marbre (1).

» On peut aſſurer que ces groſſes maſſes, bien qu'elles fuſſent rouges quand » elles ont été lancées, n'étoient point en fuſion; mais arrachées des flancs de la » Montagne & envoyées avec les autres matières qui la compoſent par lits; on » en trouve la preuve à côté dans de plus petites pierres auſſi arrondies, d'une » nature plus friable, & dans la tranche deſquelles on trouve de l'ancienne » ſcorie couverte d'un nouvel enduit. Dans les convulſions du Volcan, ces » morceaux ſe détachoient ſans doute des flancs, tomboient dans le braſier » où étoit la lave en fuſion, & après y avoir été trempés étoient renvoyés & » lancés au dehors du crater à des diſtances prodigieuſes.

» Le reſte des matières ſont des ſcories de la nature de celles qui roulent ſur » des laves ordinaires, mais plus calcinées & par conſéquent plus légères: c'eſt » cette eſpèce d'écume, cette cendre noire qui eſt jettée journellement, ce » compoſé friable, roulant & déchirant, qui rend la route & les approches du » Véſuve ſi difficiles à aborder après une éruption.

» Nous nous enfonçâmes cependant très-avant dans la vallée; alors nous » trouvâmes la Montagne comme fendue en deux, & offrant à ſon ſommet » deux cimes ſéparées & très-diſtinctes; cet effet étoit produit par le déchirement

(1) En ſuppoſant ſeulement à cette bombe la denſité d'une brique bien cuite, ſuppoſition qui doit être certainement au-deſſous de la vérité, il s'enſuit qu'elle devoit peſer 123,099 livres, ou bien à-peu-près 1231 quintaux. Qu'on juge maintenant la puiſſance qui lance une telle maſſe à 2000 & même 3000 pieds de hauteur.

» d'une partie de l'ourlet du crater qui s'eſt ouvert de côté dans toute ſa » profondeur actuelle. Nous montâmes par le ravin qu'ont formé toutes les » laves en s'écoulant dans la vallée, & en faiſant la même route que celle que » j'avois faite au mois de Mai dernier. Je trouvai l'effet de ce que j'avois prévu » alors, en voyant à travers des fentes ces grands réſervoirs en fuſion; toute » cette partie n'étant plus qu'une croûte mince, elle a été briſée par les ſecouſſes » de la dernière éruption, s'eſt affaiſée tout-à-coup & a ouvert le paſſage aux » laves qui ont coulé dans la vallée.

» Nous continuâmes donc de monter comme à la tranchée, & après deux » heures de la marche la plus pénible, nous entrâmes par la brèche, de plein » pied, au fond du crater, qui dans ce moment avoit au moins cent cinquante » pieds de profondeur. On peut dire, dans ce moment, car malgré l'apparente » ſolidité du ſol par la dureté des matières qui la compoſent, rien n'eſt plus » inconſtant que la forme & le niveau du fond d'un crater, qui ſans compter » les grandes convulſions, telles que les éruptions, s'élève, s'abaiſſe, & de la » forme d'entonnoir paſſe en fort peu de temps à celle d'un cône. Je l'avois vu » l'année d'avant comme un gouffre, je l'avois vu au mois de Mai comme une » ſurface plane, & dans ce moment-ci il a plus l'air d'un antre que de toute » autre choſe.

» Nous avions le vent au dos qui chaſſoit la fumée en avant, & nous livroit » paſſage. Rien de plus brillant & de plus extraordinaire que le tableau qu'offroit » cet intérieur du Véſuve; l'eſcarpement preſque perpendiculaire de rochers » terminés en pointes de différentes formes, le déchirement de ce ſol qui laiſſoit » voir les tranches de tout ce qui le compoſoit, des mofettes qui le tapiſſoient de » ſels & de ſoufre diverſement colorés, ſoit de l'incarnat le plus vif ou du plus » beau rouge orangé, du blanc, du jaune & du verd, & de toutes les nuances » qui participent de toutes ces couleurs; une vapeur brillante & tranſparente qui » leur ſervoit comme de vernis, des torrens de fumée alternativement noire & » blanche qui ſortoient à gros floccons de pluſieurs trous; tout cet enſemble, par » ſes formes, ſes couleurs & ſes accidens particuliers, formoit un tableau auſſi » beau qu'extraordinaire, & qui n'a point encore été peint & ne le ſera peut-être » jamais; car quelque favorable & peut-être unique que ſoit la poſſibilité » d'arriver au fond d'un crater auſſi profond, il ſeroit bien difficile de déterminer » un Peintre à aller s'établir avec ſon chevalet à cette ouverture, où il ſeroit à » tout moment expoſé à être au moins aſſailli & ſuffoqué par la fumée au moindre » tourbillon ou changement de vent, mettant même à part toute eſpèce de » mouvement de la part du Volcan.

» Ce fut un de ces tourbillons de fumée qui tira le rideau ſur cette belle

» décoration, & nous chaſſa bien vîte en nous pourſuivant. Nous nous ſauvâmes » en touſſant & éternuant, l'acide de la vapeur picotant tout à la fois notre » poitrine & notre cerveau. Nous nous penchâmes ſur l'une des pointes de » rocher pour pouvoir reſpirer & prendre un chemin plus commode que celui » que nous avions tenu & nous n'y gagnâmes rien, car depuis la dernière » éruption, toute la troiſième région de la Montagne eſt également en com- » buſtion & preſqu'impraticable, ſoit à cauſe des dernières pierres jettées, ſoit » par les grands mouvemens qu'elle a éprouvé & qui ont fendu & ouvert toute » cette partie, d'où il ſort de la fumée de toutes parts, ce qui lui donne » abſolument l'air du ſommet d'un encenſoir.

» Ces mofettes perpétuelles, ces crevaſſes dangereuſes, l'acidité & la » ſuffocation de ces vapeurs, rendirent très-embarraſſante pour nous cette » deſcente ſi agréable auparavant, lorſqu'il n'y avoit qu'un ſable doux, égal, » ſur lequel on gliſſoit comme ſur un fluide ; au lieu de cela, des pierres » roulantes manquoient ſous nos pieds, leur chûte en entraînoit d'autres, & » leur mouvement étant accéléré en raiſon de la rapidité de la pente, augmentoit » encore le danger où nous nous trouvions d'être écraſés par celles qui nous » menaçoient de vingt pieds au-deſſus de nos têtes. Il faut ajouter à cet incon- » vénient peu agréable, qu'il nous falloit à tout moment franchir des fentes ſur » le bord deſquelles on ne pouvoit ni s'arrêter, ni s'appuyer à cauſe de la chaleur » & de leur fragilité; enfin au bout d'une heure d'une marche auſſi pénible que » dangereuſe, nous arrivâmes, avec quelques écorchures, à la ſeconde corniche » où finiſſent à-peu-près les effets de la dernière éruption.

» On peut aſſurer que cette éruption a ſenſiblement élevé le ſommet du » Véſuve; cependant cette élévation peut éprouver bien des variations, & même » avant qu'il ſoit peu de temps, non-ſeulement revenir à ſon ancien niveau, » mais au-deſſous.

» A bien obſerver les Volcans, ils n'ont des autres Montagnes que la hauteur » & les mêmes formes : le Véſuve depuis ſa baſe juſqu'à ſon ſommet, n'eſt qu'un » immenſe amas de cendres & de ſcories, ſemblables à ce qu'on appelle » ordinairement *mâche-fer*, ſoutenues par des couches de laves, qui en coulant » & ſe congelant du haut juſqu'en bas, ſervent de côtes à la Montagne & y » forment des cavités. Ces matières premières repriſes, fondues & refondues, » fourniſſent un nouvel aliment au braſier dont elles ſont ſorties, & reparoiſſent » ſous des formes différentes.

» Le Véſuve continue de vomir encore des torrens de fumée, qui ſans ſe » diſſiper, s'étendent quelquefois à plus de douze milles, & le 25 Octobre, à » deux heures après midi, il lança une colonne de fumée noire mêlée de cendres

» & de pierres qui, malgré un vent violent, s'éleva perpendiculairement à une » hauteur extraordinaire, & nous annonce encore une grande fermentation » intérieure «.



Vue de la Sommité et du Crater du Vesuve, au moment de la derniere Eruption arrivée le 8. d'Août 1779. à 9. heures du soir.

Cette, formidable Gerbe de feu qui dura trois quarts d'Heure de suite, s'éleva jusqu'à une hauteur prodigieuse, On a estimé qu'elle devoit avoir égalé celle de trois fois le Vesuve, — qui peut revenir à 2000 Pas Géomet. ou dix mille Pieds.

VUE



Vue du Vesuve et d'une partie du Golphe de Naples prise de l'endroit appellé Dogana di Terra près le Pont de la Madelaine

N° 31 — Dessiné d'après Nature par J. B. Hoüel Peintre du Roi — A.P.D.R

VUE DU VÉSUVE

DANS UN ÉTAT DE CALME.

CETTE Gravure offre la Vue du Vésuve, prise en sortant de la ville de Naples, à peu de distance du Pont de la Magdeleine & près de l'endroit appellé *Dogana di Terra.* Il peut y avoir environ dix milles de distance de là au Vésuve, en suivant le tour du Golfe & le chemin de Naples à Portici, & six milles en ligne droite; ce qui fait environ deux lieues & demie, près de trois lieues de France. On apperçoit dans l'éloignement la Ville & le Château de Portici situés au pied même du Vésuve, & plus loin la Côte de *Sorrente.*

Le Volcan est représenté ici dans ce calme & cet état de tranquillité où il reste quelquefois pendant des années entières, calme que l'on doit cependant regarder comme bien trompeur.

L'ensemble de la Montagne a vingt-quatre milles de contour dans sa base, & trois mille six cents quatre-vingt-quatorze pieds d'élévation perpendiculaire au-dessus du niveau de la mer, d'après les dernières opérations & des mesures qui, comme nous l'avons dit, ont été plusieurs fois vérifiées & faites avec le plus grand soin.

Le Vésuve est environné de deux autres montagnes grouppées autour de lui: l'une est appellée *Monte di Somma* & l'autre *Ottayano*; mais celle d'*Ottayano* ne peut s'appercevoir ici & sous cet aspect du Vésuve, étant cachée par la *Somma.* Il y a tout lieu de penser que *Somma*, *Ottayano* & le Volcan ne formoient anciennement qu'une seule & même Montagne; peut-être même seroit-il assez vraisemblable qu'à des époques très-éloignées, elle étoit beaucoup plus élevée que ne l'est aujourd'hui le Vésuve, & qu'une très-grande éruption, comme celle qui ensevelit *Herculanum*, l'aura mis dans l'état où nous le voyons, en enlevant tout l'espace qui se trouve entre *Monte di Somma* & le Vésuve proprement dit.

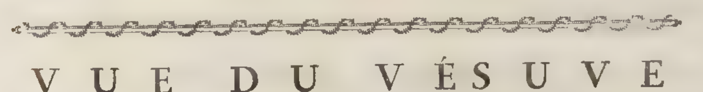
Nous serions d'autant plus portés à le croire, que la description & la Peinture que *Strabon* nous en a laissée, & que nous avons déja rapportée au commencement de cet Essai, semblent très-conformes à cette opinion. Cet Historien vivoit, comme on sait, sous Auguste, & par conséquent plusieurs années avant la grande éruption qui arriva sous Titus. Il nous dit précisément

que le Vésuve, qui d'ailleurs étoit célèbre par la grande fertilité des campagnes dont il étoit entouré, se terminoit alors par une grande plaine couverte de cendres & la seule partie de la Montagne qui fût absolument inculte & stérile.

Vesuvius mons, agris cinctus optimis, dempto vertice, qui magna sui parte planus, totus sterilis est, aspectu cinereus, &c.

On ne peut disconvenir que rien ne ressemble moins que cette description, à l'état & à la figure actuelle du Vésuve, qui, malgré ses fréquentes variations dans sa sommité, a toujours eu une forme plus ou moins conique & pyramidale. D'ailleurs Strabon ne parle en nulle façon de ces trois Montagnes très-distinctes, ainsi que de cet immense vallon qui les sépare.

Cet intervalle, cet espace vuide qui existe entre ces Montagnes, & auquel on a donné le nom d'*Atrio di Cavallo*, forme presque par-tout une aire large de trois cents soixante & dix toises sur une longueur d'environ trois milles. On n'aura pas de peine à croire que tout ce vallon est le lieu le plus sauvage & le plus effrayant que l'on puisse imaginer, étant depuis des siècles le réceptacle des laves accumulées les unes sur les autres, ainsi que de toutes les matières volcanisées qui sont sorties de cette partie du Vésuve pendant un grand nombre d'années (1).

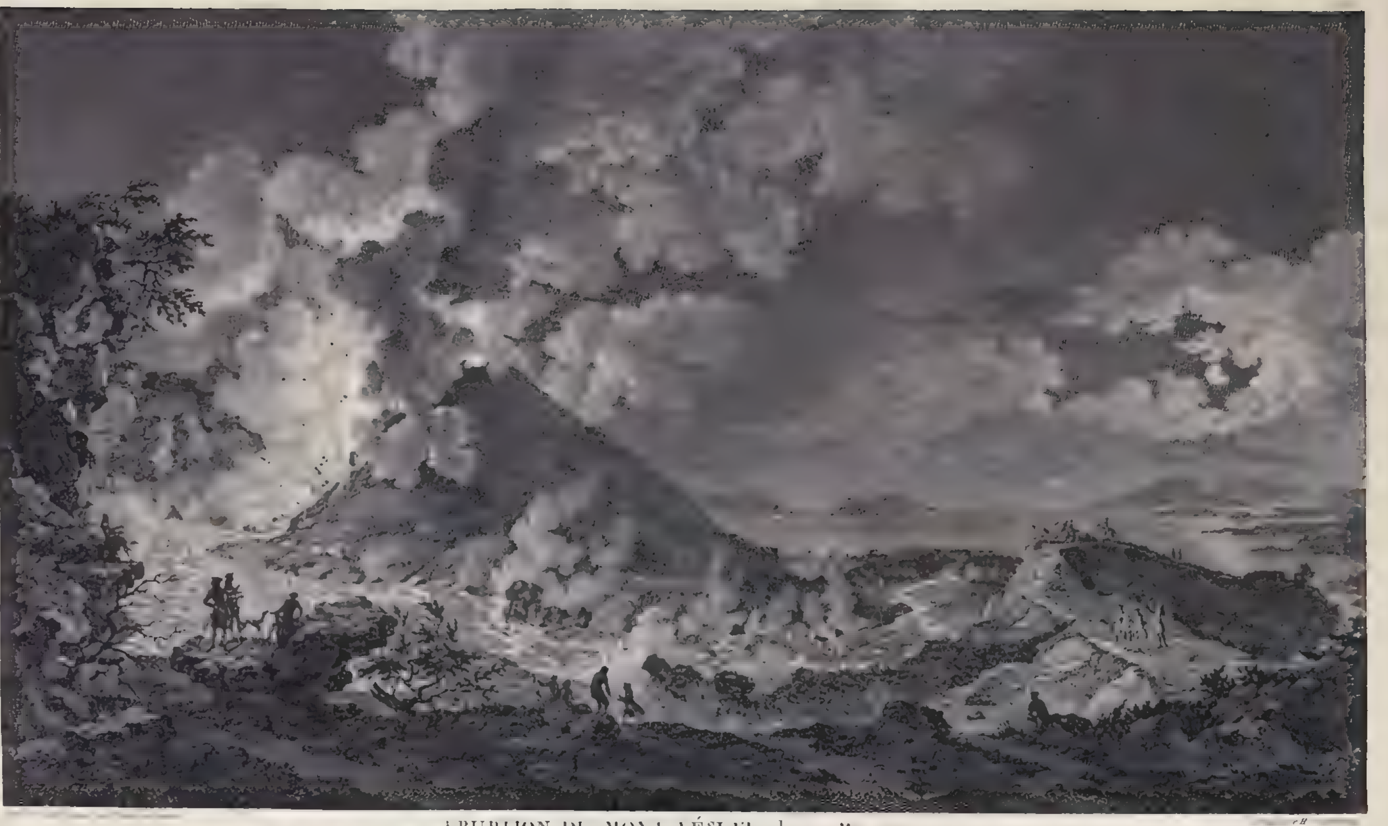


VUE DU VÉSUVE
EN ÉRUPTION.

On a desiré donner dans cette seconde Gravure une idée du Vésuve dans le moment d'une de ses Eruptions, autant au moins qu'il étoit possible que l'art pût atteindre à représenter un des phénomènes les plus terribles de la nature. On sent que c'est pour rendre l'effet du Tableau plus piquant que l'Artiste a choisi le moment de la nuit & d'un clair de lune, parce qu'effectivement la Montagne en feu & les laves ardentes qui en découlent, offrent alors cet imposant spectacle, d'une manière encore plus frappante que pendant le jour.

C'est de dessus le Vésuve même, ou plutôt de la partie de la Montagne appellée la *Somma*, qu'a été prise la Vue de cette Eruption. Le Peintre ayant été témoin de celle qui arriva en 1771, l'a représentée dans ce Tableau; & effectivement

(1) On pourroit peut-être encore ajouter à l'appui de cette idée que le nom d'*Atrio* qu'a porté ce vallon dans les traditions les plus anciennes, & qui veut dire *fourneau*, *foyer*, semble indiquer que cet espace a dû être le centre & le foyer même du Volcan.



ERUPTION DU MONT VÉSUVE du 14 Mai 1771

... de la ... Monte di Somma ...

... on voit couler la ... un ... nommé Atrio di Cavallo qui se trouve aux deux ...

C P D R

elle fut une des plus confidérables par l'étendue de la lave qui fe porta jufques près du bourg de l'*Annonziata* & à peu de diftance de la mer. A cet égard on peut dire que toutes les éruptions fe reffemblent du plus au moins, elles ne diffèrent que relativement à quelques phénomènes particuliers, comme a été par exemple celle de 1779, dont nous avons cru devoir faire une mention particulière.

Cet efpace qui fe trouve entre les Spectateurs que l'on voit fur le premier plan du Tableau & la fommité de la Montagne, eft ce Vallon, cet *Atrio di Cavallo* dont nous parlions tout-à-l'heure & dans lequel on voit couler la lave. On découvre dans l'éloignement les Ifles de *Caprée*, d'*Ifchia* & de *Procita*, mais foiblement, & autant que la lumière de la lune peut le permettre.

Il paroît que la plus forte explofion s'étoit formée par une des faces latérales de la Montagne, & que ce fut par-là que les laves fe font fait jour & ont trouvé une iffue favorable pour s'échapper; circonftance qui a pu permettre alors d'approcher auffi près du Volcan; car dès que les laves emprifonnées dans les abîmes de la Montagne ont pu renverfer leurs barrières, les ébranlemens, les commotions violentes diminuent peu à peu, & les fureurs du Volcan fe calment à mefure qu'il rejette cet amas immenfe de matières bouillantes qui fomentent dans fon fein.

Le Véfuve dans fon état de tranquillité, n'offre, comme nous venons de le voir dans la Planche précédente, qu'une Montagne élevée, couverte & même entièrement formée par des laves, des fcories, des cendres & des matières plus ou moins calcinées, dont les couleurs fombres & violâtres produifent à l'œil un effet trifte & fauvage; du fommet de cette maffe pyramidale s'élève alors une fimple fumée lente & inactive.

Mais pendant ce calme apparent, la nature, qui n'eft jamais oifive, raffemble lentement dans fon fein de nouveaux matériaux, c'eft à des profondeurs inconnues, dans des abîmes immenfes que des mers de feu préparent les fubftances qui fervent d'aliment aux Volcans. Dès que ces matières font rendues fortement expanfibles par un feu qui les pénètre de toutes parts, elles ne peuvent plus être contenues dans les gouffres où elles font engorgées.

Les premiers fignaux de l'éruption font toujours des fecouffes & des tremblemens fouterreins; des maffes de fumée fe fuccèdent & s'élèvent dans les airs, & ainfi que nous l'avons remarqué, c'eft fur-tout quand elle s'élève en cône alongé & prend la forme d'un pin, que l'on doit s'attendre aux grands phénomènes & aux plus fortes éruptions.

On entend alors des bruits épouvantables, la terre tremble, se déchire avec fracas, les voûtes du crater s'abîment, des nuages de cendres enveloppent la terre de ténèbres, des rochers ardens, des globes de feu sont élancés vers le Ciel, les éclairs se font voir au travers de ces noirs tourbillons de fumée qui sortent du Volcan, une odeur de soufre infecte l'air, & des sifflemens extraordinaires portent l'alarme dans tout ce qui respire.

La mer battue, agitée dans tous les sens, forcée de se replier sur elle-même, abandonne alors le rivage, & ses eaux s'introduisant dans ces gouffres de feu, leur donnent encore plus de fureur & d'activité; on doit croire même que ce sont elles qui déterminent l'éruption, & souvent elles l'annoncent par des torrens effroyables d'eau bouillante.

Dans cette commotion universelle de tous les élémens, on a vu le Volcan former & soulever subitement des montagnes nouvelles, ou en faire disparoître d'autres. Une multitude de bouches embrasées vomissent des flammes de différentes couleurs, des torrens de feu coulent de toutes parts; enfin on croit voir la Montagne elle-même s'écrouler, disparoître dans ses propres abîmes, & la nature entière toucher au moment de sa destruction.

VUE DU VÉSUVE,

Prise du Mont Sant-Angelo, où est située une Maison de Camaldules.

Ce Monticule qui est une dépendance du Vésuve, doit son origine à une éruption volcanique dont l'époque n'est pas connue. Il a été formé, suivant toutes les apparences, de la même manière que *Monte Nuovo* dans les environs de Pouzzole, & que les Monts *Saint-Elmo*, *Gauro* ou *Barbaro*, & les *Monticoli* qui sont dans le voisinage (1).

Ce lieu, autrefois le foyer d'un Volcan en fureur, est couvert de la plus agréable verdure. On croit voir une Isle enchantée sortir subitement du sein des laves : ce contraste a, par son opposition avec tout ce qui l'environne, de quoi surprendre, & peut en même-temps conduire à des recherches intéressantes.

(1) Nous rendrons compte de l'évènement effrayant qui a donné naissance à cette Montagne nouvelle, dans la description que nous avons à faire des *Champs Phlégréens* & que nous réservons pour la seconde Partie de cet Ouvrage.

Des



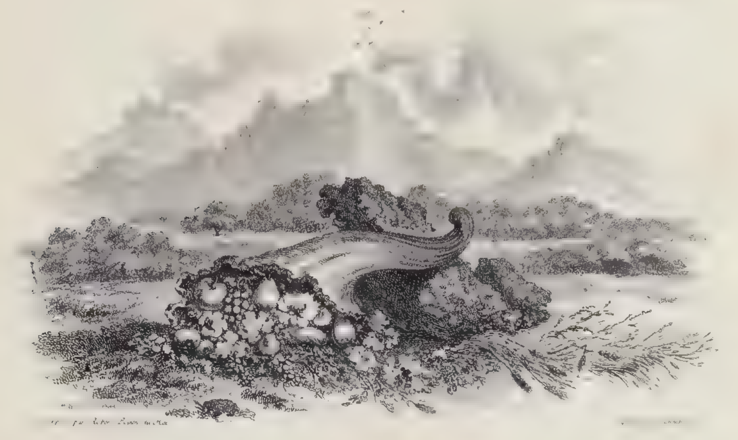
Vue du Vésuve prise du Mont S.t Angelo, où est située une Maison de Camaldules.

A.P.D.R.

Des Moines d'une Règle auſtère ont ſu ſe choiſir un hoſpice dans cette eſpèce de Paradis terreſtre, ſitué d'autant plus convenablement pour des Cœnobites, qu'ils ont ſans ceſſe devant les yeux les vues de l'Enfer, dont on peut dire que le Véſuve en éruption eſt une image vraiment effrayante.

On s'expoſeroit à tirer des conjectures trompeuſes ſur l'antiquité du Mont des Camaldules, ſi on le conſidéroit relativement aux progrès de la végétation qui y eſt portée au plus haut degré de vigueur; & en effet il n'eſt pas douteux qu'il n'ait fallu une immenſe ſuite de ſiècles pour convertir en terre des matières fondues & vitrifiées qui ſont d'une grande dureté. Mais les acides ſulfureux & marins qui s'élèvent en ſi grande abondance du ſein des Volcans, & qui ont la propriété d'altérer & de convertir en terre les laves & les baſaltes, peuvent occaſionner quelquefois une décompoſition très-rapide dans des matières volcaniſées; & de ſtériles qu'elles étoient, elles deviennent alors un ſol productif le plus propre au développement des végétaux.

Les vapeurs mofettiques, peut-être même les émanations électriques ſi abondantes dans le voiſinage des Volcans, accélèrent encore l'accroiſſement des plantes en donnant de l'ame & de la force à la végétation. Les obſervations du Chanoine *Recupero* ſur les couches alternatives de laves & de terres végétales qu'il a découvert dans les environs de *Catane* en Sicile, méritent donc d'être vérifiées avec des yeux exercés à connoître les produits volcaniques. Il eſt eſſentiel, avant de prononcer, de s'aſſurer ſi ces couches portent des caractères inconteſtables d'une ancienne végétation, ou ſi elles ne ſont ſimplement que des lits de laves convertis en terre par le pouvoir des fumées acides ſulfureuſes.



VUES DU BOURG ET DU VILLAGE

DE *TORRE DEL' ANNONZIATA* ET DE *TORRE DEL GRÆCO*, SITUÉS AU PIED DU VÉSUVE.

APRÈS les descriptions & les Vues du Vésuve que l'on vient de donner, nous avons pensé devoir y joindre celle des lieux & des habitations qui l'environnent de plus près. Quoique depuis environ deux siècles ce Volcan formidable soit presque toujours en activité, & que ses fureurs aient bien souvent porté l'effroi & la désolation jusqu'à de très-grandes distances, tout le pays qui l'entoure est d'une si prodigieuse fertilité, qu'il se trouve des bourgs & des villages assez considérables jusqu'au pied même de la Montagne.

Les plus connus, & ceux dans lesquels les Voyageurs ne manquent pas de s'arrêter en descendant du Vésuve, sont ceux de *Torre del Græco* & de *Torre del' Annonziata*. Ils sont situés le long de la grande route de Naples à *Salernes*, qui les traverse d'un bout à l'autre. C'est à peu de distance de *Torre del Græco*, sur le chemin qui conduit à *Portici*, que l'on rencontre, en passant, cette Inscription latine qu'un Viceroi de Naples, *Emmanuel Fonseca*, fit placer après la fameuse éruption de 1631, une des plus considérables dont on ait conservé la mémoire.

L'Inscription fut posée à l'endroit même où la lave s'étoit arrêtée. Le style animé, le choc des mots & le choix des expressions que l'Auteur de cette Inscription a employés dans la peinture qu'il y fait d'une des plus terribles éruptions de ce Volcan, donnent une idée de l'épouvante répandue dans tout ce pays.

Posteri, posteri, vestra res agitur, dies facem præfert diei; nudius perendino, advortite, vicies ab satu solis, ni fabulatur historia, arsit Vesevus, immani semper clade hesitantium: ne post hac incertos occupet, moneo (1).

Uterum gerit mons hic, bitumine, alumine, ferro, auro, argento, nitro, aquarum fontibus gravem, serius, ocius, ignescet, pelagoque influente pariet: sed ante parturiat, concutitur, concutitque solum. Fumigat, coruscat, flammigerat, quatit aërem, horrendum immugit, boat, tonat, arcet finibus accolas (2).

(1) Races futures, c'est de vous qu'il s'agit; un jour est l'avant-coureur d'un autre, & le passé prédit l'avenir; prenez-y garde, vingt fois depuis la naissance du Soleil, si l'Histoire n'est pas une fable, le Vésuve s'est enflammé pour le malheur de quiconque a différé de s'enfuir.

(2) Cette Montagne, grosse de fer, d'or, d'argent, d'alun, de nitre & de bitume, reçoit encore la mer dans ses flancs, tôt ou tard à l'aide de ses eaux elle doit enfanter, mais auparavant elle s'ébranle & fait trembler la terre, elle élève dans les airs des tourbillons effroyables de fumée, lance des feux & des éclairs, mugit horriblement, tonne & chasse au loin tout ce qui l'approche.



Vue du Village et de la Porte de Torre del l'Annonziata au pied du Vesuve

Dessinée d'après Nature par Des Prés Pensionnaire du Roi à Rome

A.P.D.R



Vue de la grande Rue du Bourg de l'Annonziata au pied du Vesuve. D.

N.° 64 | Dessiné d'après nature par Desprès Pensionnaire du Roi à l'Academie de Rome. | A.P.D.R.



Vue du Bourg de Torre del Greco situé au pied du Vesuve

[illegible] Roi à l'Académie de France à Rome

A.P.D.R.

Emigra dum licet, jam jam enititur, erumpit, mixtum igne lacum evomit, præcipiti ruit ille lapſu, ſeramque fugam prævertit, ſi corripit, actum eſt, periiſti (3).

An. Sal. 1631, *Kal. Jan.* Philippo IV, Rege. *Emanuele* Fonſeca & *zunica, comite montis regii,* pro Rege, (*repetita ſuperiorum temporum calamitate, ſubſidiiſque cumulatis humanius, quò munificentius*). (4)

Formidatus ſervavit; ſpretus oppreſſit incautos & avidos quibus lares & ſupplex vita potior. Tum ſi ſapis, audi clamantem lapidem, ſperne ſarcinulas; mora nulla fuge.... (5)

Les laves du Véſuve ſont venues effectivement plus d'une fois auprès de ce Bourg y répandre l'effroi; mais cet effroi ſe diſſipe: chaque Habitant tient à ſa demeure, & ſe flatte que cette menace eſt la dernière: tant l'habitude a de force, tant l'incertitude des malheurs auxquels nous ſommes expoſés & que l'on croit éloignés, nous ſoutient & nous encourage.

On ne peut s'empêcher, lorſque l'on eſt dans ces lieux, de réfléchir ſur les éruptions dont on voit par-tout les traces, & ſur celles qui menacent continuellement ceux qui s'obſtinent à les braver. On tremble pour ce dépôt précieux de *Portici*, qui, ſauvé des ruines de l'ancienne Grèce, & devenu ſi intéreſſant aujourd'hui, peut être abîmé une ſeconde fois: enfin l'on peut ſe croire dans une ville déja bombardée, dans laquelle les Aſſiégés reſtent encore expoſés à de nouvelles attaques, & s'attendent à ſe voir d'un moment à l'autre la proie d'un nouvel incendie.

La ſeconde de ces Vues de *Torre del' Annonziata*, & qui repréſente l'intérieur de ce Bourg, ainſi que celle de la rue ou du grand chemin qui le traverſe, donne en même-temps une idée du coſtume de ſes Habitans. Les Figures & les acceſſoires de cette Eſtampe tranſportent les Spectateurs dans le pays qu'elle repréſente. L'Artiſte a choiſi un jour de Fête. On voit ces Habitans vêtus comme ils le ſont en effet. On reconnoît leur goût pour la Muſique & la Danſe: on y voit ces *Lazzaroni*, eſpèce de Peuple, qui ſemblable aux Philoſophes Ciniques, ne poſsèdent rien, ne deſirent rien que le plus indiſpenſable néceſſaire.

Leur vêtement, tel qu'on le voit repréſenté, eſt d'un gros drap brun, avec une ſorte de capuchon. Ils ſont généralement robuſtes, nerveux, bien muſclés,

(3) Fuis, tandis qu'il en eſt temps encore; la voilà qui éclate, des lacs de feu & d'eaux bouillantes vont s'échapper, ils devancent ta fuite; s'ils t'atteignent, c'en eſt fait, tu n'es plus.

(4) L'an de J. C. 1631, Kalendes de Janvier, ſous le règne de *Philippe IV*, & ſous le Gouvernement d'Emmanuel *Fonſeca*, Viceroi, qui a ſoulagé & réparé avec autant d'humanité que de munificence des déſaſtres paſſés.

(5) Le Véſuve épargne qui le craint, il dévore qui le mépriſe, ſur-tout l'homme imprudent qui préfère les biens à la vie; ſi tu es ſage, écoute cette pierre qui te crie, renonce à tout & prends la fuite.

le col court & gros ; supportants la misère sans paroître s'en appercevoir, ils sont paresseux, mal-propres, & parlent un langage rude dont ils chargent l'accent; sans desirs, presque sans besoins, ne travaillant pas, ils finissent par être incapables de travailler.

Sur les devants du Tableau, on voit des Voyageurs qui viennent de descendre d'une espèce de petite voiture fort en usage dans le pays, qu'on nomme *Calesse*: elles se louent par jour à très-bon marché, & se voyent par milliers dans les rues de Naples & dans tous les environs.

Le calme & la gaieté qui règnent dans les représentations de ces lieux & du Peuple qui les habite, forment un contraste bien frappant avec l'état de désolation & d'épouvante dans laquelle il s'est trouvé si souvent.



VUE DE LA MAISON DE SOLIMÈNE
SUR LE VÉSUVE.

A LA représentation des Palais, des Eglises, des Monumens, des Sites, on peut joindre celle des lieux bâtis, ou habités par des hommes célèbres; puisque les Voyageurs à qui on les fait connoître, ne manquent guère de les visiter avec intérêt. C'est un tribut que l'on rend à la célébrité, & avec d'autant plus de plaisir, qu'on se représente plus vivement & plus sensiblement l'homme de génie dont les vertus, les talens méritent nos hommages, en considérant ce qui lui a appartenu, & semble lui appartenir encore.

Avec quel charme ne se promène-t-on pas parmi les ruines des maisons de campagne de *Ciceron*! avec quel souvenir intéressant n'ira-t-on pas à *Ferney*, ou bien dans cette Isle charmante des jardins d'*Ermenonville*, où l'on croira voir encore errer une ombre célèbre.

Les restes que nous offrons ici, sont ceux d'une Maison qu'occupoit *Solimène*, cet Artiste qui semble malheureusement avoir fermé le Temple de la Peinture à Naples. Cette Maison où il est mort dans un âge très-avancé, est située à très-peu de distance du Vésuve, & dans une partie de la Montagne appellée *Ottayano*. Le site en est agréable & pittoresque en même-temps. Un bois de pins qui l'environnent y répand la fraîcheur, délice d'un pays chaud, où les ombrages cependant semblent trop négligés.

Nous avons déja parlé avec quelque détail de ce Peintre Napolitain, & sans contredit un des plus célèbres de cette Ecole, ainsi nous ne nous en occuperons pas davantage dans ce moment-ci.

VUE



[illegible] de Campagne de Solimene [illegible] pres du Vesuve
[illegible] la partie d'Ottayano



Vue du Vesuve prise sur le bord de la Mer et du côté de Portici.



Vue de l'Eglise de Resina, petit Village situé au pied du Vesuve et bâtie à 120 pieds au dessus du Sol d'Herculanum.

VUE DU VILLAGE DE RESINA

SITUÉ AU PIED DU VÉSUVE,

AVEC

UNE AUTRE VUE DE CE VOLCAN,

Prise sur le bord de la Mer.

Ce petit Village de *Resina* n'a d'intéressant que sa situation au pied du Vésuve même, & de se trouver bâti à cent vingt pieds au-dessus du sol de l'ancien *Herculanum.* Sa position est agréable, & le terrein y est d'autant plus productif qu'il est plus exposé aux éruptions, & à ces pluies de cendres volcaniques qui, si elles portent la terreur avec elles, répandent au moins la fertilité par-tout où elles tombent.

Il n'en est pas de même de l'aspect de ces courans de laves dont la plus grande partie du Vésuve, & sur-tout toute la sommité de la Montagne est couverte. On ne sauroit imaginer de tableau plus triste, plus effrayant, & qui porte davantage l'empreinte & l'image de la destruction. Par-tout où ces laves se sont accumulées, le terrein y est également inculte, & ce n'est sans doute qu'après des laps de temps considérables, que ces matières fondues & vitrifiées peuvent être susceptibles de quelque végétation. Il n'y a que le peu d'espace qui peut se rencontrer entre les laves, qui, bien que couvert de cailloux, de cendre, de ponce & de soufre même que les éruptions y jettent, puisse être cultivé. Toutes ces matières mêlées ensemble, fournissent des sels excellens, & une nourriture propre à la plus abondante production.

C'est dans ces seuls endroits, & dans tous les environs du Vésuve qui sont exposés à ces pluies de cendres volcanisées, que croît sur-tout cet excellent vin appellé *Lacryma Christi*, dont nous avons souvent parlé dans nos différentes descriptions du Vésuve. Il seroit encore d'une bien meilleure qualité, si les gens du pays qui en cultivent les plans, étoient plus instruits & plus intelligens dans la manière de faire les vins, & de les préparer. Rien dans la nature n'est plus grossier & plus misérable que ces malheureux Habitans du Vésuve, dont, pour ainsi dire, une des ressources les plus assurées, & un des moyens qu'ils puissent avoir pour gagner quelque argent, est d'attendre les Etrangers qui presque journellement se rendent à *Resina* pour monter sur le Volcan.

Les Habitans de ce Village viennent s'offrir à eux pour les diriger dans leur route & les mettre à contribution ; sous prétexte de leur épargner toute fatigue, ils leur proposent de les porter ou même de les traîner : mais il paroît, d'après le récit & l'expérience de tous les Voyageurs, que le meilleur moyen de voir & de parcourir le Vésuve, n'est point du tout de se servir de ces gens-là, dont la brutalité, les cris incommodes & l'insatiable avidité augmentent encore la fatigue excessive à laquelle on doit s'attendre ; il vaut beaucoup mieux prendre un seul guide instruit, dont on répond à Naples, monter à cheval la Montagne jusqu'à l'endroit appellé *Atrio di Cavallo* ; soit du côté de la *Somma*, ou de *Torre de l'Annonziata*, & gagner ensuite à pied le sommet du Vésuve par le midi ou par le nord ; étant moins escarpé de ces deux côtés, le chemin en est aussi moins fatigant.

L'autre petite Vue du Vésuve, gravée sur la même Planche, a été dessinée près de *Portici* dessus le bord de la mer, & dans l'intention de faire voir la partie conique de la Montagne qui se voit parfaitement à découvert sous cet aspect.



VUE DES LAVES DU VÉSUVE,

Prise sur le bord de la Mer près de Portici.

L'ASPECT de ces laves se prolongeant comme autant de rochers sur le bord de la mer, à la distance de plus de trois milles du crater du Vésuve, est sûrement un spectacle bien imposant : mais il le devient encore davantage, par la connoissance que l'on a pu avoir de leur prodigieuse épaisseur. Il est prouvé par les excavations & les fouilles que l'on a faites au-dessus d'*Herculanum*, que cette malheureuse Ville se trouve ensevelie sous six rangs de laves, qui se sont amoncelées successivement les unes au-dessus des autres, jusqu'à la profondeur de quatre-vingt & même de cent vingt pieds dans les endroits qui sont le plus près de la mer. Il a été facile de s'en assurer par les couches de terres végétales, qui se trouvent placées entre chaque rang de lave.

Si l'on réfléchit encore que le pavé des rues d'*Herculanum*, ainsi que de *Pompeïi*, étoit de lave également, & que sous les fondemens même de ces deux villes, on a trouvé des couches de laves & de matières volcaniques, on ne peut douter alors qu'il n'y ait eu des éruptions du Vésuve bien antérieures à celle de 79, qui est la première dont l'histoire fasse mention.



Vue des Laves anciennement sorties du Vesuve
et amoncelées sur le bord de la Mer près du Palais de Portici

N.° 11 A P D R

Ces deux Villes étant ſituées à des diſtances inégales du Véſuve, ont été couvertes auſſi de matières différentes. On a obſervé que dans les grandes éruptions, ce qui paroît en être un des principaux agens, eſt une grande quantité d'eau, qui, mêlée avec les cendres & d'autres matières volcaniſées, eſt d'abord rejettée du ſein du Volcan. C'eſt ce qui eſt arrivé dans la grande éruption de 1631, d'après le témoignage de pluſieurs Auteurs contemporains; & ce que l'on avoit vu encore en 1538, lors de la formation ſubite de la Montagne nouvelle, près de Pouzzole. Il eſt donc plus que vraiſemblable qu'Herculanum fut d'abord couvert de cette eſpèce de lave boueuſe, ou limon liquide, qui a acquis par le temps une grande conſiſtance, mais qui dans l'origine a été aſſez fluide pour ſe gliſſer & remplir exactement les eſpaces vuides de tous les édifices.

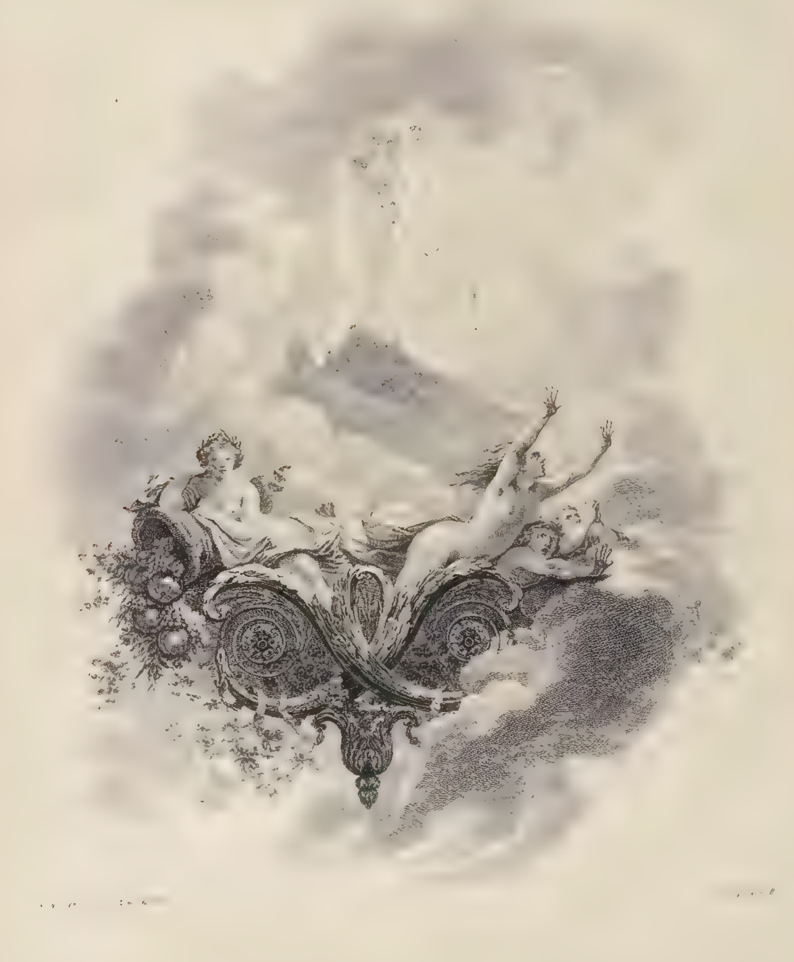
Pompeïi, bien plus éloigné du Véſuve, ne fut au contraire recouvert que de cendres & de pierres-ponces, leſquelles n'excédèrent pas la hauteur de ſes édifices de plus de douze à quinze pieds. Ceux qui ſubſiſtent encore, ainſi qu'on le verra dans les deſcriptions que nous en devons donner, étoient tous peu élevés; & ceux qui devoient l'être davantage, comme le Théâtre, ont été ſans doute renverſés, à la même époque, par des tremblemens de terre.

Ces cendres fort légères ont été portées dans quelques éruptions à des diſtances qu'on ne ſauroit imaginer. *Dion* aſſure que dans cette même éruption de 79, elles furent portées juſqu'en Afrique; & différentes relations modernes atteſtent que ces cendres volcaniſées dans de certains courans d'air qui s'en emparent, ſe ſont étendues juſqu'à plus de 200 milles de diſtance du Véſuve.

Quant aux laves proprement dites, & pareilles à celles que l'on voit repréſentées ici, elles ſont compoſées d'une ſubſtance volcanique noire, quelquefois d'un gris verdâtre. On peut les regarder comme étant la matière la plus homogène, la plus fondue, & en même-temps la plus compacte que rejettent les Volcans, tantôt par leurs bouches enflammées, comme autant de rivières de feux, tantôt par des déchiremens & des ouvertures qui ſe forment ſur les flancs de la Montagne.

Les plus conſidérables qui ſoient ſorties du Véſuve ne paſſent guère ſix ou ſept milles de longueur. Celles de l'Etna, dont nous parlerons quelque jour, ſont bien plus étendues. Il y en a quelques-unes qui ont juſqu'à quinze ou vingt milles de longueur, ſix ou ſept de largeur, & cinquante pieds & plus d'épaiſſeur. Les opérations de la nature ſont ſemblables à l'un & à l'autre de ces Volcans: mais elles ſont à l'Etna ſur une bien plus grande échelle, & proportionnées à la grandeur, à l'immenſité de ſon volume & de ſa hauteur.

M. Hamilton, que nous avons consulté dans toutes ces descriptions, estime que l'élévation perpendiculaire de l'Etna au-dessus du niveau de la mer, est de plus de deux milles d'Italie, sur une base de plus de cent quatre-vingt milles de circuit; au lieu que le Vésuve n'a, comme nous l'avons dit, & d'après les dernières opérations faites & renouvellées plusieurs fois, que 3694 pieds de hauteur perpendiculaire sur vingt-quatre milles de circonférence.



CHAPITRE

CHAPITRE SIXIÈME.

DES

USAGES, DU CARACTÈRE ET DES COSTUMES

DES NAPOLITAINS,

AVEC

UNE IDÉE SUCCINTE DU GOUVERNEMENT,

DU COMMERCE ET DES PRODUCTIONS NATURELLES

DU ROYAUME DE NAPLES.



DE
LA NOBLESSE NAPOLITAINE,
DU
CLERGÉ ET DE LA BOURGEOISIE DE NAPLES,
AINSI QUE DE QUELQUES USAGES DE CES DIFFÉRENTES CLASSES DE CITOYENS.

Nous avons vu dans le Précis de l'Hiſtoire de Naples qu'une des principales cauſes des troubles qui ont exiſté dans ce Royaume pendant ſix ſiècles, a été le pouvoir exorbitant de la Nobleſſe : pouvoir qui produiſit à Naples comme preſque dans toute l'Europe tous les déſordres de l'Ariſtocratie féodale. C'eſt un des heureux effets de la Monarchie abſolue d'avoir anéanti la puiſſance des Grands, ſource de tant de troubles & de diviſions. La Nobleſſe n'eſt donc plus à Naples que ce qu'elle doit être dans un Etat purement Monarchique, une claſſe d'hommes conſidérable par leur naiſſance, leurs diſtinctions, leurs richeſſes, mais preſque toujours aſſervis par leur ambition, par leurs eſpérances, & le deſir d'obtenir des graces & des honneurs.

Le Gouvernement de Naples, quoique ſoumis à une ſeule autorité, a cependant encore conſervé une ſorte d'adminiſtration municipale, mais qui n'eſt plus que la repréſentation & l'image de ce qu'elle devoit être autrefois. Il y a bien encore à Naples pluſieurs grands Officiers de la Couronne, les titres ſubſiſtent, mais ils ſont ſans fonctions & ſans autorité. Ce qui paroît tenir le plus à cette ancienne forme Républicaine, eſt la conſervation d'un Corps de Magiſtrats auxquels on a donné des priviléges, & qui ont une inſpection aſſez étendue ſur différentes parties du gouvernement de la ville.

Depuis long-temps la Nobleſſe Napolitaine eſt partagée en cinq Siéges ou *Seggi* : dénomination qui vient de cinq portiques ſitués dans les différens quartiers de Naples, dans leſquels elle s'aſſemble. Les noms de ces portiques, qui ſont de grands ſallons ouverts & iſolés, plus ou moins bien décorés, ſont *Nido*, *Capuana*, *Montagna*, *Porto*, & *Porta nuova*. Chacun de ces Siéges a une deviſe & une bannière qui les diſtingue ; ils ſont compoſés d'un certain nombre de Familles Nobles, parmi leſquelles on élit un Syndic ou *Elu* qui a ſoin de faire convoquer les aſſemblées, de faire obſerver les ſtatuts, &c. Outre cela,

il y a encore un Elu du Peuple qui eſt nommé par le Roi & qui ſe joint dans les aſſemblées aux Elus de la Nobleſſe.

C'eſt cette aſſemblée d'Elus qu'on appelle à Naples la *Citta* ou le Corps de la Magiſtrature Municipale ; elle eſt chargée de la Police & du Gouvernement économique de la ville. Ses fonctions ſont de veiller à ſon approviſionnement, de prévenir les incendies, le déſordre, &c. Le Roi ou ſes Miniſtres envoyent à cette aſſemblée le réſultat des délibérations du Conſeil d'Etat, chaque Syndic ou Elu en fait part aux différens Siéges de la Nobleſſe, qui, comme autant de Parlements, enregiſtrent la volonté du Roi ou arrêtent des remontrances. Rarement les volontés du Roi trouvent de l'oppoſition dans ces aſſemblées, parce que les impôts, peu multipliés dans ce Royaume, y ſont preſque toujours les mêmes ; & comme ils ſe perçoivent ſur les objets de conſommation, le Peuple les paye ſans s'en appercevoir.

Les revenus du Roi de Naples ne paſſent pas quarante millions de nos livres ; avec plus d'ordre dans les finances, ils pourroient être portés à cinquante millions, ou même au-delà, malgré l'état de langueur où ſont & le commerce & l'agriculture dans ce pays.

L'état des Troupes de Sa Majeſté Sicilienne eſt de vingt-ſix Régimens d'Infanterie, & de neuf de Cavalerie ou de Dragons, ce qui ſeroit, en y comprenant les Troupes de la Maiſon du Roi, & les deux Corps de Génie & d'Artillerie, un fond de trente-cinq à trente-ſix mille hommes. Mais attendu l'incomplet de tous ces Corps, le nombre effectif de ces Troupes eſt à peine de vingt-huit à vingt-neuf mille hommes, dont plus d'un tiers eſt à Naples ou dans ſes environs.

Il s'en faut auſſi de beaucoup que les forces maritimes de Naples ſoient ce qu'elles devroient ou ce qu'elles pourroient être : elles ne conſiſtent actuellement qu'en deux vaiſſeaux de guerre, deux frégates, & ſix chebecks, eſpèce de petits bâtimens légers qui vont à la rame & à la voile. Ils ont été conſtruits depuis quelques années pour donner la chaſſe aux Corſaires & Barbareſques qui depuis long-temps déſoloient les Côtes du Royaume dans toute la partie Méridionale, & en enlevoient les Habitans. On entretenoit encore dans le port de Naples deux galères, mais elles ſont hors de ſervice, & il paroît qu'on ne les remplacera plus.

Malgré le peu d'activité du commerce & de l'induſtrie qui exiſte en général dans le Royaume de Naples, le luxe ne laiſſe pas que d'être conſidérable dans la capitale & ſur-tout parmi la Nobleſſe. Mais toute cette magnificence n'eſt qu'extérieure, comme dans preſque toutes les villes d'Italie. On y rencontre

de

de grands & vastes Palais richement meublés, mais dont les trois-quarts ne sont pas habités. On y possède la vaisselle la plus magnifique, mais qui ne sert presque jamais; & à l'exception de quelques maisons qui sont montées suivant les usages de France, tout ce qui sembleroit indiquer la plus grande aisance, n'est fait que pour un jour ou deux de l'année. On peut même dire que cette aisance intérieure dans les plus grandes maisons, existe moins à Naples que dans le reste de l'Italie. Les Grands avec des revenus immenses, & l'état de maison le plus brillant, manquent souvent du nécessaire. Ils se font précéder par quatre Coureurs, ils sont servis par quarante Domestiques, il y a cinquante chevaux dans leurs écuries, & il est arrivé plus d'une fois que leur Maître-d'Hôtel étoit embarrassé pour leur faire servir à dîner. Ceci ne peut paroître incroyable qu'à ceux qui n'ont pas été témoins du désordre qui règne dans les grandes maisons Napolitaines.

On y mange rarement avec une société choisie, mais de temps en temps il y a chez les principaux Nobles des *Ricevimenti* de trois ou quatre cents personnes, auxquels tout ce qu'on propose de plus solide est un biscuit; rien de plus brillant que ces *Ricevimenti*, des Pages brodés, des Laquais richement galonnés, des Maîtres-d'Hôtel qu'on seroit tenté de prendre pour les Maîtres de la maison, des buffets inépuisables en glaces, en sucreries & en *rinfreschi* de toute espèce; mais tout cela est comme un feu d'artifice, & dès le lendemain tout ce grand faste est évanoui (1).

Les plus nombreuses de ces assemblées sont sur-tout chez les jeunes femmes qui viennent d'accoucher. L'usage établi à Naples & que la douceur du climat favorise sans doute, est de recevoir dans ces occasions toute la ville, tous les Etrangers connus. Au reste la société est agréable à Naples, & sur-tout parmi les Gens de la Cour, les Etrangers y sont accueillis avec toute sorte d'agrément, & on peut dire qu'elle y est, sur-tout dans cet ordre là, au ton de toutes les grandes Capitales : il n'y a d'autres différences que celles qu'y peut apporter en général une éducation beaucoup plus négligée, un goût infiniment plus vif pour le plaisir & plus de préjugés que par-tout ailleurs.

Quant aux modes, aux manières de s'habiller parmi la Noblesse, elles ressemblent entièrement à celles de France, ainsi que dans presque tout le reste de

(1) Ce même goût pour la représentation, ce manque absolu d'ordre & d'économie qui ruine les Grands, on le trouve répandu dans les dernières classes du Peuple. On pourra se former une idée de son extrême misère, si l'on pense qu'il est beaucoup plus paresseux & beaucoup moins industrieux qu'en aucune autre ville d'Italie. On peut compter qu'il y a dans cette partie du Peuple de Naples vingt mille personnes qui se lèvent tous les jours sans savoir de quoi, ni comment elles se nourriront pendant la journée.

l'Europe. L'eſpèce de faſte qui y eſt le plus en uſage eſt le nombre d'attelages magnifiques qu'on y entretient, c'eſt le goût dominant & la principale dépenſe des Nobles Napolitains ; dépenſe à laquelle ils ſont ſans doute portés par la beauté & l'excellence des chevaux de leur pays.

Un des plus grands plaiſirs de la ville eſt de former des courſes ou promenades, ſur les quais & le long des bords de la mer ; la quantité de voitures attelées de huit & dix chevaux qui s'y raſſemblent, forme un coup-d'œil très-amuſant ; outre les grands équipages de la Nobleſſe, il s'y joint une multitude de petites voitures appellées *Caleſſe*, qui, bien que voitures publiques & louées par le Peuple à très-bon marché, ſont preſque toutes dorées & fort bien attelées. L'enſemble de tout ce mouvement forme un ſpectacle très-animé, & eſt embelli encore par la vue de ce ſuperbe Golfe de Naples & du rivage de la mer, preſque toujours couverte d'une multitude de barques & de Pêcheurs.

Il y a ſur-tout certains jours de l'année où le concours prodigieux du Peuple rend ces ſortes de promenades plus magnifiques que dans d'autres temps. Rien n'égale le ſpectacle de la ville de Naples le jour deſtiné à la Fête de *Pie di Grotta*. C'eſt une Egliſe ſituée près de la Grotte de Pauſilippe où on conſerve une Image, prétendue miraculeuſe, de la Vierge, à laquelle le Peuple a la plus grande dévotion. Le 8 Septembre, le Roi s'y rend en grand cortège avec toute ſa Cour & beaucoup de Troupes ſous les armes. Tout le rivage de la mer le long du Fauxbourg de *Chiaïa* eſt couvert de Peuple. On ne peut voir effectivement un lieu plus favorable au développement de la multitude immenſe que forme à cette Fête la Nation Napolitaine, la plus bruyante, la plus avide de Spectacles & la plus ſuperſtitieuſe de toutes les Nations de l'Europe (1).

C'eſt ſur-tout aux Théâtres que ſe forment les rendez-vous les plus ordinaires de la bonne compagnie. La longueur des Spectacles, la grandeur & la commodité des Loges font que l'on y peut recevoir beaucoup de

(1) On ne peut douter que le Gouvernement de Naples n'ait ſes raiſons pour approuver toutes ces ſuperſtitions du Peuple Napolitain, elles importent plus qu'on ne penſe à la tranquillité publique. Saint Janvier, que les *Lazaroni* appellent leur protecteur & leur appui, eſt bien plutôt celui du Trône & de ſes Miniſtres que celui des Particuliers. Dans les grandes calamités, comme ſont les éruptions du Véſuve, les diſettes, &c., les Napolitains ont recours à Saint Janvier, & c'eſt de lui qu'ils attendent un remède à des maux ſi preſſans. Avec moins de ſuperſtition, ce Peuple s'adreſſeroit au Gouvernement & ne s'adreſſeroit qu'à lui ſeul ; de-là des révolutions, des ſoulèvemens, qui, eu égard à la population de Naples & au caractère hardi de ſes Habitans, ne pourroient manquer de devenir funeſtes au Miniſtère, & compromettroient ſûrement l'autorité du Prince, ſi elles ne mettoient même ſa vie en danger.

monde, & c'eſt effectivement le lieu où, ſur-tout l'hiver, toute la ſociété ſe raſſemble.

Il y a trois Théâtres à Naples, le plus vaſte & le plus magnifique eſt celui de Saint-Charles : il communique au Palais du Roi qui peut y venir à couvert de ſes appartemens. Sa forme eſt ovale & d'une conſtruction noble & élégante ; on y compte ſept rangs de Loges, qui peuvent contenir dix à douze perſonnes, très à l'aiſe. Il y en a trente à chaque rang, excepté au premier, où il n'y en a que vingt-neuf, la Loge du Roi occupant la place de deux. Le Parterre contient quinze rangs de ſiéges, où l'on eſt aſſis très-commodément. Il eſt certain que dans les jours qu'on appelle à Naples, *Jours de Gala*, il n'eſt point de Spectacle plus magnifique ni plus brillant ; on pourroit même ajouter qu'il l'eſt beaucoup trop. La quantité prodigieuſe de lumières dont toutes les Loges ſont éclairées, & qui ſe répètent encore dans des glaces placées au fond des Loges, faiſant le plus grand tort au Théâtre, qui par comparaiſon au reſte de la Salle, paroît alors preſque dans l'obſcurité (1).

Les deux autres Salles de Spectacles ſont beaucoup moins vaſtes & moins ornées. L'une eſt le Théâtre neuf près de la rue de Tolède, & l'autre eſt la Salle appellée *de i Fiorentini* : c'eſt-là que ſe repréſentent ces Opéra Bouffons dont la Muſique eſt avec raiſon ſi goûtée en Italie, & ſouvent même préférable à celle des grands Opéra. On y joue auſſi ſouvent des Comédies, mais d'un genre bas, trivial & qui ſembleroient ne devoir être deſtinées qu'à l'amuſement du Peuple (2).

Ce que l'on appelle à Naples *la Civiltà* eſt cette claſſe de Citoyens qui forme l'état mitoyen, la Bourgeoiſie de la ville. Elle a à-peu-près, mais avec

(1) Les Loges de ce Théâtre ſont aſſez grandes & aſſez profondes pour y recevoir aiſément beaucoup de monde à la fois. L'uſage eſt d'y faire ſervir des glaces & des rafraîchiſſemens : il en réſulte que le Spectacle eſt ſouvent ce qui occupe le moins ; & tout ce qu'on peut dire à la louange de ce Théâtre, c'eſt que tout le monde y eſt à ſon aiſe, Acteurs, Spectateurs & même Compoſiteurs, car à la réſerve de quelques airs, d'un *duo*, d'un *quatuor* & d'un *quintette*, qui forment le fond d'un Opéra, tout le reſte n'eſt point écouté, & ſemble n'avoir été fait que pour employer le temps. On veut à Naples qu'un Opéra ſi ennuyeux qu'il ſoit dure cinq heures, pendant tout ce temps le bruit qu'on fait dans les Loges, l'indifférence & la monotonie des Acteurs qu'on n'écoute point, & qui le voyent, tout cela eſt cauſe que pour ranimer l'attention du Spectateur & l'empêcher de mourir d'ennui, on a imaginé de couper & d'interrompre l'Opéra & ces beaux Poëmes de *Metastase*, par des Ballets qui, le plus ſouvent, ne tiennent en rien au ſujet, & en détruiſent abſolument l'intérêt.

(2) Quelqu'agréable que ſoit la Muſique de ces Opéra Bouffons, elle a bien de la peine à faire pardonner le découſu de ces ſortes de Pièces preſque toujours ſans ſituation, ſans vraiſemblance & du ridicule le plus outré. Quant au rôle ſi goûté par les Napolitains dans leurs Comédies, celui du *Pulcinello*, il ne peut être mieux comparé qu'à notre Gilles des Boulevards, s'il n'eſt encore plus bas, c'eſt cependant le ſeul Spectacle de Naples où l'on peut dire que les Spectateurs ſoient très-attentifs.

moins de faste, les mêmes usages que la Noblesse; aussi en partage-t-elle quelquefois le luxe & les ridicules: mais en général ses mœurs sont douces & honnêtes. Les Gens de la Cour, à Naples, ressemblent, comme nous l'avons dit, aux Courtisans de tous les pays; de l'élévation extérieure, de la noblesse dans les manières, quelques vertus & beaucoup de vices. Au-dessus des principes, ils ne connoissent que leur intérêt & n'obéissent qu'à leurs passions.

Les Loix, les principes & la morale ne semblent être faits que pour les hommes du rang mitoyen. Les Grands les méprisent par orgueil & l'impunité les y encourage. La populace ne les connoît pas; elle pèche par ignorance & on la punit sans l'instruire; les uns restent au-dessus, les autres au-dessous. L'état mitoyen est donc le seul où l'on trouve quelques vertus (1).

Cette classe de Citoyens à Naples est composée de différens états, Banquiers, Avocats, Gens de Loix & Commerçans; il y en a parmi ces derniers sur-tout qui sont très-estimés, & qui possèdent de grands biens & des maisons fort riches. C'est dans la Bourgeoisie qu'on choisit l'Elu du Peuple, qui est toujours un des Hommes les plus considérés de la ville. Une grande partie de cette classe de Citoyens est occupée à l'étude des Loix; on les distingue sous le nom de *Paglietti*. D'après un dénombrement des Gens de cet état, qui a été fait par ordre du Roi en 1779, il se monte à plus de huit mille: il faut que le goût des Procès soit bien violent dans ce pays pour y entretenir un nombre aussi prodigieux de Procureurs & d'Avocats qui vivent tous sûrement aux dépens des Plaideurs. On peut dire que Naples est donc bien loin de ressembler aujourd'hui au portrait que *Stace* nous en faisoit de son temps, & dont nous avons rendu compte en parlant de ses Ouvrages & de ses Poésies.

Nulla foro rabies, aut stricta jurgia Legis,
Morum jura viris, Solum & sine fascibus æquum.

Le lieu où se rend la justice se nomme *il Palazzo della Vicaria*, c'est où

---

(1) Rien ne ressemble plus à un bon Bourgeois de Paris qu'un Bourgeois de Naples; doux, franc, ouvert, obligeant, confiant à l'excès, il s'intéresse facilement jusqu'à l'attendrissement & souvent même est dupe de sa bonhommie. Il ne conserve qu'un amour-propre, celui de croire que Naples est le centre de tout, que tout y est arrivé à la perfection, que l'on n'est véritablement opulent qu'à Naples, & que hors de-là on est obligé à un travail excessif pour obtenir le simple nécessaire, que toutes les autres Nations n'y abordent que parce qu'on meurt de faim ailleurs. Cette espèce d'orgueil qui fait le bonheur des Napolitains, leur ôte toute espèce de curiosité, s'oppose à leur progrès dans tous les genres & leur inspire une si grande défiance de l'Etranger, qu'ils le connoissent aussi peu qu'ils en sont peu connus.

se

ſe raſſemblent tous les différens Tribunaux. Le premier degré eſt ce qu'on appelle la *Vicaria Civile*, elle ſe diviſe en deux Chambres ou Rotes dont les appels ſe portent à un Tribunal ſupérieur, nommé *Camera Reale di Santa Chiara*, & de-là au Conſeil Souverain du Roi. Parmi ce nombre des Gens de Loi ou vivants de Procès, il y en a de célèbres par l'éloquence & les talens, & on aſſure que quelques-uns ſe font juſqu'à cinquante mille livres de rente de leurs travaux (1).

Le Clergé ne fait point Corps dans le Royaume de Naples avec les Aſſemblées de la Nation ; diſtribué entre les deux claſſes dominantes, la Nobleſſe & le Peuple, il n'a aucune influence, au moins apparente, dans l'ordre politique. La multiplicité des Evêques & le peu d'opulence du plus grand nombre, ſont cauſe qu'ils n'ont point dans ce Royaume la conſidération & la puiſſance qu'ils peuvent avoir dans d'autres Etats. L'Archevêché de Naples eſt cependant aujourd'hui d'un aſſez gros revenu & peut valoir quatorze mille ducats de rente, ce qui fait près de cent mille livres de notre monnoie.

Les richeſſes du Clergé de ce Royaume, ſi on les conſidère partiellement, paroiſſent peu conſidérables, mais dans leur totalité, elles ſont immenſes. Il y a dans le Royaume de Naples ſeul, ſans y comprendre la Sicile, cent vingt-trois Evêchés. C'eſt beaucoup plus qu'il n'y en a dans toute l'étendue de la France. Parmi ces Evêchés, il y en a pluſieurs de quinze & vingt mille ducats de revenu ; au reſte les meilleurs Bénéfices, à la nomination du Roi de Naples, ſont dans la Sicile. Le ſeul Archevêché de Palerme vaut bien près de quarante mille ducats de rente.

Le Clergé Régulier eſt encore bien plus puiſſant à Naples que le Clergé Séculier. Ces deux Corps réunis abſorbent toutes les richeſſes de l'Etat. Pour ne parler que de la capitale, le Couvent des Religieuſes de Sainte-Claire a ſeul ſoixante-quinze mille ducats de revenu. Les Religieuſes Franciſcaines du Couvent appellé *Donna Regina* en ont quarante mille.

De tous les Religieux de Naples, les Chartreux ſont ſans contredit les plus riches ; leur revenu paſſe quatre-vingt mille ducats. Auſſi le Gouvernement a depuis quelques années jugé à propos de mettre ſur leurs Maiſons une impoſition, une taxe qui s'étend ſur toutes celles du même Ordre. La Chartreuſe de

---

(1) Parmi ces Gens de Loix, appellés à Naples *i Paglietti*, on en diſtingue une claſſe ſubalterne que l'on nomme *i Scriventi*. Cette eſpèce de Gens eſt l'origine de preſque tous les déſordres qui peuvent exiſter dans cette ville ; leur vie n'étant occupée qu'à fomenter dans le Peuple les vols & les brigandages de toute eſpèce, pour en profiter.

Saint-Martin paye vingt-deux mille ducats pour ſa part. Celle de Saint-Bruno dans la Calabre, plus riche encore que la première, contribue pour à-peu-près autant, & les autres Maiſons à proportion. Les Chartreux de Naples ſont de plus obligés de diſtribuer tous les jours un pain à tous les Pauvres qui ſe préſentent à leur porte, ce qui monte ordinairement à quatre cents pains par jour & quelquefois plus.

Ces aumônes conſidérables de preſque toutes les Maiſons Religieuſes de Naples ſont d'un grand ſecours pour les Pauvres, dans une Ville où la dernière claſſe du Peuple ſur-tout eſt auſſi nombreuſe; les maiſons, les rues, les bords de la mer ſont peuplés & couverts d'une multitude d'enfans qu'on nourrit preſque pour rien, qu'on vêtit encore à moins, ou même point du tout, & qui rendroient la population de Naples comme celle de Pékin, ſi la petite vérole ou d'autres épidémies ne les emportoient de temps en temps par milliers.



DES ENVIRONS DE NAPLES
ET
DE SES PRODUCTIONS NATURELLES,
DE SON COMMERCE
ET DE L'INDUSTRIE DE SES HABITANS.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que les Poètes & tous les Hiſtoriens de l'antiquité ont vanté, comme à l'envi, la fertilité des campagnes de Naples. Depuis Capoue juſqu'à Salerne, toute cette partie de la Terre de *Labour*, qui peut former une eſpace de trente lieues environ, eſt un jardin continuel. Les grands chemins par où l'on arrive à Naples du côté de Capoue, ſont bordés de hauts peupliers entrelaſſés de vignes : l'uſage du pays eſt de planter au pied de ces arbres trois ou quatre ceps qui les réuniſſent, & dont les branches vont de l'un à l'autre comme autant de guirlandes.

Ces berceaux naturels rendent les chemins & tout ce beau pays d'une fraîcheur, d'une richeſſe, & d'un agrément infini. Auſſi c'eſt cette partie du Royaume de Naples qu'on a appellée de tous les temps, & par excellence, *Campania. felice.* C'eſt celle que Virgile peignoit par ces vers dans ſes Georgiques.

Illa tibi lætis intexet vitibus ulmos,
Illa ferax oleæ eſt, illam experiere colendo,
Et facilem pecori & patientem vomeris unci.
Talem dives arat Capua, & vicina Veſevo
Ora jugo & vacuis Clanius non æquus Acerris (1).

L'on ne peut diſconvenir que toute cette partie des environs de Naples ne ſoit cultivée avec grand ſoin ; auſſi fournit-il une prodigieuſe quantité de grains, c'eſt même la branche la plus conſidérable du commerce de tout ce pays, du moins de ce qui en eſt connu ſous le nom de Campanie; car toute

(1) Ces Terres ſont également propres à tous les genres de productions; on y peut joindre la vigne aux ormeaux, y planter des oliviers, y ſemer du grain ou en faire d'excellens pâturages. Telles ſont les riches campagnes qui entourent la ville de Capoue, tel eſt le territoire du Mont Véſuve, & tels ſont les bords du *Clanius*, fleuve dont les inondations ont fait ſouvent des ravages dans la ville d'Acerra (*).

(*) *Acerra*, petite ville de la Terre de *Labour*, à cinq ou ſix milles de Naples.

la partie méridionale du Royaume, qui ſeroit preſque également fertile, eſt aux trois quarts inculte. On doit en attribuer la cauſe à la dépopulation extrême, & en même-temps au peu de beſoin que les Habitans qui y reſtent ont de tirer plus de parti de leurs terres. Peu chargés d'impôts & heureux de l'oubli dans lequel on les laiſſe, ils jouiſſent paiſiblement dans l'indifférence & l'oiſiveté. Depuis que le Gouvernement de Naples s'occupe du ſoin de protéger ſes Côtes avec des Chebeks toujours armés, on peut eſpérer que le pays ſe repeuplera peu à peu, & ſera par conſéquent plus cultivé.

L'exportation des huiles eſt, après les grains, une des principales richeſſes du Royaume; les environs de Bary & la Terre d'Ottrante ſont couverts d'oliviers. Les huiles ſe portent à Gallipoli, & ſe diſtribuent de-là, par mer, dans une grande partie de l'Europe : ce ſont les huiles qui ſont le plus employées dans les Manufactures de draps & de ſavon &c.

La culture des mûriers, très-abondans dans le Royaume de Naples, ſeroit encore une reſſource & un objet de commerce, ſi les Napolitains ſavoient donner à leurs ſoies les mêmes façons & les mêmes préparations qu'on leur donne dans la Lombardie, ou dans le reſte de l'Italie. Mais le peu d'habileté de leurs Manufacturiers, fait que leurs étoffes ne ſont pas recherchées des Etrangers, & que la conſommation extérieure n'en eſt pas, à beaucoup près, auſſi abondante qu'elle pourroit l'être.

Il en eſt de même des vins auxquels la chaleur & la fertilité du ſol donnent la plus excellente qualité. Ils ſont même très-abondans, ſoit dans les environs de Naples, ſoit dans les Provinces éloignées, & ſont regardés comme les meilleurs de l'Italie. On ſe rappelle le cas que les Anciens faiſoient des vins de Cæcubes, de Falerne, &c. Celui qu'on recueille ſur le Véſuve, le *Lacrima Chriſti*, eſt fort célèbre, ainſi que ceux qu'on appelle *Pié di Monte*, qui ſont recueillis vers les ſources du Vulturne, près des monts d'*Altiffers* dans l'Abruzze. Ceux de *Corigliano*, dans la Calabre, ſont les plus parfaits de tous; mais les Habitans, peu inſtruits dans la manière de faire les vins, ne leur donnent point la perfection dont ils ſeroient ſuſceptibles. Preſque tous ces vins ſont liquoreux, très-chauds, & ſe reſſentent de la nature ſulfureuſe du terrein qui les produit : ils acquièrent beaucoup en vieilliſſant; mais on ne leur en donne guère le temps, & l'uſage eſt de les conſommer dans le pays, l'année même qu'on les a recueillis.

Indépendamment des productions de la terre, le Royaume de Naples pourroit fournir des reſſources infinies à ſes habitans dans l'abondance, la beauté & l'eſpèce de ſes différens beſtiaux; les buffles & les mulets deviennent de

de la plus grande taille & s'y multiplient très-facilement. Il en est de même des chevaux qui y sont, sans contredit, une des plus belles races qu'il y ait en Europe.

Les chevaux Napolitains sont pleins de feu, de fierté, légers à la course, & propres à tout. L'on conserve les plus élevés pour les destiner au trait, & en former de superbes attelages; mais on en est si jaloux à Naples, que loin de les multiplier & d'en élever pour les vendre à l'Etranger, il est défendu, sous peine des galères & de la confiscation des chevaux, d'en faire sortir un seul du Royaume. Malgré ces défenses, il en sort cependant quelques-uns, mais en petit nombre, & ce ne sont jamais les plus beaux.

On peut dire qu'il y a peu de pays où le commerce soit en général aussi gêné & par autant de prohibitions & d'entraves, qu'il l'a été jusqu'ici dans ce Royaume; mais depuis quelque temps le Ministère actuel cherche, dit-on, les moyens d'y remédier par des Règlemens nouveaux. Toutes les denrées, les productions du sol ou des Manufactures, payoient des droits exorbitans, non-seulement d'extraction, mais même de circulation; il en résultoit de si grands inconvéniens pour le Roi de Naples, comme pour ses Sujets, que le Gouvernement les a fait supprimer en grande partie (1). Mais pour prévenir le vuide que cette suppression devoit laisser dans les coffres du Roi, on a remplacé ces droits par d'autres qui ont été mis sur l'importation des marchandises étrangères, aussi sont-elles devenues par ce moyen à Naples d'un prix excessif (2).

Le seul commerce un peu étendu qui existe à Naples est un commerce d'industrie, & à cet égard il semble que toute l'activité, toute la richesse du pays, soit concentrée & réunie dans Naples même. Il y a dans cette ville plusieurs Manufactures d'étoffes en soie de toute espèce; il y en a aussi de savon, qui est fort estimé. Outre cela, l'on y fait beaucoup d'essences, des espèces de dragées appellées *Diavolini*, composées avec l'huile essentielle de

(1) Si une étoffe fabriquée à Messine ou dans une autre ville du Royaume coûtoit quatre ducats du premier achat, les droits en passoient trois. Il s'ensuivoit de-là que l'habitant tiroit peu d'avantage de la bonté de son pays, la matière première étant de toute nécessité réduite à un très-bas prix; d'un autre côté, la contrebande devant être excessive par l'avantage qu'il y avoit à la faire, toutes les richesses passoient par les mains des Contrebandiers, ou des Employés qui les favorisoient, en partageant le profit.

(2) Autant on a approuvé à Naples la suppression des premiers droits, autant & plus encore a-t-on blâmé ceux qu'on leur a substitué. Quoiqu'il soit aisé de sentir que la politique & l'intérêt d'un pays semblent exiger de prévenir, s'il est possible, & d'empêcher par ce moyen toute importation de l'Etranger, & sur-tout celle de ses Manufactures en en faisant hausser le prix, ne seroit-il pas plus à propos de chercher à perfectionner & encourager les Manufactures nationales, pour balancer au moins celles de ses voisins?

canelle, & qui ſont en grande réputation; des fleurs artificielles, des mouchoirs de ſoie, &c.

Ces eſpèces de pâtes, qu'on nomme *Macaroni*, ſont pour Naples un objet de commerce aſſez conſidérable. On en prépare de pluſieurs ſortes qui portent toutes des noms différens. Les *Macaroni* & les *Lazagnette* ſont les plus communes. Mais on en fait encore d'autres, comme les *Vermicelli*, les *Fidelini*, les *Stelette*, &c. qui ſont beaucoup plus fines. Ces *Macaroni* ſe travaillent dans le bourg de *Torre del' Annonziata*, près du Véſuve. C'eſt avec une eſpèce de bled, appellé *Seragolla*, qui vient de la Sicile & du Levant, qu'on prépare toutes ces pâtes, dont on fait ſur-tout une grande conſommation dans le pays même & dans tout le reſte de l'Italie.

L'on retire auſſi de Naples une grande quantité de raiſins ſecs, qu'on y fait préparer de façon à pouvoir les conſerver long-temps; ceux qui viennent de la Calabre & des Iſles de Lypari, ſont les plus eſtimés.

Le goût de la Muſique ſi cultivé & en ſi grande réputation à Naples, y a donné naiſſance à un genre d'induſtrie qui a formé une nouvelle branche de commerce plus étendu qu'on ne croiroit, ce ſont les fabriques de corde de violon; quoique Rome & pluſieurs autres villes d'Italie en fourniſſent auſſi, celles de Naples ſont les plus eſtimées. C'eſt avec les boyaux des jeunes agneaux de ſept à huit mois que l'on fait les meilleures cordes. La préparation qu'on leur donne conſiſte en des leſſives multipliées faites avec des eaux alkalines. Ces préparations exigent beaucoup de ſoins & d'attentions, & c'eſt d'elles que dépendent l'excellence & la qualité plus ou moins ſonore des cordes.

Enfin un autre commerce encore particulier à ce pays, conſiſte en marbres de toute eſpèce, dont quelques-uns tirés de la Sicile ſont très-précieux. Il y a à Naples des Ouvriers qui ont une induſtrie ſingulière pour travailler ces marbres & en former des tables de rapport dont les Etrangers ſont fort curieux. On en fait auſſi avec les laves du Véſuve, parmi leſquelles on en voit ſouvent de l'effet le plus piquant, par la vivacité des couleurs & les accidens qui s'y rencontrent, il y en a même d'aſſez belles pour le diſputer aux jaſpes, aux agates, & aux pierres les plus rares. On en fait des tables de pièces rapportées de différentes eſpèces, ou des vaſes & des boîtes qui ſont fort recherchées & qui méritent de l'être.

Quant au reſte du Royaume de Naples, c'eſt-à-dire toute la partie méridionale & ce qui forme l'extrémité de l'Italie, connue autrefois plus particulièrement ſous le nom de la grande Grèce; elle eſt toujours ce qu'elle étoit alors, un des pays les plus fertiles de la terre: les deux Calabres ſur-tout, citérieure & ulté-

rieure abonderoient en productions de toute espèce, s'il y avoit des hommes & des bras pour les cultiver.

Indépendamment du bled qui y croît en abondance, on y recueille les vins les plus exquis, les plus beaux fruits de l'Europe, du riz, du lin, du chanvre, du coton, de la soie, du safran & du miel : mais toutes ces productions se consomment dans le pays : les seules que l'on en exporte & dont on fait un assez grand commerce, sont la *manne* & la *réglisse* qui se travaillent particulièrement à *Corigliano*, dans le centre de la Calabre, & près de ces plaines délicieuses où étoit situé l'antique *Sybaris*.

Nous avons déja dit que la Terre d'Ottrante étoit couverte d'oliviers ainsi que les environs de *Bari* & de *Gallipoli* sur-tout, dont le commerce & l'exportation des huiles ne laissent pas que d'être considérables. Et quant à la Province de la *Pouille* (l'ancienne Apulia), quoique ce pays n'ait pas l'agrément du reste de l'Italie, & que l'immensité de ses plaines, où l'on ne rencontre pas un seul arbre, le rende mortellement ennuyeux au voyageur, il est encore de la plus grande fertilité en bled & en bestiaux.

Un des plus forts produits de la Pouille vient du droit que doivent y payer toutes les bêtes à laine du Royaume ; le Gouvernement ayant depuis quelques années rendu une Loi par laquelle, dans de certaines saisons, toutes les autres plaines du Royaume leurs sont interdites. Les gens du pays sont alors obligés de traverser ces plaines immenses, & de conduire leurs bestiaux jusqu'à *Foggia*, où est établi une Douane, dont le produit est un des principaux revenus du Roi de Naples.



DU CARACTÈRE, DES MŒURS
DES NAPOLITAINS,
ET EN PARTICULIER DE LA PARTIE DU PEUPLE DE NAPLES APPELLÉE
LES LAZARONI.

PLUS on aura voyagé & plus on trouvera que les hommes ſe reſſemblent dans tous les pays : ils n'ont & ne peuvent avoir de différence entre eux, que quelques nuances qu'ils tiennent du climat qu'ils habitent, & des Loix qui les gouvernent. Les mêmes paſſions agiſſant de même ſur les hommes de l'Univers entier, elles ramènent preſque toujours par-tout les mêmes réſultats. Le Philoſophe qui aura étudié l'homme hors de ſon Cabinet, lorſqu'il ſe ſera inſtruit des Loix Ruſſes ou Napolitaines, qu'il ſaura comment elles ſont maintenues ou tranſgreſſées dans l'un & l'autre pays, connoîtra, à peu de choſe près, le Ruſſe & le Napolitain.

Quoique le climat n'influe pas directement ſur la nature de l'homme, il influe tellement ſur le caractère, qu'elle en eſt modifiée par contre-coup. Les habitans du Nord ſont engourdis par le froid ; il n'y a que de violentes paſſions qui les réveillent & leur donnent un peu d'énergie ; auſſi ſont-ils très-dangereux dès qu'ils ſont en mouvement. Ceux des pays tempérés reçoivent au contraire plus facilement les diverſes impreſſions, & d'une maniere plus douce. Plus ſuſceptibles, plus faciles à émouvoir, ils ſont toujours en activité ; mais leurs paſſions plus promptes, plus légères & d'une moindre durée, ſont par cela même, moins violentes & entraînent moins d'inconvéniens.

Si les habitans du Midi diffèrent à cet égard des Peuples du Nord, ſi la chaleur de leur climat & l'ardeur du ſoleil font fermenter leur ſang, le relâchement des nerfs que produit la perpétuelle dilatation, leur cauſe une nonchalance dont on les fait ſortir difficilement. Tout ce qui dépend de la penſée ſans la néceſſité d'agir, eſt très-vif en eux ; toutes les paſſions y ſont extrêmement violentes ; mais ſi elles n'arrivent à un degré éminent d'effervſcence, elles reſtent nulles & avortent dans le ſein qui les a conçu.

On peut dire que la pareſſe eſt le trait vraiment caractériſtique de la Nation Napolitaine, mais qu'elle ſe manifeſte d'une manière plus ſenſible parmi le bas Peuple, où l'on trouve toujours les vices & les vertus prononcées avec plus de

de force & d'énergie, & enfin qu'elle détermine le but où tendent tous ſes deſirs & toutes ſes penſées.

Le ſoin le plus cher de la Populace de Naples, ce qui décide les mouvemens qu'elle ſe donne, c'eſt l'eſpoir de parvenir au bonheur ſuprême de ſe repoſer & de ne rien faire. Tous les moyens lui paroiſſent bons, s'ils lui offrent l'aſpect de ce ſouverain bien. Friponne ſans être intéreſſée, elle ne cherche à vous excroquer, qu'afin de pouvoir être plus long-temps diſpenſée de travailler; ce qui fait que ſans avarice, ni gourmandiſe, tout ſon entretien ne roule que ſur le manger & ſur l'argent. En écoutant la converſation des *Lazaroni*, ſans même entendre leur langage, on remarquera que les mots *magnare*, *buſcare* & *denari* ſont le refrain ordinaire de tous leurs diſcours (1).

Il eſt bien difficile de définir la jalouſie du Peuple & de l'accorder avec la manière diſſolue de vivre, qui lui eſt preſque générale. Les maris ſoupçonnent leurs femmes d'infidélité, ſans trop chercher à vérifier leur ſoupçon; ils voyent leurs femmes parées du produit de leur libertinage, ſans s'en offenſer: mais comme ſi la jalouſie étoit une maladie innée, dont ils cherchent en vain à ſe guérir, il leur en prend quelquefois des accès, dont les effets ſont auſſi violens que funeſtes. On peut remarquer que cette paſſion ſombre, dont les effets ſont prémédités chez les autres Nations, eſt toujours excitée chez le Napolitain par l'offenſe du moment, & ſi terrible que ſoit ſa vengeance, elle ne paſſe guère le premier mouvement (2).

Naturellement légers, les Napolitains ſont emportés d'une affection à une autre; mais l'amour du plaiſir leur étant plus naturel, c'eſt la paſſion à laquelle ils s'abandonnent juſqu'à l'excès. Ils aiment plus qu'ils ne ſont attachés; ils careſſent plus qu'ils n'aiment; leurs expreſſions ſont tendres & vives, mais l'abus qu'ils en font les refroidit.

---

(1) *Buſcare* a une ſignification mixte entre gagner & dérober, c'eſt-à-dire faire un profit avec adreſſe, trouver le moyen de gagner, peut-être même aux dépens d'un autre.

(2) Les coups de couteaux qui ſont malheureuſement trop communs parmi le Peuple de Naples, n'y cauſent pas la même horreur, & ne portent pas avec eux ce degré d'infamie qu'ils inſpirent ailleurs pour celui qui s'abandonne à ſa paſſion juſqu'à ſe ſervir de ce lâche inſtrument; ce n'eſt pour les Napolitains que la dernière expreſſion de la colère, c'eſt pour eux une arme comme une autre; chacun a un couteau dans ſa poche, laquelle lui ſert d'étui; c'eſt ce qu'étoit notre épée du douzième ſiècle. Mais les dimenſions courtes de cette arme meurtrière, ſes mouvemens rapides laiſſent tout l'avantage à celui qui s'aviſe le premier de s'en ſervir.

Il y a à Naples un Hopital dont une des ſalles eſt appellée la ſalle des coups de couteaux, à cauſe de la quantité de bleſſés en ce genre qu'on y apporte pour les panſer, mais les coups de cette arme faciles à diriger, difficiles à parer & toujours très-dangereux, laiſſent rarement dans le cas du ſecours les malheureux qui en ont été frappés, & le Gouvernement Napolitain devroit plutôt les prévenir & les défendre ſévèrement, que de s'occuper à les faire panſer, & par-là accoutumer ainſi l'humanité à les regarder comme une maladie de plus à laquelle elle eſt ſujette dans ce beau canton de l'univers.

Leur patois eſt tellement varié, qu'il y en a un particulier pour chaque quartier de Naples; celui de *Sainte-Lucie* ou celui de *Pauſilippe* ont chacun le leur; les expreſſions de l'un ſont abſolument étrangères à l'autre, & ſuffiſent pour en diſtinguer les habitans. Ces langages ont leurs tournures particulières & originales. Comme tous les patois, ils ont une énergie que n'ont pas les manières de parler pures & correctes, qui perdent ſouvent en expreſſion, ce qu'elles gagnent du côté de l'élégance & de la préciſion.

Quant aux coſtumes des Napolitains, ils ſont auſſi variés que le langage; dans chaque quartier, dans chaque village ou ville des environs de Naples, les femmes ont toutes quelque particularité dans la manière de ſe vêtir qui les diſtingue; mais il faut peindre des coſtumes & non les décrire. Tout ce qu'on en peut dire, c'eſt que ces coſtumes ſont pour la plupart avantageux & pittoreſques, le plus ſouvent chargés de divers ajuſtemens en or, comme réſeaux, broderies, avec une quantité de chaînes ou eſpèces de chapelets d'or, dont elles ornent les étoffes avec leſquelles elles s'habillent & qui ſont ordinairement des velours ou des damas de couleur très-vive.

La magnificence n'eſt pas ſi conſéquente ni ſi variée chez les hommes; leurs habits des fêtes ſont toujours compoſés de la fripperie des galas de la Cour: auſſi voit-on ſouvent le Dimanche un homme du Peuple ayant un habit fond d'or, avec une veſte ou une culotte de drap bleu; des bas de ſoie, avec le filet ou le petit bonnet de coton blanc à la tête. Cette ſingularité fait voir le goût des Napolitains pour le luxe. Il va chez eux juſqu'à la paſſion. Il y aura des femmes qui ſe paſſeront de manger pour parvenir à avoir des boucles d'oreilles d'or, & elles ſeront quelquefois obligées de les mettre en gage pour vivre, quelques jours après les avoir achetées. Elles ne les en retirent que pour paroître un jour de fête de Madone, ou d'autres fêtes dans leſquelles on pourroit prendre le Peuple de Naples pour celui du Pérou, tel au moins qu'on nous l'a dépeint. Le lendemain vous déſabuſe, & le deshabillé eſt loin de répondre à l'habit du *Gala*.

Les Napolitaines ont ſouvent un habillement appellé *lo panno*, beaucoup plus ſimple & non moins pittoreſque. Il eſt ſans plis & ſans coutures; ce ſont des pièces d'étoffes ployées en quarré, poſées pardevant & par-derrière, & liées avec une ceinture autour de leur corps. La coëffure eſt de même une pièce de mouſſeline claire, empeſée, qui ſe pliſſe & s'ajuſte ſur le champ ſur les cheveux treſſés en rond & arrêtés par une grande épingle d'argent qui les traverſe.

Ce coſtume qui ſemble le plus négligé, eſt très-joli, ne gêne aucun

mouvement, & n'offenſe la peau & les formes d'aucune partie du corps. Sa ſimplicité le rend plus ſuſceptible de propreté ; c'eſt celui qui pare le plus les Napolitaines, parce qu'il ſe fatigue moins, dure davantage & paroît neuf juſqu'à la fin. Sa magnificence eſt dans la fineſſe du drap, la beauté de ſa couleur, & dans des franges qui terminent toutes les liſières & les ceintures, ce qui l'orne beaucoup ; mais ce coſtume ne pourroit être adopté dans tout autre climat moins chaud que celui de Naples.

L'habillement des *Lazaroni*, de ces hommes qui compoſent la dernière claſſe du Peuple, conſiſte en une grande culotte & une chemiſe d'une groſſe toile. Ils ajoutent à cela, pour l'hiver, une capuche de groſſe laine brune, pluchée en-dedans, qui les couvre depuis le deſſus de la tête juſqu'à la ceinture. Ces gens ſur leſquels on fait tant de contes & que l'on rend ſi redoutables, ne ſont autre choſe que nos Portefaix, mais en plus grand nombre, & plus groſſiers peut-être encore, vivants de peu & ne voulant rien faire dès qu'ils ont gagné de quoi vivre trois jours. Auſſi n'eſt-ce pas par avidité, mais par pareſſe, qu'ils vous demandent beaucoup pour un petit ſervice ; & auſſi poltrons qu'inſolens, ils ſont prêts à tomber aux genoux de celui qu'ils viennent de menacer.

La populace Napolitaine eſt exceſſivement bruyante, mais légère & indolente par caractère ; elle n'eſt ni vindicative, ni ſuſceptible de ſuivre un long projet de vengeance. On a tout gagné avec elle en échappant à ſon premier mouvement. Peu de choſe la calme & peu de choſe la ſatisfait. Plus tranquille & plus douce qu'aucun autre Peuple, elle ne ſe mêle jamais de gouvernement, & ne queſtionne point ſur les ordres qu'on lui donne. Accordez au Napolitain un très-frugal, mais très-facile néceſſaire, il ne murmurera point, & ne portera jamais ſa curioſité au-delà de ce qu'on lui confie.

On fait monter à quarante mille le nombre de ces *Lazaroni* à Naples. *Mazaniello* leur a donné une grande célébrité, & cette ſédition fameuſe a dû, pendant un temps, les faire croire redoutables ; mais quand on obſerve que cette révolution n'a duré que huit jours, qu'elle étoit la ſuite d'un mécontentement général, & ſous un Viceroi étranger, on ne trouvera plus dans ces *Lazaroni* qu'une populace ameutée, qu'un Gouvernement foible & deſpote devoit rendre la plus forte, ainſi qu'il en arriveroit dans toute autre grande ville lorſqu'on ne prendra aucune précaution contre elle.

DES COSTUMES DU PEUPLE DE NAPLES

ET

DE SES FÊTES DE MADONE AU TEMS DE NOËL.

Après nous être occupés à peindre les mœurs & les usages des différentes classes des habitans de Naples, & particulièrement de cette partie du Peuple, qu'on appelle les *Lazaroni*, nous allons chercher à donner dans ces gravures une idée de ses costumes les plus connus. C'est sur-tout le long du fauxbourg de *Chiaïa*, ou du côté de Pausilippe, près du rivage de la mer, que sont ses rendez-vous les plus ordinaires. C'est-là, où se livrant à son goût pour l'oisiveté, sans soins, sans inquiétude pour l'avenir, le Napolitain est plus heureux en raison de ce qu'il a moins à faire.

Ces deux petites compositions réunies sur une même planche, le représentent dans ses deux occupations favorites; l'une est la danse au son du *Calascione*, sorte de guittare, en usage parmi le Peuple, accompagné d'un tambour de basque & des crotales, tous instrumens qui lui viennent des anciens; l'autre est la priere à la *Madone*. C'est de toutes les pratiques de dévotion celle qui est le plus en usage en Italie, & particulièrement à Naples. Ce sont d'ordinaire des Habitans de la Calabre qui vont ainsi de ville en ville, & qui, vers le temps de Noël, abondent à Naples, où ils arrivent comme en pélerinage. On les rencontre jouants de la *Zampogna* & de divers instrumens assez mal assortis, devant chaque image de la *Madone*, qui se trouve bientôt entourée de Lazarons, de leurs femmes, de leurs enfans, faisant cercle & formant l'auditoire.

C'est particulièrement dans ce temps de Noël que la grande dévotion du Peuple de Naples, pour ses Madones, paroît dans toute sa magnificence. C'est, après Saint-Janvier, son culte de prédilection; mais comme toute cette grande dévotion n'est qu'extérieure, c'est par de grands éclats, beaucoup de bruit, & sur-tout en bien mangeant, que les Napolitains comptent lui rendre le plus d'honneur (1).

(1) Si Naples a presque toujours l'air de l'abondance, on peut dire que la veille de Noël elle a vraiment l'air de la profusion, toutes les rues sont remplies d'amas énormes & de pyramides de cochons, d'oyes, de dindons, &c. spectacle qui enivre de plaisir le glouton Napolitain, car il ne fait pas, ainsi que d'autres Peuples, consister son souverain bonheur autant à bien boire qu'à bien manger. Le Napolitain le plus pauvre consommera lui seul ce jour-là ce qu'il faudroit pour nourrir quatre personnes. Aussi arrive-t-il que de cette quantité prodigieuse de vivres qui sembleroient devoir suffire pour la ville de Naples pendant un mois, il n'en reste plus rien le lendemain.



Danse de la Tarantele à Capo di Pausilipo
près de Naples.



Concert de Calabrois devant une Madone à Naples.

Nº. 111. Dessiné et Composé par J. B. Lierce A.P.D.R.

Un autre usage est de tirer des feux d'artifices toute cette nuit devant chaque *Madone*; il n'y a pas de rue, quelque petite qu'elle soit, qui n'ait ses quatre ou cinq Madones; & il n'en est pas une devant laquelle on ne tire trois ou quatre cents fusées. Ajoutez à l'hommage que chaque particulier veut rendre à la Vierge par chacune de ses fenêtres, la grosseur des petards qui fait la distinction des hommages & de celui qui les rend, l'émulation que produit une telle prétention, & on aura une idée assez approchante du bruyant de cette nuit.

L'intérieur des maisons de la ville, particulièrement dans la Bourgeoisie, sans être aussi bruyant, répond à tout ce tapage & à tout ce mouvement extérieur. Chaque famille est occupée à former en l'honneur de la Madone, une sorte de spectacle & de décoration, dont les frais & les apprêts sont au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer. C'est ce qu'on appelle à Naples *i Presepi*, expression qui revient à ce que nous appellons *Crèche* ou Tableau de la naissance du Sauveur, l'adoration des Bergers, l'arrivée des Mages, &c. Tout cela est représenté en petit, avec des figures faites & costumées d'une vérité parfaite. Cette espèce de spectacle, livré ailleurs aux enfans & aux gens du Peuple, devient à Naples, par sa perfection, digne de l'attention de l'Artiste & de l'homme de goût.

Comme les maisons sont toutes couvertes de terrasses, c'est souvent sur ces espèces d'esplanades que se dressent ces Théâtres & ces sortes de représentations : de la mousse, du carton, des morceaux de liége & des branches d'arbres, sont à-peu-près ce qui forme le fond du spectacle. Mais les ornemens, les accessoirs y sont distribués, grouppés avec un art, & on peut dire une magie au-dessus de la description & de l'idée qu'on peut s'en faire. Architecture ruinée, habitation rustique, rivières, ponts, cascades, montagnes, animaux, tous ces différens objets sont rassemblés avec un art infini, & l'ensemble produit une illusion singulière. Le Ciel naturel se marie & s'accorde avec le ton & la couleur des lointains, qui forment le fond du tableau, au point qu'une montagne qui est à vingt ou trente pieds, paroît être à une lieue de distance & dans sa juste proportion (1).

(1) Ce qu'il y a encore de remarquable, c'est que ce ne sont pas des Ouvriers ou des Artistes qui composent ces espèces de petites merveilles, mais de riches Particuliers qui s'en occupent eux-mêmes, & y employent beaucoup de temps & d'argent. Ainsi l'on peut dire avec raison que si une partie du Peuple de Naples passe sa vie à ne rien faire, l'autre s'occupe à faire des riens. On assure qu'il y a de ces *Presepi* qui sont revenus à 30 mille ducats, environ 60 ou 80 mille francs, par l'achat des figures, les frais de leurs habillemens & le travail des fabriques qui sont toutes exécutées en liége avec une vérité inexprimable.

MAZANIELLE

HARANGUANT LE PEUPLE DE NAPLES

Pendant la fameuſe Sédition de 1647 (1).

La repréſentation de cette ſédition terrible & dont le ſouvenir eſt encore récent à Naples, nous a paru devoir être inſérée dans cet Ouvrage & ne pouvoit être mieux placée que dans ce Chapitre, où nous avons cherché à peindre le caractère du Peuple Napolitain. Ce tableau, ainſi que le récit de ce qui ſe paſſa alors à Naples, doit être regardé comme un des exemples les plus effrayans des excès auxquels peut ſe porter une populace effrénée.

La tyrannie, les exactions des Vicerois & des Miniſtres que la Cour d'Eſpagne envoyoit pour gouverner le Peuple de Naples, en avoient depuis long-temps ſoulevé les eſprits, & y avoient cauſé le plus grand mécontentement. Un dernier Impôt mis ſur les fruits & les légumes, détermina l'éclat, & révolta ſur-tout le bas Peuple, dont la ſubſiſtance devenoit encore plus difficile.

La ſédition commença, à ce que l'on aſſure, par un jeune Pêcheur de vingt-quatre ans, né à *Amalfi*, dans les environs de Naples: il ſe nommoit *Thomas Aniello*, dont on a fait depuis, par corruption, *Mazanielle*. Cet homme né avec un caractère hardi, & avec une ſorte d'éloquence groſſière, qui n'eſt pas rare à Naples dans les gens de cet état, réduit à la miſère, & la tête encore échauffée par le mécontentement général, réſolut de périr ou de faire ſupprimer les Gabelles & les Impoſitions de toute eſpèce ſur les denrées.

Il commença par s'aſſocier avec un certain *Perrone*, Chef de Bandits, & alors réfugié, pour crimes, dans une Egliſe qui lui ſervoit d'aſyle. Avec le ſecours d'un tel camarade, le Dimanche 7 Juillet 1647, ils ſe mirent l'un & l'autre à courir dans tous les marchés & les boutiques des Fruitiers & des petits Marchands, en criant: *point de Gabelles, vive le Roi d'Eſpagne, & meure le mauvais Gouvernement.*

Au bout de quelques heures, Mazanielle fut ſuivi d'un nombre conſidérable de gens de la même eſpèce, qu'il engagea à refuſer de payer les droits; &

(1) Le détail que l'on donne ici de cette ſédition, eſt extrait d'un Journal Italien imprimé à Parme en 1717, dans lequel eſt rapporté, jour par jour, tout ce qui ſe paſſa alors à Naples depuis le 7 juſqu'au 16 Juillet de cette année 1647.



Mazanielle haranguant le Peuple de Naples dans la Place du Marché des Carmes pendant la fameuse Sedition de 1647.

N.° 103

A P D R

le tumulte fut porté à un tel point, que l'Elu du Peuple qui étoit venu pour y mettre ordre, pensa être mis en pièces. Le lendemain, Mazanielle conduisit les plus déterminés à l'endroit où étoient les bureaux de la Ferme, auxquels on mit le feu : de-là il alla forcer les prisons ; & le nombre des séditieux augmentant toujours, au point de former une armée formidable, il alla assiéger dans son Palais le Duc d'*Arcos*, qui étoit alors Viceroi de Naples, & l'obligea de se réfugier au Château-Neuf, une des forteresses principales de la ville.

Le Duc d'Arcos sentit bien qu'il étoit impossible pour le moment de résister à une Populace ainsi soulevée, & envoya promettre à Mazanielle la suppression de tous les Impôts : mais le Peuple ne voulant point se contenter de ces promesses, exigea qu'on lui remît l'original des priviléges accordés par Charles-Quint ; priviléges dans lesquels ce Prince avoit promis à la ville de Naples de ne jamais mettre d'Impositions nouvelles sans le consentement de la Cour de Rome.

Le mardi 9 de grand matin, Mazanielle, à la tête de plus de cinquante mille hommes armés, courut mettre le feu aux Palais les plus considérables de la Noblesse, sans permettre à qui que ce fût d'en rien enlever : tout étoit brûlé jusqu'aux meubles les plus précieux.

Cependant le Cardinal *Filamarino*, alors Archevêque de Naples, se chargea d'obtenir du Viceroi ce privilége de Charles-Quint, & sans doute que sa confirmation publique eût mis fin à cette affreuse sédition ; mais un évènement malheureux qui se passa le lendemain mercredi, ranima plus que jamais la fureur de ce Peuple révolté.

Le Duc de *Matalone*, & son frère *Joseph*, *Prince de Caraffa*, entreprirent de faire assassiner Mazanielle ; pensants bien que s'ils venoient à bout de ce projet, les séditieux n'ayant plus de Chef, seroient bientôt réduits ; & en conséquence ils gagnèrent, à force d'argent, ce même *Duperone*, ami de Mazanielle, & l'engagèrent à le trahir.

Ce Chef de Bandits avoit été chargé par Mazanielle de faire entrer à Naples cinq cents hommes armés qu'il devoit commander pour le service du Peuple, & pour être plus particulièrement à ses ordres. *Duperone* les ayant conduits jusques dans la place du marché, en fit entrer une partie dans l'Eglise des Carmes, où Mazanielle étoit alors environné d'un Peuple prodigieux ; & faisant passer sa Troupe comme en revue, à un certain signal, sept des Bandits tirèrent en même-temps sur lui ; mais le hasard fit qu'aucun des coups ne porta.

Cette trahison excita dans le Peuple un trouble & une confusion horrible :

on en vint aux mains, on tomba ſur les Bandits, & on en tua un grand nombre dans l'Egliſe même. Leurs corps furent tranſportés ſur la place du Marché, & tout autour du Tribunal groſſier où Mazanielle rendoit ſes arrêts ſanguinaires. On mit les têtes de ces malheureux, ainſi qu'on les voit ſur la Gravure, rangées en haie, & élevées au bout d'une pique.

Une partie des Bandits échappa par la fuite; mais *Duperone*, leur Chef, & quelques autres, furent arrêtés. L'on ſut d'eux que c'étoit à l'inſtigation du Duc de *Matalone* & de ſon frère *Caraffa*, que le complot avoit été formé. Ils avouèrent de plus que lorſque Mazanielle auroit été tué, le projet étoit de faire ſauter en l'air toute l'Egliſe des Carmes, ſous laquelle on avoit déja placé vingt-huit barils de poudre; & que pour récompenſe de ce complot infernal, *Duperone* avoit reçu du Duc un billet de la valeur de quinze cents écus pour lui & ſes camarades. Malgré l'aveu fait par ce miſérable, Mazanielle donna ordre qu'on lui coupât la tête, ainſi qu'à ſes complices, & on les plaça également ſur des piques dans la place du Marché.

Ce fut ſur-tout contre le Duc de Matalone que la fureur du Peuple fut portée à ſon comble; & ſur ce que le bruit ſe répandit qu'il s'étoit retiré dans le Couvent des Capucins, une troupe de Gens armés y courut pour le mettre en pièces. Mais déja inſtruit par quelque eſpion, il avoit eu le temps de ſe ſauver en habit de Capucin, & de ſe retirer dans ſes Terres du côté de Bénévent. Son frère Caraffa ne fut pas ſi heureux que lui; & comme il ſe ſauvoit du Monaſtère de Sainte-Marie-la-Neuve, où il s'étoit retiré, il fut trahi par une femme qui le livra à la Populace. Un Boucher lui coupa la tête & l'emporta en triomphe; elle fut placée avec celles des autres malheureuſes victimes de la fureur de Mazanielle. L'on traîna ſon corps en l'accablant encore de pierres, & il fut attaché à un poteau, avec une Inſcription qui portoit, *Joſeph Caraffa, rebelle & traître à ſa Patrie.*

Le jeudi matin, qui étoit le 11 Juillet, Mazanielle ſe trouva à la tête d'une armée formidable, compoſée de plus de cent cinquante mille hommes, tous en armes & prêts à lui obéir au moindre ſignal. Un des premiers ordres qu'il donna, fut la défenſe répandue dans toute la ville de ſortir avec un manteau, ni aucun habillement ſous lequel on pût cacher des armes, ce qui fut ponctuellement exécuté: il ordonna enſuite que tous les Cavaliers & les Nobles ne puſſent conſerver d'armes chez eux, & qu'on les remît au Peuple.

Pendant que l'on étoit ainſi occupé à exécuter les différentes volontés de Mazanielle, le Cardinal Archevêque de Naples, ainſi que le Duc d'*Arcos*, conféroient enſemble pour aviſer aux moyens d'appaiſer la fureur des révoltés: enfin

enfin le Cardinal fut chargé de faire devant le Peuple la lecture de la capitulation offerte par le Viceroi, ainsi que des priviléges accordés à la ville de Naples par Charles-Quint; ce qui se passa avec la plus grande solemnité dans l'Eglise des Carmes. Après quoi le Cardinal engagea Mazanielle à venir trouver avec lui le Duc d'Arcos.

Mazanielle, pour ce moment, quitta ses habits de Marinier : il s'habilla de drap d'argent, & l'épée à la main, à la tête d'une cavalcade superbe, il accompagna le Cardinal jusqu'à la place du Château; là, après avoir harangué le Peuple, & lui avoir conseillé de ne point quitter les armes jusqu'à ce qu'il eût reçu la confirmation de ses priviléges par le Roi d'Espagne, il promit de revenir au bout d'une heure, après avoir traité pour les intérêts communs avec le Duc d'*Arcos*.

Le Cardinal présenta Mazanielle au Viceroi, qui le reçut avec une grande distinction; & sur ce qu'il lui protestoit qu'il ne s'étoit conduit, comme il avoit fait, que pour les intérêts même du Roi & de son Peuple, le Duc d'Arcos l'embrassa, en l'assurant qu'il n'étoit point coupable; qu'il n'avoit point offensé Sa Majesté, & que ce seroit avec le plus grand plaisir qu'il le consulteroit pour pacifier & rétablir l'ordre dans Naples : il s'enferma ensuite avec lui & le Cardinal, pour raisonner sur ce qu'il y auroit à faire; mais bientôt on entendit un tumulte considérable sur la place du Château : c'étoit le Peuple qui, commençant à être inquiet du sort de Mazanielle, le redemandoit à grands cris.

Alors le Duc d'Arcos crut nécessaire de paroître sur le balcon avec le Cardinal & Mazanielle, dont la présence calma sur le champ l'inquiétude & les cris des séditieux rassemblés au nombre de quinze ou vingt mille; & pour prouver au Viceroi jusqu'à quel point alloit son autorité, il ordonna que, sous peine de la vie, tout le monde eût à se retirer. Dans l'instant tous disparurent & se retirèrent chacun de leur côté; de sorte qu'il ne resta pas un seul homme sur la place du Château.

Jusques-là cet homme extraordinaire avoit pu étonner par la force & la hardiesse de son caractère : mais de ce moment, son autorité sans bornes lui tourna la tête. Il devint fier, cruel, arrogant & féroce. Le Vendredi 12, il fit mettre le feu au Palais du Duc de Matalone; & ayant appris que l'on avoit enfermé dans des Monastères, & chez des Religieuses, les meubles qui étoient les plus précieux, il ordonna, sous peine de la vie, qu'on les reportât à la place du Marché, pour y être brûlés, menaçant de faire aussi mettre le feu à ces Maisons Religieuses, si l'on refusoit de lui obéir.

Le Samedi 13 Juillet fut le jour pris pour la publication solemnelle des articles de la capitulation, en présence du Viceroi, du Conseil d'Etat & de tous les Ministres, dans la grande Eglise des Carmes; ce qui fut fait avec le plus grand appareil. Mazanielle y jouoit le premier rôle, corrigeant à sa volonté tous les articles, ajoutant ou diminuant sans que personne osât le contredire: après quoi il exigea du Viceroi & de tous les Ministres, le serment solemnel d'en maintenir l'exécution à perpétuité; il voulut même qu'ils s'engageassent à en obtenir la confirmation de Sa Majesté Catholique.

L'on chanta en grande musique un *Te Deum*, pendant lequel Mazanielle, enivré de sa gloire & de ses succès, envoya faire au Viceroi différens messages, tous plus bisarres & plus extravagants les uns que les autres; le Duc d'Arcos se garda bien de lui rien refuser, disant toujours *oui* à tout ce qu'il lui demandoit. Mazanielle harangua ensuite toute l'assemblée, & finit par dire qu'il vouloit retourner à son premier état de simple Pêcheur, puisque ce n'étoit pas son intérêt particulier, mais celui du Roi, du Peuple, & de sa Patrie, qui l'avoit porté à tout ce qu'il avoit fait; qu'il n'en vouloit aucune récompense; il déchira l'habillement superbe dont il étoit revêtu, & voulut se jetter aux pieds du Viceroi & de ses Ministres: mais le Duc d'Arcos ne voulut pas le souffrir, & on se sépara. Ces ménagemens, ces respects du Viceroi & de toute sa Cour, mirent le comble à l'ivresse de Mazanielle, & bientôt elle dégénéra en une vraie folie.

Le lendemain Dimanche 14, il fit toutes sortes d'extravagances, courant à cheval par la ville, frappant lui-même, ou ordonnant à tort & à travers les exécutions les plus rigoureuses, pour les sujets les plus légers, ou bien donnant, & sans nul discernement, les postes les plus importans aux gens de la plus basse espèce.

Cette conduite le rendit bientôt odieux à ce même Peuple, dont il venoit d'être l'idole pendant plusieurs jours. Le soir du Dimanche, par une excessive chaleur, on l'engagea à venir faire une promenade sur le bord de la mer, du côté de Pauzilippe, où il but une quantité considérable de vin. On assura aussi dans le temps que le Viceroi avoit donné des ordres pour que l'on ajoutât à ces rafraîchissemens quelque drogue qui finît par lui tourner la cervelle absolument: de sorte que le jour suivant, 15, il donna des marques de la folie la plus décidée, & au point que le Peuple le regardoit comme un fléau dont il desiroit d'être délivré.

Ses plus fidèles amis, & ceux dans lesquels il avoit le plus de confiance, le fuyoient comme une bête féroce: il ne fut pas difficile alors au Viceroi

de trouver des gens pour le faire aſſaſſiner. Le Mardi 16 Juillet, jour de la Fête de la Vierge des Carmes, dans cette même Egliſe, théâtre de ſa gloire & d'un règne de bien peu de durée, Mazanielle voulut encore haranguer le Peuple, mais avec ſi peu de ſens, que perſonne ne l'écoutoit plus. Comme il paroiſſoit extrêmement fatigué, on l'engagea à s'aller repoſer dans la Maiſon des Carmes, qui donnoit ſur le bord de la mer : mais il n'y fut pas plutôt entré, que quatre hommes armés d'arquebuſes le ſuivirent, & tirant en même-temps ſur lui, le tuèrent ſur le champ. Il ne dit que ces mots : *ah traditori*, *ingrati !* & expira.

Un Boucher que l'on fit venir, lui coupa la tête, & elle fut portée en triomphe au milieu de ce même Peuple, qui, ſe voyant alors ſans Chef, n'eût pas même le courage de plaindre celui qu'il avoit regardé quelques jours auparavant comme ſon Libérateur & ſon Dieu tutélaire.

On trouve dans les Mémoires ſecrets de *Buſſy Rabutin*, un récit fort étendu de cette ſédition, qui fit de ſon temps beaucoup de bruit dans toute l'Europe. Les détails & les évènemens principaux ſont, à quelques anecdotes près, abſolument pareils à ce qui eſt écrit dans le Journal dont nous venons de faire l'extrait. On y trouve entr'autres celle-ci, qui nous a paru au moins d'un genre neuf, & faite pour égayer un peu cette horrible tragédie.

» Le premier acte d'hoſtilité fut bien digne d'une populace ameutée. Quelques » ſemaines avant la fête, cette Milice fit une revue dans le marché, & par- » courut en ordre preſque toute la ville. En paſſant devant le Palais du » Viceroi, ils virent aux fenêtres & aux balcons quantité de perſonnes de » qualité qui s'y étoient miſes pour les voir défiler. Mazanielle fit un ſignal, » & dans l'inſtant tous ces jeunes gens délièrent, de concert, les cordons de » leurs caleçons, & levant leurs chemiſes, montrèrent tous leur derrière » aux ſpectateurs, en accompagnant cette action indécente de cris & de huées » qui forcèrent tout le monde à ſe retirer «.

Les détails de la mort de Mazanielle & de la fin de ſon règne ſont abſolument les mêmes que ceux qui ſont rapportés dans le Journal ; mais on trouve de plus, dans *Buſſy Rabutin*, le récit de ce qui ſe paſſa à Naples après la mort de ce Brigand. » Le bruit de ſa mort ſe répand dans le moment dans » toute la ville, & perſonne ne donne ſigne de douleur ni de pitié. Un des » aſſaſſins coupe la tête de Mazanielle, la prend par les cheveux, paſſe au » milieu de la foule, la porte toute ſanglante au Viceroi, & de-là va la jetter » dans un des foſſés de la ville. Des gens prennent le corps, le traînent par » les rues, lui font mille outrages, & le Peuple voit tout cela avec une

» indifférence & une insensibilité qui le caractérise. Le lendemain il reprend ses » premiers sentimens pour Mazanielle; il déplore son sort, le plaint, le regrette, » déteste ses assassins, se reproche de ne l'avoir point vengé, & ce ne sont » plus dans Naples, que pleurs & que gémissemens. On recherche la tête & le » corps de Mazanielle; on les rejoint ensemble, on les place sur un brancard, » après avoir couvert le corps du Manteau-Royal : on met sur sa tête une » couronne de lauriers, à la main droite le bâton de commandement, à la » gauche une épée nue. Dans cet équipage on le porte solemnellement dans » tous les quartiers de la ville; il étoit suivi de quatre-vingt mille ames. Le » Viceroi envoya huit Pages avec chacun un flambeau de cire blanche à la » main, pour accompagner le convoi, & il ordonna à tous les gens de guerre » de baisser leurs armes, & de le saluer à la militaire. Il fut inhumé le soir » même avec toutes les cérémonies usitées pour les personnes de la première » qualité. Les cris, les pleurs, & le chant des Prêtres, faisoient un mélange » dont il n'y avoit eu jusques-là aucun exemple.

» Telle fut la pompe funèbre du célèbre Mazanielle, Roi pendant huit » jours, insensé pendant quatre, massacré comme un tyran, révéré comme le » libérateur de sa Patrie, & presque comme un Saint «.



Portrait de Mazanielle

Gravé par Berteaux, d'après Stephano della Bella

FÊTES

FÊTES DU CARNAVAL À NAPLES.

PILLAGE DE LA COCAGNE.

Quoique ce Tableau forme, par oppoſition, avec l'horrible ſcène dont nous venons de nous occuper, un contraſte bien frappant & bien ſubit, nous pourrions peut-être dire qu'il n'en eſt que plus capable de donner une idée de l'inconſtance & de la légèreté du Peuple que nous avons à peindre : caractère cependant aſſez général chez toutes les Nations, & ſur-tout parmi cette claſſe d'hommes.

Cette fête populaire de la Cocagne a été long-temps célèbre à Naples. Ce ſpectacle vraiment barbare, quoique très-goûté de la claſſe du Peuple Napolitain, que l'on appelle les *Lazaroni*, étoit ſouvent cauſe de beaucoup de déſordres & d'accidens : c'eſt pourquoi le Gouvernement l'a aboli en dernier lieu, & l'a remplacé par d'autres fêtes, également deſtinées à l'amuſement du Peuple, mais dictées par la bienfaiſance & l'humanité.

Le Carnaval, dans preſque toutes les villes d'Italie, eſt un temps de fêtes & de divertiſſemens; il l'eſt particulièrement à Naples. Très-anciennement l'uſage étoit de promener par la ville un char rempli de vivres de toute eſpèce, qu'à un certain ſignal on abandonnoit au pillage du Peuple. Depuis, l'on avoit choiſi pour cette fête une des plus grandes places de Naples, que l'on appelle *il Largo del Caſtello*, parce qu'elle eſt ſituée devant une fortereſſe nommée *Caſtello Nuovo.*

L'on donnoit toujours à l'édifice principal de la Cocagne, la forme de quelque Temple, avec une décoration régulière d'Architecture; quelquefois même cette eſpèce d'Amphitéâtre étoit orné de quelques décorations allégoriques, & repréſentoit ou le Temple d'Armide, ou d'Aſtrée, ou quelqu'autre. Mais ſon principal ornement, celui auquel le Peuple portoit plus d'attention, étoit une immenſe proviſion de comeſtibles de toute eſpèce, de poules, de volailles mortes ou en vie, & de toutes les munitions de bouche que l'on peut imaginer, accrochées le long des colonnes, & juſqu'au faîte de l'Architecture.

Au ſignal d'un coup de canon, tiré de deſſus un baſtion de la fortereſſe, les Lazarons avoient le droit de s'élancer de toutes parts ſur l'Amphitéâtre de la Cocagne, & dans cinq minutes de temps tout étoit enlevé. Quoique l'on eût toujours ſoin de garnir la place de beaucoup de troupes, pour prévenir,

autant qu'on pouvoit, le tumulte & le désordre, il étoit impossible que cette avidité & cette fureur du Peuple n'occasionnâssent toujours quelques malheurs; & c'est pour les prévenir que le Gouvernement vient d'abolir tout récemment cette fête qui n'existera plus désormais que dans le ressouvenir & la représentation que nous en donnons ici.

Nous croyons devoir joindre à la notice de cette gravure une description de cette fête Napolitaine, telle qu'elle nous a été envoyée de Naples même, dans le Journal de nos Dessinateurs, qui en furent les témoins en 1778.

» Le Carnaval nous ramena à Naples, où ce temps est absolument consacré » au plaisir, & on peut dire à la franche gaieté. Une Cour jeune, peu » politique; une société sans rigidité dans les principes; un Peuple insouciant, » que le besoin n'attriste pas, qui n'a de la misère que la malpropreté & » l'abandon; tout cela concourt à former une Nation joyeuse. Aussi, depuis » que j'existe & que je voyage, n'ai-je jamais vu un Carnaval plus bruyant » & plus gai. L'on peut dire, à la louange du Peuple Napolitain, que quoi- » qu'il n'y ait pas de police dans la ville, que la population y soit innom- » brable, que le vin y soit à bon marché, qu'il soit permis de se masquer le » jour comme la nuit, & de faire dans les rues le bruit que l'on veut, il ne s'y » passe rien d'inquiétant ni de funeste pour la sûreté publique : les attroupemens » y sont bruyans, mais jamais orageux.

» Nous fûmes donc témoins de la Cocagne, spectacle bien plaisant, & » vraiment national. Il s'en fait autant qu'il y a de Dimanches dans le Carnaval; » & chaque fois on change de décoration : elle consiste ordinairement en un » édifice formé avec des planches peintes, des perches & des toiles, dont l'en- » semble représente un Temple, ou quelquefois une montagne avec des collines. » Toutes ces planches sont couvertes de merluches, de pains, de quartiers » de bœufs, de moutons, de veaux & d'oyes, que l'on y attache avec bar- » barie toutes vivantes, & souvent quatre jours d'avance.

» Les Lazarons de chaque quartier s'attroupent, s'associent pour piller » ces provisions, au signal d'un coup de canon que l'on tire du Château- » neuf, sur la place duquel se fait la Cocagne. Alors l'œil a peine à suivre la » rapidité du flot qui s'élance; l'édifice est couvert dans un instant jusqu'au som- » met; & la fumée du canon n'est pas dissipée, que tout est enlevé jusqu'au » moindre morceau. Le plus ingambe en emporte le plus, & est reporté en » triomphe par ses camarades : je dis reporté, parce qu'ils remplissent leurs » chemises au point de ne pouvoir plus se remuer.

» Quoique tout ce que l'on attache soit commun & détestable, ils y mettent



Vue du Village de la Cocagne, à Naples dans la Place appellée il Largo del Castello.

N.° 102

Dessinée par Des Prez Architecte Pensionnaire du Roi à l'Académie de France à Rome

A P. D. R

» une ardeur & un acharnement, qui tiennent autant à l'amour-propre, qu'à » la gourmandiſe. Ils ſe diſputent cette dépouille juſqu'à ne pouvoir attendre » le ſignal. La première fois de cette année, le coup de canon ne partit qu'après » le départ des pillards; le ſecond Dimanche, ils renversèrent les troupes, » & pillèrent deux heures avant le moment annoncé; & à la troiſième Cocagne, » ils la prirent & l'enlevèrent la veille; mais cette émulation ne réuſſit pas. » Les plus déterminés, ceux qui s'étoient le plus ſignalés, furent arrêtés : on » en punit publiquement pluſieurs ſur la place; & à la quatrième Cocagne, » tout ſe paſſa en règle & ſans tumulte.

» Le goût des maſcarades & des divertiſſemens de ce genre eſt fort en » uſage à Naples, dans le temps du Carnaval, & plus qu'en aucune ville » d'Italie. On y exécute de grands ſujets avec magnificence, & on forme » des marches ou des cavalcades, dont les plus grands Seigneurs font la » dépenſe, & ſont ſouvent les principaux acteurs. Le Roi lui-même fit, cette » année, partager ſes plaiſirs au public. Il exécuta une ſomptueuſe maſcarade, » qui avoit pour ſujet l'entrée du Grand-Seigneur à la Mecque.

» Le nombre des hommes, des chevaux, des équipages de ſuite, l'exacti- » tude des coſtumes, le goût & la richeſſe des habillemens, donnoient à cette » marche une ſomptuoſité tout-à-fait Aſiatique. Une grande quantité de Muſiciens » à pied ouvroit la marche; enſuite venoient les Janiſſaires, commandés par leur » Aga. Ils étoient ſuivis des Spahis, ſuperbement montés, & dont les chevaux » étoient richement enharnachés. Le Roi marchoit à leur tête, accompagné des » Muphtis, Derviches, de l'Yman, des Boſtangis, &c.; tous magnifiquement » coſtumés. Les préſents, portés par des Eſclaves, venoient enſuite, ainſi » qu'un chameau chargé & couvert d'un tapis d'une grande beauté. Il devoit » y avoir auſſi un éléphant, mais ſon caractère de gravité ne voulut pas ſe » prêter à cette plaiſanterie.

» Le Grand-Seigneur parut après, accompagné de quatre Ambaſſadeurs, » celui de Perſe, de Siam, de la Chine & de l'Inde. Notre Ambaſſadeur (le » Marquis de *Clermont-d'Amboiſe*) faiſoit de fort bonne grace celui de la » Chine. Enſuite arrivoient de nouveaux Janiſſaires, précédants un char ſur » lequel étoient toutes les Sultanes Européennes, Afriquaines, Aſiatiques : la » Reine en étoit une. Sur le même char étoit le Chef des Eunuques, & des » Icoglans brûlants des parfums : derrière le char, une ſeconde troupe de » Spahis; & la marche étoit fermée par une grande quantité de chevaux, » d'équipages, chargés & recouverts de tapis.

» Nous vîmes cette marche dans la rue de Tolède, dont elle tenoit preſque

» toute la longueur, & non ſans être étonnés de l'obéiſſance & de la douceur » de toute cette populace Napolitaine. La rue étoit pleine d'un bout à l'autre, » ce qui pouvoit bien former près de deux cents mille perſonnes raſſemblées, » qui toutes vouloient voir, & voir à la fois. Cependant quatre hommes de » la Garde ſuffiſoient pour ſéparer la foule de ce Peuple, qui a paſſé long-temps » pour être ſi redoutable, mais qui ne l'eſt que pour le bruit; dont la paſſion » favorite eſt une exceſſive gourmandiſe, & pour qui la douce oiſiveté eſt le » bonheur ſuprême «.



Composé par Chastelet — Gravé par Berteaux

